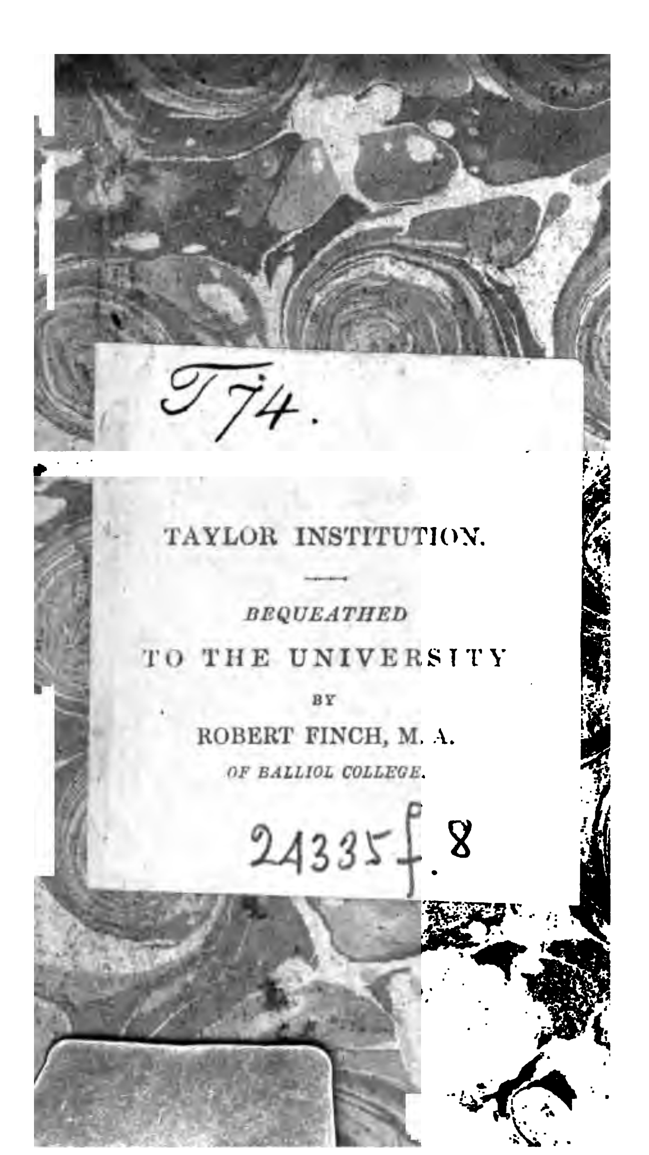






HISTOIRE
DE L'AVÉNEMENT DE LA MAISON DE BOURBON AU TRONE D'ESPAGNE.

TOME SECOND.

HISTOIRE
DE L'AVÈNEMENT
DE LA MAISON
DE BOURBON
AU TRONE D'ESPAGNE,

DÉDIÉE AU ROI.

Par M. TARGE.

TOME SECOND.

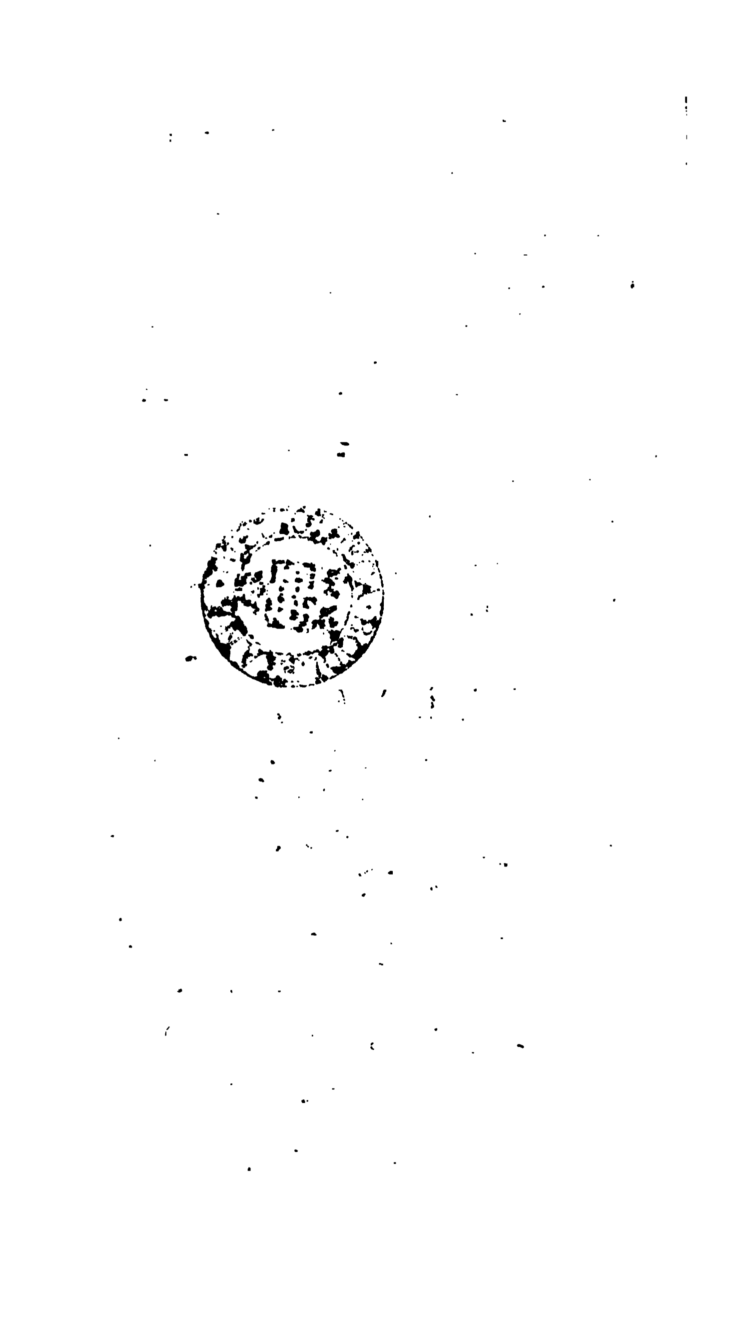


A PARIS,

Chez { SAILLANT & NYON, Rue S. Jean-de-Beauvais.
Veuve DESAINT, Rue du Foin Saint-Jacques. }

M. DCC. LXXII.

AVEC PRIVILEGE.





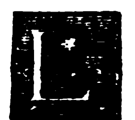
HISTOIRE DE L'AVÉNEMENT DE LA MAISON DE BOURBON AU TRONE D'ESPAGNE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

§. I. *Raiſon de la conduite tenue par M. de Catinat.* §. II. *Le Cardinal d'Eſtrées écrit contre lui à la Cour de France.* §. III. *M. de Villeroi eſt nommé pour commander en Italie.* §. IV. *Raiſons qui lui font donner la préférence.* §. V. *Conduite des deux par-*

tis avec les Vénitiens. §. VI. *M. de Villeroi arrive au camp.* §. VII. *Forces des deux armées : position du Prince Eugène.* §. VIII. *M. de Villeroi se dispose à l'attaquer.* §. IX. *Il traverse l'Oglio.* §. X. *Précautions du Prince Eugène.* §. XI. *M. de Villeroi est trompé par de faux avis.* §. XII. *Dispositions du Prince Eugène.* §. XIII. *Combat de Chiari. Les troupes des deux Couronnes sont repoussées.* §. XIV. *Pertes des deux côtés.* §. XV. *Grandeur d'ame de M. de Catinat.* §. XVI. *Position des troupes des deux Couronnes après le combat.* §. XVII. *Elles repassent l'Oglio.* §. XVIII. *Plaintes des Vénitiens. L'Empereur ménage la République.* §. XIX. *Les Impériaux s'emparent de Caneto.* §. XX. *Le Prince Thomas surprend deux Régiments.* §. XXI. *M. de Tessé remporte un avantage sur les Impériaux.* §. XXII. *Progrès du Prince Eugène.* §. XXIII. *Il s'empare de Guastalla & de la Mirandole.* §. XXIV. *On met les armées en quartier d'hiver.* §. XXV. *Sage conduite du Duc de Parme.*

A conduite que M. de Catinat avoit tenue, trouva un grand nombre de censeurs, tant à l'armée qu'à la Cour de France; mais Louis XIV qui l'aimoit, & qui connoissoit son habileté, attribua plutôt l'échec qu'il avoit reçu à la mésintelligence entre les Généraux des deux Couronnes, qu'à la faute du Maréchal. Il paroît que son intention en abandonnant les bords du Mincio, avoit été d'attirer le Prince Eugène dans le Bressan, où M. de Catinat espéroit que l'armée Allemande se consommeroit d'elle-même lorsque dans l'arrière saison le défaut de logements la mettroit à découvert. Il jugeoit aussi qu'elle se trouveroit alors dans le plus grand embarras pour les vivres, quand le gonflement des rivières & la difficulté des chemins en rendroient l'approche impraticable. A cette raison spécieuse il s'en joignoit de secretes que le Général ne pouvoit déclarer: il avoit lieu de croire que le Prince étoit averti de toutes les résolutions qu'on prenoit dans le Conseil, & aussi-tôt qu'on mettoit un détachement en campagne, les ennemis lui en opposoient de supérieurs qui bat-

1701.

I. Raison de la conduite tenue par M. de Catinat.

toient en détail tous les partis de l'ar-
1701. mée des deux Couronnes. Ce furent vraisemblablement toutes ces raisons réunies qui déterminèrent le Maréchal à s'attacher particulièrement à défendre le Milanois, & à empêcher les Allemands de pénétrer dans le Royaume de Naples. Il crut le pouvoir faire aisément en se contentant de défendre le passage de l'Oglio, sans s'exposer au-delà de cette rivière au risque d'une bataille, qui auroit pû être suivie de la perte de tous ces pays, si l'événement n'en eût pas été favorable.

II. Le Cardinal d'Estrées écrit contre lui à la Cour de France.

Les Italiens en général étoient beaucoup plus attachés à la Maison d'Autriche qu'à celle de Bourbon, & M. de Catinat avoit tout lieu de craindre qu'il ne se formât à Milan, à Mantoue, à Crémone & dans plusieurs autres villes, des conspirations en faveur des Impériaux. Il étoit donc nécessaire de les contenir par le voisinage des troupes des deux Couronnes, & il jugeoit suffisant pour s'opposer aux desseins du Prince Eugène, de veiller sur tous ses mouvements, & d'éviter d'en venir à un combat général. Le Cardinal d'Estrées, qui ne pénétroit pas dans les raisons du Gé-

néral, écrivit contre lui, conjointement avec les autres Miniſtres François de la Lombardie, une lettre très vive à Louis XIV. Ils lui diſoient que la conduite de Catinat marquoit une foibleſſe exceſſive, un égarement d'eſprit & un défaut d'intelligence impardonnables : qu'on lui avoit fait connoître par quels chemins les ennemis pouvoient deſcendre des montagnes, afin qu'il jettât un pont ſur l'Adige, & qu'il y fit paſſer des troupes, dont un petit nombre auroit ſuffi pour empêcher les Impériaux de déboucher dans la plaine : qu'on l'avoit également averti du deſſein que paroiſſoient avoir les ennemis de ſe porter par Trecenta ſur le Tartaro, afin qu'il les prévînt en y faiſant avancer un corps de troupes ; mais qu'il avoit négligé de ſuivre tous les bons conſeils qu'on lui avoit donnés : qu'il avoit fait une faute irréparable, en laiſſant paſſer le Mincio au Prince Eugène, ce qui expoſoit le Mantouan à toute la fureur des Impériaux qui n'étoient que trop animés contre le Souverain de ce pays : qu'en les laiſſant appprocher du Milanois, où l'Empereur avoit tant de partiſans, on devoit craindre qu'ils n'y excitaſ-

1701

sent quelques mouvements intérieurs ;
1701. que les troupes des deux Couronnes, découragées par tant de fausses démarches, perdoient entiérement la confiance en leurs chefs : que les Impériaux, au contraire, étoient animés
Sanvitali. d'une nouvelle ardeur, & que le bruit de leurs avantages passant au-delà des monts, ne pouvoit manquer de déterminer l'Angleterre, la Hollande & les Princes de l'Empire à se déclarer pour la Maison d'Autriche.

III. ...de Ville... est nom... pour com... nder en ...lie.

La terreur des armes Allemandes commençoit à se répandre dans toute l'Italie, particuliérement du côté du Milanois, où il sembloit que le Prince Eugène n'avoit plus que l'Adda à traverser pour en faire la conquête. Les Généraux des deux Couronnes partagèrent alors leurs troupes en deux armées. Le Duc de Savoie & le Maréchal se chargèrent d'en commander une pour cotoyer les Allemands, pendant que le Prince de Vaudemont avec les Espagnols & le reste des François commandés par le Comte de Tessé, défendroit le Crémonois, & que le Duc de Sesto, à la tête de la cavalerie Milanoise, garderoit les bords de l'Adda. M. de Catinat fit en

cette occasion, pour traverser les desseins du Prince Eugène, tout ce qu'on pouvoit attendre du Général le plus expérimenté, & ce Prince reconnut bien-tôt que s'il s'engageoit avec imprudence, le Maréchal sauroit profiter de toutes ses démarches. Bien loin de s'avancer comme on le pensoit, il craignit qu'on ne lui coupât la communication avec l'Allemagne, & qu'on n'affamât ensuite son armée, ce qui l'obligea de demeurer dans le Bressan. Le Maréchal de son côté ne fut pas long-temps à reconnoître l'étendue des talents du Prince, & peut-être qu'en étudiant sa conduite, il eût réussi à traverser tous ses desseins; mais la lettre du Cardinal d'Estrées, jointe aux cabales de la Cour, fit impression sur l'esprit de Louis XIV. Il se détermina à choisir un autre Général pour commander son armée d'Italie, & ce choix tomba sur le Maréchal de Villeroi. 1701.

IV. Raisons qui lui font donner la préférence.

Malgré cette espèce de disgrace, le Roi, qui aimoit M. de Catinat, ne lui envoya M. de Villeroi que comme adjoint; mais il avoit l'ancienneté sur son prédecesseur, ce qui lui donnoit le droit de commander en chef. Le

1701. Duc de Savoie jouiſſoit du vain titre de Généraliſſime, & n'avoit en effet aucune autorité à l'armée. Louis XIV en la donnant toute entière à M. de Villeroi, eſpéroit prévenir les diviſions qui avoient déja eu des ſuites ſi fâcheuſes contre les intérêts de la Maiſon de Bourbon. Le Maréchal étoit aimé du Prince de Vaudemont, & le Duc de Savoie étoit trop politique pour ne pas déférer, au moins en apparence, aux avis d'un favori du Monarque François. M. de Villeroi avoit de grandes qualités, l'ame noble & élevée, le cœur droit, beaucoup de bravoure & la phyſionomie des plus heureuſes; mais on lui reprochoit trop de confiance en ſon propre ſentiment, & trop peu de déférence pour le Généraliſſime. On prétend que ce fut un bonheur pour la France qu'il ne commandât pas long-temps en Italie. M. de Catinat y avoit été trop gêné, & n'avoit pas eu aſſez de fermeté pour ſe faire obéir. M. de Villeroi, qui auroit peut-être eu aſſez de talent pour empêcher les Allemands d'entrer en Italie, ne ſut pas temporiſer comme il étoit devenu néceſſaire après qu'on les eut attirés entre deux

grandes rivières

Quoique les ennemis eussent déja remporté d'assez grands avantages, ils étoient fort gênés dans leur position ; manquoient de grosse artillerie ; n'avoient point de provisions de bouche, & sembloient compter tous les jours sur les faveurs de la fortune. Au moindre échec, ils n'auroient eu aucunes places pour se retirer, & ils ne pouvoient s'éloigner du Trentin, dans la crainte qu'on ne leur coupât la communication avec l'Allemagne. Dans une situation aussi critique, le Prince Eugène prit le parti le plus sage : ce fut de ne pas avoir pour les Vénitiens le même ménagement qu'avoient eu les François. Il se porta dans le Bressan, sur les terres de la République, d'où il pouvoit se jetter dans le Mantouan ou dans le Milanois, suivant que les circonstances le détermineroient. Les Généraux des deux Couronnes voyant que les Allemands ne respectoient pas la neutralité des Vénitiens, ne crurent pas devoir garder plus des mesures, & ils firent entrer de troupes dans Pallazuolo, petit fort du Comté de Bresse. Les Vénitiens en firent de grandes plaintes, tant au Prince de Vaudemont qu'au

1701.

V. Conduite des deux partis avec les Vénitiens.

Cardinal d'Eſtrées, & menacèrent de
1701. rompre avec le Roi Très-Chrétien ſi l'on ne retiroit ces troupes. Les François accoutumés à ménager la République dès le commencement de la campagne, quoiqu'ils ne puſſent ignorer ſes liaiſons avec leurs ennemis, eurent encore la complaiſance de ſortir de cette place, qui fut remiſe aux troupes Vénitiennes.

Ottieri.

VI. M. de Villeroi arrive au camp.

M. de Villeroi arriva le 22 d'Août à l'armée, qui étoit alors campée à Antignato, & il fut précédé d'un puiſſant renfort de cavalerie & d'infanterie. Ce Général étoit parti de Paris avec un équipage faſtueux, & aux acclamations de tous les courtiſans, qui le nommoient le reſtaurateur de la France, parce qu'ils ſavoient combien cette flatterie étoit agréable au Roi & à Madame de Maintenon qui tenoit alors les rênes du Gouvernement. Le Maréchal, qui par lui-même n'avoit que trop d'amour-propre, ne douta nullement que la faveur de Louis XIV, l'argent de la France, & une armée ſupérieure à celle de l'ennemi, ne fuſſent des préſages aſſurés de la victoire, & il réſolut de ſignaler ſon arrivée par quelque action éclatante qui lui mé-

sitât une espèce de triomphe.

1701.

L'armée Françoise étoit composée de soixante & treize escadrons, & de soixante & quatre bataillons. Le Duc de Savoie & le Comte de Tessé commandoient le centre, le Maréchal de Villeroi l'aile droite, & le Maréchal de Catinat la gauche. Les Impériaux n'avoient que trente-quatre bataillons, mais leur cavalerie étoit à-peu-près aussi nombreuse que celle des François. Le Prince Eugène qui avoit prévu qu'on l'attaqueroit, & qui possédoit au plus haut point la science des campements, avoit choisi la situation la plus avantageuse qu'on pouvoit trouver dans ce pays. Sa gauche étoit appuyée à Chiari, petite ville dont il s'étoit emparé malgré l'opposition du Gouverneur Vénitien, en le menaçant d'en faire rompre les portes à coups de canon s'il en refusoit l'entrée. L'armée Impériale s'étendoit jusqu'à l'Oglio, dans un terrein coupé de ruisseaux & de canaux, dont le Prince rendit l'accès encore plus difficile par les retranchements qu'il y fit faire, & il avoit à sa droite les montagnes où il pouvoit se retirer en cas de fâcheux évènement. Le pays étoit bien pourvu

VII. Forces des deux armées Position du Prince Eugène.

Sanvitali.

1701. de vivres, parce que la moiſſon avoit été très abondante; & de force ou de gré, il n'en laiſſa jamais manquer à ſes troupes.

VIII. M. de Villeroi ſe diſpoſe à l'attaquer.

M. de Villeroi, muni des ordres de la Cour de France, aſſembla le Conſeil auſſi-tôt après ſon arrivée au camp, & lui fit part des volontés de Sa Majeſté Très-Chrétienne. Quoique cette aſſemblée ne fut qu'une ſimple formalité, puiſque le Maréchal étoit réſolu de combattre, quel que fût le ſentiment des autres Généraux, chacun y dit ſon avis avec liberté. Le Duc de Savoïe, qu'on n'a jamais accuſé de timidité, fit ſentir les inconvénients de cette démarche précipitée, & M. de Catinat, trop franc pour être bon courtiſan, prouva clairement qu'il ne s'agiſſoit que de temporiſer pour obliger le Prince Eugène à abandonner le poſte avantageux qu'il occupoit, & où il ne pouvoit ſubſiſter long-temps faute de fourrages. Mr. de Villeroi leur ferma la bouche en leur diſant qu'il devoit éxécuter ſes ordres. Le Duc de Savoie mécontent de ce que malgré ſa qualité de Généraliſſime un autre Commandant agiſſoit, pour ainſi dire, en Souverain, donna, dit-on, avis au

Sanvitali... ie du Prince [illegible]gène.

Prince Eugène de la résolution qu'on avoit prise, & ce Prince, instruit de tous les desseins & de tous les plans des François, fit ses dispositions de manière à les bien recevoir. 1701.

IX. Il traverse l'Oglio.

Le 29 d'Août on envoya dans la nuit M. de Précontal avec un fort détachement, & presque tous les tambours & toutes les trompettes de l'armée devant le pont de Pallazuolo, afin d'attirer les Allemands de ce côté, comme si l'on eût eu dessein d'y tenter le passage de l'Oglio. En même temps toute l'armée des deux Couronnes traversa cette rivière au dessus & au dessous du village de Rudiano, la cavalerie passant à gué, & l'infanterie sur deux ponts qu'on y avoit jettés.

X. Précaution du Prince Eugène.

Le Prince Eugène, par l'étendue de ses lumières, & par la situation qu'il avoit choisie, regagnoit avec avantage la supériorité que le nombre d'hommes auroit dû donner aux François. Les petites rivières, & les canaux artificiels qui l'environnoient furent garnis de forts parapets, qui en quelques endroits avoient jusqu'à six pieds de hauteur. Il fit fortifier diverses cassines avec une chapelle &

quelques moulins qui étoient devant
1701. ses retranchements : y mit plusieurs corps de grenadiers & de fusiliers : disposa son infanterie sur deux lignes : rangea la cavalerie derrière : fit soutenir le tout par une bonne artillerie placée d'espace en espace : fit élever de fortes batteries à Chiari, & après avoir pris toutes ces mesures, il résolut d'attendre tranquillement que les troupes des deux Couronnes eussent la témérité de le venir attaquer.

XI. M. de Villeroi est trompé par de faux avis.

M. de Villeroi n'étoit pas mieux servi en espions que l'avoit été le Maréchal de Catinat. Au passage de Rudiano il fit prisonniers deux cuirassiers, qui, soit par affection pour le Prince Eugène, soit qu'on les eût laissé prendre à dessein pour donner de faux avis, assurèrent que ce Prince étoit dans le Mantouan ; que les Impériaux n'avoient point pris possession de Chiari, & qu'il n'y avoit dans le camp qu'un corps d'environ six mille hommes. M. de Catinat n'ajouta pas foi à ce rapport : il avoit appris à connoître le Prince Eugène ; il assura M. de Villeroi que ce Prince devoit être au camp avec toute son armée, & il insista pour que les François ne s'expo-

fassent pas à attaquer un poste qu'il jugeoit impossible d'emporter. M. de Villeroi lui répondit avec hauteur, & même avec assez de dureté; & sans vouloir changer de résolution, il donna de nouveaux ordres pour l'attaquer. 1701.

XII. Dispositions du Prince Eugène.

Le Prince Eugène, qui connoissoit l'impétuosité avec laquelle les François méprisant tout péril, se portent au milieu de leurs ennemis, & qui savoit au contraire que les Allemands sont plus propres à attendre la mort avec une intrépidité tranquille, donna ordre à ses Officiers de faire mettre ventre à terre à tous leurs soldats, de les empêcher de tirer jusqu'à ce que les François fussent seulement à quelques pas de distance, & de faire ensuite un feu roulant de mousqueterie. Il leur recommanda aussi de le faire cesser si les assaillants se retiroient, & de le recommencer aussi-tôt qu'ils reviendroient à la charge.

XIII. Combat de Chiari. Les troupes des deux Couronnes sont repoussées.

Le matin du premier de Septembre, quelques Officiers-Généraux de l'armée des deux Couronnes s'avancèrent pour reconnoître les retranchements des Impériaux; mais ils ne le firent que très imparfaitement, tant à cause de

1701. la quantité d'arbres dont ce pays est couvert, que parce qu'ils furent tenus éloignés par l'artillerie des Allemands qui ne cessoit d'agir à mesure que ces Officiers avançoient. Cependant ils jugèrent, un peu légèrement, qu'il seroit facile de s'en rendre maître; & en conséquence les brigades de Normandie, d'Auvergne, d'Anjou & de Vendôme, au nombre de huit mille hommes commencèrent l'attaque vers deux heures après midi. Ces premières brigades étoient soutenues par le reste de l'infanterie & par toute la cavalerie: le Duc de Savoie commandoit la droite, le Maréchal de Villeroi la gauche, & M. de Catinat le centre. Ils n'avoient aucune connoissance de la situation des Impériaux; mais ils attaquèrent les cassines & les autres bâtiments extérieurs, qui furent emportés après quelques volées. La droite, animée par la présence & par l'exemple du Duc de Savoie, après avoir fait plusieurs décharges gagna le premier retranchement, & chassa du grand chemin & d'un moulin fortifié un bataillon de Gutterstein qui y avoit son poste; mais quand les assaillants eurent atteint le fossé qui environnoit

les murs de la ville, il tomba tout-à-coup sur eux comme une grêle de balles de fusil, de pierres & de grenades, venant des parapets de Chiari, des retranchements & des maisons voisines. Les assaillants étoient alors très près des ennemis; des files entières furent renversées dans le même ordre où elles s'étoient avancées, & le carnage devint horrible. Il en fut de même à la gauche: d'autres bataillons François & Irlandois voulurent soutenir les premiers, & quelques-uns retournèrent à la charge jusqu'à huit & dix fois, mais avec aussi peu de succès. Les Impériaux à couvert & couchés sur leurs retranchements jusqu'à l'instant où il falloit faire feu, ne recevoient presque aucun dommage, & chacun d'eux choisissoit l'ennemi qu'il vouloit renverser, toujours sûr de lui porter un coup inévitable. Les Généraux de l'armée des deux Couronnes, s'exposant comme les derniers des soldats, ne cessoient d'animer leurs troupes, qui pendant trois heures furent continuellement presque à l'embouchure des canons & au bout des fusils Allemands, sans pouvoir tirer vengeance de tant de pertes, parce

1701.

que ceux-ci faisoient leurs décharges
1701. avec autant d'activité que de justesse, tirant toujours dans le gros des assaillants. La grande tranchée, les murs de Chiari & quelques maisons voisines étoient garnies de grenadiers, & ils se défendoient réciproquement par un feu croisé, qui en rendoit les approches absolument impraticables. Outre cette défense si meurtrière, les assaillants avoient encore à surmonter la difficulté du terrein, que le Prince Eugène avoit fait inonder par le moyen des canaux, ce qui empêchoit l'infanterie de pouvoir y combattre de pied-ferme. Enfin M. de Villeroi, voyant que par une plus longue opiniâtreté il feroit périr toute son armée, donna les ordres pour la retraite. Alors le Comte de Taun & le Colonel Vent, à la tête de trois compagnies de grenadiers de la gauche, & le Colonel Gonzalez avec d'autres grenadiers & un corps d'infanterie de la droite, firent une sortie sur les troupes du Maréchal, leur tuèrent encore un assez grand nombre de soldats & leur firent plusieurs prisonniers. Le Comte de
Sanvitali. Gutterstein, qui soutint l'attaque de Chiari, s'y conduisit avec un ordre

admirable, en faisant relever de temps en temps les soldats fatigués, ce qui les entretint dans une vigueur qui ne se démentit pas d'un instant. 1701.

XIV. Pertes des deux côtés.

Le Prince Eugène, satisfait d'avoir repoussé les troupes des deux Couronnes, ne s'obstina pas à les poursuivre, & elles se retirèrent en bon ordre. Leur perte fut considérable, & suivant les mémoires qui nous ont paru les moins suspects de partialité, elle monta à trois mille hommes, tués, blessés, ou faits prisonniers. Le Brigadier la Chassaigne, homme très courageux & très habile, fut du nombre des premiers, & entre les blessés les principaux furent le Comte d'Estaing, le Comte de Solre, le Marquis de Dreux & le Général Schulembourg. Le Duc de Savoie eut un cheval tué sous lui, & un coup de feu dans ses habits. Il combattit avec une intrépidité qui auroit trompé les François s'ils n'avoient pas eu des avis certains de son intelligence avec le Prince Eugène. Les Allemands, toujours à couvert, ne perdirent qu'environ trois cents hommes.

XV. Grandeur d'ame de M. de Catinat.

Quelques-uns des Généraux étoient d'avis de former une seconde attaque

1701. après avoir donné quelques jours de repos aux soldats; mais on apprit que les Allemands avoient reçu le 3 de Septembre un renfort de quatre mille hommes, ce qui vraisemblablement fut le salut des troupes des deux Couronnes qu'on auroit encore exposées avec aussi peu de succès. Cette entreprise de Chiari étoit d'autant plus mal concertée, qu'on n'en auroit retiré presque aucun avantage quand elle auroit réussi; mais on avoit ordre de combattre, & il falloit obéir. M. de Catinat s'y conduisit avec toute la bravoure qui lui étoit naturelle, & après la retraite, il ne marqua jamais, même à ses amis les plus intimes, aucun mécontentement contre M. de Villeroi, ni aucune marque de satisfaction de ce que la justesse de son propre avis avoit été justifiée par l'événement.

XVI. Position des troupes des deux Couronnes après le combat.

Après le combat de Chiari, le Prince Eugène, qui ne vouloit faire cette année qu'une guerre de chicane, à moins qu'il ne trouvât l'occasion de former quelque grande entreprise, demeura renfermé dans son camp. L'armée des deux Couronnes se retira découragée à Urago, la gauche appuyée

à l'Oglio, & la droite au château de Covadi, derrière plusieurs canaux qui la séparoient du camp des Allemands ; mais elle occupoit un terrein beaucoup plus bas & moins sain pour les troupes. Elles y demeurèrent deux mois, qui se passèrent en escarmouches, en embuscades, & en attaques de convois ou de fourrages, toujours à l'avantage des Impériaux. Leurs détachements étoient ordinairement commandés par des Officiers Italiens, qui connoissoient parfaitement le local, & étoient aimés des gens du pays. Les paysans servoient volontiers d'espions, & d'autre part le Prince Eugène recevoit des avis secrets, mais très exacts de toutes les démarches de ses adversaires, par sa correspondance avec le Duc de Savoie.

1701.

XVII. Elles repassent l'Oglio.

Quoique les deux armées souffrissent presque également de la disette des vivres & des fourrages, chacun des Généraux tardoit toujours à lever son camp. Le Prince Eugène, malgré les avantages qu'il avoit eus sur ceux des deux Couronnes, étoit trop habile pour les mépriser. Sans les élever au dessus de ce que méritoient leurs talents, il connoissoit l'extrême diffé-

rence qu'il y avoit entr'eux & le
1701. Turcs à qui il avoit eu affaire dans le
campagnes précédentes, & il restoit à
Chiari dans la crainte que quelque
échec ne diminuât la gloire qu'il avoi
acquise dans le cours de cette année
Les Généraux des deux Couronne
avoient aussi appris à le connoître, &
ils ne doutoient pas qu'il ne profitât
du plus léger mouvement qu'ils pour-
roient faire. Enfin le froid commen-
çant à devenir assez vif, & la terre ne
fournissant plus de fourrages, ils réso-
lurent de repasser l'Oglio, ce qu'ils
exécutèrent la nuit du 13 au 14 de
Novembre. Le Prince Eugène accou-
rut pour profiter de leur retraite : les
derniers qui passèrent souffrirent quel-
que perte; & M. de Catinat qui pro-
tégeoit l'arrière-garde, reçut un coup
de feu au bras, & une contusion à la
poitrine. Le Duc de Savoie fit revenir
ses troupes dans le Piémont. Le Maré-
chal de Villeroi mit les siennes en
quartier d'hiver dans le Mantouan, &
M. de Catinat, après avoir été guéri
de ses blessures, obtint du Roi la per-
mission de revenir à Paris.

XVIII. Plaintes des

Le Prince Eugène demeura encore
quelque temps dans la même position,

ce qui inquiéta beaucoup les Vénitiens, par la crainte qu'il ne mît ses troupes en quartier dans quelques-unes de leurs places. Ils lui firent des plaintes très vives sur ce qu'il continuoit à occuper celles de Chiari & de Pallazuolo; mais voyant qu'ils n'en pouvoient tirer de satisfaction, ils s'adressèrent directement à l'Empereur. Ce Monarque fit tous ses efforts pour les engager à entrer dans la grande ligue qu'il venoit de former contre la France, & il leur fit passer des lettres du Roi Guillaume & des Hollandois, pour les inviter à se joindre à eux; mais ils persistèrent toujours dans la résolution de garder la neutralité. L'Empereur ne vouloit pas les irriter, & conformément à ses ordres, le Prince Eugène fit ses dispositions pour retirer ses troupes des terres de la République, & les mettre en quartier dans le Mantouan. Il auroit pu s'étendre du côté du Milanois, mais comme il connoissoit l'attachement des habitants de ce pays à la Maison d'Autriche, il résolut de les ménager, dans l'espérance de s'en emparer à la première occasion qu'il trouveroit favorable. Il fut joint alors par quatre mille Da-

1701.

Vénitiens. L'Empereur ménage la République.

1701. nois à la folde de l'Empereur, par mille hommes d'infanterie du Prince de Lichtenftein, & par les Huffars du Colonel Ebergen.

XIX. Les Impériaux s'emparent de Caneto.

Les Impériaux ayant quitté Chiari s'avancèrent à Caneto, petite ville fur la frontière du Breffan, également éloignée de Mantoue & de Crémone, à l'endroit où la Chieze fe jette dans l'Oglio. On croit que cette ville eft l'ancien Bibriacum, où Vitellius, gagna fur Othon la bataille qui le rendit maître de l'Empire Romain l'an 69 de J. C. Le Marquis de Maulevrier y commandoit avec trois cents François & deux cents cinquante miliciens du Mantouan. Le Prince Eugène le fit inveftir & fommer de fe rendre le premier de Décembre, avec menaces de ne point faire de quartier s'il fe laiffoit forcer dans la place. Le Marquis répondit qu'il aimoit mieux en courir les rifques que de manquer l'occafion de la défendre contre un auffi grand Capitaine, & en même temps il fit faire un feu terrible fur les troupes Allemandes. Cette ville n'avoit qu'une mauvaife paliffade & une tour non paliffadée : elle fut emportée d'affaut le troifième jour ; on la mit au pillage,

Vie du Prince Eugène.

& la garnison se rendit à discrétion. 1701.
Sans doute que M. de Maulevrier espéroit recevoir du secours & arrêter plus long-temps les ennemis, autrement les règles de la prudence demandoient qu'il conservât ses gens pour le service de son maître, plutôt que de les exposer comme il fit sans aucune utilité.

XX. Le Prince Thomas surprend deux Régiments.

Vers le même temps le jeune Prince Thomas de Vaudemont à la tête de mille hommes de cavalerie, passa dans la nuit les deux rivières de l'Oglio & de l'Adda, & surprit deux régiments, l'un de dragons François & l'autre de cavalerie Napolitaine, entre Cassiano & Albignano. Ils furent entiérement défaits, eurent trois cents hommes de tués, & l'on fit prisonniers un Colonel & plusieurs Officiers, qui se laissèrent surprendre par leur négligence à faire observer la discipline. Les Impériaux leur enlevèrent cinq cents chevaux avec tout leur bagage, & le Prince s'empara ensuite des châteaux de *Ottieri* Trezzo & de Nave; mais comme ils étoient trop éloignés de l'armée, les Allemands les abandonnèrent, après les avoir pillés & y avoir fait un gros butin.

1701.

XXI. M. de Tessé remporte un avantage sur les Impériaux.

Les ennemis, continuant à s'avancer dans le pays, se rendirent maîtres de Murcaria & de Redoldesco, qui n'étoient pas en état de faire de résistance. M. de Villeroi, demeuré seul Général de l'armée des deux Couronnes, voyant qu'ils gagnoient toujours du terrein, rassembla ses quartiers, & se remit en campagne pour conserver deux ponts de communication entre le Crémonois & le Mantouan, l'un à la tour d'Oglio, l'autre à Gazolo; mais il ne put y réussir. Les Impériaux détruisirent le premier avec leur artillerie, & le Maréchal, craignant le même sort pour le second, le fit défaire par les François. Le Prince Eugène vouloit s'établir sur le Pô, afin d'être à portée du Prince de Commerci, & de pouvoir étendre ses quartiers dans les Duchés de Modène & de Parme. Il fit marcher en avant le Comte de Merci, qui fut suivi des Généraux Palfi & Vaubonne, pour s'emparer de Borgoforte, poste très important sur ce fleuve. Le Comte de Tessé, qui étoit alors à Mantoue, se mit aussi en marche le même jour 10 de Décembre, dans l'intention d'occuper le même poste avec huit cents hommes

de cavalerie & de grenadiers. Le Baron de Merci s'étant avancé à la tête de six cents chevaux jusqu'à trois lieues de Mantoue pour reconnoître, le Général François en fut averti, lui dressa un embuscade dans un défilé, & fit marcher quelques troupes en avant pour y attirer les ennemis. Les Impériaux les chargèrent aussi-tôt qu'ils les apperçurent : elles reculèrent dans le défilé, & les ennemis s'y engagèrent sans qu'on tirât un seul coup de fusil jusqu'à ce qu'ils y fussent tous entrés. Alors les François parurent & firent feu si à propos, qu'ils en tuèrent deux cents à la première décharge. Le Baron de Merci & huit Officiers furent faits prisonniers, en se jettant entre les bras des Officiers François, pour se sauver de la fureur des grenadiers, qui ne vouloient faire aucun quartier par représailles de la conduite que les Allemands avoient tenue en une autre occasion. Les Impériaux y perdirent la moitié de leurs gens, entre lesquels il y eut vingt Officiers de tués, & les autres échappèrent par la fuite. 1701.

Sanvitali. Vie du Prin Eugène.

XXII. Progrès d Prince Eugène.

Cette escarmouche n'empêcha pas le Prince Eugène de s'emparer de Bor-

goforte où ses troupes entrèrent le
1701. même jour, ce qui fut suivi de la prise de Governolo, dont le Baron de Vaubonne se rendit maître, ainsi que du pont que les François avoient sur le Mincio. En même temps le Prince de Commerci fit occuper Ostiglia & Ponte-Molino, pendant que le Général Palfi s'emparoit de Crotone, ensorte que dans tout le Mantouan il ne resta que la Capitale & Goïto au pouvoir des troupes des deux Couronnes.

XXIII. Il s'empare de Guastalla & de la Mirandole.

Le Prince voulut encore avant la fin de l'année ajouter à ses conquêtes les villes de Guastalla & de la Mirandole. Il ne trouva aucune difficulté à s'emparer de la première, dont le Duc lui ouvrit les portes ; mais il étoit plus difficile de se rendre maître de la seconde, où il y avoit une garnison de quatre cents hommes des troupes des deux Couronnes aux ordres de M. de la Chétardie. Le Prince Eugène gagna la Princesse tutrice du jeune Duc, qui en avoit le Gouvernement, & elle y fit entrer sous divers déguisements un assez grand nombre de soldats Allemands. Le jour de Saint Thomas, cette Princesse invita à un grand repas le

Commandant François avec un Colonel Espagnol, & pendant qu'ils 1701.
étoient encore à table, elle leur fit part des lettres qu'elle avoit reçues du Prince Eugène, en exhortant M. de la Chétardie à livrer la place, sans attendre qu'il y fût forcé, puisqu'il étoit impossible de faire une longue défense avec le peu de troupes qui étoient sous ses ordres. Le Commandant répondit que puisqu'on lui avoit confié cette forteresse, il étoit résolu d'y soutenir les attaques des ennemis. La Princesse, voyant qu'elle ne pouvoit le gagner, le congédia ainsi que le Colonel, & les fit arrêter en sortant de son appartement. En même temps les soldats de la Princesse, & ceux qu'elle avoit fait entrer, tombèrent sur les François, qui furent obligés de se rendre prisonniers, n'ayant pas eu le temps de se mettre en défense. Cependant il y en eut qui se retirèrent sur un rempart où il y avoit du canon, & qui s'y défendirent assez long-temps, mais ils furent obligés de suivre le sort des autres, & la ville fut livrée aux Allemands, qui y trouvèrent une grande quantité de farines & d'autres vivres. Les Francois eurent la liberté

de se retirer, mais les Espagnols & les Napolitains désertèrent, à l'exception de dix qui suivirent les François.

1701.

XXIV. On met les ...mées en ...artier d'hi...er.

Les troupes des deux partis étoient excessivement fatiguées des travaux de la campagne précédente, & les Généraux ne s'occupèrent plus qu'à les mettre en quartier d'hiver. Le Prince Eugène étendit les siennes dans tous les environs de Mantoue, qui fut ainsi bloquée par les Impériaux, & il établit son quartier général à San-Benedetto, fameuse Abbaye du Mantouan. Il dévasta tout le pays, & détruisit la maison de plaisance du Duc pour se venger de ce Prince, parce qu'il avoit pris le parti de la France. M. de Villeroi établit son quartier général à Crémone, où il mit douze bataillons & douze escadrons : le reste de ses troupes furent placées entre l'Oglio & le Pô, à Milan, dans le Monferrat, dans Alexandrie, dans le Mantouan, à Pavie, à Lodi, à Pizzighitone, à Saucino, & le long de l'Adda.

XXV. ...ge conduite ...u Duc de ...arme.

Le Duc de Modène vouloit garder la neutralité, & refuser l'entrée de ses places aux deux partis; mais le Prince Eugène ne l'en laissa pas le maître. Il

envoya des troupes s'emparer de Bersello, place que sa situation rendoit 1701.
importante, & qui pouvoit donner entrée dans le Parmesan. Le Duc jugeant qu'il ne pouvoit tenir contre les Impériaux, donna ordre au Gouverneur de les faire entrer dans la place, & ils s'en emparèrent aussi-tôt. Le Duc de Parme, François Farnèse, avoit pris la précaution de se mettre en état de défense pour repousser ceux qui voudroient entrer dans son pays, étant résolu de ne prendre aucun parti & de ne recevoir la loi de personne. Il se déclara feudataire du Saint-Siège : leva beaucoup de troupes, ordonna *Sanvitali.*
à toutes celles qui étoient dispersées dans les villages, de se tenir prêtes à marcher au premier ordre ; & par cette sage conduite, il garantit ses Etats des horreurs de la guerre.





CHAPITRE II.

§. I. *Désavantages que la Maison de Bourbon retire de ses alliances.* §. II. *Facheux état de la Monarchie Espagnole.* §. III. *M. Orry est chargé de l'administration des Finances.* §. IV. *Le Roi d'Espagne va au devant de la Reine.* §. V. *La Princesse des Ursins est nommée Camarera-Mayor.* §. VI. *Le Comte de Montellano est nommé Grand-Maître de la Maison de la Reine.* §. VII. *Mauvaises dispositions des Catalans.* §. VIII. *Politique du Roi d'Angleterre : il forme la grande alliance.* §. IX. *Articles de ce Traité.* §. X. *On arme sur Mer de part & d'autre.* §. XI. *Origine de la conjuration de Naples.* §. XII. *Difficultés sur le défaut d'investiture.* §. XIII. *La conspiration se forme à Rome.* §. XIV. *Noms des principaux conjurés.* §. XV. *Voyage de Capèce à Vienne.* §. XVI. *Plan de la conjuration.* §. XVII. *Elle est découverte.* §. XVIII. *Précautions qu'on prend pour en empêcher l'effet.* §. XIX. *La*

révolte éclate dans la ville. §. XX. *Les conjurés ne peuvent émouvoir le peuple.* §. XXI. *On tient Conseil au Chateau.* §. XXII. *On fait une patrouille dans la ville.* §. XXIII. *Les révoltés se retirent dans deux Eglises.* §. XXIV. *Le Duc de Popoli marche contre les révoltés.* §. XXV. *Le Prince de Montesarchio veut les faire échapper.* §. XXVI. *Ils prennent tous la fuite.* §. XXVII. *Plusieurs des chefs sont punis.* §. XXVIII. *Premières causes de la révolte.* §. XXIX. *L'exécution de Sangro aliène les esprits des Napolitains.* §. XXX. *On change le Viceroi.* §. XXXI. *Erection du Royaume de Prusse.* §. XXXII. *Succès de Charles XII. Affaire du Prince Ragotsky.*

APRÈS avoir parcouru les principaux évènements de la première campagne en Italie, nous allons jetter nos regards sur l'Espagne, & nous parlerons ensuite des intrigues & des alliances que formèrent l'Empereur & les partisans de la Maison d'Autriche, pour essayer de démembrer au moins quelque partie de la succession de Charles II.

1701.

I. Désavantage que la Maison de Bourbon retire de ses alliances

La Maison de Bourbon, en formant
1701. des alliances & en faisant des traités avec le Duc de Savoie & le Roi de Portugal, croyoit affermir sa domination sur l'Espagne & sur les Etats d'Italie ; mais ce fut au contraire l'origine des malheurs qui tombèrent bientôt sur ces différents Etats. On a déja entrevu qu'il eut été beaucoup plus avantageux pour les deux Monarques que le Duc de Savoie n'eut pas pris le commandement de leurs troupes, puisqu'on ne peut se dissimuler que la correspondance qu'il avoit entretenue avec le Prince Eugène, n'eut été cause en grande partie des pertes qu'on avoit faites dans le cours de cette campagne. D'un autre côté, on crut en traitant avec le Portugal n'avoir plus rien à craindre pour l'Espagne, & l'on demeura dans une sécurité impardonnable. Nous ne pouvons mieux en faire connoître les inconvénients qu'en rapportant les propres termes du meilleur auteur Espagnol qui ait écrit sur cette matière.

II. Facheux état de la Monarchie Espagnole.

» On négligea le continent (dit le » Marquis de Saint-Philippe) & les » frontières d'Espagne. Le Roi de » France porta ses principales forces

» en Italie, où il avoit soixante mille
» hommes avant que les Impériaux y 1701.
» fussent entrés. On ne prit aucun soin
» de fortifier les places & d'y tenir
» des garnisons : on devoit regarder
» celles de l'Andalousie, de Valence
» & de Catalogne comme les clefs du
» Royaume, sur lequel l'indolence ne
» daignoit pas plus jetter les yeux,
» que s'il n'eut pas été question de se
» le disputer. Les murs de toutes les
» forteresses tomboient en ruine : les
» brêches que le Duc de Vendôme
» venoit de faire à Barcelone étoient
» encore ouvertes; & de Roses à Ca-
» dix il n'y avoit ni château, ni fort,
» non-seulement qui eut une garni-
» son, mais même dont l'artillerie
» fût montée. On voyoit la même né-
» gligence dans les ports de Biscaye
» & de Galice : les magasins étoient
» sans munitions : les arsenaux & les
» atteliers étoient vuides. On avoit
» oublié l'art de construire les vais-
» seaux : le Roi n'avoit que ceux qui
» faisoient le commerce des Indes &
» quelques galions : six galères con-
» sumées par le temps & par l'inac-
» tion étoient à l'ancre à Cartagène.
» Telles étoient les forces de l'Espa-

» gne, & les préparatifs d'une guerre
1701. » inévitable, qui, ſuivant les apparen-
» ces alloit être opiniâtre & ſanglante.
» Les Etats que la mer ſéparoit du
» continent n'étoient pas en meilleur
» ordre. Il y avoit à peine dans tout
» le Royaume de Naples ſix compa-
» gnies complettes de ſoldats, aux-
» quels une longue oiſiveté n'avoit
» que trop donné le temps d'oublier
» la guerre, & de négliger la diſci-
» pline militaire. Cinq cents hommes
» défendoient la Sicile ; à peine en
» comptoit-on deux cents en Sar-
» daigne, encore moins à Maïorque,
» peu aux Canaries, & aucun dans les
» Indes. On penſoit que les Milices
» du pays pourroient ſuppléer dans
» les occaſions; mais elles n'avoient
» d'autre uſage de la guerre, ſinon
» que leurs noms étoient inſcrits dans
» un regiſtre, & qu'on avoit impoſé
» aux Laboureurs & aux Paſtres l'obli-
» gation d'avoir chez eux un fuſil.
» On comptoit huit mille hommes en
» Flandre & ſix à Milan. Le total des
» troupes à la ſolde d'une ſi vaſte
» Monarchie, ne paſſoit pas vingt
» mille hommes; & ſes forces mari-
» times conſiſtoient ſeulement en treize

» galères : on en payoit six à Gènes
» au Duc de Tursis, & une à Etienne 1701.
» Doria. C'est à un état si déplorable
» que les Princes Autrichiens avoient
» réduit les forces de l'Espagne : exem-
» ple que ceux qui gouvernoient alors
» eussent suivi, sans les leçons qu'ils
» reçurent des malheurs qu'essuya la
» Monarchie. »

III. M. Orry est chargé de l'administration des finances.

Le Cardinal Portocarrero continuoit à régler toutes les affaires, mais il commençoit à supporter avec impatience l'espèce de domination que la supériorité de génie du Duc d'Harcour lui avoit établie dans le Conseil, où tout se régloit par les impressions que ce Ministre recevoit de la Cour de France. Le Cardinal, pour contre-balancer son autorité, conseilla au Roi de faire entrer dans le cabinet le Duc de Montalto, & le Marquis de Mancera. Ces Seigneurs n'avoient aucun talent pour conduire les affaires militaires, & les François qui en étoient chargés pressoient continuellement pour avoir des fonds, mais le mauvais état des finances du Royaume mettoit dans l'impossibilité de leur en fournir. Faute de sujets capables de réformer les abus, & de mettre un

meilleur ordre dans l'administration des finances, le Cardinal insinua qu'il falloit faire venir un François versé dans cette partie. On s'adressa à Louis XIV, qui fit choix de M. Orry, homme très intelligent, droit & grand travailleur; mais d'un caractère trop impétueux pour un pays où l'on ne devoit aller d'abord qu'avec les plus grands ménagements. On fut mécontent de voir un étranger chargé d'une partie qui touchoit de si près toute la nation, & l'on commença à murmurer hautement. Le Marquis de Villena crut que la circonstance exigeoit qu'on assemblât les *Cortez* de Castille, pour corriger les abus & pour établir de nouvelles loix convenables au temps. Il en fit la proposition en représentant que ces loix seroient certainement agréables au peuple, & qu'on prendroit la même occasion pour leur faire prêter serment de fidélité à Philippe V, ce qu'ils feroient avec joie, voyant que le règne de ce Monarque commenceroit par une convocation qui auroit pour objet d'assurer les libertés & les droits de la nation.

1701.

IV. Le Roi d'Espagne va au devant de la Reine.

Quelque sage que fut cet avis, le Conseil le rejetta, sous les vains pré-

textes qu'il étoit dangereux d'échauffer alors les esprits, comme cela pourroit arriver dans une assemblée où le pouvoir du Souverain étoit comme suspendu : que les sujets ne seroient pas plus liés par un nouveau serment que par le premier qu'ils avoient prêté ; & que les peuples, bien-loin de consentir à de nouveaux impôts, demanderoient la diminution des anciens, qu'ils regardoient comme très onéreux. Ce sentiment ayant prévalu, on publia un décret dans lequel on dit qu'il ne convenoit pas pour le moment d'assembler les *Cortez*. Les murmures augmentèrent, & pour les appaiser, le Roi fut obligé de déclarer que cette assemblée n'étoit que différée, à cause du voyage qu'il devoit faire pour aller recevoir la Reine. Il partit en effet au mois de Septembre accompagné du Duc de Medina-Sidonia, du Comte de San-Estevan & du Comte de Marsin, nommé Ambassadeur de France à la place du Duc d'Harcour, qui demanda son rappel & revint dans sa patrie à cause de ses infirmités. Ces trois Seigneurs composoient le Conseil du Monarque pendant son voyage, mais le Cardinal demeuré à Madrid y gouver-

[redacted]
1701.

noit avec autant d'empire qu'il en
1701. avoit eu à la mort de Charles II. Son despotisme & son caractère dur & reservé le faisoient détester du peuple & des Grands, qui ne pouvoient en obtenir que très rarement audience. Il ne communiquoit au dehors qu'avec Dom Manuel Arias, dont le caractère étoit aussi dur que le sien; & dans son intérieur, avec le Chanoine Urraca, qui avoit toujours sa confiance.

V. La Princesse des Ursins est nommée Camarera-Mayor.

La nouvelle Reine n'avoit pas encore quatorze ans : aux agréments d'une figure aimable, elle joignoit un caractère doux, affable & attrayant, propre à lui gagner le cœur du Roi & l'affection de ses sujets. Philippe étoit dans sa dix-huitième année, & ces illustres époux conçurent dès lors l'un pour l'autre cette tendresse qui continua jusqu'au dernier jour de leur vie. Louis XIV avoit jugé qu'il convenoit de nommer une Dame Espagnole pour *Camarera-Mayor* ou Surintendante de la Maison de la Reine. Plusieurs Dames des plus grandes familles du Royaume prétendoient à ce titre d'honneur, & y avoient autant de droit par leur mérite personnel que par leur naissance; mais la jalousie du

Cardinal contre tous les Grands, empêcha qu'on ne fit un choix auſſi deſiré. 1701.
Il perſuada au Roi & à la Cour de France qu'on devoit nommer une étrangère, qui n'eut point de liaiſons dans le pays, dans la crainte qu'une Dame Caſtillane ne profitât de la jeuneſſe de Leurs Majeſtés pour introduire ſa famille dans les premières places, & qu'on ne vît bien-tôt renaître l'empire des femmes, ſous lequel l'Eſpagne avoit gémi ſi long-temps. Rien n'étoit plus frivole que cette raiſon, puiſque ces femmes, qui s'étoient attiré la haine de la nation avec tant de juſtice, étoient des étrangères; mais Louis XIV, qui s'en rapportoit au Cardinal, dans la penſée qu'il devoit connoître mieux que perſonne ce qui convenoit au bien de ſon pays, choiſit la Princeſſe des Urſins pour lui confier cette place importante. Cette Princeſſe, nommée Marie-Anne de la Trimouille, étoit née en France, mais elle avoit ſuivi le Prince ſon mari à Rome où elle étoit demeurée veuve. Elle avoit de grandes qualités avec tout l'eſprit & tous les talents néceſſaires pour la conduite des affaires: ſi elle eut été Eſpagnole, le Monarque

1701. n'auroit pu faire un meilleur choix; mais les esprits se prévinrent contre elle dès le commencement de son séjour à Madrid, & ils ne revinrent jamais de leurs préjugés.

VI. Le Comte de Montellano est nommé Grand Maître de la Maison de la Reine.

La Princesse des Ursins, qui vivoit à Rome dans une douce tranquillité, & qui connoissoit toutes les intrigues des Cours sans y vouloir prendre de part, refusa d'abord d'accepter une place qui devoit nécessairement l'y plonger; mais Louis XIV lui écrivit en des termes si obligeants, & en même temps si précis, qu'elle crût devoir obéir à ses ordres. Elle partit aussitôt pour joindre la Reine à Nice, où elle prit possession de son emploi, en même temps que les Dames du palais partoient de Madrid pour aller au devant de Sa Majesté. La place de Grand-Maître, & le Gouvernement de la Maison de la Reine, furent donnés au Comte de Montellano, qui avoit été Viceroi de Sardaigne, & qui jouissoit de l'estime publique. Ce Seigneur étoit d'un caractère sage, bon politique, plein de religion, & d'un esprit trop élevé pour entrer dans les petites intrigues qui troublent si souvent les Cours. Le Cardinal le choisit de son

S. Philippe.

propre mouvement, comme un homme sans ambition, & dont il n'avoit rien à redouter; mais son mérite étoit si éclatant qu'il ne fût pas long-temps sans éclipser le Prélat, la droiture reconnue l'emportant bien-tôt sur l'artifice. 1701.

VII. Mauvaises dispositions des Catalans.

La Reine fut obligée de quitter les galères, parce qu'elle ne put supporter la Mer, & le Roi alla la recevoir à Figueiras sur les frontières de la France. Les deux Epoux se rendirent à Barcelone, où les Catalans demandèrent à Philippe l'assemblée de leurs *Cortez*. Elle leur fut accordée, dans l'espérance que cette condescendance les attacheroit au Monarque; mais les semences de rébellion que le Prince de Darmstadt & ses partisans avoient jettées dans leurs cœurs, s'y étoient trop enracinées pour que les bontés du jeune Roi pussent les en arracher. Ils lui prêtèrent un nouveau serment de fidélité, bien résolus de le rompre aussi-tôt qu'ils en trouveroient une occasion favorable; & plus le Roi leur marqua de douceur, plus ils furent affermis dans leurs mauvaises intentions, parce qu'ils regardèrent sa complaisance comme une preuve qu'il

1701. les craignoit. L'Empereur avoit dans cette Province des Agents secrets qui l'instruisoient des dispositions des peuples ; & leurs lettres, après avoir été lues à Vienne, passoient à la Cour du Roi Guillaume, qui sut bien-tôt en profiter pour former la grande alliance, dont les suites causèrent tant de maux à la France & à l'Espagne.

VIII. Politique du Roi d'Angleterre Il forme la grande alliance.

Le Monarque Anglois, trop habile politique pour déclarer ouvertement le desir dont il étoit animé de faire la guerre à la France, marquoit au contraire au Parlement de son Royaume la plus grande inclination à entretenir la paix, sachant qu'avec ces esprits inquiets, c'étoit le moyen de les faire entrer dans ses vues. Son stratagème réussit : la demarche trop précipitée que Louis XIV avoit faite en reconnoissant le fils de Jacques II pour Roi d'Angleterre, irrita excessivement ces insulaires. Par haine contre la religion de leurs pères, ils passèrent un acte pour exclure à jamais tout Catholique du trône de la Grande-Bretagne ; & pour faire passer la Couronne à la Princesse Sophie, Duchesse Douairière d'Hannover, & à ses descendants après Anne Stuard, qui devoit succé-

der à Guillaume. Ils furent encore très mécontents de ce que le Monarque François avoit fait entrer ses troupes dans les places des Pays-Bas Espagnols, & jugèrent que tant que ces places seroient en son pouvoir, la Hollande auroit tout-à-craindre de l'ambition de ce Prince, qui pouvoit, disoient-ils, assujettir toute l'Europe si l'on ne mettoit promptement obstacle à ses entreprises. Guillaume communiqua à son Parlement la lettre qu'il avoit écrite pour reconnoître Philippe V : celle qu'il avoit fait écrire par les Etats-Généraux, & les projets de traités entre la France & la Hollande, ce qui fit juger aux Anglois que Louis XIV ne cherchoit qu'à les désunir d'avec les Provinces-Unies pour parvenir plus facilement à son but. Bien-loin donc de se prêter aux vues pacifiques que leur faisoit paroître Guillaume, les deux Chambres le prièrent solemnellement de rompre toutes négociations, & de déclarer la guerre à la France, promettant tous les subsides nécessaires pour la soutenir. C'étoit le point capital que ce Prince avoit en vue, & sans lequel tous ses efforts eussent été impuissants. 1701.

1701. Aussi ne perdit-il pas de temps après cette assurance pour conclure avec Léopold & les Hollandois le traité d'alliance, dans lequel on fit entrer depuis la plus grande partie des Princes de l'Empire.

IX. Articles de ce Traité.

Ce Traité, signé à la Haie le 7 de Septembre 1701, est contenu en quatorze articles, précédés d'un préambule que nous allons rapporter en entier, après quoi nous donnerons le précis de ces articles.

» D'autant que le Roi d'Espagne
» Charles II de glorieuse mémoire,
» étant mort sans enfants, Sa Sacrée
» Majesté Impériale a assuré que la
» succession des Royaumes & Provin-
» ces du Roi défunt, appartient légiti-
» mement à son auguste Maison; &
» que le Roi Très-Chrêtien desirant
» avoir la même succession pour le
» Duc d'Anjou, son petit-fils, & allé-
» guant qu'elle lui vient de droit en
» vertu d'un certain testament du Roi
» défunt, il s'est d'abord mis en pos-
» session de tout l'héritage ou Monar-
» chie d'Espagne pour le susdit Duc
» d'Anjou, & s'est emparé à main ar-
» mée des Provinces des Pays-Bas Es-
» pagnols, & du Duché de Milan, &

» qu'il tient une flotte dans le port 1701.
» de Cadix, toute prête à faire voile,
» & qu'il a envoyé plusieurs vaisseaux
» de guerre aux Indes qui sont sou-
» mises à l'Espagne, & que par ce
» moyen & plusieurs autres, les
» Royaumes de France & d'Espagne
» sont si étroitement unis, qu'il sem-
» ble qu'ils ne doivent plus être regar-
» dés à l'avenir que comme un seul &
» même Royaume, tellement que si
» on n'y prend garde, il y a bien de
» l'apparence que Sa Majesté Impé-
» riale ne doit plus espérer d'avoir
» jamais aucune satisfaction de sa pré-
» tention; que l'Empire Romain per-
» dra tous ses droits sur les fiefs qui
» sont en Italie, & dans les Pays-Bas
» Espagnols, de même que les An-
» glois & les Hollandois perdront la
» liberté de leur navigation & de leur
» commerce dans la Mer Méditerra-
» née, aux Indes & ailleurs; & que
» les Provinces-Unies seront privées
» de la sureté qu'elles avoient par
» l'interposition entr'elles & la France
» des Provinces des Pays-Bas Espa-
» gnols, appellées communément *la*
» *Barrière*; & qu'enfin les François &
» les Espagnols étant ainsi unis, de-

» viendroient en peu de temps si formidables qu'ils pourroient aisément
1701. » soumettre toute l'Europe à leur » obéissance & empire. Or, comme » cette conduite du Roi Très-Chrétien a mis Sa Majesté Impériale dans » la nécessité d'envoyer une armée en » Italie, tant pour la conservation de » ses droits particuliers, que pour » celle des fiefs de l'Empire ; de même » le Roi de la Grande-Bretagne a jugé » qu'il étoit nécessaire d'envoyer ses » troupes auxiliaires aux Provinces-» Unies, dont les affaires sont dans » le même état, que si on en étoit » déja venu à une guerre ouverte, & » les Seigneurs Etats-Généraux, dont » les frontières sont presque de toutes » parts ouvertes, par la rupture de la » barrière qui empêchoit le voisinage » des François, sont contraints de » faire pour la sureté & pour la con-» servation de leur République, tout » ce qu'ils auroient dû & pu faire, » s'ils étoient effectivement attaqués » par une guerre ouverte. Et comme » un état si douteux & si incertain en » toutes choses, est plus dangereux » que la guerre même, & que la » France & l'Espagne s'en prévalent

» pour

» pour s'unir de plus en plus, afin
» d'opprimer la liberté de l'Europe, 1701.
» & ruiner le commerce accoutumé.
» Toutes ces raiſons ont porté Sa
» Sacrée Majeſté Impériale, Sa Sacrée
» Royale Majeſté de la Grande-Bre-
» tagne, & les Hauts & Puiſſants Sei-
» gneurs Etats-Généraux des Provin-
» ces-Unies, d'aller au devant de tous
» les maux qui en proviendroient; &
» deſirant d'y apporter remède ſelon
» leurs forces, ils ont jugé qu'il étoit
» néceſſaire de faire entr'eux une
» étroite alliance & confédération,
» pour éloigner le grand & commun
» danger, *&c.* »

Dans le premier & le IIe article, les Puiſſances contractantes après la formule ordinaire d'une conſtante, perpétuelle & inviolable amitié, diſent: que n'ayant rien tant à cœur que la paix & la tranquillité de toute l'Europe, elles ont jugé qu'il ne pouvoit rien y avoir de plus efficace pour l'affermir, que de procurer à Sa Majeſté Impériale une ſatisfaction juſte & raiſonnable, touchant ſes prétentions à la ſucceſſion d'Eſpagne, & que le Roi de la Grande-Bretagne & les Seigneurs Etats-Généraux obtiennent une ſureté

particulière & ſuffiſante pour leurs
1701. Royaumes, Provinces, Terres & Pays de leurs obéiſſances, & pour la navigation & le commerce de leurs ſujets.

Dans le III & le IV article, il eſt dit que les Alliés mettront en uſage tous les moyens poſſibles pour obtenir amiablement la ſatisfaction & la ſureté ſuſdite, & qu'ils employeront à cet effet leurs ſoins & offices pendant deux mois; mais que s'ils ſont fruſtrés de leurs eſpérances, ils promettent & s'engagent de s'aider de toutes leurs forces pour les obtenir.

Le V & le VI portent que les Alliés entr'autres choſes feront les plus grands efforts pour reprendre & conquérir les Provinces des Pays-Bas Eſpagnols, dans l'intention qu'elles ſerviront de barrière : le Duché de Milan, comme étant un fief de l'Empire; les Royaumes de Naples & de Sicile, & les iſles de la Méditerranée avec les terres dépendantes de la Couronne d'Eſpagne le long de la côte de Toſcane, qui peuvent être utiles pour la navigation & le commerce des ſujets de Sa Majeſté Britannique & des Provinces-Unies : enfin que le Roi de la Grande-Bretagne & les Etats-Géné-

taux pourront conquérir les pays & villes que les Eſpagnols ont dans les Indes, & que tout ce qu'ils pourront y prendre ſera pour eux, & leur demeurera. 7101.

Les articles VII & VIII ont pour objet de ſe communiquer réciproquement les avis & conſeils qu'on pourra recevoir, & pour ne traiter de la paix que conjointement, après les ſatisfactions & ſûretés communes : comme auſſi après avoir pris de juſtes meſures pour empêcher que les Royaumes de France & d'Eſpagne ne ſoient jamais unis ſous un même Empire, & ſpécialement que jamais les François ne ſe rendent maîtres des Indes Eſpagnoles, ou qu'ils n'y envoyent des vaiſſeaux pour y exercer le commerce, directement ou indirectement ſous quelque prétexte que ce ſoit, à quoi l'on ajoute que la paix ne pourra être concluе ſans que les ſujets des deux Puiſſances maritimes jouiſſent des droits, immunités & privilèges dont ils jouiſſoient pendant la vie du feu Roi d'Eſpagne Charles II.

Dans les autres articles il eſt dit que lorſque la paix ſe fera, les Alliés conviendront entr'eux de tout ce qui ſera

1701. nécessaire pour établir le commerce des Anglois & des Hollandois dans les pays & lieux qu'on doit acquérir : que l'on conviendra de l'exercice de la Religion au temps susdit de la paix : que les Alliés se secoureront de toutes leurs forces s'ils sont attaqués par le Roi de France au sujet du présent traité : que soit qu'on transige actuellement, ou qu'on fasse la paix à l'avenir, il y aura une alliance défensive entre les Puissances contractantes pour la garantie : que tous les Rois, Princes & Etats qui voudront entrer dans le présent traité y seront admis : que l'Empire y sera spécialement invité, & que ce traité sera ratifié dans l'espace de six semaines.

Lamberty.

X. On arme sur mer de part & d'autre.

A peine cette ligue fut-elle formée que les Anglois & les Hollandois mirent en mer une flotte de quarante-six vaisseaux aux ordres de l'Amiral Roock ; mais elle ne fit autre chose cette année que parcourir les côtes de France & d'Espagne, sans former aucune entreprise. Les François de leur côté avoient une flotte de vingt-cinq vaisseaux, depuis soixante piéces de canon jusqu'à cent huit aux ordres du Comte d'Estrées, outre une escadre de

feize vaiſſeaux, dont les moindres étoient de cinquante pièces de canon, & qui pouvoit ſe joindre aiſément à la grande flotte. Les Anglois envoyèrent une autre flotte commandée par l'Amiral Bembow dans les mers des Indes; mais toute l'année ſe paſſa ſans aucunes opérations maritimes. 1701.

XI. Origine de la conjuration de Naples.

L'un des premiers effets de la grande Ligue fut de faire éclater la conſpiration que la Maiſon d'Autriche avoit formée dans la ville de Naples. Il avoit été facile à Louis XIV, qui avoit les armes à la main, de mettre ſon petit-fils en poſſeſſion de tous les Etats qui dépendoient de la Couronne d'Eſpagne; mais les cœurs étoient plus difficiles à gagner, & il falloit beaucoup de temps & de douceur pour détruire l'ancien attachement des peuples à la Maiſon d'Autriche, particuliérement en Italie. Le refus que Clément XI avoit fait de recevoir la haquenée au nom de Philippe V, ſervit de prétexte aux eſprits mal-intentionnés, pour publier que le Pape, qui, ſelon eux, étoit le Seigneur ſuprême du Royaume de Naples, n'ayant point reconnu ce Prince, & lui ayant refuſé l'inveſtiture, les ſujets de ce Royaume n'é-

toient pas tenus de lui obéir. L'Agent
1701. d'Espagne avoit fait tous ses efforts pour engager les Ministres de la Chambre Apostolique à recevoir la haquenée, & voyant qu'il ne pouvoit y réussir par la persuasion, il résolut d'y employer l'industrie. La veille de Saint Pierre, jour où il est d'usage de présenter la haquenée, il la fit entrer dans la cour du Palais derrière une voiture commune, pendant qu'on chantoit les Vêpres, après avoir pris la précaution de mettre une couverture grossière sur la riche housse où étoient les armes du Pape en broderie d'or. A la sortie de Vêpres, l'Agent se présenta avec la bourse qui contenoit l'argent destiné à payer le tribut: fit voir la haquenée, & se retira aussi-tôt. L'un & l'autre furent refusés, & l'Ambassadeur de l'Empereur, qui voulut aussi se présenter, n'eut pas plus de succès. Le Conseil d'Espagne prétendit que s'étant mis en règle à Rome, rien ne devoit empêcher de proclamer Philippe Roi de Naples; & les ordres furent donnés pour cette cérémonie. Elle se fit sans opposition, mais les partisans de l'Empereur prétendirent que cet acte, qui ne donnoit que la possession, n'é-

toit pas suffisant pour acquérir le droit à Philippe, tant qu'il n'auroit pas l'investiture, & ils soutinrent qu'on pouvoit agir contre lui sans être coupable du crime de félonie. Ce sentiment, quelque peu fondé qu'il fût, trouva des approbateurs parmi les Théologiens, particuliérement chez les Moines, quoique cette question ne fût nullement de leur ressort, & ce fut sur ce fondement que s'appuyèrent les Auteurs de la conjuration dont nous allons parler.

1701.

Ottieri.

XII. Difficultés sur le défaut d'investiture.

Dans une assemblée qui fut tenue par le Duc de Médina-Céli, Viceroi de Naples, il y eut quelques contradictions de la part du Duc de Castelluccia & de Dom Jerôme Acquaviva, qui soutinrent que par la mort de Charles II, l'autorité du Viceroi étoit anéantie, ou plutôt qu'elle étoit transférée en la personne de l'Elu & des représentants du peuple. Ce sentiment fut rejetté par l'assemblée, & n'empêcha pas la proclamation; mais quelques esprits inquiets s'en servirent pour insinuer dans le public que cette proclamation n'étoit d'aucune valeur, puisque le Duc l'avoit reçue sans autorité suffisante. On fit plusieurs écrits

pour & contre, & l'on démontra in-
1701. vinciblement dans ceux de Philippe, que ce Prince étant le plus proche héritier de Charles II & de ses ancêtres, qui avoient reçu l'investiture, ce Prince succédoit nécessairement à tous leurs droits, sans que le retard de ce cérémonial dût y apporter aucun obstacle. On alla même plus loin, & l'on soutint avec assez de fondement que le Pontife Romain n'avoit aucun droit sur le Royaume de Naples; mais comme le temps n'étoit pas propre à examiner cette question épineuse, on se contenta de l'avoir avancée. La Cour de Rome, de son côté, demeura dans le silence, craignant sans doute que si elle la contredisoit, on n'en vînt à des preuves qui ne seroient pas favorables aux prétentions du Saint-Père.

XIII. La conspiration se forme à Rome.

Dom César d'Avalos, Marquis del Vasto & Pescaire, avoit toujours été très attaché à la Maison d'Autriche, qui avoit accordé de grands honneurs à ses ancêtres & à sa famille. Ce Seigneur, irrité personnellement contre le Duc de Medina-Céli, se lia avec plusieurs Barons du Royaume de Naples, dans l'intention d'y faire reconnoître l'Archiduc Charles pour Sou-

verain. Le Prince de la Cazerte, Dom François Caëtano, écrivit au Prince 1701. de Lichtenstein, Gouverneur de Charles, & lui marqua le desir le plus ardent de donner des preuves de son attachement à la Maison d'Autriche. Le Ministère de Vienne reçut avec joie des ouvertures aussi favorables, & l'Empereur en marqua lui-même sa reconnoissance à ces deux Seigneurs. Pour former le plan de la conjuration on envoya d'Allemagne Dom Jean Caraffe, frère du Comte de Policastro, & Dom Charles Sangro, frère du Marquis de Sainte-Lucie, qui se rendirent à Rome, où le Cardinal Grimani travailloit sourdement contre les intérêts de la Maison de Bourbon. Ils se présentèrent au Duc d'Uceda, Ambassadeur de Philippe, lui protestèrent qu'ils étoient attachés à Sa Majesté Catholique, & qu'ils renonçoient pour toujours au service de l'Empereur, conformément à l'Edit qu'on avoit publié à Naples. L'Ambassadeur les reçut avec joie, & leur promit de rendre compte au Roi de leur bonne volonté; mais il ne fut pas long-temps sans avoir de violents soupçons contre leur sincérité. Caraffe écrivit à son

frère naturel Antoine qui résidoit à
1701. Naples, pour qu'il travaillât à faire entrer le Comte de Policastro dans leur parti; mais Antoine qui étoit un homme droit, fit part aussi-tôt de la lettre au Viceroi, lequel marqua au Duc d'Uceda de veiller sur les démarches de Caraffe & de Sangro. Le dernier homme fin, taciturne & réfléchi, jugea que Caraffe feroit tout découvrir par quelque imprudence : il engagea le Ministère Allemand à le rappeller à Vienne, & demeura seul à Rome chargé de toute l'entreprise. Sangro avoit de fréquentes conférences, mais très secretes, avec le Comte de Lanberg, Ambassadeur de l'Empereur, & avec le Cardinal Grimani; mais comme il lui falloit un prétexte pour demeurer en cette ville le temps qu'il jugeoit
Ottieri. nécessaire, il le trouva dans sa mau-
S. Philippe. vaise santé, qui l'obligeoit à se faire traiter par les Médecins, auxquels il avoit, disoit-il, donné sa confiance.

XIV. Noms des principaux conjurés.

L'un des premiers fruits du séjour de Sangro à Rome, fut d'attirer dans son parti Dom Jerôme Capèce, Marquis de Rofrano, & son frère Dom Joseph Capèce, l'un & l'autre très dérangés dans leurs affaires par la mau-

vaise conduite qu'ils avoient tenue.
Dom Joseph, connu pour être d'un 1701.
caractère impétueux & entreprenant, fut chargé d'aller à Naples, où il gagna Dom Barthelemi Grimaldi, Duc de Thelèze; Dom François Spinelli, Duc de Castelluccia; Dom Malizia Caraffe; Dom Tibère Caraffe, Prince de Chiusano; Dom Jerôme & Dom Bernardin Acquaviva; Dom Xavier Ruoca; Dom Jean-Baptiste de Capoue, Prince de Riccia, & un grand nombre d'autres personnes de tous états, particuliérement des Prêtres & des Moines, *gens inquiets*, dit un Auteur Jésuite, *& s'occupant de toute autre chose que de leur profession.* Il ne nous apprend pas s'il y en avoit de son ordre; mais ces gens étoient d'autant plus dangereux que leur obscurité faisoit qu'on veilloit moins sur leurs actions, quoiqu'ils sussent se procurer l'entrée des maisons les plus illustres.

d'Avrigny.

XV. Voyage de Capèce à Vienne.

Sangro, qui de Rome conduisoit toute la conspiration, ne jugea pas à propos de quitter cette ville où il savoit que le Duc d'Uceda observoit toutes ses démarches; mais il fit retourner Dom Joseph à Vienne, tant pour rendre compte de l'état du com-

1701. plot que pour s'assurer des récompenses qu'on accorderoit aux conjurés quand il seroit mis à exécution. Le vieux Comte d'Harrach, le Comte de Mansfeld, & le Prince de Lichtenstein furent chargés par l'Empereur de traiter avec Capèce, & ils lui firent toutes les promesses qu'il voulut exiger de Sa Majesté Impériale. On lui donna pour adjoint le Baron de Saffinet, né en Franche-Comté, & qui avoit précédemment été Secrétaire d'Ambassade du Prince de Lichtenstein à Rome. Ce fut à ce dernier que le Ministère de Vienne donna les instructions les plus secretes, & confia l'argent nécessaire pour faire réussir la conjuration, avec ordre de suivre en tout les avis du Cardinal Grimani. L'Empereur parla lui-même à Capèce, & en l'engageant à suivre courageusement son projet, il l'exhorta à éviter les meurtres & les violences qui pourroient être les suites des vengeances particulières. Il est certain que Léopold n'eût jamais de penchant à la cruauté; mais pouvoit-il penser qu'une telle conjuration s'exécuteroit, sans qu'on tombât dans aucun des excès qui accompagnent toujours les grandes émotions populaires?

Pendant le voyage de Capèce à Vienne les conjurés mirent dans leur parti à Naples le Prince de Macchia, dont le caractère ardent ne pouvoit souffrir qu'on laissât languir la conspiration ; & en effet l'expérience a toujours prouvé que la lenteur dans tous les complots les fait ordinairement échouer. Son sentiment fut approuvé des conjurés, & Saffinet partit de Rome ainsi que Sangro & Capèce pour se rendre promptement à Naples. Le Duc d'Uceda en fut instruit, & quelques bruits sourds de la conspiration s'étant répandus, il en donna aussi-tôt avis par un courier particulier au Duc de Medina-Céli. Ce Viceroi y fit peu d'attention, la hauteur de son caractère & la confiance qu'il avoit en lui-même ne lui permettant pas de croire que personne osât rien entreprendre tant qu'il seroit à la tête du Gouvernement : cependant l'avis étoit si positif qu'il se rendit au conseil qu'on lui donna de faire ouvrir les lettres de la poste, & l'on en trouva d'adressées au Père Villena Théatin, qui donnèrent lieu de faire une visite dans la maison où demeuroit ce Moine. On lui trouva d'autres lettres qui firent juger qu'on

1701.

XVI. Plan de la conjuration.

tramoit quelque grande entreprise.
1701. Villena fut arrêté & interrogé, mais il se contenta de déclarer qu'un certain Joseph d'Aréna, Sicilien, avoit formé le projet d'assassiner le Viceroi pour une vengeance particulière, sans rien découvrir de la conjuration. On savoit que les Prêtres & les Moines, peu affectionnés au nouveau Roi, ne cessoient de vanter, même dans le tribunal de la Pénitence, la douceur du Gouvernement Autrichien, & d'inspirer des sentiments séditieux aux peuples contre la Maison de Bourbon. On se saisit aussi d'un Jésuite nommé le Père Torre, mais on n'en tira d'autre éclaircissement, sinon qu'il avoit eu de fréquentes conférences avec le Duc de Castelluccia, déja suspect au Viceroi, à cause de ce qu'il avoit dit contre son autorité dans l'assemblée pour la proclamation. Torre, bien instruit dans l'art de la dissimulation, parla avec tant de liberté de ce qui avoit fait le sujet de leurs entretiens, qu'il sut éluder tout ce qui concernoit la conjuration, & n'en fit connoître aucun des membres. Ces recherches leur faisant juger qu'ils avoient tout à craindre s'ils différoient plus long-temps,

ils se déterminèrent à avancer au 22 de Septembre, ce qu'ils n'avoient d'abord résolu d'exécuter que le 5 d'Octobre. Les conjurés, qui tenoient leurs assemblées dans des caves du Fauxbourg Saint-Janvier, avoient gagné le Maître-d'armes des Pages & un Cocher du Viceroi, qui s'étoient chargés de l'assassiner la nuit du jour indiqué quand il iroit, à son ordinaire, chez une chanteuse, où il se rendoit sans suite. Spinelli avoit aussi gagné un nombre de soldats de la garnison du Châteauneuf, qui devoient fournir des armes aux conjurés, & se joindre à eux quand ils seroient avertis de la mort du Viceroi par un coup de pistolet. On devoit aussi faire entrer dans la ville un assez grand nombre de soldats Allemands déguisés en marchands de bœufs, ce qui étoit d'autant plus facile qu'on en fait un grand commerce à Naples, & qu'on en tient le marché dans l'intérieur même du château. Enfin on étoit convenu d'entrer de force chez le Gouverneur Antonio della Croce, de le poignarder, de s'emparer du canon, & d'en tirer un coup pour faire connoître à ceux de la ville que le projet avoit réussi.

1701.

S. Philippe.

1701. XVII. Elle eſt découverte.

Maſſa, qui avoit la garde de l'arſenal du château, étoit un des membres de la conjuration, & il s'étoit chargé de fournir des armes à ſes complices. Pour le faire avec plus de facilité, il donna ordre de porter, la veille du jour choiſi, un grand nombre de fuſils chez un Arquebuſier nommé Nicodême, ſous prétexte de les faire nettoyer. Cet ouvrier, étonné de ce qu'on prenoit cette précaution extraordinaire pour des armes qu'il trouvoit en bon état, en marqua ſa ſurpriſe à Maſſa, qui après quelques diſcours équivoques lui découvrit ouvertement la conſpiration, mais ſans lui nommer tous les chefs, dont une partie lui étoient inconnus. Nicodême, fidelle à ſon devoir, ne perdit pas un inſtant; mais pour éviter tout ſoupçon, il chargea de la découverte un de ſes frères, qui étoit Docteur en Droit, & qui avoit accès au Palais. Celui-ci ſe rendit dans la nuit chez le Viceroi : il eut beaucoup de peine à être introduit; mais après de fortes inſtances on le conduiſit dans ſon appartement, où il lui déclara tout ce qu'il venoit d'apprendre. Le Duc effrayé fit arrêter le Cocher & le Maître-d'armes, qu'on

appliqua aussi-tôt à la question. Ils avouèrent leur crime, & nommèrent une partie des complices ; mais les principaux chefs leur étoient inconnus, parce que le Baron de Sassinet avoit toujours évité de les nommer aux conjurés de basse extraction.

1701.

XVIII. Précaution qu'on prend pour en empêcher l'effet.

Le Viceroi à la première nouvelle de la conspiration, manda le Prince d'Ottojano & le Duc de Popoli. Le premier vint aussi-tôt, mais le Duc étoit allé à Pozzuolo, d'où il ne fut de retour que quelques heures après. On avoit déja arrêté plusieurs des conjurés, particuliérement Massa, qui, sous la promesse du pardon en découvrit un assez grand nombre auxquels il fut confronté. Les choses étoient en cet état quand le Duc arriva, & comme il étoit d'un caractère très actif, il jugea qu'on avoit perdu trop de temps pour travailler à détruire la conjuration. C'étoit lui qui avoit le commandement des troupes des deux Couronnes, & en cette qualité il fit entrer dans le château, par le pont qui y communique du palais, deux compagnies de soldats Espagnols : fit assembler la garnison du château, la fit environner par ses soldats, pour qu'elle

ne pût faire aucun mouvement, &
1701. donna ses ordres pour que personne ne pût entrer dans le château ni en sortir.

XIX. La révolte éclate dans la ville.

Au mouvement qui se fit pour exécuter les ordres du Duc, deux soldats, du nombre des conjurés, crurent que c'étoient leurs complices qui se rendoient maîtres du château : s'avancèrent vers les Espagnols, se découvrirent eux-mêmes, furent arrêtés sur le champ, & réservés pour la juste punition qu'on en fit peu de jours après. Une partie de la nuit se passa dans toutes ces dispositions; mais les conjurés de la ville, voyant que le Viceroi ne sortoit point le soir qu'ils avoient pris pour l'assassiner, & qu'ils n'avoient aucunes nouvelles du château, jugèrent que l'entreprise étoit manquée, & les chefs s'assemblèrent chez Malizia Caraffe pour tenir conseil sur ce qu'ils avoient à faire. L'avis de Saffinet fut que ne pouvant être utiles à l'Archiduc, ils devoient songer à leur propre sureté, & profiter de la nuit pour prendre la fuite; mais Caraffe s'éleva avec force contre ce conseil timide, & entraîna à son sentiment tous les autres conjurés. Ils résolurent de pren-

dre les armes ſans perdre de temps, & de proclamer le Prince Autrichien ſous le nom de Charles VI, ſuivant l'ordre chronologique des Rois de Naples. Les chefs ſe mirent donc en marche pendant la nuit, ignorant ce qui ſe paſſoit au château, & s'avancèrent dans les rues en bon ordre, criant » vive l'Empereur. » Le Baron de Saſſinet tenant le portrait de ce Monarque, marchoit le premier à cheval, ſuivi du Duc de Caſtelluccia en caroſſe, du Prince de Chiuſani, de Malizia Caraffe, du Duc de Théleze, de Sangro, de Joſeph Capèce & de pluſieurs autres. La populace ſuivoit en grand nombre, dans l'eſpérance du pillage; & attirée par les promeſſes du Prince de Macchia, qui aſſuroit qu'on aboliroit la gabelle, & qu'on augmenteroit conſidérablement les franchiſes, les droits & les libertés du Royaume, ce qui y feroit bien-tôt renaître l'abondance. Plus de vingt mille hommes du plus bas état s'aſſemblèrent en peu de temps; mais les conjurés ne leur trouvoient point cette ardeur, ni ces mouvements tumultueux qui accompagnent ordinairement les émotions populaires. Ils firent rompre les portes 1701.

des prisons devant lesquelles ils passèrent, & l'Archevêque, ainsi que le Nonce pour ne pas animer le peuple par un refus, donnèrent ordre de mettre en liberté tous les prisonniers détenus dans celles qui dépendoient de leurs jurisdictions. Le plus grand nombre de ces prisonniers se réfugièrent dans les Eglises, & il n'y eut que les plus scélerats qui se joignirent aux conjurés, ce qui en augmenta un peu le nombre. Comme ils avoient précipité le jour du soulèvement, il n'y avoit que quelques Allemands qui fussent entrés déguisés dans la ville. Le Prince de la Riccia qui étoit en marche pour les joindre, n'alla pas plus loin, aussi-tôt qu'il apprit que le complot étoit manqué.

1701.

Ottieri.
S. Philippe.

XX.
Les conjurés ne peuvent émouvoir le peuple.

Le Baron de Saffinet voyant que la révolte ne faisoit que peu de progrès, se retira dans l'Eglise de Saint-Laurent où il éleva un étendart de l'Empereur, fit dresser une table couverte de pistolles, & commença à enroller des hommes; mais presque tous ceux qui se présentèrent ne le firent que pour recevoir de l'argent; donnèrent de faux noms, & l'abandonnèrent aussi-tôt. Les autres chefs allèrent en

tumulte au palais de la Vicairerie, où ils excitèrent le peuple à déchirer ou brûler les regiſtres, & à rompre les ſièges des Juges dans l'eſpérance d'animer la populace & de la porter à entreprendre quelque choſe de plus important; mais le peuple n'ayant point d'objet réel qui le déterminât, abandonna peu-à-peu les conjurés, qui reſtèrent ſeuls avec un petit nombre de déſeſpérés. Alors ils ſe retirèrent dans les Egliſes de Sainte-Claire & de Saint-Laurent, où ils élevèrent à la hâte des parapets de bois, pour ſe mettre à couvert quand ils ſeroient attaqués.

1701.

XXI. On tient conſeil au château.

Le Viceroi s'étoit retiré dans le château neuf avec la Ducheſſe ſa femme, les Dames de ſa ſuite, & un aſſez grand nombre d'autres perſonnes. Il n'y avoit dans ce fort aucunes proviſions de guerre ni de bouche, par la négligence du Viceroi; & ſi la révolte eut été conduite avec plus de précaution, ou ſi les mutins euſſent été ſoutenus par des troupes de l'Empereur, tous ceux qui s'y étoient réfugiés auroient été contraints de ſe rendre; mais les conjurés ne ſongeoient plus qu'à leur propre ſureté & à défendre

leurs vies, n'étant pas en état d'atta-
1701. quer. L'Elu du peuple se rendit au château, où il assura le Viceroi qu'aucun des Magistrats de la ville n'avoit de part à la révolte, & qu'elle ne pouvoit être occasionnée que par quelques désesperés, sans avoir de chefs bien dangereux. Les ténèbres de la nuit empêchoient de connoître au vrai ce qui se passoit dans la ville, & les avis furent partagés sur la conduite qu'on devoit tenir. Quelques-uns des Seigneurs qui étoient avec le Viceroi, pensoient qu'on devoit faire une sortie du château, & tomber sur les mutins, afin de les disperser avant qu'ils fussent plus nombreux ou qu'il leur arrivât du secours. Le Duc de Popoli ne fut pas du même sentiment : il soutint qu'on ne devoit pas exposer l'élite de la noblesse ni les troupes dans l'obscurité, sans savoir le nombre ni la force de ceux qu'on avoit à combattre. Il dit qu'on devoit attendre le jour, mais qu'il falloit faire une espèce de patrouille, & que sur ce qu'on pourroit découvrir on prendroit le parti que dicteroit la prudence.

XXII. On fait une patrouille dans la ville.

Cet avis fut généralement approuvé, & le Viceroi nomma pour comman-

der le détachement Dom André d'Avalos, Prince de Monte-Sarchio, Seigneur que sa naissance & son âge avancé de quatre-vingt dix ans, rendoient respectable, & qui avoit rempli les premiers emplois militaires. Le peuple avoit pour lui la plus grande vénération : il étoit naturellement d'un caractère très humain, & favorisoit secrétement la rebellion, quoiqu'il ne se fût pas déclaré pour les mutins. Il résolut d'épargner leur sang & de donner aux factieux les moyens de s'échapper, plutôt que de les forcer à se laisser prendre vivants, ou à périr les armes à la main. On le porta hors du château dans une chaise, & il fit aller en avant un nombre de Sbirres de campagne pour écarter la populace. Ensuite marchoit un corps de troupes réglées, composé d'une compagnie d'infanterie Espagnole, tirée en grande partie des galères qui étoient au port, parce qu'il n'y avoit alors presque point de troupes dans Naples, & la chaise du Prince étoit environnée d'un grand nombre d'Officiers, également Espagnols.

1701.

XXIII. Les révoltés se retirent dans deux Eglises.

A peine le Prince de Monte-Sarchio fut sorti du château, que plu-

1701. sieurs autres Seigneurs & membres de la noblesse voulant marquer leur zèle pour les intérêts du Roi, se choisiren d'eux-mêmes pour chef Dom Joseph Picolomini Prince di Valle, & se ren dirent à l'endroit nommé Saint-Eloi par une autre route que le Prince de Monte-Sarchio. Ce dernier fit jette quelque argent au peuple, qui aprè être demeuré un peu en suspens, joi gnit sa voix à celle des soldats, & fi retentir la ville des cris de vive Philippe V. Le Prince se rendit au marché où il croyoit trouver le plus de trouble, mais tout y étoit tranquille, les chefs des conjurés s'étant déja retirés à Saint-Laurent. Les deux troupes des Royalistes se joignirent : les révoltés se mirent en ordre, comme pour leur faire face, & plusieurs Officiers étoient d'avis de les attaquer; mais le Prince de Monte-Sarchio qui vouloit leur donner le temps de s'échapper, déclara que son objet n'avoit été que de connoître l'état de la sédition, & qu'il le jugeoit entièrement rempli. En conséquence il revint au château, & assura le Viceroi qu'il n'y avoit aucun danger pour la ville.

XXIV. Le Duc de

Le jour étant venu, le Duc de Popoli,

poli, nommé Commandant en chef de toutes les troupes Royales, se mit en marche contre les révoltés. Ils avoient reçu dans la nuit un secours de cinquante hommes envoyés par le Prince de la Riccia, qui auroit pu leur en conduire un plus grand nombre s'il ne s'étoit retiré, comme nous l'avons dit, aussi-tôt qu'il sut l'entreprise manquée. Le Prince de Maccia voulut par un dernier effort exciter le peuple à piller les maisons des Banquiers & des Orfévres; mais il ne trouva que de la froideur dans la populace, & il fut obligé avec le petit nombre de ses partisans à ne plus s'occuper que de leur propre défense. Capèce avoit proposé de s'évader pendant la nuit, ce qui étoit le parti le plus sage; mais il ne fut pas écouté, & ils se barricadèrent le mieux qu'il leur fut possible dans les tours & les clochers de Sainte-Claire & de Saint-Laurent.

1701

Popoli marche contre les révoltés.

XXV.

Le Prince de Monte-Sarchio veut les faire échapper.

Le Duc de Popoli, en arrivant devant leurs retranchements, fit pointer deux piéces de canon, qui commencèrent à battre les murs des Eglises; mais les mutins de Sainte-Claire voyant qu'ils ne pouvoient y tenir longtemps, se sauvèrent par la porte de

1701. derrière, & se joignirent à ceux de Saint-Laurent, où ils croyoient être mieux en état de se défendre. Les Royalistes montèrent à l'Eglise des Théatins qui domine le clocher de Saint-Laurent, & firent un grand feu sur les révoltés. Ils demandèrent alors à parler au Prince de Monte-Sarchio, qui s'y étoit rendu en carrosse; mais ce Prince ne voulut point écouter leurs députés, & se contenta de leur crier: Qu'ils s'en aillent, qu'ils s'en aillent, voulant leur faire entendre qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre que celui de la fuite.

XXVI. Ils prennent tous la fuite.

Soit que les conjurés n'eussent pas compris l'intention du Prince, soit qu'ils ne se laissassent guider que par leur opiniâtreté & leur désespoir, ils tinrent encore quelque temps, jusqu'à ce que les troupes du Roi fussent maîtresses de l'Eglise. Alors ils prirent tous la fuite de différents côtés. On ôta le portrait de l'Archiduc: on mit celui de Philippe V à la place, & il ne resta plus de traces de la conjuration dans la ville. Les fuyards ne rencontrèrent aucun obstacle, parce que le plus grand nombre de ceux qui avoient marché contr'eux étoient leurs partisans se-

crets, & que d'autres, quoiqu'attachés au Roi, ne vouloient pas détruire leurs compatriotes.

1701.

XXVII. Plusieurs des chefs sont punis.

Le Viceroi plus ardent mit des troupes en campagne, & donna des ordres sévères pour faire arrêter les séditieux. Le Prince de la Riccia & le Baron de Saffinet furent pris & envoyés en France où on les mit à la Bastille. Dom Charles Sangro eut la tête tranchée : Dom Joseph Capèce fut découvert dans une grotte, se défendit en désespéré, & se donna lui-même la mort. Les Caraffes & le Duc de Thélèse eurent le bonheur de s'échapper : le Prince de Caserte & le Marquis de Pescaire furent déclarés criminels d'Etat ; mais on pardonna au peuple, qui n'avoit été entraîné que par l'impression de ce petit nombre de factieux. Le Duc de Molès étoit toujours demeuré à Vienne sous divers prétextes, & il n'ignoroit pas la conjuration ; mais dans la vue d'empêcher le Viceroi de Naples d'user de trop de rigueur, Molès conseilla à l'Empereur de se saisir de sa personne comme s'il eût voulu user de représailles. Sa prison ne fut pas longue, & nous verrons bien-tôt qu'il se déclara ouvertement contre son Souverain,

quand il crut le pouvoir faire sans danger.

1701.

XXVIII. Premières causes de la révolte.

Aussi-tôt que le Prince Eugène fut instruit de ce qui s'étoit passé à Naples, il déclara qu'il traiteroit les prisonniers François comme le Viceroi traiteroit Dom Charles Sangro. Soit que cette déclaration ne parvint à Naples qu'après son exécution, soit que le Duc de Medina-Céli n'en tint aucun compte, elle ne put le garantir de la mort. Du reste, il y eut peu de sang répandu, & l'on ne fit mourir du peuple que ceux qui avoient formé le complot d'assassiner le Viceroi. Ce Seigneur avoit en grande partie occasionné la révolte par sa mauvaise conduite : autant il étoit généreux, bon & affable pour ceux qui lui rendoient quelque service, autant il étoit vindicatif, implacable & sanguinaire pour ceux qui lui avoient fait quelque injure. Livré à ses plaisirs, il avoit pour maîtresse une femme, auparavant Chanteuse de la Reine de Suéde, qui le gouvernoit entiérement, vendoit tous les emplois, & faisoit commettre au Duc un grand nombre d'injustices en faveur de gens qui la payoient, ou pour qui elle avoit de l'inclination. Cette mauvaise admi-

nistration avoit excessivement aliéné les esprits contre le Viceroi ; mais la politique que le Ministère d'Espagne avoit toujours eue d'entretenir à Naples des divisions entre le Baronage & le peuple, empêcha les conjurés de former cette liaison & cette intimité qui pouvoit seule les faire réussir.

1701.

S. Philippe.

Le Monarque François fut très mécontent quand il apprit que le Duc de Medina-Céli avoit fait trancher la tête de sa propre autorité à Dom Charles Sangro. Il est certain que ce chef méritoit la mort ; mais comme il étoit estimé dans le Royaume de Naples, où sa famille jouissoit de la plus grande considération, Louis XIV craignit que cette éxécution n'animât les esprits, non-seulement contre le Viceroi, mais encore contre Philippe. Ce qu'il avoit prévu, arriva : les Napolitains ne purent voir sans répandre des larmes, périr sur l'échafaud un homme qu'ils chérissoient ; & cette nation vindicative, bien-loin d'être ramenée par cet acte de sévérité, nourrit dans son sein des semences de rébellion, qui éclatèrent aussi-tôt qu'elles purent paroître avec quelque apparence de succès.

XXIX. L'exécutio de Sangro aliéne les e prits des Na politains.

Ottieri.

1701. XXX. On change le Viceroi.

Les deux Rois prirent toutes les mesures nécessaires pour prévenir de nouveaux troubles. Le Comte d'Estrées, qui étoit alors à Cadix avec sa flotte, eut ordre de la conduire à Naples : on mit une forte garnison dans cette capitale, & l'on disposa dans le château plusieurs mortiers qui menaçoient d'embraser la ville, ou de la réduire en poudre au premier mouvement de révolte. Le Marquis de Pescaire se retira à Rome ; y demeura quelque temps chez l'Ambassadeur de l'Empereur, & passa ensuite à Vienne. Le Roi d'Espagne, après avoir reçu la Reine dans ses Etats, déclara qu'il feroit l'année suivante un voyage en Italie, ce qui contribua à maintenir dans leur devoir les pays dépendants de sa Couronne. Enfin, pour ôter tout prétexte de mécontentement, la Cour d'Espagne changea le Viceroi de Naples, & mit le Duc d'Escalone à la place du Duc de Medina-Céli. Elle avoit d'abord jetté les yeux sur le Duc d'Uceda ; mais les Napolitains, qui connoissoient la dureté de son caractère, supplièrent le Roi de faire choix d'un autre sujet, ce qui fut la première origine du mécontentement

de ce Seigneur. Le Duc de Medina-Céli fut nommé Président du Conseil des Indes; & quoique cette place fut très honorable, le chagrin d'être dépouillé de sa Viceroyauté s'imprima tellement dans son cœur, qu'il perdit bien-tôt tout l'attachement qu'il avoit d'abord marqué pour le Monarque.

1701.

Ottieri. S Philippe. D'Egli. Sanvitali.

Avant de parler des événements de l'année suivante, nous allons jetter un coup d'oeil sur ce qui s'étoit passé de plus important pendant le cours de 1701, dans les autres Etats de l'Europe. Nous avons déja vu que l'Electeur de Brandebourg avoit reçu de Léopold le titre & les honneurs de Roi de Prusse. Les autres Puissances, qui ne croyoient pas que l'Empereur eût le droit de créer de nouveaux Royaumes, n'acquiescèrent que difficilement à cette érection; mais le besoin que les Alliés avoient de s'acquérir de nouveaux partisans, porta les Anglois & les Hollandois à le reconnoître, au moyen de la promesse qu'il fit de fournir dix mille hommes de ses troupes dans la guerre contre les deux Couronnes. Le Pape Clément XI fit publier plusieurs Brefs adressés à l'Empereur & à la République de Pologne

XXXII. Erection du Royaume de Prusse.

D iv

contre cette innovation en faveur d'un
1701. Prince Proteſtant. Mais comme le nouveau Monarque promit de permettre le libre exercice de la Religion Catholique dans ſes Etats, on fit peu d'attention au zèle Apoſtolique du Saint-Père, & les Polonois reconnurent l'Electeur pour Roi de Pruſſe, ſous le nom de Frédéric I. La France & l'Eſpagne ne lui donnèrent ce titre que lorſqu'ils y furent obligés par un article de la paix d'Utrecht.

La même année, le Roi de Dannemarck entra dans la grande ligue, promit de fournir des troupes & d'agir offenſivement par-tout où les Alliés le jugeroient à propos.

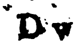
XXXII. Succès de Charles XII. Affaire du Prince Ragotzki.

Le Roi de Suéde, Charles XII, ayant paſſé la Duna le 19 de Juillet, attaqua les Saxons qu'il mit en déroute, & s'empara de Mittau. Le Cardinal Primat lui écrivit pour l'engager à ne point entrer dans le Royaume de Pologne; mais Charles, qui avoit déja formé le projet, qu'il exécuta quelques années après, de détrôner Auguſte, déclara que ce Prince ayant violé ſon ſerment & les *Pacta conventa*, il l'attaqueroit par-tout où il le trouveroit. Le 21 de Décembre, les Suédois s'em-

parèrent en Livonie du fort de Dunemunde, la seule place qui restât au Roi Auguste dans cette Province. 1701.

Le 11 de Novembre, fut renouvellé l'ancien traité d'alliance entre l'Angleterre, la Hollande & le Roi de Suède.

Le Prince François Ragotzki fut arrêté en Allemagne par ordre de l'Empereur, sur le soupçon d'une conjuration tramée avec les Turcs & avec la France pour exciter une révolte en Hongrie. On travailla pendant plusieurs mois à son procès sans découvrir aucune preuve, & le public jugea que son plus grand crime étoit d'avoir demandé la restitution des biens qui lui appartenoient, & dont jouissoient les Ministres de Léopold. Quoi qu'il en soit, on conduisit ce Prince à Neudstadt, d'où il réussit à s'échapper au mois de Novembre: alors il se retira en Pologne, & y demeura jusqu'au temps où il se mit à la tête des mécontents de Hongrie. *D'Avrigny.*



D v



CHAPITRE III.

§. I. *Entreprise du Prince Eugène sur Crémone.* §. II. *Négligence des François.* §. III. *Mouvements des Impériaux.* §. IV. *Correspondance que le Prince Eugène entretient dans la ville.* §. V. *Les Allemands y entrent par un égout.* §. VI. *Ils s'emparent de deux portes.* §. VII. *M. de Villeroi est fait prisonnier.* §. VIII. *M. d'Entragues est tué.* §. IX. *On emmène M. de Villeroi hors de la ville.* §. X. *Ardeur des François pour chasser les Allemands.* §. XI. *Les Impériaux attaquent la porte du pont.* §. XII. *Ils sont repoussés.* §. XIII. *Le Prince Eugène essaye de gagner les Irlandois.* §. XIV. *Il veut surprendre M. de Villeroi.* §. XV. *Il veut faire prendre les armes aux Bourgeois.* §. XVI. *Les Magistrats le refusent.* §. XVII. *Les Allemands se retirent à la porte Sainte-Marguerite.* §. XVIII. *Ils sont forcés dans une Eglise.* §. XIX. *Ils abandonnent la ville.* §. XX. *Réflexion sur cette entreprise.* §. XXI. *Bonheur du Prince*

Eugène dans sa retraite. §. XXII. *Lettre artificieuse de l'Amirante de Castille au Duc de Molès.* §. XXIII. *Précautions prises par le Roi d'Angleterre.* §. XXIV. *Il tombe de cheval. Sa mort.* §. XXV. *Son portrait.* §. XXVI. *Anne lui succède. Louis XIV ne peut gagner les Hollandois.* §. XXVII. *Anne déclare la guerre à la France.* §. XXVIII. *L'Empereur & les Hollandois déclarent aussi la guerre à la France.*

1702.

I. Entreprise du Prince Eugène sur Crémone.

Le Prince Eugène étoit un des hommes les plus propres à former de grandes entreprises, & à les mettre à exécution. Il falloit un génie tel que celui de ce guerrier, pour oser tenter de surprendre Crémone, ville située au milieu de tous les quartiers d'une armée ennemie, où le Général qui la commandoit avoit établi le sien, avec l'élite de ses troupes : entreprise que la désertion, la trahison, ou la plus légère indiscrétion pouvoit faire manquer. Elle fut cependant conduite au point le plus près de la réussite, & le succès en eut été complet, si un événement imprévu, & la bravoure des François n'eussent

conservé cette place, au moment où elle paroissoit perdue sans ressource.

1702.

II. Négligence les François

Le Maréchal de Villeroi, avec une garnison de quatorze bataillons & de douze escadrons dans la ville, & un corps d'armée de trente-trois bataillons & douze escadrons aux ordres de M. de Créqui; pour veiller au dehors sur les mouvements des Impériaux, passoit son quartier d'hiver à Crémone, dans la plus grande sécurité. Il négligeoit même les précautions les plus ordinaires, qu'un bon Commandant ne doit jamais omettre en temps de guerre, ne fut-ce que pour entretenir parmi les troupes, cet ordre & cette discipline si nécessaire, particulièrement dans un pays où l'on a tout à craindre du peu d'affection des habitants & du voisinage de l'ennemi. Les François vivoient dans Crémone au milieu des plaisirs, qui semblent naître sous les pas dans les grandes villes d'Italie: aussi tranquilles que s'ils y eussent joui des douceurs de la paix. Les corps-de-garde étoient très-foibles aux portes; & par une négligence, peut-être sans exemple, on ne mettoit aucune sentinelle sur les remparts, point de

ondes, point de patrouilles; point
e détachement pour battre l'estrade; 1702.
n ne veilloit que dans les bals &
s assemblées d'amusements, jusqu'à
: que les Officiers & les soldats al-
ssent se délasser de ces travaux noc-
ırnes dans les bras du sommeil ou
: la volupté, sans songer aux Alle-
ands ni au Prince Eugène. Ce fut
nsi que les délices de Capoue per-
rent l'armée victorieuse d'Annibal :
ais celles de Crémone étoient en-
ıre plus dangereuses pour les Fran-
ois, déja trop affoiblis par une cam-
ıgne peu glorieuse.

Le Prince Eugène, qui n'ignoroit III. Mouvements des Impériaux.
en de ce qui se passoit dans la ville,
faire divers mouvements à ses trou-
es, ce qui donna quelques soupçons
ıx François, mais sans qu'ils péné-
assent dans ses desseins. Le Prince
homas passa le Pô avec un corps
e huit à dix mille hommes, cavale-
e, infanterie & dragons : entra dans
Parmesan, & s'avança du côté de
rémone. On jugea qu'il pouvoit
ı vouloir au pont qu'on avoit jetté
ır cette rivière : le Maréchal le vi-
ta, en augmenta la grande-garde
: continua à demeurer tranquille,

1702. sans prendre plus des précautions pour la ville : faute impardonnable dans un Général, qui doit toujours être en garde contre les entreprises les plus difficiles en apparence, mais qui ont ordinairement le plus de succès quand elles sont bien conduites.

IV. Correspondance que le Prince Eugène entretient dans la ville.

Le Prince avoit intelligence dans la place avec un Prêtre, nommé Gozoli, Prévôt de Sainte-Marie-la-Neuve, dont la maison, voisine d'une chapelle desservie par ce traître, étoit près d'un égout qui servoit à décharger les eaux & les immondices de la ville. Après avoir reconnu que sa cave n'étoit qu'à deux toises du canal de l'égout, & en avoir donné avis au Prince, Gozoli se plaignit aux Magistrats de l'incommodité que cet égout lui causoit par l'engorgement des eaux croupies qui refluoient du côté de sa maison, & demanda qu'il fût nettoyé. Ce Prêtre qui étoit connu & estimé dans la ville, n'eut pas de peine à l'obtenir, & l'on y travailla aussitôt. Mais comme il falloit ouvrir une communication pour donner entrée dans sa cave aux troupes de dehors, le Prince Eugène envoya dans Crémone quelques Ingénieurs déguisés.

qui eurent bientôt fait un passage suffisant.

1702.

V.

Les Allemands y entrent par un égoût.

La nuit du 31 de Janvier au 1 de Février, le Prince Eugène se mit en marche par le chemin d'Ostiano à Crémone avec trois mille grenadiers, mille cavaliers d'élite, commandés par le Baron de Merci, & quelques hussards. Il avoit avec lui le Prince de Commerci, le Comte de Staremberg, & plusieurs autres Officiers de distinction. Les François n'avoient aucun corps qui battit la campagne, & les Impériaux ayant fait la plus grande diligence, arrivèrent sans être découverts entre quatre & cinq heures du matin, pendant que de son côté, le Prince Thomas s'avançoit vers le pont du Pô. Quatre cents hommes, conduits par le Lieutenant-Colonel Magdonel, Irlandois, furent détachés pour entrer par l'égout dans la maison du traître : mais comme ils se mettoient en marche, on entendit battre l'assemblée dans la ville. Le Prince Eugène en fut d'abord surpris; mais il jugea ensuite que c'étoit pour quelque revue, & ne changea pas de dessein. Let tambours qu'on entendoit étoient ceux du régiment des vaisseaux, dont

1702. le Chevalier d'Entragues étoit Colonel, & dont il vouloit passer un bataillon en revue. Magdonel continua sa marche, traversa le fossé, en jettant des madriers sur un ruisseau de douze pieds de large qui est au milieu : fit entrer ses gens dans l'égout, qui les conduisit dans la maison de Gozoli, par où ils s'introduisirent dans la ville.

VI. Ils s'emparent de deux portes.

Des quatre cents hommes qui étoient entrés, le Commandant en prit deux cents pour s'emparer des portes qu'on nomme de Tous-les Saints & de Sainte-Marguerite, & le reste fut partagé en pelotons, pour aller sans bruit aux maisons des Officiers-Généraux, afin de s'en rendre maîtres quand les portes seroient enfoncées. Les soldats du corps-de-garde de la porte de Tous-les-Saints étoient plongés dans le sommeil, & ils furent tous poignardés sans résistance, & sans qu'on tirât un seul coup de fusil. En même-temps, on démasqua la porte Sainte-Marguerite qui étoit murée : on fit sauter la serrure & les verrouils de l'une & de l'autre : on baissa les ponts-levis : le Prince entra avec toutes ses troupes dans la ville, par ces deux portes, &

s'empara de la grande place, sans rencontrer un seul homme dans les rues qu'il traversa pour s'y rendre. Les Impériaux passèrent ensuite à la place nommée Sabatine, où les François avoient quatre pièces de canon, & un corps-de-garde de cinquante hommes, qui furent également égorgés sans bruit & sans résistance. Au point du jour ils étoient maîtres des grandes rues qui coupent la ville en deux parties; mais en passant devant une cazerne, vingt soldats du régiment d'Auvergne qui y logeoient, s'éveillèrent, les reconnurent pour ennemis, & commencèrent aussi-tôt à tirer par les fenêtres, ce qui répandit l'alarme dans ce quartier, d'où elle se communiqua ensuite à toute la garnison.

1702.

VII. M. de Villeroi est fait prisonnier.

M. de Villeroi, au bruit de la mousqueterie, jetta sur ses épaules un manteau de cavalier; monta à cheval, & courut à la grande place, en rassemblant tous les soldats François qu'il trouva dans la rue, où le bruit les avoit attirés. Il fut aussi-tôt attaqué: on lui porta un coup de hallebarde qu'il eut le bonheur d'éviter: mais il fut renversé de son cheval, fait pri-

sonnier, & conduit dans un corps-de-
1702. garde sans être reconnu. Le Marquis de Crénan qui voulut attaquer les ennemis avec une petite troupe de François qu'il avoit rassemblés, fut blessé à mort, & emmené hors de la ville : le Gouverneur eut le même sort : le Comte de Mongon fut pris, ainsi que M. d'Egrigni qui faisoit les fonctions d'Intendant, & il ne resta plus d'Officiers-Généraux que le Comte de Revel, Lieutenant-Général, & le Marquis de Praslin, Maréchal-de-Camp. Ils se rendirent au château, pour être en état de donner les ordres nécessaires, & la valeur des soldats François suppléa dans les endroits où ces ordres ne purent être portés. A mesure que ces braves gens sortoient des maisons où ils étoient logés, ils se formoient dans les rues en pelotons de quarante ou cinquante hommes : marchoient aux ennemis par-tout où ils les pouvoient rencontrer, & une ancienne expérience leur servant de guide, ils combattoient avec autant d'ordre que s'ils eussent été conduits par les plus habiles Officiers.

VIII. M. d'Entragues est tué.

M. d'Entragues, dont les troupes étoient sur pied pour la revue, ac-

courut au bruit avec environ deux cents soldats, auxquels se joignirent 1702.
tous ceux qui le rencontrèrent. Il voulut gagner la place, mais en passant par la grand'rue, il trouva en tête un escadron de cavalerie ennemie qui faisoit face à la Maison-de-Ville, & qui étoit soutenu à droite & à gauche par l'infanterie du corps-de-garde & des portiques qui en étoient garnis. L'Officier qui commandoit cet escadron salua les François de l'épée, & M. d'Entragues sans s'étonner leur dit : » Messieurs les Tudesques, soyez les » bien-venus, vous avez un peu dé» rangé notre toilette ; nous allons » pourtant vous faire les honneurs » autant qu'il nous sera possible. » En même-temps il fit faire une décharge presque à bout touchant : l'escadron lâcha le pied, & les François s'avancèrent pour gagner la place ; mais le feu terrible qui en sortit les obligea de retourner dans la rue. M. d'Entragues fut blessé à mort, & sa troupe auroit pu être aisément dispersée si les ennemis avoient eu plus de courage, ou si leurs Officiers eussent été plus habiles ; mais ils demeurèrent tranquilles, ce qui augmenta l'ar-

1702. deur des François, voyant qu'ils avoient affaire à des ennemis qui ne savoient pas profiter de leurs avantages.

IX. On emmene M. de Villeroi hors de la ville.

Le Maréchal de Villeroi qui entendoit le bruit des combattants, espéroit toujours être délivré, parce qu'il ignoroit que le corps des François n'étoit que d'environ deux cents cinquante hommes contre plus de mille Allemands. Plein d'ardeur pour aller se mettre à leur tête, il essaya de tenter la fidélité de Magdonel, & lui fit des offres qui donnèrent lieu à cet Officier de juger que son prisonnier étoit au-dessus d'un simple cavalier, quoiqu'il n'en eut que l'habillement; mais il demeura fidèle à son devoir & fit savoir au Prince Eugène qu'il avoit un prisonnier d'importance, & qu'il ne le croyoit pas en sureté dans le corps-de-garde. Le Prince de Staremberg y vint : le Maréchal fut reconnu, & on l'emmena hors de la ville. Le Prince Eugène jugea par l'activité des François & par le peu d'ardeur de ses propres troupes, qu'il auroit de la peine à s'y maintenir long-temps.

X. Ardeur des François pour

M. d'Entragues n'étant plus à la

tête du bataillon de Vaisseaux, qui étoit le seul corps de François en ordre, 1702.
les Officiers résolurent de gagner le rempart pour se joindre sur l'esplanade au reste de la garnison : mais en suivant une petite rue qui y conduisoit, ils furent enfilés par le feu de la chapelle & de la maison de Gozoli. Il suffit aux soldats de savoir que les ennemis sont dans cette maison pour demander qu'on les y mène, & dans le moment qu'ils pressent leurs Officiers d'y consentir, M. de Montendre, Colonel de Médoc, & M. d'Avennes, Major-Général, les joignent avec environ trois cents hommes rassemblés de différents corps. Ils volent plutôt qu'ils ne marchent au travers d'un feu terrible pour environner la maison & la chapelle ; mais ils n'ont ni canon ni outils pour rompre les murs ou pour enfoncer les portes. On délibère sur le parti qu'on doit prendre, & quelqu'un de la troupe crie qu'il faut y mettre le feu. Les Impériaux effrayés demandent quartier ; on le leur accorde, & ils sortent au nombre de trois cents hommes, dont il y en eut quelques-uns de tués par la fureur des soldats, que les Offi-

chasser les Allemands.

ciers ne purent retenir qu'avec peine.
1702. Ce premier succès animant les François à de nouveaux exploits, leur nombre grossit de moment en moment par les soldats qui sortent de chez leurs hôtes, & se joignent aux vainqueurs. Les Impériaux avoient tiré à la hâte un retranchement entre l'église & la maison du Prêtre. Les François le forcent presque sans résistance, ce qui les rend maîtres d'un poste avantageux, d'où ils sont en état de se porter dans les parties voisines où les ennemis sont retranchés.

XI. Les Impériaux attaquent la porte du pont.

Le Prince Eugène ne pouvoit attendre de succès dans son entreprise que de sa jonction avec le corps du Prince Thomas, & il étoit pour lui de la plus grande importance de s'assurer de la porte & du pont du Pô. Ce Prince étoit monté dans la tour, où il attendoit les signaux dont il étoit convenu avec le Prince Thomas; mais n'en découvrant aucun, parce que les Impériaux s'étoient égarés en route, il envoya le Baron de Merci avec huit cents chevaux & un gros corps d'infanterie pour s'emparer de cette porte. Leur guide fut tué d'un coup de fusil: ils s'égarèrent aussi dans les rues, &

les Irlandois au service de France eurent le temps de se mettre en bon état de défense. La cavalerie Françoise étoit bloquée dans les casernes par les ennemis, & quoique les cavaliers tirassent par les fenêtres, ils ne pouvoient leur faire beaucoup de mal avec leurs mousquetons. Le Baron de Merci, à la tête de ses grenadiers, attaqua la porte, défendue par un corps-de-garde de trente-cinq hommes, qui, malgré leur petit nombre, passèrent leurs fusils au travers de la palissade d'où ils tirèrent à couvert sur les ennemis & en renversèrent autant qu'il s'en présenta. Il y avoit sur le rempart une batterie de sept pièces de canon pour défendre la porte, mais elle étoit abandonnée, & les ennemis s'en emparèrent. 1702.

XII. Ils sont repoussés.

Pendant que les Impériaux attaquent cette porte, les Irlandois de Dillon & du Bourk qui en sont informés, marchent en hâte pour la défendre, & prennent en flanc les ennemis par les remparts & les rues voisines. Envain le Baron veut faire avancer sa cavalerie, pour soutenir l'infanterie Allemande; un instant la met en désordre, & elle est renversée sur la cava-

1702. lerie, qui eſt elle-même forcée de reculer & de regagner le gros. Les François reprennent la batterie, & tournent le canon contre les ennemis; en même temps que les cavaliers des caſernes, dégagés par ce mouvement, ſortent & ſe joignent aux braves Irlandois. Le Baron bleſſé ne peut plus retenir ſes gens : ils ne ſongent qu'à ſe barricader dans les maiſons voiſines de la porte : & quelques efforts qu'il faſſe pour les engager à retourner au combat, ils ſont également ſourds à ſes exhortations & à ſes menaces. Dans cette extrémité, il fait avertir le Prince Eugène, pendant que les deux partis demeurent dans une eſpèce d'inaction : les Allemands n'oſant s'avancer de nouveau, & les Irlandois étant trop foibles pour attaquer & combattre ſans Officiers, parce que ceux qui devoient les commander étoient tous logés dans d'autres quartiers de la ville.

XIII. Le Prince Eugène eſſaie de gagner les Irlandois.

Le Prince Thomas étoit enfin arrivé de l'autre côté du pont; mais ne voyant point d'Impériaux qui marchaſſent à ſa rencontre, & entendant beaucoup tirer dans la ville, il jugea que l'entrepriſe n'avoit pas eu le ſuccès

cès qu'on en avoit attendu. M. de Sainte-Colombe, Capitaine dans Beaujolois, commandoit l'ouvrage qui couvroit la tête du pont, & se voyant hors d'état de le défendre, il prit le parti de se retirer ; mais ce ne fut qu'après avoir coupé le pont & brûlé plusieurs des bateaux, ce qui ôtoit entièrement la communication entre les Impériaux de la ville & ceux du Prince Thomas. Cette conduite mit le comble à l'embarras où se trouvoit le Prince Eugène, dont les troupes ne secondoient nullement les efforts. Il résolut donc d'employer différentes ruses, pour gagner par adresse ce qu'il ne pouvoit emporter de force. La première fut de tenter la fidélité des Irlandois, en leur envoyant Magdonel, pour leur proposer de passer au service de l'Empereur. Il leur promit de grosses récompenses ; mais ils se moquèrent du harangueur (dit M. de Folard), & répondirent « : qu'ils » n'oublieroient rien pour se rendre » dignes de l'estime du Général de » l'Empereur, & que ce ne seroit » pas par une perfidie ; mais en dé» fendant leur poste jusqu'au dernier » soupir : que l'ennemi n'avoit qu'à

1702.

1702. » commencer, & qu'il verroit à quel» les gens il auroit à faire ; » à quoi ils ajoutèrent : « que l'emploi d'un dé» puté ne devant pas être celui d'un » suborneur, il ne devoit pas trouver » étrange qu'on s'assurât de sa per» sonne ». Ils s'en emparèrent aussi-tôt, & le conduisirent au château.

XIV. Il veut surprendre M. de Villeroi.

Le second moyen employé par le Prince Eugène fut d'engager M. de Villeroi à faire cesser le feu des Fran çois : il alla faire une visite au Maré chal, & après les compliments ordi naires, il lui dit : « Vous avez, Mon» sieur, traversé la ville pour veni» ici, & vous devez avoir remarqu» que nous en sommes les maîtres» vous avez encore quelques tirail» leurs sur ce rempart : si cela conti» nue, ils m'obligeront enfin de le» faire tous passer au fil de l'épée. La ruse étoit trop évidente pour qu M. de Villeroi y pût être pris, & sé contenta de répondre au Prince « J'ai le malheur d'être votre prison» nier, je n'ai plus rien à ordonner» il faut, Monsieur, que ceux q» sont sur le rempart sachent app» remment ce qu'ils font & ce qu'i» ont à faire ».

Le Prince Eugène, voyant que ces deux tentatives n'avoient pu réussir, essaya de faire prendre les armes aux bourgeois, ce qui auroit vraisemblablement assuré la possession de Crémone aux troupes de l'Empereur. Il se rendit à l'hôtel-de-ville, où les Magistrats étoient assemblés : leur dit qu'il étoit le maître de la place, mais qu'il vouloit la garantir du pillage, ce qui ne lui seroit pas possible lorsque ses gens ne trouveroient plus aucune résistance de la part des François : qu'il ne restoit plus à forcer que quelques postes de peu d'importance : que le succès en étoit infaillible ; mais que pour éviter les désordres & l'incendie qui en est souvent la suite, il falloit qu'ils fissent prendre les armes aux bourgeois, afin de se joindre aux troupes de l'Empereur ; ce qui sauveroit leur patrie, à quoi il ajouta de grandes promesses de la part de Sa Majesté Impériale.

1702.

XV. Il veut faire prendre les armes aux bourgeois.

Les Magistrats eurent la prudence de ne pas se laisser éblouir par les promesses du Prince, ni intimider par ses menaces. Ils lui répondirent : « qu'il ne devoit pas s'attendre que » les bourgeois se révoltassent contre

XVI. Les Magistrats le refusent.

» la garnison, qu'elle occupoit pres-
702. » que toutes les rues & les quartiers
» de la ville où elle étoit distribuée
» par corps & par pelotons, & qu'il
» n'y avoit personne d'assez hardi
» pour l'exciter à la révolte : outre
» que toute la cavalerie étoit en ba-
» taille dans l'esplanade du château ;
» qu'ils ne voyoient pas que ce qu'il
» proposoit fût possible, ni qu'ils pus-
» sent jamais le favoriser, sans s'ex-
» poser à être brûlés par des gens qui
» combattoient en désespérés, & qui
» savoient bien où se retirer ; qu'ils
» attendoient à tout moment M. de
» Créqui, qui étoit à la tête d'un
» corps de troupes, & qu'ils n'a-
» voient que des souhaits à faire pour
» le succès de son entreprise ».

XVII. Les Allemands se retirent à la porte Sainte Marguerite.

Le Prince, voyant qu'il ne pouvoit réussir, ni à force ouverte ni par la ruse, jugea qu'il seroit bientôt obligé de faire sa retraite, & pour la rendre plus sure, il commença par faire retirer les troupes qu'il avoit du côté de la porte du pont, afin de les employer à la défense de celle de Sainte-Marguerite. Les deux places furent bientôt libres, & les François se trouvèrent en état de se porter

librement au seul quartier où les en-
nemis continuoient à combattre. Les 1702.
dragons de Fimarcon, qui n'avoient
pas encore paru, s'avancèrent avec
le Colonel à leur tête, & la bravoure
qu'ils marquèrent prouva clairement
que s'ils ne s'étoient pas rendus plutôt
au lieu du combat, ils en avoient été
empêchés par des obstacles insurmon-
ables. MM. de Revel & de Praslin
étoient restés au château, parce que
c'étoit le poste le plus important à
garder : ils envoyoient leurs ordres
par toute la ville ; mais la plus grande
partie des belles actions qui se firent
dans cette journée mémorable, furent
exécutées sans ordre, & souvent par
de simples soldats, toute distinction
de rang paroissant détruite pour ne
suivre que les impressions de la bra-
voure & d'une ancienne expérience.
Cependant sur l'avis que ceux qui
étoient du côté de la porte Sainte-
Marguerite firent donner aux Géné-
raux, qu'on ne pouvoit se dispenser
d'attaquer ce dernier poste des enne-
mis, M. de Revel s'y rendit. M. de
Saint-Geniez, qui n'avoit pas quitté
un instant le bataillon de Vaisseaux, lui
fit son rapport de tout ce qui s'étoit

1702. passé, & l'on résolut de faire cette attaque, qui devoit achever de décider le sort de l'entreprise.

XVIII. Ils sont forces dans une Eglise.

Les Impériaux se défendoient encore dans une Eglise, voisine de la porte Sainte-Marguerite. M. de Fimarcon les y attaqua, & fut d'abord repoussé; mais lorsqu'on entendit crier de toutes parts qu'il falloit y mettre le feu, un Prêtre en ouvrit la porte, & supplia l'Officier François de respecter le lieu saint. Tous les soldats s'y précipitent en foule, & sont reçus d'une salve de mousqueterie par les ennemis, qui occupent une tour dont les crénaux leur donnent jour dans l'Eglise. On choisit les meilleurs tireurs pour les déloger de ces crénaux: ils y réussissent, & les Impériaux se sauvent par le toît, & par un blindage de fagots qui communique au rempart.

XIX. Ils abandonnent la ville.

Le Prince Eugène n'avoit plus pour toute défense qu'un bastion près de la porte Sainte-Marguerite, par où il espéroit couvrir sa retraite, & profiter des ténébres de la nuit qui s'approchoit, toute la journée ayant été employée dans les différents combats, où ses gens avoient toujours eu du dessous. M. de Fimarcon se porte

avec une nouvelle fureur sur ce bastion : pousse les ennemis dans le fossé, & les y renverse tous, à la reserve de cent cinquante qui réussissent à gagner la porte. Les François ne s'arrêtent pas un instant ; ils rencontrent une coupure que les Impériaux avoient pratiquée pour chicaner le terrein, & l'attaquent aussi-tôt, quand on apprend que la cavalerie Allemande défile à grand pas par la porte. On fait descendre un soldat par une corde dans le fossé : il rapporte que les Impériaux se retirent précipitamment : on entre dans leurs retranchements ; on les trouve abandonnés : la porte n'a plus de défenseurs, & les Allemands profitent de l'obscurité pour faire en sureté leur retraite. 1702.

XX. Réfléxion sur cette entreprise.

Nous avons tiré en grande partie le récit de ce fameux événement des Mémoires du Chevalier de Folard, dont on connoît l'exactitude : nous ne pouvons mieux le terminer qu'en y ajoutant ce que dit à ce sujet l'Historien du Prince Eugène. « Telle fut la » fin de cette action, la plus singu- » lière dont on ait jamais ouï parler. » Il faut rendre justice aux François, » ils y firent des merveilles. Les Irlan-

» dois s'y diſtinguèrent auſſi beaucoup ;
702. » & leur obſtination à la défenſe ſauva
» la place. Mais pour juger de la va-
» leur de cette garniſon, qu'on ſe re-
» préſente des troupes ſurpriſes dans
» leurs lits, obligées de marcher au
» combat dans l'obſcurité, le corps
» nud dans la rigueur de l'hiver, en-
» vironnées d'ennemis, & trouvant
» la mort ſur leurs pas en voulant
» joindre leurs Officiers ; & qu'on me
» diſe ſi des troupes qui ſurmontent de
» tels obſtacles, & qui pendant douze
» heures combattent ſans boire ni man-
» ger, ne ſont pas de braves troupes ?
» Je le répète encore, les François
» firent des merveilles, & les Impé-
» riaux très mal. Ils entrent bien ar-
» més, bien préparés, bien vêtus,
» bien en ordre, dans une ville où ils
» ont des intelligences, & s'en laiſ-
» ſent chaſſer par des ſoldats preſque
» tout nuds, diſperſés çà & là, n'ayant
» la plupart pas d'Officiers à leur
» tête. Il eſt ſi vrai que les Impériaux
» ne firent pas des mieux dans cette
» affaire, que le Comte de Merci,
» envoyant quelqu'un au Prince Eu-
» gène, après avoir été bleſſé, pour
» l'informer de l'état des choſes, ſe

» plaignit tout net que l'infanterie
» n'avoit pas fait son devoir. Ce qu'il 1702.
» y a de certain, & que tout hom-
» me qui aura du jugement ne sauroit
» nier, c'est que les François firent
» voir dans cette occasion que s'ils
» s'étoient laissés battre à Chiari, ce
» n'avoit point été leur faute : qu'en
» un mot, ce n'étoit point manque
» de bravoure de leur part, lorsqu'ils
» étoient battus, mais faute d'être
» bien conduits ».

XXI. Bonheur du Prince Eugène dans sa retraite.

Il falloit tout le bonheur qui a toujours accompagné le Prince Eugène, pour sortir de Crémone, & ne pas y demeurer prisonnier avec toutes ses troupes. On a peine à comprendre que pendant un combat, qui dura plus de douze heures, les Officiers François n'ayent pas envoyé quelques cavaliers avertir le Marquis de Créqui de marcher à leur secours. Si ce Général, qui commandoit un corps de douze mille hommes, fut venu seulement se présenter devant la porte Sainte-Marguerite, il ne se fut pas sauvé un seul des Impériaux : mais chacun ne songea qu'à combattre : l'embarras où l'on se trouva dans la ville empêcha de prendre cette pré-

caution, & l'on ne pensa qu'à être
1702. délivré des ennemis, dont on ignoroit le nombre, bien loin de vouloir leur couper la retraite. Le Marquis fut cependant informé de la marche du Prince Eugène, & de celle du Prince Thomas, & il s'avanca jusqu'à une lieue de Crémone; mais la précaution qu'il prit d'envoyer un Officier en avant, fut le salut des Impériaux. Cet Officier revint après quelque temps, & dit à M. de Créqui qu'il venoit d'apprendre d'un paysan que le Prince Eugène avoit surpris Crémone & le château. Cette nouvelle fut confirmée par plusieurs gens appostés par le Prince, qui ne négligea jamais aucune occasion de tromper ses ennemis, & M. de Créqui n'alla pas plus loin. Les Impériaux emmenèrent avec eux le traitre Gozoli pour le soustraire à la juste punition que méritoit sa perfidie. La perte fut à-peu-près égale de part & d'autre, elle monta environ à douze cents hommes tués ou blessés de chaque côté; mais les Allemands firent plus de prisonniers que les François. On frappa en Allemagne une médaille en l'honneur du Prince Eugène pour avoir pris le Maréchal de Villeroi.

1702.

XXII.

Lettre artifi cieuſe de l'A mirante d Caſtille au Duc de Mo lès.

En Eſpagne, l'Amirante perſiſtoit toujours dans ſa mauvaiſe volonté contre les intérêts de ſon Souverain; mais il ſavoit cacher ſes deſſeins pernicieux ſous des apparences ſpécieuſes. Il entretenoit une étroite correſpondance avec le Duc de Molès, & en paroiſſant zélé pour le bien de l'Etat, il lui donnoit réellement des avis ſur la foibleſſe des endroits par où il penſoit qu'on devoit attaquer l'Eſpagne. Les Catalans, quoiqu'ils euſſent juré fidélité au Monarque, ne cherchoient que les occaſions d'y manquer, & regardant la condeſcendance qu'on avoit pour eux, comme une preuve qu'on les craignoit, ils ne ceſſoient d'augmenter leurs prétentions dans l'aſſemblée de leurs *Cortez*. L'Amirante parloit au Duc du mécontentement de la Nobleſſe de Catalogne, en affectant de plaindre le Roi de ce qu'il ne pouvoit gagner ces eſprits inquiets, malgré les biens & les honneurs dont il les combloit. Il diſoit que les Caſtillans étoient offenſés de ce qu'on leur avoit refuſé l'aſſemblée des *Cortez*, accordée aux Catalans, & s'étendoit ſur le mauvais état de l'Andalouſie, qui n'avoit ni troupes ni fortifications;

1702. sur le peu d'affection que le Marquis de Leganez qui y commandoit, portoit aux François, & blâmoit la résolution qu'on avoit prise de faire passer le Roi en Italie, ce qui laissoit, disoit-il, le Royaume sans défense contre le danger dont il étoit menacé. Ces lettres artificieuses, qui contenoient des avis réels sur la foiblesse de l'Espagne, étoient communiquées à la Cour Impériale, & l'on en faisoit passer des copies en Angleterre & en Hollande, pour affermir ces deux Puissances dans les intérêts de la Maison d'Autriche.

S. Philippe.

XXIII. Précautions prises par le Roi d'Angleterre.

Guillaume avoit été malade en Hollande, & après son retour en Angleterre, il parut que sa santé s'altéroit de jour en jour, quoiqu'il ne fût âgé que de cinquante & un ans. Ses premiers soins furent de faire confirmer par le Parlement les actes déja passés pour entreprendre la guerre contre les deux Couronnes, & il en obtint des secours aussi amples qu'il les pouvoit desirer. On renouvella & on étendit les actes pour exclure à jamais les Catholiques de la Couronne d'Angleterre, & même pour empêcher les Rois & Reines de la Grande-Bretagne de faire alliance par mariage avec des Princes ou

des Princesses de la Religion Romaine ; enfin on confirma l'acte pour appeller à la Couronne la Princesse Sophie d'Hannover après la Princesse Anne de Dannemarck. 1702.

Le Roi d'Angleterre, ainsi occupé des plus grandes affaires, alloit souvent à la chasse pour se délasser, & c'étoit dans ce seul amusement qu'il perdoit un peu de l'humeur sombre qui le dominoit en toute autre occasion. Le 4 de Mars il prit ce divertissement à Hamptoncour, & l'aboi des chiens lui faisant juger de loin qu'ils étoient sur les pistes de la bête, il mit son cheval au grand galop ; mais un trou qui se trouva sur sa route l'ayant fait broncher, le Roi tomba si lourdement qu'il se démit un os de la clavicule droite près de l'épaule. L'os fut promptement remis, mais la fièvre survint aussi-tôt, & on le rapporta à Kensington. Il y passa une semaine, & quoique malade, il donna son consentement aux actes du Parlement, qui furent passés durant cet intervalle. Tout l'art des Médecins ne pouvant empêcher que le mal ne fit de jour en jour de nouveaux progrés, ce Prince connut qu'il étoit près de sa fin, & donna

XXIV. Il tombe de cheval. Sa mort.

Burnet.

ordre de brûler des papiers, dont on
1702. n'a jamais ſu le contenu. Il languit encore quelques jours, & mourut le 19 après un règne de treize ans.

XXV. Son portrait. Ce Monarque, ſuivant le moins partial des Hiſtoriens d'Angleterre, étoit d'un tempérament délicat; parloit peu; avoit la converſation ſeche & les manières rebutantes, excepté dans les batailles, où il ſe comportoit avec autant de liberté que de vivacité, & de façon à inſpirer la confiance aux troupes. Par ſon courage & ſa valeur tranquille, il égala les plus illuſtres guerriers de l'antiquité, & ſa ſagacité corrigea les défauts d'une éducation négligée. Tempéré, droit & ſincère, il ne connut jamais les transports de la colère, & il eut paſſé pour un des meilleurs Princes de ſon ſiécle ſi l'ambition n'eut été la pierre de touche qui fit connoître ſon caractère. Il lui ſacrifia les ſentiments d'honneur & de décence en détrônant ſon beau-père, & embarraſſa enſuite les Anglois dans des guerres étrangères, où ils n'avoient aucun intérêt réel, ce qui les obligea de contracter une dette nationale qui a toujours augmenté depuis cette époque. Le fataliſme fut ſon ſyſtême en

matière de Religion ; & pour achever son portrait en peu de mots, le même Auteur nous le représente » infatigable dans la guerre, entreprenant » dans la politique, totalement insensible à toutes les émotions douces » & généreuses qui affectent le cœur » humain : froid parent ; mari indifférent ; homme désagréable, Prince » disgracieux, & impérieux Souverain. »

1702.

Smollett.

XXVI. Anne lui succéde. Louis XIV ne peut gagner les Hollandois.

Anne Stuart, qui fut proclamée Reine d'Angleterre aussi-tôt après la mort de Guillaume, résolut de tenir les engagements que ce Prince avoit pris avec l'Empereur & avec la Hollande, ainsi il n'y eut à cet égard aucun changement dans le systême politique. Elle le déclara au Parlement, qui lui en fit des remerciments en forme, & il lui promit également de la soutenir dans la guerre qu'elle entreprendroit contre la France. Louis XIV espérant que cet événement pourroit occasionner quelques changements dans les dispositions des Puissances maritimes, commença à agir pour essayer de les détacher des intérêts de la Maison d'Autriche. Il s'adressa d'abord aux Hollandois, & le Secrétaire

du Comte d'Avaux, qui étoit reſté à la Haie après ſa retraite de ce Miniſtre, s'étant préſenté aux Députés, leur dit: qu'il étoit temps de ſortir de la ſujettion où les avoit tenus le Roi Guillaume en les obligeant par le pouvoir qu'il s'étoit arrogé à agir contre leurs propres ſentiments & contre les principes de leur République. Il leur offrit enſuite, au nom du Roi, de leur donner de nouvelles aſſurances de maintenir la paix de Riſwick, & ajouta qu'il avoit des propoſitions très avantageuſes à leur faire. Les Députés, qui avoient pris leur parti, ne voulurent point entendre ces propoſitions, & ils lui répondirent qu'il n'étoit plus temps de parler d'accommodement; que depuis le départ du Comte d'Avaux ils avoient jugé convenable à leur ſureté de prendre d'autres meſures avec les Princes leurs amis & conféderés: que la mémoire des Princes d'Orange de la Maiſon de Naſſau, & en particulier celle du Roi Guillaume qui venoit de mourir, leur étoit très précieuſe: que ſon amitié leur avoit été auſſi glorieuſe que profitable; & qu'ils vouloient ſe conduire ſuivant ſes maximes, ayant reconnu qu'elles

1702.

Ottieri.

›ient toujours au bien de la Répu- 1702.
e, bien loin d'être préjudiciables
r liberté, que d'autres vouloient
imer.

Monarque François ne fut pas XXVII.
heureux dans ses tentatives au- Anne déclare la guerre à la France.
de la Reine Anne, & quoique le
des *Torys* eut pris le dessus à la
d'Angleterre contre celui des
s que soutenoit le Roi Guillau-
ce changement ne nuisit en rien
préparatifs qu'on faisoit contre
ance, parce que ces nouveaux
is entrèrent dans les mêmes vues.
en vit bien tôt l'effet par la dé-
ion de guerre qui parut le 4 de
uivant, & qui fut suivie le 15
ême mois de celles de l'Empe-
& de la Hollande. La Reine Anne
ta pour toutes raisons le desir
e avoit de maintenir la balance
urope : l'injure faite par la Fran-

gleterre n'avoit jamais approuvé, & cette seule raison auroit dû suffire pour autoriser le Roi Très-Chrétien à profiter du testament de Charles II, & des droits que la nature lui avoit donnés sur la succession de ce Monarque.

1702.

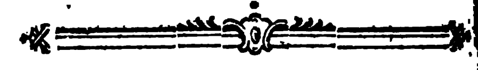
Lamberty.

XXVIII. L'Empereur & les Hollandois déclarent aussi la guerre à la France.

Nous ne nous étendrons pas sur les autres déclarations de guerre. Les motifs exposés dans celle des Hollandois étoient des plus frivoles. Ceux de l'Empereur avoient pour fondement ses prétentions & les renonciations dont nous avons parlé dans le premier Livre. Ces trois Puissances furent d'autant plus portées à faire cette démarche, que le 22 de Mars les Cercles de l'Empire, par un traité signé à Nörtlinguen, étoient entrés dans la grande ligue, à l'exception des Electeurs de Bavière & de Cologne. Le dernier avoit déja été cité à Vienne pour se justifier sur six chefs d'accusation, dont le plus important étoit d'avoir violé le serment prêté à l'Empereur & à l'Empire. Ce Prince répondit par un Manifeste, où il fit voir le peu de fondement de ces accusations, puisque la guerre qui s'allumoit étoit une guerre particulière à la Maison

triche, & non une guerre de l'Em-
Ce Manifeste ne demeura pas 1702.
replique, & on sait que les rai-
ne manquent jamais pour soute-
de part & d'autre la justice de la
se qu'on a embrassée; aussi nous
us contenterons d'indiquer ces piè-
s, qu'on peut voir dans les origi-
ux; & sans entrer à ce sujet dans
plus grand détail, nous allons re-
enir aux affaires d'Espagne & d'Italie.





CHAPITRE IV.

§. I. *On envoie du renfort en Italie.* §. II. *Portrait de M. de Vendôme.* §. III. *Philippe V prend la résolution de passer en Italie.* §. IV. *La Reine l'accompagne à Barcelone.* §. V. *Philippe arrive à Naples.* §. VI. *Il y est reçu avec froideur.* §. VII. *Le Pape lui envoye un Légat.* §. VIII. *Le Roi se rembarque & arrive à Final.* §. IX. *Il se rend à Crémone.* §. X. *Premiers succès de M. de Vendôme.* §. XI. *Il force le Prince Eugène de lever le blocus de Mantoue.* §. XII. *Entreprise manquée pour enlever M. de Vendôme.* §. XIII. *Les Vénitiens favorisent les Impériaux.* §. XIV. *Autre sujet de plainte accommodé par le Pape.* §. XV. *Le Duc de Parme reçoit une garnison des troupes du Pape.* §. XVI. *M. de Vendôme fait canonner la Maison du Prince Eugène.* §. XVII. *Position des troupes des deux Couronnes.* §. XVIII. *Le Général Visconti prend son poste à San-Vittoria.* §. XIX. *M. de Vendôme se dispose à l'attaquer.* §. XX. *Les*

Impériaux sont mis en fuite à San-Vittoria. §. XXI. *Les Impériaux passent le Pô.* §. XXII. *M. de Vendôme s'empare du Modénois.* §. XXIII. *Il marche à Luzara.* §. XXIV. *Le Prince Eugène projette d'attaquer l'armée des deux Couronnes.* §. XXV. *Description du lieu où la bataille de Luzara fut livrée.* §. XXVI. *Position des deux armées.* §. XXVII. *Le Prince Eugène s'avance pour reconnoître.* §. XXVIII. *Ordre de bataille de l'armée des deux Couronnes.* §. XXIX. *Ordre de bataille du Prince Eugène.* §. XXX. *Les Impériaux engagent la bataille par le centre.* §. XXXI. *Etat de la bataille à la gauche de M. de Vendôme.* §. XXXII. *Furieux carnage à la droite. La nuit fait cesser de combattre.* §. XXXIII. *Les deux partis s'attribuent la victoire.* §. XXXIV. *M. de Vendôme s'empare de Guastalla.* §. XXXV. *Entreprise téméraire de trois Officiers Impériaux.* §. XXXVI. *Ils entrent dans Milan, & rejoignent ensuite l'armée Impériale.* §. XXXVII. *Le Roi d'Espagne retourne dans ses Etats.* §. XXXVIII. *M. de Vendôme prend Borgoforte & Governolo. Fin de la campagne en Italie.*

1702.

I. On envoye du renfort à l'armée d'Italie.

LE Monarque François, qui avoit vu avec autant de chagrin que de ſurpriſe le peu de ſuccès de ſes armes en Italie pendant le cours de la campagne précédente, réſolut d'y envoyer un renfort de quatorze bataillons & de vingt-ſept eſcadrons pour lui aſſurer la ſupériorité ſur les ennemis : mais ce ſecours auroit été de peu d'utilité ſans la préſence de M. de Vendôme, plus redoutable au Prince Eugène que toutes les forces des deux Couronnes réunies ſous un autre Général. Louis XIV donna ordre au Comte Boſelli de former un régiment de dragons Italiens, qui puſſent ſervir de guides & de coureurs dans leur pays, dont ils connoiſſoient mieux le local que ne pouvoient faire les François ou les Eſpagnols. L'Empereur n'eut pas la même facilité pour renforcer l'armée du Prince Eugène. On eut peine à trouver le nombre d'hommes ſuffiſant pour recruter les vieux corps, & toute l'augmentation qu'on put faire ſe borna à un ſeul régiment de dragons & à huit mille hommes d'infanterie.

II. Portrait de M. de Vendôme.

M. de Vendôme, choiſi par Louis

XIV pour remplacer M. de Villeroi, étoit un de ces hommes extraordinaires, qui doivent tout à la nature. Elle l'avoit doué d'une bravoure qui alloit jusqu'à l'intrépidité; mais il savoit conserver sa personne pour les intérêts de son maître, & ne lui donnoit l'essor que lorsque le besoin le demandoit. Il formoit de grands desseins, & s'inquiétoit peu qu'ils fussent pénétrés: il avoit l'art de deviner presque toujours ceux de ses adversaires, & le talent de prendre sur-le-champ toutes les précautions nécessaires pour les faire avorter. Simple dans ses habits & à sa table, il faisoit peu de cas des richesses, mais il ne veilloit pas assez à empêcher que ceux qui dépendoient de lui n'abusassent de leurs places pour augmenter leur fortune. Un de ses domestiques, soit par zèle, soit pour lui faire sa cour en paroissant désintéressé, lui dit qu'il ne pouvoit souffrir de le voir piller comme il l'étoit par ses camarades. Eh bien! lui répondit le Duc, *pille aussi & me laisse en repos.* Il est aisé de juger qu'avec ce caractère, M. de Vendôme n'étoit pas des plus exacts à faire observer la discipline militaire; il accordoit

1702.

1702. souvent sa confiance à des Officiers de peu de mérite, qui réussissoient auprès de lui, parce qu'il ne pouvoit rien refuser à l'importunité. On l'accusoit aussi de donner trop de temps au sommeil, mais il ne lui fit jamais manquer ses entreprises. Le Prince Eugène, qui le connoissoit, commença du moment de son arrivée en Italie à faire la guerre avec beaucoup plus de circonspection que lorsqu'il avoit eu affaire à ses prédécesseurs, & de son côté le Général François fut plus attentif sur tous les mouvements du Prince Eugène qu'il ne l'eût été avec tout autre. Il avoit commencé à l'âge de quatorze ans à apprendre le métier de la guerre sous le Grand Turenne, & il en avoit quarante-huit quand il fut chargé du commandement de l'armée d'Italie.

Follard.

III. Philippe V prend la résolution de passer en Italie.

Philippe V marquoit le plus ardent desir d'aller se mettre à la tête des armées qui combattoient pour le soutien de ses droits. Mais tous les Ministres Espagnols, à l'exception du Comte de San-Estevan & du Secrétaire des Dépêches Ubilla, pensoient que le jeune Monarque devoit demeurer en Espagne, pour gagner de plus en plus l'affection de ses sujets. A la

Cour

Cour de France, le Duc d'Harcour étoit du même avis; mais M. de Torci, Miniſtre & Secrétaire-d'Etat, inſinua à Louis XIV & à M. le Dauphin que la préſence de Philippe ſeroit très utile en Italie, où il attacheroit à ſa perſonne la nobleſſe du Royaume de Naples, qui ne tarderoit pas à unir ſes troupes à celles du Milanois. Gagné par ces raiſons, le Monarque François écrivit au Roi ſon petit-fils, que la réſolution qu'il avoit priſe étoit digne du ſang d'où il ſortoit; qu'il convenoit à un Roi de défendre ſes Royaumes; que ſes ſujets lui ſeroient plus attachés & plus fidelles quand ils verroient que leur Souverain expoſeroit pour eux ſa perſonne Royale: qu'en attendant que les François deſtinés à chaſſer les Impériaux du Mantouan fuſſent tous arrivés, il lui conſeilloit de s'arrêter à Naples, où ſa préſence ſeroit plus utile qu'à Milan, pour gagner l'affection des peuples qui deſiroient ardemment de le voir, & qui n'avoient été portés à la révolte que par l'eſpérance d'avoir un Roi particulier: que lorſqu'il ſeroit à Naples, il devoit s'attacher à bien traiter la nobleſſe; à faire eſpérer aux 1701.

1702. peuples la diminution des impôts quand l'état des affaires le permettroit ; à écouter les plaintes des sujets ; à rendre la justice ; à donner des marques de distinction à ceux qui s'étoient signalés avec le plus de zéle dans les derniers troubles ; enfin à se communiquer à tous avec bonté, mais en conservant toujours la Majesté du Trône ; & qu'en se conduisant ainsi, il verroit dans peu les heureux effets que produiroit son voyage. On arma quatre gros vaisseaux à Toulon pour transporter Sa Majesté Catholique de Barcelone à Naples ; & afin que cette capitale fût plus en sureté, on y fit passer plusieurs corps d'infanterie Françoise.

Sanvitali.

IV. La Reine l'accompagne a Barcelone.

La Reine d'Espagne demeura à la tête du Gouvernement en l'absence de Philippe, & on lui forma un Conseil, composé du Cardinal Portocarrero, de Don Manuel Arias, du Marquis de Villa-Franca, & des Ducs de Montalte & de Medina-Céli. Le Comte de Montellano, chargé par *interim* des fonctions de Grand-Maître de la Maison de Sa Majesté, & le Marquis d'Almonacid, nommmé son Grand-Ecuyer, furent destinés pour être ses Conseil-

lers pendant son retour à Madrid. Elle accompagna le Roi jusqu'à Barcelone; & quand elle se fut séparée du Monarque, elle reprit par Sarragosse, la route de la capitale. Pendant son séjour en cette ville, elle voulut faire ouvrir l'assemblée des *Cortez* d'Aragon par le Duc de Montalte; mais les Aragonois s'y opposèrent, prétendant que les Etats ne pouvoient être ouverts que par une personne du Sang-Royal. La Reine pour lever toutes les difficultés, y présida elle-même, confirma leurs privilèges, & en obtint un don-gratuit; mais voyant qu'ils vouloient profiter de cette circonstance pour étendre des droits qu'elle n'avoit pas intention de leur accorder, & auxquels il eut été dangereux de s'opposer, Sa Majesté prorogea l'assemblée, & se rendit à Madrid, où le peuple la reçut avec les transports de joie qu'il fait ordinairement éclater dans ces sortes d'occasions.

1702.

S. Philippe.

Le Roi s'étant embarqué à Barcelone le 8 d'Avril sur l'escadre commandée par le Comte d'Estrées, arriva à Bayes le 15 du même mois, & le lendemain, qui étoit le jour de Pâques, il alla cou-

V. Philippe arrive à Naples.

cher à Naples (*). Le peuple fit quel-
1702. ques acclamations à son arrivée; mais il ne marqua pas cette ardeur qu'on avoit cru qu'il feroit paroître à la vue de son Souverain, & il fut aisé de juger que la foule étoit plus attirée par la curiosité que par des sentiments d'attachement pour le Monarque. La noblesse de son côté parut assez froide, & les graces que Philippe répandit sur elle ne firent qu'une impression médiocre. Le premier acte de bienfaisance de Sa Majesté Catholique fut d'accorder une amnistie générale à tous ceux qui avoient eu part à la dernière révolte; il réforma ensuite plusieurs abus dans l'administration de la justice, & diminua quelques impôts; mais les Napolitains, bien loin de regarder ces graces comme un effet de la bonté de leur Souverain, les attribuèrent à la crainte, & n'en furent que plus disposés à se révolter quand ils en trouveroient une occasion favorable. Le Monarque, qui n'avoit fait ce voyage que dans la vue

(*) Le Marquis de Saint-Philippe s'est trompé en mettant que le Roi partit de Barcelone le premier de Mai.

de gagner les cœurs du peuple, mangeoit fréquemment en public, & alloit souvent à la chasse, accompagné de la principale noblesse. Quoiqu'il fût assez instruit du peu d'affection du Prince de Montesarchio, il lui donna le rang de Grand d'Espagne, dans l'espérance de l'attacher à ses intérêts; mais cette faveur ne put ramener son esprit; elle ne servit qu'à irriter le Prince d'Avellino, à qui la même grace fut refusée, quoiqu'il parût la mériter à plus juste titre, & ce dernier conserva un ressentiment, qui, dans un cœur Italien, ne pouvoit manquer d'opérer tôt ou tard de fâcheux effets.

1702.

VI.
Il y est reçu avec froideur

Le Saint, protecteur de la ville & du Royaume de Naples, ou plutôt le Ministre des Autels, à qui les reliques en sont confiées, parut aussi ne recevoir qu'avec indifférence la visite du nouveau Monarque. On sait qu'à la grande édification des peuples du pays, le sang de Saint Janvier, conservé dans une phiole de verre, se liquéfie quand on l'approche de la chasse qui renferme le corps du Saint; mais ce prodige ne se fait que par degrés, & il faut le temps d'*une ou deux* Messes pour qu'il

s'opère. Des gens moins crédules que
1702. les ſpectateurs ordinaires, pourroient croire que les Prêtres qui ont la garde de ce ſang jettent dans la phiole quelque poudre ou quelque liqueur propre à produire cet effet ; mais il ſeroit dangereux pour des étrangers de vouloir y porter un œil trop curieux, & des François ont couru le riſque d'être poignardés ou aſſommés par les dévôts Italiens, pour n'avoir pas marqué une vénération aſſez profonde à la vue de cette liquéfaction. Quoi qu'il en ſoit, le Roi Philippe entendit trois Meſſes de ſuite ſans que le ſang devînt liquide, ce qui contribua encore à aliéner contre lui les eſprits des ſuperſtitieux Napolitains. Ils jugèrent que ſa préſence n'étoit pas agréable à leur protecteur, & eurent d'autant plus lieu de le croire que la liquéfaction ſe fit peu de temps après que le Monarque eut quitté l'Egliſe. Une juſte ſévérité auroit pu faire découvrir le fond du myſtère, ou une ample gratification donnée aux gardiens de la relique auroit opéré le prodige ; mais il eut été contre la prudence de prendre le premier parti dans un commencement de règne, & en ſuppoſant que ce fût une

fraude pieuse, un Prince de la Maison de Bourbon n'étoit pas propre à l'autoriser par des récompenses. « Cependant » (dit un Auteur Italien) une autre- » fois que le Roi se rendit sans éclat » à l'Eglise de Saint-Janvier, il eut » la consolation de voir faire en sa » présence & avec assez de prompti- » tude la liquéfaction du sang mira- » culeux (*) ».

1702.

Ottieri.

VII. Le Pape lui envoye un Légat.

Philippe fit son entrée solemnelle le 20 de Mai avec beaucoup de magnificence : il jura le même jour de conserver les privilèges des Napolitains,

(*) De ce que nous ne donnons pas facilement notre croyance à des miracles destitués de preuves suffisantes, il seroit injuste d'en conclure que nous pensons comme les incrédules sur cet article. Les Etres créés suivent constamment les loix auxquelles le Créateur les a assujettis en les tirant du néant; mais comme ces loix ne sont pas nécessairement immuables, & qu'elles dépendent uniquement de sa volonté, il les change quelquefois pour faire éclater sa puissance, ce qui constitue le miracle. Il y auroit de l'absurdité à nier qu'il ne s'en soit opéré un très grand nombre; mais le Philosophe Chrétien qui les admire en adorant la main qui les produit, n'en est que plus attentif à rejetter tout ce qui ne porte pas le caractère majestueux qui les distingue des fraudes pieuses.

& reçut le ferment de fidélité des Ma-
1702. giftrats & des Officiers au nom de tous les fujets. Il avoit envoyé à Rome le Marquis de Louville pour faire part au Pape de fon arrivée, & le Saint-Père, qui vouloit ménager tous les partis, jugea qu'il ne pouvoit fe difpenfer de lui envoyer un Légat, comme il eft d'ufage pour toutes les têtes Couronnées qui paffent en Italie. La politique Italienne empêchant le Pontife de reconnoître pour Roi de Naples un Prince auquel il n'avoit pas donné l'inveftiture, il intitula fon Bref, *Au Roi Catholique, demeurant à Naples.* Malgré cette reftriction, l'Ambaffadeur de l'Empereur à Rome fit paroître le plus grand mécontentement, & fe retira par ordre de fon Maître; mais fa retraite ne changea rien à la réfolution de Clément XI, qui nomma le Cardinal Barberini pour remplir les fonctions de Légat *à Latere.* Avant que le Prélat fe rendît auprès de Philippe, il fallut régler le cérémonial, qui s'obferve avec beaucoup plus d'exactitude en Italie qu'en tout autre pays; les Miniftres de l'Eglife Romaine étant toujours attentifs à étendre leurs droits & ceux du Saint-Siège que tous

occuper quelque jour. Le
Maidalchini fut chargé de 1702.
mmiſſion ſi importante aux
:s courtiſans ; ſi petite à ceux
oſophes, & ſi facile à arran-
ıoyen des formules de réſerve.
quis ayant tout diſpoſé, dit le
Auteur Italien, *à l'honneur & à*
ge du Saint-Siege, le Légat s'em-
ur les galères du Pape avec une
trois cents perſonnes. Le Comte
s, grand de la première claſſe,
devant du Légat avec quatre
de Naples, pour le compli-
au nom du Roi. Quand Barbe-
ırrivé à Pozzuolo, il y fut reçu
ardinal de Médicis, en qualité
eĉteur d'Eſpagne, parce que
l eccléſiaſtique ne voulut jamais
re qu'aucun Grand, laïque fût
ıs le carroſſe à côté du Légat.
alla le recevoir hors des portes
es : ils entrèrent enſemble ſous
dans la ville, précédés de plu-
larons du Royaume, & d'un
ombre d'Eccléſiaſtiques en pro-
, ſans qu'il y eût d'autre diffé-
ıtre le Roi & Barberini, ſinon
remier étoit à cheval, & que
ıd étoit monté ſur une mule.

Le Légat descendit à la porte de la
1702. Cathédrale, & le Roi monta dans son carrosse pour retourner au Palais. Le Prélat eut ensuite une audience secrète, dans laquelle il assura le Monarque de la bonne volonté du Pape; mais il lui dit que Sa Sainteté ne pouvoit lui donner l'investiture, ayant à ses portes une armée Impériale, & qu'elle étoit déterminée à ne l'accorder à aucun des partis, tant qu'ils auroient les armes à la main. On prit les arrangements convenables pour pourvoir aux Evêchés vacants des Royaumes de Naples & de Sicile, à la satisfaction de Philippe & du Pontife, & le Roi envoya à
S. Philippe. Rome le Prince Borgheze en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, pour complimenter Sa Sainteté & lui marquer sa reconnoissance.

VIII. Le Roi se rembarque & arrive à Final.

Pendant que Philippe étoit à Naples, on prétend qu'il se forma une conspiration contre sa vie; on arrêta plusieurs sujets soupçonnés; mais les informations ne donnèrent aucune preuve complette, & il paroit qu'ils n'étoient coupables que de quelques discours vagues, sans avoir formé de complot réel. Le Roi y fit peu d'attention, & après être resté dans cette

capitale jusqu'à ce qu'il fût informé de l'arrivée des renforts François en Italie, il s'embarqua le deux de Juin pour aller se mettre à la tête de l'armée. 1702.
Le Pape avoit envoyé des rafraîchissements en abondance à Civita-Vecchia pour le Monarque & pour toute sa suite; mais le vent étant favorable, les galères passèrent sans s'y arrêter, & Philippe alla descendre à San-Stefano dans le territoire de Sienne. Il visita la forteresse d'Orbitello; donna des ordres pour la défense de la place, & pour mettre en liberté un assez grand nombre de prisonniers. Il en fit de même à Porto-Longone dans l'isle d'Elbe: passa devant Porto-Ferraio, dont la forteresse fut illuminée durant toute la nuit, & se rendit ensuite devant Livourne. Le Grand Duc de Toscane, accompagné du Prince son fils & de la Princesse Violante, monta sur un bâtiment pour aller à la rencontre du Monarque, qui les reçut dans sa galère, & les salua en langue Espagnole. Le Grand-Duc pressa le Roi de descendre, & de venir loger dans le magnifique palais qu'il lui avoit fait préparer; mais l'ardeur que Philippe avoit de joindre l'armée ne

pouvoit lui permettre un plus long
1702. retard ; il ne voulut pas s'arrêter, & il continua sa route, après avoir donné les plus grandes marques d'affection à ce Prince, qui de son côté fit apporter une grande quantité de rafraîchissements à toute la suite du Roi. Le jeune Monarque demeura long-temps sur la galère, pour être vu de toute la noblesse & de tout le peuple de Livourne, qui étoit accouru sur le port. Tous les vaisseaux furent illuminés, même les bâtiments Anglois & Hollandois, qui le saluèrent ainsi que les autres de plusieurs décharges. A Gènes, la République envoya deux députés le complimenter, & le supplier de descendre ; mais il leur fit la même réponse qu'au Grand-Duc, & ne voulut débarquer qu'à Final, ville dépendante de ses Etats d'Italie. Il y fut reçu par le Prince de Vaudemont & par la Noblesse du Milanois, qui s'y étoit rendue pour l'accompagner dans la suite de son voyage. Il y rencontra plusieurs Officiers Allemands qu'on y retenoit prisonniers : ils furent admis à lui présenter leurs respects : il les reçut très gracieusement, & leur dit : « Je ne » veux pas que ma présence ne vous

» soit d'aucun avantage, je vous rends
» votre liberté : allez, retournez à 1702.
» l'armée Impériale, & dites à mon *Sanvitali.*
» cousin le Prince Eugène, qu'il me *Vie du Prince*
» verra dans peu à la tête de la *Eugène.*
» mienne ».

Le Monarque ayant passé le Mont-Apennin, rencontra près d'Acqui le Duc de Savoie, avec lequel il eut une longue conférence. Ce Prince espéroit monter dans le carrosse du Roi pour l'accompagner à Alexandrie ; mais le Marquis de Louville, chargé de régler le cérémonial, représenta à Philippe qu'il ne pouvoit donner la droite qu'à un Roi, ce qui le détermina à refuser cette faveur au Duc, contre sa propre inclination qui le portoit à favoriser son beau-père. La Duchesse reçut le Monarque à Alexandrie, où il s'éleva encore de nouvelles difficultés. Les deux Princes devoient souper en public ; mais le Marquis prétendit que le Duc ne pouvoit avoir de fauteuil en présence du Roi, ce qui irrita tellement Victor Amédée, qu'il feignit d'être indisposé pour ne pas être obligé de prendre un autre siège, & le lendemain matin il partit très mécontent pour Turin. Philippe se

I X.
Il se rend à Crémone.

1702. rendit à Milan ; y demeura quelques jours, & le 3 de Juillet arriva à Crémone, où il reçut le Duc de Parme, qui prit avec Sa Majesté des arrangements pour la sureté de ses Etats. Le Duc de Vendôme y joignit le Roi, & convint avec ce Monarque de la conduite qu'il falloit tenir pour réparer les échecs de la campagne précédente. Nous en parlerons après avoir rapporté la suite des opérations de l'armée d'Italie, depuis la prise de M. de Villeroi jusqu'au temps où Sa Majesté Catholique vint partager la gloire & les travaux de M. de Vendôme.

X. Premiers succès de M. de Vendôme.

Cet habile Commandant arriva le premier de Mars au quartier-général des deux armées, qui étoit, comme nous l'avons dit, à Crémone, & trouva que le Prince de Vaudemont avoit déja rassemblé l'armée Françoise sur les bords de l'Adda à cause des mouvements continuels des Impériaux, qui continuoient le blocus de Mantoue. Le Comte de Tessé, qui commandoit dans cette dernière ville, fatiguoit excessivement les ennemis par de fréquentes sorties, si bien conduites, qu'il leur tuoit beaucoup de monde, & faisoit un grand nombre

de prisonniers. Le Baron de Zurlauben & le Marquis de Morangies forcèrent le poste important de Dossu qui fut pris & brûlé; mais l'escarmouche la plus sanglante se passa à la vue de la ville contre un corps de plus de mille hommes Allemands & Danois, commandés par le Comte de Trausmandorst. Cet Officier s'étant avancé la nuit du 22 au 23 de Février assez près de la place, dans l'espérance d'enlever les troupes qui en sortoient journellement pour les fourrages, le Comte de Tessé en fut informé par un Lieutenant qui les avoit apperçues, & monta aussi-tôt à cheval avec un piquet de cavalerie, & cent grenadiers pour aller reconnoître. Il trouva que l'infanterie des ennemis occupoit des cassines à droite & à gauche du grand chemin où étoit leur cavalerie, donna ordre de faire avancer dix compagnies de grenadiers & quatre piéces de canon pour le soutenir, & ne perdit point de temps à engager le combat. Le feu fut très vif de part & d'autre: les Allemands furent chassés avec perte de près de huit cents hommes tués ou faits prisonniers, & les François n'en perdirent qu'environ cinquante, y

1702.

1702. compris quelques Officiers tués & d'autres bleſſés. Cette action fut ſuivie de la priſe de Caſtiglione-Mantoüano, d'où les François chaſſèrent le Colonel Ebergené, avec les Huſſards qui étoient dans ce poſte, & qui y laiſsèrent tout leur bagage. Ces ſuccès causèrent une déſertion aſſez conſidérable de ſoldats Danois à la ſolde de l'Empereur, qui paſsèrent du côté de l'armée des deux Couronnes, & y vendirent leurs chevaux, ce qui affoiblit de plus en plus les ennemis, ſans qu'ils euſſent l'eſpérance de recevoir de prompts ſecours, au contraire des François qui de jour en jour attendoient les renforts qui venoient par le Dauphiné.

XI. Il force le Prince Eugène de lever le blocus de Mantoue.

Le premier ſoin de M. de Vendôme fut de viſiter tous les poſtes, & auſſitôt que ce renfort fût arrivé, il ſe mit en marche pour chaſſer les Allemands de tous ceux qu'ils occupoient dans le Duché de Parme, d'où ils empêchoient l'arrivée des vivres à Crémone. Les Impériaux n'étant pas en état de les défendre, ſe retirèrent au-delà du Taro; mais le Général François ayant encore reçu ſix bataillons d'infanterie & dix-huit cents hommes de

cavalerie des troupes de Savoie, s'occupa principalement du ſoin de faire lever le blocus de Mantoue. Le Prince Eugène n'étoit pas aſſez en force pour s'expoſer au ſort d'une bataille, à moins qu'il ne trouvât une poſition ſi avantageuſe qu'elle pût réparer ce qui lui manquoit en nombre d'hommes, & il réſolut pour lors de s'en tenir à chicaner le terrein. Il eut un petit avantage au poſte nommé de Cerés, voiſin d'une des portes de Mantoue : il le reconnut en perſonne; réuſſit à en déloger les François, & fit tirer une ligne depuis cette porte juſqu'à celle qu'on appelle de Pradella, ce qui le mit totalement à couvert des ſorties de ce côté. Quelques jours après, voyant que le Duc de Vendôme ſe diſpoſoit à le venir attaquer, il fit faire à ſon armée un mouvement qui mit sa droite à Foſſa-Mantuana, & ſa gauche à Curtatone, enſorte que ſans abandonner le blocus, il ſe fortifia de façon qu'on pouvoit regarder ſon camp comme inacceſſible. Malgré toutes ces précautions le Général François avançoit toujours : il ſe rendit maître de Caſtel-Giufré, dont il fit la garniſon priſonnière de guerre, & éta- 1702.

1702. blit ſon camp, la gauche appuyée à Goïto, & la droite à Rivalta. Le Prince Eugène, ſoit qu'il craignît d'être attaqué dans ſon camp malgré ſes retranchements, ſoit qu'il eut formé un nouveau projet, leva enfin le blocus, au moins en grande partie, & abandonna différents poſtes ſur les bords du Mincio. M. de Vendôme alla viſiter Mantoue; n'y reſta que très peu, & ſe remit à la tête de ſon armée, toujours dans le deſſein de forcer les Impériaux à combattre s'il lui étoit poſſible.

XII. Entrepriſe manquée pour enlever M. de Vendôme.

Le Prince Eugène connoiſſant la différence du Général qu'il avoit en tête, d'avec ceux qu'on lui avoit opposés l'année précédente, réſolut de faire ſes efforts pour l'enlever; mais afin de détourner d'un autre côté l'attention du Duc, il publia que les Impériaux avoient des intelligences dans Mantoue. M. de Vendôme étant logé à l'extrémité de Rivalta ſur le bord du lac, le fils du maître de la maiſon où il avoit établi ſa demeure, avec deux déſerteurs François, aſſurèrent le Prince Eugène que cette entrepriſe étoit très facile à exécuter, & promirent de ſervir de guides. Le Prince chargea de ce coup de main le Lieutenant-Colo-

nel Davia, auquel il donna cinquante
hommes : cet Officier se rendit dans la 1702.
nuit sur le lac, & mit ses gens dans plusieurs barques, qui les conduisirent à la maison du Général François. Les Impériaux débarquèrent sans bruit & à couvert à la faveur d'une grande quantité de roseaux qui bordoient le lac de ce côté. Quand les troupes furent descendues, elles rencontrèrent une sentinelle qui leur cria : Qui va-là ? & Davia qui parloit bon françois, répondit qu'ils étoient des soldats convalescents : qu'ils sortoient de l'Hôpital de Mantoue, & qu'ils alloient rejoindre le gros de l'armée. Le soldat se contenta de cette réponse & les laissa passer ; mais ils s'en rendirent maîtres, & le tuèrent après lui avoir baillonné la bouche. Devant la porte du Maréchal, ils rencontrèrent une autre sentinelle, qui leur fit la même question, & un soldat Allemand, contre l'ordre positif que tous avoient reçu de ne point tirer, tua la sentinelle d'un coup de fusil, ce qui répandit aussi-tôt l'alarme. Les François coururent aux armes : ceux des Allemands qui étoient restés dans les barques firent leur décharges, & Davia croyant que M. de

1702. Vendôme se mettroit à la fenêtre pour voir d'où venoit ce bruit, ordonna à ses gens d'y tirer, dans l'espérance de le tuer s'il ne pouvoit le prendre. La Providence, qui veilloit sur l'un des plus fermes soutiens de la Maison de Bourbon, ne permit pas que l'intention criminelle de cet Officier réussît. M. de Vendôme ne parut point à la fenêtre : Davia fut obligé de se rembarquer précipitamment, & il alla rendre compte au Prince Eugène du peu de succès d'une entreprise qui deshonoroit également celui qui l'avoit ordonnée, & celui qui s'étoit chargé de l'exécuter.

Vie du Prince Eugène.

XIII. Les Vénitiens favorisent les Impériaux.

Les Vénitiens continuoient à favoriser les Allemands, au mépris de la neutralité qu'ils prétendoient observer. Non-seulement ils leur fournissoient secrétement des vivres & des munitions de guerre, mais ils permettoient aux Membres de la République de louer aux Impériaux des bâtiments de transport, pour faire venir par la mer Adriatique toutes les provisions qui leur étoient nécessaires. Le Cardinal d'Estrées en porta des plaintes au Sénat, & n'en ayant reçu qu'une réponse équivoque, il protesta hautement que

s'ils ne pouvoient ou ne vouloient pas empêcher ce transport frauduleux, les Rois de France & d'Espagne couvriroient de leurs vaisseaux le golfe de Venise, sans avoir égard à l'Empire prétendu que s'attribue la République sur ce golfe. L'effet suivit de près la menace ; quatre frégates Françoises, armées d'une forte artillerie, & montées de braves soldats Espagnols, commandés par des Officiers du Roi Très-Chrétien, entrèrent dans le golfe, & commencèrent à donner la chasse à toutes les barques qui passoient journellement d'une rive à l'autre, chargées de grains & d'autres provisions pour l'armée Impériale. Les Vénitiens portèrent leurs plaintes de toutes parts, tant à la Cour de Vienne, pour n'avoir pas usé avec assez de réserve de la condescendance de la République, qu'à celle de France, pour demander réparation de l'insulte qu'ils prétendoient leur avoir été faite par le Chevalier de Forbin, qui commandoit l'armement François. Les Ministres Impériaux ne firent point de réponse positive, ne cherchant qu'à gagner du temps : mais le Comte de Berka, Ambassadeur de l'Empereur auprès de la

1702.

République, loua un gros vaisseau de
1702. guerre Vénitien, pour servir d'escorte aux barques de munitions. Le Chevalier, ayant suivi ce bâtiment pendant la nuit jusques dans le port de Malamocco à la vue de Venise, où il escortoit un convoi des Impériaux, profita de l'obscurité pour l'aborder : il y fit monter deux cents soldats, qui y mirent le feu & se sauvèrent ensuite dans les chaloupes préparées à les recevoir. Il paroît que cette affaire n'eut pas de suite : les Vénitiens continuèrent leurs plaintes, & comme par une fausse politique on vouloit ne pas rompre avec eux, on les amusa de promesses. Ils en firent de même de leur côté, continuèrent toujours à favoriser les ennemis de la France, & par cette conduite clandestine causèrent plus de mal aux deux Couronnes que s'ils eussent été en guerre ouverte avec elles.

Ottieri. Sanvitali.

XIV. Autre sujet de plainte accommodé par le Pape.

Il survint vers le même temps un autre sujet de plainte contre les Vénitiens, peu important en lui-même : mais qui auroit pu occasionner une rupture, si le Pape n'eût interposé ses bons offices entre les Puissances. Deux frères nommés Rizzati, bannis des terres de la République par le Conseil

des Dix, avoient pris parti dans les troupes Françoises, & on leur avoit donné le rang d'Officiers subalternes. Se croyant hors de tout risque, ils eurent l'imprudence d'aller à Venise, & de s'y promener publiquement dans les rues, ce qui fut su de l'Inquisiteur d'Etat. Il les fit arrêter : on instruisit leurs procès pour n'avoir pas gardé leur ban ; ils furent étranglés en prison, & on les pendit entre les colonnes de Saint-Marc, contre l'avis de quelques Sénateurs, plus prudents que le reste du Conseil. Le Monarque François, qui en fut instruit, menaça la République de tout son ressentiment, & l'on eut bientôt porté le fer & le feu sur leurs territoires, sans la médiation du Pape, qui assura Louis XIV que les Vénitiens n'avoient eu aucune intention d'offenser. Sa Majesté Très-Chrétienne, en punissant deux malfaiteurs sujets de la République. Le Sénat écrivit dans les mêmes termes au Monarque, & envoya un Ambassadeur extraordinaire pour être le porteur de la lettre. Le Roi reçut leurs excuses & cette affaire n'eut pas d'autres suites.

1702.

XV. Le Duc de

Si les Vénitiens observoient peu la

neutralité, les Puissances Belligérantes
1702. y manquoient aussi assez fréquemment, en mettant des troupes sur les terres de la République & sur celles des autres Puissances qui se disoient également neutres. Celles du Pape étoient les plus respectées, quoique les deux partis y fissent souvent passer des soldats, quelquefois sous le prétexte d'une nécessité indispensable, d'autrefois en supposant que Sa Sainteté favorisoit l'un au préjudice de l'autre. Le Duc de Parme, que le Pape prétendoit être feudataire du Saint-Siège, reçut garnison Romaine dans Parme & dans Plaisance, ce qui le garantit, au moins pour un temps, des invasions étrangères. La Cour de Vienne, qui prétendoit avoir des droits plus réels sur ce Duché, en marqua quelque mécontentement; mais le desir de ménager le Pape empêcha l'Empereur de faire alors aucun mouvement contre un Prince qui s'étoit mis sous la protection du Pontife.

Parme reçoit une garnison des troupes du Pape.

Ottieri.

XVI. Le Duc de Vendôme, indigné de l'attentat commis contre sa personne, résolut de ne pas épargner un Général qui respectoit si peu les usages reçus en guerre entre les nations policées. Deux

M. de Vendôme fait canoner la maison du Prince Eugène.

ʼeux jours après l'entreprise de Davia, 1702.
Maréchal fit élever une batterie de
ouze pièces de canon sur une hau-
ur, d'où elle pouvoit foudroyer la
aison qu'habitoit le Prince Eugène,
elle commença un feu si terrible,
ıe ce Prince fut obligé de changer
n quartier. Cette maison, celle du
rince de Commerci, & plusieurs au-
es ne furent bientôt qu'un monceau
ruines. Le Duc fit ensuite plusieurs
ouvements, comme s'il eût eu dessein
passer l'Oglio; & Eugène, craignant
our la ville de Bersello, s'y porta en
rsonne; y mit une forte garnison;
essa les travaux qu'il y faisoit faire,
ne négligea rien de ce qui pouvoit
mettre en bon état de défense. Ces
ouvements de part & d'autre étoient
uvent accompagnés d'escarmouches
tre les différents détachements, & *Vie du Prince Eugène.*
troupes des deux Couronnes y
oient presque toujours l'avantage;
ais comme ces détails appartiennent
us à un journal qu'à une histoire gé-
rale, nous ne nous y arrêterons pas,
nous nous bornerons au récit des
ions plus importantes, & plus pro-
es à faire connoître le génie des
néraux.

1702.

XVII. Position des troupes des deux Couronnes.

Conformément à ce qui avoit été résolu à Crémone entre le Roi Catholique & le Duc de Vendôme, l'armée des deux Couronnes fut séparée en deux corps. Le premier, composé de quarante-sept bataillons & de cinquante-sept escadrons, commandés par le Prince de Vaudemont, fut destiné à garder Mantoue, & à veiller sur les Impériaux, qui occupoient le Séraglio, petit pays situé entre plusieurs rivières, au midi de cette ville, où ils avoient une position très avantageuse. L'autre corps, composé de quarante bataillons & de quatre-vingts escadrons, se porta partie à Crémone, & partie à Casal-Maggiore, pour passer le Pô, & établir le siège de la guerre dans le Modenois & du côté de Bersello & de Guastalla, afin de couper la subsistance aux Impériaux. Le pont de Crémone fut rétabli, & l'on fit des augmentations considérables aux retranchements qui le défendoient. Sa Majesté Catholique, peu de jours après son arrivée, y vit passer douze mille hommes d'infanterie & quatre mille de cavalerie, qui alloient prendre poste devant Casal-Maggiore, où l'on établit un nouveau pont, qui servit à y

paſſer le reſte de l'armée aux or-
du Duc de Vendôme. 1702.

: Prince Eugène ne négligeoit au- des moyens qui pouvoient lui ſer- . conſerver le terrein qu'il jugeoit le Général François avoit deſſein aquer. Il fit faire autour de Borgo- e un fort retranchement, capa- de contenir pluſieurs milliers de its, pour défendre la tête du pont avoit établi ſur le Pô, & chargea énéral Solari de la défenſe de Ber- . Il étoit de la plus grande impor- e pour les Impériaux de demeurer res du grand chemin qui conduit orgo-Forte à Regio, ville du Mo- is, en paſſant par Luzara; & le ce Eugène pour le mettre en ſu- , envoya le Général Viſconti à la de trois régiments de cuiraſſiers i-Vittoria, où ſe joignent les deux res ou torrents nommés le Croſ- & le Teſſon. Le deſſein du Prince de faire conſtruire dans l'angle ; forment par leur rencontre un de campagne, où il auroit mis ataillons d'infanterie & deux ré- nts de dragons. Ce poſte lui au- été très avantageux, ayant pour iſes les lits profonds & eſcar-

XVIII. Le Général Viſconti prend ſon poſte à San-Vittoria.

1702. pés des deux torrents; & les troupes y auroient été renfermées dans un triangle, au moyen d'un retranchement de la longueur d'un demi-mille, qu'on devoit tirer d'un torrent à l'autre. Le Comte d'Aufperg, qui commandoit dans Guaftalla, fut chargé de diriger cet ouvrage : mais la lenteur qu'il apporta, fous différents prétextes, à exécuter les ordres du Prince, donna le temps au Duc de Vendôme de renverfer tout le projet par fon activité.

Sanvitali.

XIX. M. de Vendôme fe difpofe à l'attaquer.

Ce Général, inftruit de la pofition des ennemis, & qu'ils n'étoient qu'au nombre de trois mille quatre cents hommes, réfolut de les forcer dans ce pofte avant qu'ils s'y fuffent fortifiés. Après avoir envoyé un Aide-de-camp au Roi d'Efpagne pour faire avancer les troupes que ce Monarque avoit prifes fous fes ordres, M. de Vendôme fe mit à la tête de feize efcadrons, de vingt-quatre compagnies de grenadiers, des gardes ordinaires, & d'un détachement de gendarmes & de chevaux-légers; paffa le Croftolo le 26 de Juillet, & tomba tout-à-coup fur les Impériaux, qui fe confiant en leur fituation, avoient pris fi peu de précautions, que le plus grand nom-

bre de leurs chevaux étoient en pâture. M. d'Albergotti, avec quatre cents carabiniers, six cents hommes des dragons de Lautrec & Dauphin, & les grenadiers d'Auvergne, fut chargé d'attaquer la droite des ennemis, qui occupoit le terrein entre le Crostolo & le grand chemin. M. de Vendôme, accompagné de MM. de Tessé, de Marsin, de Bezons, de las-Torres & de Créqui avec le reste de la cavalerie, prit sur lui l'attaque de la gauche, répandue dans une grande prairie voisine du Tesson, & défendue par une cassine qui bordoit le grand chemin; enfin MM. de Chamillart & de Kercado eurent ordre de s'emparer de cette cassine avec une partie des grenadiers, pendant que les autres feroient un feu continuel sur les rives des deux torrents. 1702.

XX. Les Impériaux sont mis en fuite à San Vittoria.

Les Allemands surpris, n'eurent qu'à peine le temps de monter à cheval, la plus grande partie sans selles, sans bottes & sans armes à feu. Le Duc de Vendôme commença par s'emparer du pont de pierre, qui étoit sur le Crostolo, dans l'espérance que les ennemis ne voyant aucun moyen de se retirer, se rendroient à discrétion,

Mais il fut trompé dans son
1702. Le Général Visconti fit entr
la cassine un assez grand nor
cavaliers démontés pour la c
à coups de carabines ; les a
mirent en bataille, autant qu
sordre où ils étoient le put per
se présentèrent avec intrépidit
des François, & soutinrent
trois charges sans être rom
cassine ne tint pas long-temps
les efforts des grenadiers. M.
dôme pénétra dans la prairie : l
bergotti se fit jour à la droi
les carabiniers & six cents drag
combattirent à pied ; & les All
fatigués d'un autre côté par le
diers qui tiroient sur les bo
torrents, furent bientôt obligés
dre la fuite. Les ponts, trop
pour leur retraite, ne purent
passage qu'à un petit nombre ;
tres furent précipités dans les
d'où il ne s'en sauva que très p
François en tuèrent environ hu
en firent six cents prisonniers,
prirent douze cents chevaux

mais elles ne purent poursuivre les ennemis, parce que le Prince de Commerci vola de Guastalla à leur secours avec le Régiment de Staremberg, soutenu du régiment d'Herbeville & de plusieurs corps d'Impériaux, qui favoriserent la retraite, où plutôt la fuite de ceux de Visconti. Ce Général eut trois chevaux tués sous lui, & fut entraîné par les siens dans le torrent du Tesson, mais il eut le bonheur de s'en retirer. Les Allemands perdirent aussi beaucoup de bagages, & comme ils manquoient de chevaux de recrue, la cavalerie qui fut démontée dans cette action ne leur fut plus d'aucun usage le reste de la campagne. Le Roi d'Espagne sur l'avis qu'il reçut du dessein de M. de Vendôme, s'avança en toute diligence à la tête de quatre cents chevaux; mais il n'arriva que lorsque les Impériaux étoient déja en déroute.

1702.

XXI. Les Impériaux passent le Pô.

L'avantage remporté à San-Vittoria par les troupes des deux Couronnes, quoique peu considérable en lui-même, décida le reste de la campagne en faveur du Roi Philippe. Le Prince Eugène, après la défaite de Visconti, ne se crut plus en sureté dans sa position du Seraglio. Non-seulement il craignit

1702. voir les ordres de son Souverain; on refusa de lui en accorder, & après quelques volées de canon de part & d'autre, il céda à la loi du plus fort, & capitula pour mettre en sureté la vie & les biens des Citoyens. Le premier d'Août, la ville de Modène suivit le même exemple, & le Duc fut très heureux d'avoir eu le temps de se retirer à Bologne, où il se mit sous la protection du Pape. S'il eut été pris dans une de ces places, il est certain qu'il eût payé d'une partie de ses trésors la partialité qu'il marquoit pour le parti de l'Empereur; mais le Souverain s'étant échappé, M. de Vendôme exerça sa vengeance contre ses sujets par les fortes contributions qu'il fit lever dans tout le pays.

XXIII. Il marche à Luzara.

Quoique le Général François fût beaucoup plus actif que ses prédécesseurs, il paroît qu'il n'étoit pas mieux servi en espions, puisque le Prince Eugène eût le temps de faire passer le Pô à toutes ses troupes, presque à la vue du Prince de Vaudemont, sans qu'on en fût instruit dans l'armée des deux Couronnes. Pendant que le Prince Eugène faisoit ce mouvement, M. de Vendôme, qui avoit résolu de le

La ville de Mantoue n'étant plus exposée aux insultes des Impériaux, on fit détruire par des pionniers les ouvrages qu'ils y avoient construits. Le Prince de Vaudemont avec le corps qu'il commandoit se porta sur le Pô au dessous de Borgo-Forte; tira un retranchement entre ce fleuve & la Fossa-Mantuana; fit élever des batteries contre le pont des ennemis, & leur coula à fond plusieurs barques: mais il ne put détruire le pont, parce que le dommage fut promptement réparé, & que l'isle du Pô mettoit à couvert la plus grande partie de ses barques.

1702.

Sanvitale. Ostieri.

XXII. M. de Vendôme s'empare du Modénois.

Le Duc de Modène n'avoit pas suivi l'exemple des autres Princes d'Italie, qui avoient conservé au moins une neutralité apparente, & il s'étoit déclaré trop ouvertement en faveur de la Maison d'Autriche pour que le Duc de Vendôme ne le traitât pas en ennemi. Aussi-tôt que le blocus de Mantoue fut levé, un détachement des troupes des deux Couronnes, commandé par M. d'Albergotti, entra dans ses Etats & se présenta devant Regio. Le Gouverneur, sommé de rendre la place, demanda du temps pour rece-

G v

1702. pour les y bloquer en attendant que le canon fût arrivé ; fit tracer le camp entre la ville & le Zèro, & retourna joindre le Roi d'Espagne.

XXIV. Le Prince Eugène projette d'attaquer l'armée des deux Couronnes.

Il ne se faisoit aucun mouvement dans l'armée des deux Couronnes sans que le Prince Eugène en fût averti : il savoit que cette armée étoit beaucoup plus forte que la sienne, puisqu'il n'avoit que trente-quatre bataillons & soixante & quinze escadrons ; mais il jugea que dans un terrein aussi coupé que celui des environs de Luzara, la cavalerie ne pourroit être presque d'aucun usage, ce qui lui donna la confiance d'attaquer l'armée du Roi d'Espagne, bien loin de songer à reculer devant ce Monarque. M. de Folard remarque que dans tout le cours de cette guerre, on eut de part & d'autre beaucoup trop de cavalerie, dont on ne tira presque point de service, ce qu'on peut appliquer plus particulièrement à l'Italie qu'à tous les autres pays qui furent le théatre de cette guerre. La description que nous allons donner d'après un Auteur Italien, du lieu où fut livrée la bataille de Luzara, prouvera clairement combien il eut été plus avantageux d'avoir un plus

grand nombre de bataillons, & beaucoup moins d'escadrons.

1702.

XXV. Description du lieu où la bataille de Luzara fut livrée.

Au dessous de Luzara, en suivant le chemin qui conduit à Mantoue, on a formé une grande levée pour défendre la campagne des inondations du Pô; mais entre le fleuve & cette levée, on a laissé un espace d'environ un demi-mille, qui s'élargit de plus en plus à mesure qu'on s'éloigne de Luzara. Outre cette chaussée, il y en a une seconde près le lit de la rivière, qui est moins élevée & qui sert à recevoir le premier choc des eaux. Le terrein entre les deux chaussées est bien cultivé, & coupé d'un grand nombre de fossés, la plupart accompagnés d'espèces de parapets, formés de la terre qu'on en a tirée. Presque vis-à-vis de Luzara est une grande isle qu'on appelle de l'Estrade, & plus loin commence le canal du Zèro, qu'on a creusé pour servir à l'écoulement des eaux. Ce canal sort du Pô, & après quelques détours, il retombe dans le fleuve, un peu au-dessous de San-Benedetto, & pour que les eaux ne puissent se déborder dans la campagne voisine de Luzara, on a élevé une digue qui règne

sur tout le bord méridional du Zéro.

1702.

XXVI.

Position des deux armées.

Le Prince Eugène résolut de profiter de cette espèce de retranchement pour surprendre l'armée des deux Couronnes. Il jugea qu'à mesure que les troupes arriveroient, les soldats s'occuperoient à dresser leurs tentes ; que les cavaliers iroient au fourrage, l'infanterie chercher de la paille & de l'eau, & pensa qu'en les attaquant dans le temps où ils seroient presque tous sans armes, il pourroit remporter aisément la victoire. Il supposoit, sans doute, que le Général François n'enverroit pas de coureurs reconnoître les environs du lieu qu'il auroit choisi pour établir son camp, & l'on devoit s'attendre à plus de vigilance de la part de M. de Vendôme. Cependant si l'on s'en rapporte au récit de M. de Feuquières, & au plan qu'il a donné de cette bataille, ce fut par hasard & non par prévoyance qu'on découvrit que toute l'infanterie ennemie étoit couchée le ventre à terre derrière la digue du Zéro. Suivant cet Auteur, cette digue se trouvoit en quelques endroits si proche du front du camp, qu'un Aide-Major ne crut pas en pou-

voir mieux placer la garde qu'en la mettant sur cette digue. Cet Officier y monta par simple curiosité ; mais en portant la vue sur le pays qui étoit au-delà, il vit toute l'infanterie ennemie couchée contre le revers de la digue, & la cavalerie en bataille derrière l'infanterie, ce qui lui fit donner aussi-tôt l'alarme à l'armée des deux Couronnes. Quelque exact que soit ordinairement M. de Feuquières dans ses récits, cette circonstance paroît si incroyable que nous ne pouvons nous persuader qu'il ait rapporté cette affaire sur de bons mémoires. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait eu de la négligence dans la marche de l'armée des deux Couronnes, qui ne croyoit pas être si près de l'ennemi ; mais il ne paroît pas qu'elle ait été au point que le veut faire entendre ce juge sévère de nos Généraux. Le Marquis de Saint-Philippe dit positivement que les coureurs des deux armées se rencontrèrent, & que ce fut par eux que commença le combat. Quoi qu'il en soit, il paroît certain que le Duc de Vendôme fut surpris, & que le Prince Eugène sut, en Général très habile, lui faire perdre tout l'avantage du

1702.

nombre par la position où il le força de combattre. Le même Auteur Italien que nous suivons en grande partie, parce qu'il est très véridique, & qu'il a visité en personne les endroits où se sont passées les actions qu'il rapporte, nous représente la situation de l'armée des deux Couronnes sous la figure d'un Z, dont la ligne supérieure représente une partie de la gauche tournée au Nord, & qui avoit son poste entre le Pô & la grande chaussée : le trait du milieu marque le reste de la gauche, ainsi que le centre tourné à-peu-près vers l'Orient, la ligne d'en bas désigne l'aîle droite qui faisoit face au midi, & qui couvroit Luzara.

702.

...nvitali.

XVII. e Prince ...ène s'a... ce pour ...onnoître

Les troupes des deux Couronnes se préparoient à dresser leurs tentes quand on apprit que les Impériaux étoient de l'autre côté du Zéro, & qu'ils se disposoient à combattre. Le Prince Eugène avoit laissé à la garde des bagages le régiment de Visconti, tous les hussards & quelques vieux corps. Il conduisoit lui-même la première ligne de son armée en suivant les bords du Pô ; le Prince de Commerci étoit à la tête de la seconde, qui marchoit par Tabellano, & M. de

Vaubonne alloit en avant avec un détachement pour reconnoître l'armée des deux Couronnes. Le Prince Eugène joignit en personne ce détachement vers deux heures après midi, & s'avança avec quelques cavaliers, pour voir par lui-même la position de M. de Vendôme. Il trouva que la principale force de son armée étoit derrière la digue & dans les bosquets voisins, ce qui lui fit juger qu'il étoit très difficile de l'attaquer avec succès de ce côté. Cependant il ne changea rien à son plan ; mais il fut obligé de faire halte pour attendre sa colonne de la gauche, ce qui donna le temps à M. d'Albergotti, qui avoit son poste dans les bosquets, de faire abattre des arbres, & d'y former quelques retranchements.

1702.

XXVIII. Ordre de bataille de l'armée des deux Couronnes.

M. de Vendôme fit avancer entre le Pô & la grande chaussée son aîle gauche, composée des brigades de Piémont, de Royal-Vaisseaux & de l'Isle de France, auxquelles il joignit les dragons de Senectere & les troupes du Milanois., qui travaillèrent aussi en hâte à se retrancher. Il fit élever une batterie de six pièces de canon sur la chaussée, & rangea en bataille

sur le terrein qui la bordoit les briga-
1702. des de Grancei & de Sault avec quel-
ques autres corps soutenus par M. de Besons à la tête des régiments de cavalerie de Colonel-Général, Montperoue, Uzès, Bordage, Bourbon, Anjou, Cavaillac & dragons de Savoie. Le Marquis de Créqui & le Comte d'Estaing rangèrent la droite, où l'on avoit joint à l'infanterie qui la composoit neuf cents dragons des régiments de Dauphin, de Lautrec, & d'Estrade, avec quatre cents carabiniers, qui devoient tous combattre à pied. Les Officiers-Généraux furent distribués de façon que MM. de Tessé, de Medavi, de Langallerie & d'Albergotti eurent la conduite de la gauche, & que la droite fut commandée par le Comte de Marsin, le Duc de Villeroi, le Marquis de Praslin & le Comte de Mongon.

XXIX. Ordre de bataille du Prince Eugène.

Le Prince Eugène rangea son armée suivant la disposition de celle des deux Couronnes. Il mit sa droite entre le Pô & la chaussée ; le centre en face de la digue avec le Prince de Commerci à la tête, parce qu'il jugea que les plus grands efforts se feroient en cet endroit, & il donna le comman-

dement de la gauche, qui s'étendoit vers Luzara au Comte de Staremberg & au jeune Prince de Vaudemont. Il fit opposer sur la digue une contre-batterie à celle que M. de Vendôme y avoit fait élever, & donna ses ordres pour que les grenadiers & les dragons à pied commençassent l'attaque, soutenus par la cavalerie, autant qu'il seroit possible de trouver des passages pour la faire avancer. Les Généraux des deux partis ordonnèrent à leurs troupes de ne tirer que lorsqu'elles seroient seulement à quelques pas de l'ennemi, afin de porter des coups plus assurés. 1702.

XXX. Les Impériaux engagent la bataille par le centre.

Vers cinq heures du soir, le Prince Eugène, ayant fini toutes ses dispositions, fait donner le signal de l'attaque par deux coups de canon, & les Allemands du centre commencent à monter sur la digue, d'où ils se pré-cipitent plutôt qu'ils ne descendent dans le camp des Bourbon. Le Prince de Commerci marche avec intrépidité à leur tête, pour les encourager par son exemple ; mais dès la première décharge ce vaillant Général est frappé en même temps de deux balles, dont une lui perce le col & le renverse

sans vie. Un événement aussi facheux
1702. pour les Impériaux les arrête dans leur course : ils demeurent comme en suspens, & le soldat Allemand semble déja se repentir d'avoir franchi la digue qui s'oppose à sa retraite. L'infanterie Françoise les charge à son tour de front, pendant que la cavalerie les prend en flanc, & ils commencent à reculer ; mais les Généraux Bagni & Gutterstein se pressent de traverser la digue fatale avec de nouveaux bataillons ; & se mêlent de si près aux François, qu'à peine chacun trouve assez de place pour enfoncer sa bayonnette dans le corps de son adversaire. Cette arme meurtrière, jointe à la mousqueterie qui tire presque à bout-portant, & au feu de l'artillerie placée sur la digue, détruit en un instant des files entières : personne ne peut reculer : on foule également aux pieds les morts & les blessés pour se porter de nouveaux coups, & à peine connoît-on l'ami d'avec l'ennemi, au milieu du feu, de la fumée & de la poussière. Le Prince Eugène, qui voit chanceler ses troupes, fait encore avancer d'autres corps de dragons & de fantassins pour forcer la

victoire à se déclarer en sa faveur. Les François sont ébranlés ; mais tous leurs Officiers qui forment le premier rang arrêtent les efforts des ennemis comme une barrière impénétrable : s'ils perdent quelques postes, ils les regagnent presqu'aussitôt par un furieux carnage des Impériaux. Les brigades Françoises de Sault, de Grancei & de Perche, avec quelques corps d'Irlandois, sont presque entièrement détruites par les Allemands & les Danois que conduisent les Généraux Bagni & Boinembourg. Ceux qui restent de ces brigades sont forcés de reculer & entraînent par leur poids quelques autres corps ; mais personne ne tourne le dos à l'ennemi, qui ne peut gagner qu'une centaine de pas au prix de la vie de ses meilleurs combattants. Le Comte de Bezons s'avance à la tête de la cavalerie pour rétablir le combat, & les François regagnent leur terrein ; mais ce mouvement séparant l'aîle gauche du centre, il faut toute l'habileté du Duc de Vendôme, la persévérance des troupes qu'il commande, & la présence du Monarque pour empêcher que le désordre ne se mette dans les rangs.

1702.

1702.

XXXI. Etat de la bataille à la gauche de M de Vendôme.

D'un autre côté, le Prince de Lichtenſtein avoit paſſé les boſquets & attaquoit avec la plus grande vivacité les brigades de Piémont, de Royal-Vaiſſeaux & de l'Iſle de France; mais elles furent toujours inébranlables, & le régiment de Piémont en particulier ſoutint le choc avec une bravoure qui fit autant d'honneur aux ſoldats qu'aux Commandants. Le Marquis de Montendre & le Comte de Révél y furent tués avec un grand nombre d'Officiers. M. de Langallerie par ſon exemple, encore plus que par ſes diſcours, maintint toujours l'ordre dans ces vieux corps, qui furent réduits à moitié par le feu des ennemis; mais qui ne ſouffrirent pas cette perte ſans en faire éprouver au moins une auſſi forte aux aſſaillants. Le Prince de Lichtenſtein, qui étoit de ce côté à la tête des Impériaux, y reçut ſept bleſſures, dont il y en avoit pluſieurs de très dangereuſes.

XXXII. Furieux carnage à la droite. La nuit fait ceſſer de combattre.

A la droite, l'armée des deux Couronnes eut d'abord de l'avantage; le Marquis de Créqui & le Comte d'Aubeterre, à la tête des dragons & des carabiniers à pied, ſoutenus par les autres Officiers-Généraux, qui com-

mandoient l'infanterie Françoise, environnèrent la gauche des Allemands, 1702.
& dès le premier choc l'infanterie ennemie, commandée par le Prince de Staremberg, fut mise en désordre, quoique soutenue par les dragons du Prince Eugène. Le Prince Thomas de Vaudemont & le Général Visconti coururent à leur secours avec les cuirassiers, ce qui donna le temps au Prince de Staremberg de rallier ses troupes & de les ramener à la charge. Les gendarmes François ne purent soutenir l'effort des cuirassiers : les dragons d'Eugène pénétrèrent au milieu des carabiniers : ceux d'Herbeville enfoncèrent les dragons Dauphin ; M. de Créqui reçut un coup de feu, dont il mourut le lendemain, & les défilés empêchant la cavalerie Françoise d'agir, le carnage devint aussi horrible à cette aîle qu'à la gauche. Il fut heureux pour les uns & pour les autres que le combat n'eût commencé que vers la fin du jour. On se battoit des deux côtés avec tant d'acharnement que la plus grande partie des deux armées eût été détruite, si la nuit qui survint très obscure, ne les eût obligés de suspendre leurs coups Le Roi

d'Espagne, qui combattoit à la droite, se comporta avec tant de bravoure,
1702. qu'il fallut employer jusqu'à la violence pour l'empêcher d'exposer plus long-temps sa personne, & il ne se retira pour prendre quelque repos que lorsque les ténébres & la lassitude eurent enfin fait cesser le combat, ce qui n'arriva qu'à plus de minuit. Le Duc de Mantoue, qui avoit toujours combattu à côté du Monarque, se jetta sur un peu de paille dans une Eglise voisine, & le Prince Eugène enveloppé d'une casaque, se coucha sur la terre nue, derrière un buisson, après avoir donné ses ordres pour allumer des feux, & faire à la hâte un retranchement, qui fut acheyé au point du jour. Cette interruption calma la fureur des troupes : chacun resta sur son terrein pour ne pas céder le champ de bataille ; & de part & d'autre il parut qu'on ne songeoit plus à attaquer. On se contenta de se canonner réciproquement, ce qui dura encore les deux jours suivants ; mais le Commandant de Luzara, ayant perdu l'espérance d'être secouru par le Prince Eugène, se rendit à discrétion avec sa garnison sur la nouvelle sommation

qui

fut faite. On trouva dans cette
1 gros magasin de farines, d'eau- 1702.
& d'autres munitions.

:un des deux partis prétendit XXXIII.
emporté la victoire à la bataille Les deux partis s'at ribuent la victoire.
ara ; mais on ne peut dire avec
qu'elle ait été gagnée ni par les
ıux, ni par l'armée des deux
nnes, quoique l'on ait chanté
Deum & fait des réjouissances
ux côtés comme si chacun eût
son ennemi. Cette journée fit
nneur infini au Prince Eugène,
t la gloire d'avoir réduit à com-
à avantage égal une armée plus
l'un tiers que la sienne. Il n'y
qu'une parfaite connoissance du
qui pût le mettre en état de
pour attaquer les François un
1 où ils ne pussent s'étendre ni
ir de leur cavalerie. On ne peut
procher à M. de Vendôme sur
duite qu'il tint durant toute
n & sur la présence d'esprit qui
toujours donner des ordres à
s pour soutenir & repousser les
; des Impériaux : mais on est forcé
ıer qu'il manqua de prévoyance
sa marche, ce qui le mit hors
de former une seconde ligne. On

1702. prit beaucoup de précautions tant qu'on fut loin de l'ennemi, & on les négligea toutes quand on en fut proche : il est vrai qu'on ignoroit le mouvement qu'il avoit fait, ce qui est toujours inexcusable dans un Général. On n'est pas d'accord sur le nombre des morts de part & d'autre, ce qui doit faire juger que la perte fut à peu près égale : nous conjecturons des différents Mémoires que nous avons combinés qu'il y eut de chaque côté au moins trois mille hommes tués ou dangereusement blessés. M. de Créqui y reçut un coup de feu, dont il mourut le lendemain, & l'on y perdit de part & d'autre un grand nombre de braves Officiers.

XXXIV. M. de Vendôme s'empare de Guastalla.

Quoique le Roi d'Espagne n'eût pas retiré de la bataille de Luzara tout l'avantage qu'auroit pu lui procurer une action plus décisive, les suites lui en furent très favorables. On jetta des ponts sur le Pô, pour ouvrir la communication entre la grande armée & le corps du Prince de Vaudemont ; & pendant que l'on continuoit à faire face au Prince Eugène, le Comte de Vaubecour, Lieutenant-Général, fut chargé de faire le siège de Guastalla avec douze bataillons & vingt-un es-

cadrons. La tranchée fut ouverte la nuit du 31 d'Août au premier de Septembre, & la place se rendit le matin du 6. On auroit aisément forcé le Général Solari qui y commandoit, à se rendre prisonnier de guerre avec toute sa garnison ; mais M. de Vendôme eut la politique de lui accorder une capitulation, par laquelle il fut réglé que ni Officiers ni soldats ne porteroient les armes pendant deux années contre les deux Couronnes. L'objet du Général François dans cette convention étoit d'obliger ces troupes à sortir d'Italie, pour affoiblir de plus en plus le Prince Eugène, ce qui ne seroit pas arrivé si elles eussent été prisonnières de guerre, parce qu'au moyen du cartel réglé entre les Puissances belligérantes, elles auroient été échangées contre un pareil nombre de prisonniers faits sur les François, soit en Flandre, soit sur le Rhin. M. de Vendôme pensoit très juste pour délivrer l'Italie des Impériaux ; mais il auroit dû ajouter que ces mêmes troupes ne pourroient également servir contre les Alliés des deux Couronnes. Faute de cette précaution, elles repassèrent dans le Tirol, & furent employées avec

1702.

succès par les Impériaux contre
1702. de Bavière, attaché à la Mai
Ottieri. Bourbon.

XXXV. Entreprise téméraire de trois Officiers Impériaux.

Après la bataille de Luzara Officiers de l'armée Impériale f rent une entreprise dont la tém quelque heureuse qu'elle fût, dû être punie par le Général que récompensée, puisqu'il n jamais être permis d'exposer s pre vie ni celle de ses soldats être autorisé suivant les loix guerre. Le Marquis Davia, Pau & le Colonel Ebergeni étant à échauffés par les fumées du vin, en vantant leur courage & le ploits, qu'ils entreprendroient d une course jusqu'à Milan. Ce fut pris d'abord comme une p terie : mais les esprits s'animère à peu : on fit une très grosse ga & ces trois déterminés ne pe point de temps pour se mettre

bords du Pô. Ils traversèrent ce fleuve sur deux ponts de bateaux dont ils s'emparèrent : coulèrent à fond deux barques marchandes, chargées de grains : se rendirent maîtres d'une autre qui transportoit des soieries, & en mirent sur leurs chevaux autant qu'ils en purent commodément porter. Ils marchèrent ensuite à Pavie ; publièrent qu'ils étoient suivis de toute l'armée Impériale, & Davia s'étant présenté sous les murs de cette ville se fit donner une contribution de neuf cents pistoles, en menaçant de mettre tout à feu & à sang si l'on faisoit le moindre retard. De-là il se rendit à la Chartreuse, & fit payer deux mille pistoles aux pieux solitaires qui y faisoient leur séjour. 1702.

XXXVI. Ils entrent dans Milan, & rejoignent ensuite l'armée Impériale.

Les trois Officiers, qui s'étoient séparés pour faire des courses particulières, se réunirent sous les murs de Milan, & se présentèrent devant la porte qu'on appelle de Rome. La milice bourgeoise qui en avoit la garde, prit la fuite, & les Allemands entrèrent en bon ordre, en criant : Vive l'Empereur, & en forçant ceux qu'ils rencontroient à se joindre à leurs acclamations. Les habitants épouvantés

crurent qu'ils alloient éprouver toutes
1702. les horreurs du pillage, commencèrent à fermer leurs boutiques, & prirent la fuite de tous côtés; mais Davia & ses compagnons, bien loin de leur causer aucun dommage, jettèrent au peuple quelques pièces d'argent, ce qui remit le calme dans la ville. Les Allemands ne trouvant aucune résistance se bornèrent à piller quelques caisses chez les Receveurs des impôts, à en déchirer les registres, & à emporter une partie des armes du corps-de-garde, avec les clefs de la porte par où ils étoient entrés. Ils sortirent de Milan dans le même ordre; allèrent à Belinghera, maison de campagne du Gouverneur où ils n'eurent pas la même réserve, & se retirèrent chargés de butin. Ils rentrèrent au camp du Prince Eugène, après un voyage de plus de deux cents milles, dans un pays garni de places occupées par les troupes des deux Couronnes, sans être attaqués ni poursuivis en aucun endroit, quoiqu'ils eussent traversé trois grandes rivières, l'Adda, l'Oglio & le Mincio.

XXXVII. Le Roi d'Esp. Le Roi Philippe, jugeant qu'il ne se feroit plus cette année aucune opé-

tation importante en Italie, résolut de reprendre la route de ses Etats. Il quitta l'armée le 2 d'Octobre, après avoir donné des marques éclatantes de sa générosité à M. de Vendôme & aux principaux Officiers. Il fut escorté par le Comte de Rouci avec mille cavaliers François, & par M. de Chamillart à la tête de huit cents grenadiers, qui l'accompagnèrent jusqu'à Milan. Il y donna de nouvelles preuves de sa libéralité; y demeura plusieurs semaines, & y reçut une magnifique ambassade envoyée par la République de Venise. Les Sénateurs Frédéric Cornaro & Charles Ruzzini, chargés de cet emploi honorable, complimentèrent le Monarque, & l'assurèrent du respect & de l'attachement de la République. Philippe, qui savoit jusqu'à quel point il pouvoit compter sur leur sincérité, les assura également de sa bienveillance & de son amitié. Il prit ensuite la route de Gènes, fut reçu par six députés à son arrivée dans les Etats de cette République, & les Génois le défrayèrent splendidement avec toute sa suite, tant qu'il resta sur leurs terres. Ils avoient eu le soin d'envoyer dix mille

1702.

pagne retourne dans ses Etats.

pionniers pour applanir la route au
1702. travers de l'Apennin, & pour faire des ponts aux endroits qui pouvoient être inondés par la chûte des torrents. Le Roi fit ce voyage à cheval, malgré l'incommodité continuelle d'un vent impétueux qui souffloit alors. Il logea hors de la ville dans le palais du Duc de Saint-Pierre, où il reçut les respects des principaux Membres de la République avec le Doge à leur tête. Il resta cinq jours dans ce palais, & entra incognito dans la ville, dont il visita les différentes parties & marqua beaucoup de vénération pour le Chef de S. Jean-Baptiste que les Génois, ainsi que plusieurs autres nations, prétendent posséder. On lui proposa d'assister à la représentation d'un opéra, & à un bal qu'on devoit donner ensuite dans le palais du Doge; mais il répondit qu'après avoir eu la dévotion de visiter la précieuse rélique du Précurseur de Jesus-Christ, il ne croyoit pas convenable d'employer le reste du jour à des amusements profanes. Le 16 il s'embarqua sur une felouque, dont le Duc de Tursi tenoit le timon; & elle le conduisit à l'escadre des galères Françoises, commandée par le Mar-

quis de Folleville, qui accompagna le Monarque jusqu'à Antibes, où il arriva le 18. Il continua sa route par terre; demeura à Marseille jusqu'au premier de Décembre; passa par Aix, Arles, Nismes, Montpellier, Narbonne, & arriva le 12 à Perpignan. Entré dans ses Etats, il ne marcha plus qu'à petites journées, la saison étant très mauvaise, & il arriva enfin à Madrid le 27 de Janvier.

1702.

Sanvitali. S. Philippe.

XXXVIII. M. de Vendôme prend Borgo-Forte & Governolo. Fin de la campagne en Italie.

Après que le Roi d'Espagne eut quitté le camp, M. de Vendôme ne demeura pas long-temps dans la même position. Il avoit déja essayé inutilement de s'emparer de Borgo-Forte, & pour mieux y réussir, en attirant le Prince Eugène d'un autre côté, il publia qu'il alloit passer dans la Mirandole. Le Comte de Tessé fut chargé d'attaquer un côté de Borgo-Forte avec un détachement de la garnison de Mantoue, pendant que M. de Langallerie l'investissoit de l'autre, & que deux galiotes, chargées de grenadiers, fermoient le passage de la rivière. Le Prince Eugène, averti de cette entreprise, donna ordre au Comte de Staremberg d'y porter du secours; mais le Commandant s'étoit rendu prison-

nier de guerre avec sa garnison avant
1702. que ce Général pût arriver. M. de Vendôme attaqua ensuite Governolo, que le Prince ne put défendre, quoiqu'il fût presque vis-à-vis sur l'autre bord du fleuve. Le Commandant, se voyant hors d'état de résister, brûla les magasins que les Impériaux avoient rassemblés dans cette place, & l'abandonna ensuite. Le Prince fut également forcé de quitter plusieurs postes importants, parce que son armée souffroit beaucoup de la disette des fourrages. Il la rassembla en entier sous les murs d'Ostiglia où il établit son camp, résolu d'attendre que les troupes des deux Couronnes entrassent en quartier avant d'y mettre les siennes. Enfin M. de Vendôme ayant distribué ses troupes à Guastala, à Modène, à Régio, à Mantoue, à Crémone, à Pavie & dans les autres villes & postes qu'elles devoient occuper pendant l'hiver, le Prince sépara également les siennes, & reprit la route de Vienne, où il arriva le 8 de Janvier.



CHAPITRE V.

§. I. *Le Comte de Marlborough est nommé Général des Alliés.* §. II. *Portrait du Comte de Marlborough.* §. III. *Le Duc de Wolfembuttel est forcé de prendre le parti de l'Empereur.* §. IV. *Plaintes des Impériaux contre l'Electeur de Cologne.* §. V. *Ils font le siège de Keiserswert.* §. VI. *Belle défense des assiégés.* §. VII. *Ils obtiennent une capitulation honorable.* §. VIII. *La place est démantelée.* §. IX. *On manque à battre les ennemis dans le Brabant.* §. X. *Le Duc de Bourgogne arrive à l'armée.* §. XI. *Projet de M. de Boufflers pour surprendre les ennemis.* §. XII. *Ils s'en garantissent par leur activité.* §. XIII. *M. de Boufflers manque son projet.* §. XIV. *Combat de Nimégue. Belle retraite des ennemis.* §. XV. *Stratagème d'un corps de maraudeurs François.* §. XVI. *Le Comte de Marlborough prend le commandement de l'armée ennemie.* §. XVII. *Venloo pris par les Alliés.* §. XVIII. *Entreprise manquée sur Hulst.*

§. XIX. *Perte de Stewenswert & de Ruremonde.* §. XX. *Les ennemis s'emparent de la ville de Liége.* §. XXI. *Ils se rendent maîtres de la citadelle.* §. XXII. *Les ennemis sont repoussés à Rhinberg.* §. XXIII. *Le Comte de Marlborough manque d'être pris par les François.* §. XXIV. *Précaution de Louis XIV pour la défense de l'Alsace.* §. XXV. *Ligue formée contre la Maison de Bourbon.* §. XXVI. *Guerre sur le Rhin. Le Prince de Bade commande les Impériaux.* §. XXVII. *Description de Landau.* §. XXVIII. *Le Prince de Bade en forme le siège.* §. XXIX. *Il s'en empare après une vigoureuse résistance.* §. XXX. *L'Electeur de Bavière surprend la ville de Ulm.* §. XXXI. *Manifeste de l'Electeur.* §. XXXII. *L'Empire déclare la guerre à la France.* §. XXXIII. *Progrès de l'Electeur.* §. XXXIV. *L'Empereur fait ses efforts pour l'attirer dans son parti.* §. XXXV. *Le Prince de Bade forme le blocus du Fort Louis.* §. XXXVI. *Les François fortifient Hunningue.* §. XXXVII. *M. de Villars établit un pont sur le Rhin.* §. XXXVIII. *Les François s'emparent de Neubourg.* §. XXXIX.

Le Prince de Bade abandonne ses lignes. §. XL. *Bataille de Fridlingue. La cavalerie Allemande est mise en déroute.* §. XLI. *Le Prince de Bade se retire. Perte des deux côtés.* §. XLII. *Suites de cette victoire.* §. XLIII. *L'Electeur de Cologne se joint aux François.* §. XLIV. *Succès du Comte de Tallard.*

1702.

I. Le Comte de Marlborough est nommé Général des Alliés.

LA mort du Roi Guillaume, & l'avénement de la Reine Anne au Trône de la Grande-Bretagne, ajoutèrent de nouvelles forces à la ligue formée contre la Maison de Bourbon. Les Anglois avoient marqué assez d'ardeur du vivant de ce Monarque pour favoriser les prétentions de la Maison d'Autriche; mais ils étoient tellement convaincus de l'ambition de Guillaume, qu'ils appréhendoient qu'un jour à venir il ne fît servir à l'oppression de leurs libertés les troupes qu'ils lui mettoient en main pour abaisser la puissance de leurs rivaux. Ces craintes s'évanouirent à la mort du Roi, & la nation n'ayant rien à redouter de la Princesse qui lui succédoit, se livra sans réserve à son ancienne inimitié contre la France. Le Parlement accor-

da à la Reine les secours les plus abon-
1702. dants, tant en hommes qu'en argent, pour pousser vigoureusement la guerre; & Anne, qui, sans avoir intention d'élever à la Royauté son mari le Prince George de Dannemarck, comme avoit fait la Reine précédente, vouloit cependant le favoriser, déclara ce Prince Généralissime de toutes les troupes de terre de la Grande-Bretagne, en même temps qu'elle le nomma Grand-Amiral d'Angleterre. Non contente de ces marques de distinction, elle proposa de le mettre à la tête des armées combinées de la Grande-Bretagne & des Provinces-Unies; mais elle rencontra une forte opposition de la part des Etats-Généraux. Ils craignirent que ce choix ne causât quelque ombrage au Roi de Suède Charles XII leur allié, qui n'auroit vu qu'avec peine le Prince Danois, revêtu du Commandement, & ils jugèrent aussi que si ce Prince devenoit chef de l'armée, l'autorité de leurs députés seroit totalement éclipsée. Déterminés par ces raisons, ils éludèrent avec adresse la demande de la Reine, & la supplièrent de faire tomber son choix sur un Général Anglois, qui seroit également agréable aux deux

1702.

ns. Après quelques délais elle pro-
le Comte de Marlborough, acceptèrent avec joie, connoiſ- *Sanvitali.*
la haute intelligence de ce Sei-
, & ſon génie dans la conduite
ffaires.

II. Portrait du Comte de Marlborough

n Churchill, Comte de Marlbo-
, étoit un de ces eſprits inſi-
s qui ſavent ſe plier au génie
rinces dont ils veulent gagner la
nce. Si Jacques eût régné plus
temps, le Comte eût peut-être
é dans le ſein de l'Egliſe Catho-
; mais il fut des premiers à aban-
er ce Monarque dans le temps de
volution. Il parut alors zélé par-
de l'Egliſe Anglicane, & ſut de-
varier ſes principes entre les diffé-
partis qui partagent l'Angleterre,
ſe prêter à celui qui fut embraſſé
Reine Anne. Par cette conduite,
angements arrivés dans le Gou-
ment de la Grande-Bretagne n'al-
nt point ſa faveur; il la conſer-
galement ſous les trois règnes.
mme s'étant emparée de l'eſprit
nouvelle Souveraine, on peut
que ce fut lui qui gouverna réel-
t l'Angleterre juſqu'au temps où
iteur de cette même favorite l'en-

traîna dans ſa diſgrace. Le bonheur
1702. accompagna toujours ſes armes, &
après avoir commandé chaque année
les troupes alliées avec ſuccès pendant
le cours de l'été, il faiſoit briller également
ſes talents pour la négociation
durant le repos de l'hiver. Les Anglois
l'ont comparé à Céſar; mais les meilleurs
juges des exploits militaires ne
lui ont pas été auſſi favorables, &
quoiqu'ils n'aient pas refuſé de le mettre
au nombre des grands Généraux,
ils ont marqué beaucoup plus d'eſtime
pour Guillaume preſque toujours malheureux,
que pour Marlborough, accompagné
de la victoire. Il eſt vrai
qu'il battit de très habiles Commandants;
mais ce fut moins par la ſupériorité
de ſes talents, que parce qu'il
eut toujours l'avantage de pouvoir
ſaiſir le moment favorable, ſans être
aſſujetti à aucune gêne, pendant que
ſes adverſaires ne pouvoient faire un
pas ni engager une action ſans avoir
reçu les ordres d'une Cour éloignée,
où ceux qui s'étoient emparés de l'eſprit
du Monarque étoient plus propres
à diriger le Gouvernement de Saint-Cyr
que la conduite des armées. Marlborough
ſavoit oppoſer à l'ardeur tu-

multueuse & bouillante des François, cette présence d'esprit tranquille & mesurée, qui dans un combat sembloit le transporter au-dessus du champ de bataille, d'où il portoit un coup-d'œil infaillible sur les deux armées, & prenoit ensuite l'unique parti qui pouvoit assurer la victoire à celle qui agissoit sous ses ordres. Son avarice excessive n'étoit pas propre à lui concilier l'affection de ses inférieurs, mais il lui suffisoit d'en être craint & estimé, & ses premiers succès lui assurèrent tellement la confiance des troupes, qu'elles crurent toujours marcher à la gloire en combattant sous ses étendards.

1702.

III. Le Duc de Wolfembuttel est forcé de prendre le parti de l'Empereur.

Les avantages remportés par le Prince Eugène dans sa première campagne en Italie contribuèrent en grande partie à faire déclarer guerre de l'Empire, celle que Léopold & ses Alliés faisoient à la Maison de Bourbon. Il y eut cependant plusieurs Membres de ce grand corps qui s'y opposèrent, particulièrement les deux Electeurs de Bavière & de Cologne, ainsi que le Duc de Wolfembuttel. Ce dernier, qui avoit fait son accord avec la France, leva dans ses Etats au commence-

ment de l'année un régiment pour le
1702. service des deux Couronnes. L'Empereur en fut averti & lui en marqua son ressentiment; le Duc voulut s'excuser, en disant que c'étoit pour sa propre défense qu'il levoit des troupes, parce qu'étant voisin de la France, il se trouvoit le premier exposé aux coups de cette Puissance quand elle étoit en guerre avec l'Empire. Léopold, trop bien instruit de la vérité pour se contenter de cette raison spécieuse, obligea ce Prince à faire passer le nouveau régiment dans les troupes Impériales,
Ottieri. & pour plus de sureté, il donna l'administration du Duché à Rodolphe, oncle du Duc regnant.

IV. Plaintes des Impériaux contre l'Electeur de Cologne.

L'Empereur, voulant intimider les Princes qu'il ne pouvoit gagner, fit menacer l'Electeur de Cologne d'être mis au ban de l'Empire, & d'être privé de sa dignité & de tous ses biens & honneurs, s'il ne rompoit sans délai toute correspondance avec la France & l'Espagne; s'il ne faisoit sortir les troupes Françoises de Cologne & de Liège; enfin s'il ne rendoit la liberté au Doyen de cette dernière ville, qu'il avoit fait arrêter, parce que ce Doyen avoit voulu soulever la bourgeoisie contre

les troupes Françoises. L'Electeur publia en réponse une lettre circulaire, adressée aux Princes d'Allemagne ; mais bien loin qu'elle produisît quelque effet favorable à ses intentions, une partie de ses Conseillers & des Officiers de ses troupes l'abandonnèrent, & se retirèrent de son service, après avoir reçu les lettres avocatoires que fit publier la Cour de Vienne. L'Electeur en porta ses plaintes à la Diète de Ratisbonne, où il représenta l'injure faite en sa personne à tout le Collège Electoral, que Léopold traitoit plutôt en Monarque absolu qu'en chef d'un corps indépendant. La réponse de la Diète ne fut pas plus satisfaisante, & elle prétexta son mécontentement sur ce que l'Electeur avoit introduit des troupes étrangères dans ses Etats. Il allégua en vain que ces troupes devoient être regardées, non comme étrangères, mais comme auxiliaires du cercle de Bourgogne ; cette distinction ne fut point écoutée. A l'égard de l'affaire du Doyen, on la remit quelque temps après à l'arbitrage du Pape.

1702.

V. Ils font le siège de Keiserswert.

Après cette déclaration, les Alliés résolurent de traiter l'Electeur de Cologne en ennemi, & de commencer

1702. les opérations de la campagne par le siège de Keiserswert qu'il avoit livré aux François. Le Prince de Nassau-Sarbruk fut chargé de cette entreprise, en vertu d'une commission qui lui donnoit le titre de Maréchal-de-Camp des armées de l'Empereur, & de Commandant des troupes auxiliaires de Sa Majesté Impériale. Cette place, située sur la rive droite du Rhin, avoit pour défenses extérieures quatre ravelins, un bon chemin couvert & plusieurs redoutes avancées. Le Marquis de Blainville qui y commandoit, avoit une garnison de trois mille hommes, & pendant le siège il reçut divers secours des troupes Françoises, qui s'avancèrent de l'autre côté du fleuve. La place fut bloquée le 15 d'Avril, & l'on ouvrit la tranchée la nuit du 18 au 19. Dès le 21 M. de Blainville fit une sortie, où il tua un grand nombre d'ennemis, & perdit seulement cinquante hommes. Le 24 le Prince d'Anhalt-Dessau attaqua une isle fortifiée qui est au milieu du Rhin: les François s'y défendirent vigoureusement; mais la supériorité des ennemis les obligea de se retirer dans une redoute située à l'extrémité de l'isle. Le Prince les y

ımer, & les ſoldats qui craigni-
ıu'on ne leur accordât pas de 1702.
ier s'ils faiſoient une plus longue
nce, ſe mutinèrent & paſſèrent
nnemis. Les Officiers abandonnés
ırs troupes ſe mirent dans un ba-
ɔour gagner le corps de la place;
ı d'une batterie des Impériaux les
rſa dans le fleuve, & ils y péri-
:ous, à l'exception d'un ſeul, qui
bonheur de ſe ſauver à la nage.
action fit périr beaucoup de ſol-
'rançois, parce qu'on fit un feu
'if de la place ſur ceux qui déſer-
t; mais elle coûta auſſi fort cher
ennemis.

de Tallard, qui avoit le com- VI.
ement des troupes qu'on appel- Belle défenſe
u Cercle de Bourgogne, s'avança des aſſiégés.
. rive gauche du Rhin, & fit en-
par un pont de bateaux un ſe-
; d'hommes & de munitions dans
ce. Les ennemis y jettoient jour
ıit une quantité prodigieuſe de
ɔes; mais ils furent obligés d'aban-
er une de leurs attaques, ne pou-
tenir contre le feu terrible des
ries que M. de Tallard avoit fait
r de l'autre côté du Rhin. Le 4 de
ın ouvrage détaché fut attaqué

par les troupes de Prusse, & emporté
1702. après la défense la plus opiniâtre, dans laquelle les assaillants ne firent aucun quartier aux François qui se trouvèrent exposés à leurs coups. M. de Tallard fit entrer le même jour sept cents hommes dans la ville pour remplacer les malades & les blessés qu'on en retira sur les bateaux qui entretinrent toujours la communication entre son camp & les assiégés. Tout le mois de Mai se passa à employer de part & d'autre les moyens d'attaque & de défense que mettent en usage les plus habiles Commandants. M. de Blainville fit faire de fréquentes sorties, & combla plusieurs fois une partie des travaux des ennemis; mais les François perdirent trois bateaux chargés de soldats, dont les cables furent rompus par le feu des batteries Prussiennes, ce qui les força d'aborder dans une isle où ils furent tous faits prisonniers.

VII. Ils obtiennent une capitulation honorable.

Le premier de Juin, les Impériaux joignirent de nouvelles batteries aux anciennes, & commencèrent à foudroyer la place avec quarante-huit pièces de canon & trente mortiers. Le 9 ils attaquèrent le chemin cou-

un ravelin, dont ils se rendi-
ıîtres après y avoir eu quatre 1702.
'ingt - quatre soldats tués &
cents blessés, entre lesquels
un grand nombre d'Officiers.
: 15 M. de Blainville voyant
ennemis avoient reçu de nou-
renforts; que la place n'étoit
: plus qu'un monceau de pier-
ı'elle étoit ouverte de tous les
ar le feu terrible des Impériaux,
ne plus longue résistance expo-
es troupes à être passées au fil
ée, battit la chamade, & mal-
: état fâcheux, il ne se rendit
: la capitulation la plus hono-
Les principaux articles furent,
s assiégeants raseroient eux-
le reste des fortifications de la
& donneroient des ôtages, qui
ient rendus que lorsque les In-
rs François se seroient assurés de
tion de cet article; que la gar-
ortiroit avec armes & bagages,
ièces de canon, deux mortiers,
ınitions pour six coups chacun,
e coups pour chaque soldat:
trésor sortiroit en sureté avec
corte, & qu'on se rendroit ré-
ıuement les prisonniers, mais

non les déserteurs. Ce fut ainsi que les
1702. Impériaux firent la conquête d'un amas de ruines dont ils ne pouvoient retirer aucune utilité, & qui leur coûta sept à huit mille hommes pendant cinquante-neuf jours de tranchée ouverte. M. de Blainville fut récompensé par le poste honorable de Lieutenant-Général des armées du Roi.

VIII. La Place est démantelée.

Tout ce qui restoit des défenses de Keiserswert fut détruit peu de jours après la sortie des François, conformément au premier article de la capitulation, malgré la protestation & les remontrances que fit l'Evêque de Raab de la Maison de Saxe, en qualité de Grand-Prévôt de l'Eglise Métropolitaine de Cologne. Les droits de cette Eglise étoient fondés sur ce que l'Empereur Charles IV avoit engagé cette ville à Adolphe, Duc de Clèves, & que le frère d'Adolphe, nommé Ghérard, l'avoit vendue en 1399 à l'Archevêque de Cologne pour la somme de cent mille florins, laquelle vente avoit été confirmée en 1466 par Jean, Duc de Clèves, au moyen d'un échange contre Soest & Santon. On répondit (Ottieri.) avec respect à l'Evêque, mais on n'eut aucun égard à sa protestation, & rien ne

ne resta sur pied des fortifications de Keiserswert.

1702.

IX. On manque à battre les ennemis dans le Brabant.

Pendant le siège de cette place, M. le Duc de Bourgogne, que le Roi avoit nommé Général de l'armée des Pays-Bas, passa dans le Brabant, où il fut précédé par M. de Boufflers. Les Hollandois, sous le nom d'Auxiliaires de l'Empereur, avoient déja commis tant d'hostilités, qu'il fut résolu de les traiter à l'avenir en ennemis. Le Maréchal ayant rassemblé environ vingt mille hommes des garnisons de la Gueldres Espagnole, décampa de Wachtendonck le 25 d'Avril, & avec autant de secret que de diligence, il arriva le 27 à la vue du Comte de Tilli, qui étoit campé à Xanten, où il commandoit un gros corps de troupes Hollandoises. Si M. de Boufflers les eût attaquées en arrivant, il est vraisemblable que dans la première surprise, elles eussent été défaites ou forcées de se rendre à discrétion; mais il laissa échapper un moment si précieux, & remit l'attaque au lendemain, quoiqu'il y eût encore assez de jour pour la faire. Le Comte de Tilli profita du temps qu'on vouloit bien lui donner, décampa pendant la nuit, & ne laissa

1702. au Général François que le chagrin d'avoir fatigué inutilement ses troupes par une marche forcée. Il y eut seulement une légère escarmouche avec l'arrière-garde des ennemis, qui ne firent que très peu de perte. Cette première faute parut décider le reste de la campagne, pendant laquelle il ne se passa rien de bien important de ce côté, où même les combats de parti furent presque toujours au désavantage des François.

X. Le Duc de Bourgogne arrive à l'armée.

Les hostilités répétées des Hollandois obligèrent le Monarque François à porter ses plaintes aux Etats-Généraux : il n'en reçut point de réponse satisfaisante, & il donna ordre le 22 d'Avril à tous ses sujets de les traiter en ennemis. Ils avoient formé trois corps: l'un sous les ordres du Général Coëhorn pour garder la Flandre ; un dans le Brabant commandé par le Comte d'Athlone, & celui du Comte de Tilli, qui se réunit au second à une lieue de Trèves, après que M. de Boufflers eut manqué son entreprise. M. le Duc de Bourgogne joignit l'armée le 3 de Mai, & M. de Boufflers qui formoit de grands projets, mais qui n'étoit pas toujours heureux dans l'exécution,

: rendre l'arrivée du Prince
ıte par la ſurpriſe de Nimègue. 1702.
ıit des intelligences dans cette
dont la priſe eût été d'autant
rantageuſe qu'elle eſt la capitale
Gueldres inférieure. Si les Fran-
en fuſſent emparés, il auroit été
e au Prince de Naſſau d'achever
ge de Keiſerſwert qu'il faiſoit
, mais l'activité des ennemis &
ouverte qu'ils firent des intelli-
;, rompirent entiérement le pro-
Maréchal.

ſi-tôt que le Duc de Bourgogne XI.
ivé au camp, il donna des preu- Projet de M. de Boufflers
:latantes de ſa capacité, de ſa pour ſurprendre les ennemis.
, & d'une attention infatigable,
: nous ne rapportons qu'après
teurs étrangers, qui en ont parlé
es plus grands éloges. Il fit la
de ſon armée, qui étoit d'envi-
ıarante mille hommes, après que
ps de M. de Tallard y eut été
Le projet du Prince, ou plutôt
réchal qui lui ſervoit de guide,
l'attaquer les Comtes d'Athlone
Tilli, campés à Clarembec ſous
:. On ne pouvoit aller à eux ſans
ſer un grand bois qui étoit en
: leur camp, & qui s'étend de-

puis la Meuse jusqu'à Clèves. Il n'y
1702. avoit dans ce bois que quelques défilés très étroits, & outre cette défense naturelle, leurs Généraux firent tirer deux grands retranchements à droite & à gauche. Le Maréchal envoya plusieurs détachements pour reconnoître les passages dont il étoit peu instruit. Sur leur rapport, il résolut de prendre entre la Meuse & la forêt, & d'occuper la hauteur de Mook voisine de cette rivière, d'où il auroit été à portée de prendre les ennemis en flanc, & de surprendre Nimègue. Les ordres furent donnés en conséquence de ce plan, pour que l'armée Françoise se mît en marche le 9 de Juin à six heures du soir.

XII. Ils s'en garantissent par leur activité.

Le Marquis d'Alègre marchoit en avant avec douze cents cavaliers & cinq cents grenadiers. Il s'avança en grande diligence, suivant toujours la Niers entre Goch & Genap : força quelques passages qui furent assez mal défendus, & s'empara avec très peu de perte de la hauteur de Mook. Le Duc de Bourgogne suivit le Marquis avec toute l'armée Françoise ; mais le Comte d'Athlone, qui avoit pénétré le dessein du Maréchal, prit de si justes

res qu'il mit également en ſureté,
troupes & la ville de Nimègue. 1702.
oit voulu prévenir les François
emparant le premier de la hau-
de Mook, & il y avoit envoyé
énéral Roo à la tête de mille ca-
's, ſoutenus par mille autres que
ıandoit le Duc de Wirtemberg.
le doute de la réuſſite, il leur
ordonné, s'ils trouvoient que
rançois fuſſent maîtres de la hau-
de rejoindre le gros de la cava-
qu'il conduiſoit lui-même, & qui
ivoit de près. Il ordonna à ſon
terie de marcher ſans perdre de
s à Nimègue par le chemin le plus
, qui étoit celui de Groensbeck,
ınt qu'il couvriroit leur marche
: mouvement de ſa cavalerie. Le
de Wirtemberg trouva que les
ois etoient en poſſeſſion de la
ur de Mook: il rejoignit le Comte
lone; ils ſe retirèrent enſemble
eur infanterie, & prirent la route
imègue, toujours en ordre de
le & bien diſpoſés à combattre.
énéral François, inſtruit de leurs
'ements, détacha le Duc de Gui-
ıvec le régiment de Colonel-
ral, dragons, & une brigade de

Carabiniers pour joindre au corps du
1702. Marquis d'Alègre. Cet Officier suivoit toujours les hauteurs d'où il voyoit toute la marche des ennemis, sans qu'ils pussent connoître ses forces, & ils le croyoient soutenu de toute l'armée Françoise, quoiqu'elle fût encore éloignée. Le Duc de Bourgogne animé du desir de combattre, gagna au galop la tête de l'avant-garde après avoir donné ordre à l'artillerie & à l'infanterie de faire la plus grande diligence. Il fut joint par le Duc du Maine à la tête de la cavalerie de la gauche de la première ligne, & l'on commença aussi-tôt à escarmoucher, en chargeant en queue les troupes des Alliés, qui soutinrent le choc avec intrépidité pendant toute la marche.

XIII. M. de Boufflers manque son projet.

Un peu plus de diligence dans l'exécution du projet de M. de Boufflers l'eût vraisemblablement fait réussir. Suivant son plan, M. de Tallard, qui avoit décampé de devant Keiserswert, devoit se joindre au gros de l'armée pour attaquer à la gauche, pendant que M. de Caraman attaqueroit de front : mais on ne connoissoit pas assez le terrein ; & l'on fut arrêté par un défilé, où la tête de l'armée Fran-

çoise auroit été en grand danger, si les ennemis eussent songé à autre chose qu'à se retirer. On pouvoit le passer pendant la nuit du 10 au 11, & on les auroit infailliblement devancés à Nimègue; mais soit qu'on craignît de trop fatiguer les troupes, soit qu'on n'osât pas s'exposer pendant les ténébres dans un pays couvert de bois, on perdit encore ce temps précieux, & l'on manqua les deux objets que le Maréchal avoit eu en vue. M. de Quincy, qui semble n'avoir écrit son histoire militaire du règne de Louis le Grand que pour faire le panégyrique de tous les Généraux François, & pour amuser plutôt que pour instruire, fait avec raison l'éloge du projet; mais il ajoute ingénument que *ce projet étoit beau & eût été bien exécuté si les ennemis avoient attendu.*

1702.

XIV. Combat de Nimègue. Belle retraite des ennemis.

Nimègue n'étoit nullement en état de refuser ses portes à l'armée Françoise, si elle se fût présentée avant l'arrivée du Comte d'Athlone. Il n'y avoit pas une seule pièce de canon sur les remparts, & les bourgeois marquèrent la plus grande crainte quand ils apprirent qu'on marchoit contre eux. Les artisans, la populace & même

1702. les femmes travaillèrent avec une activité surprenante à porter des caissons, & à conduire l'artillerie à force de bras. L'arrivée du Comte les mit en sureté, mais elle ne diminua rien de leur ardeur, & au défaut de canonniers, les habitants de Nimègue en firent le service avec autant d'adresse que s'ils y eussent été exercés toute leur vie. L'infanterie entra dans la ville, & la cavalerie avec le Général à la tête demeura devant les ouvrages extérieurs. M. le Duc de Bourgogne rangea lui-même ses troupes en bataille devant le glacis, & l'on éleva à la hâte trois batteries de trente pièces de canon, qui incommodèrent beaucoup les ennemis. L'infanterie Françoise, qui tiroit par pelotons, les fit également souffrir; mais ils répondirent avec autant de bravoure, & il ne fut pas possible de les entamer. Le Comte d'Athlone réussit à faire rentrer toute sa cavalerie en défilant par la droite & la gauche de la ville, traversa le Vahal; & les François, qui n'avoient pas intention de former un siège, se retirèrent dans le camp que les ennemis venoient de quitter. La perte des Alliés fut de mille à douze cents hommes, & celle des

François d'environ trois cents. Ils ravagèrent les environs de Nimègue, d'où ils emmenèrent une grande quantité de bestiaux, & se saisirent de cent charriots de munitions, ainsi que d'une grande quantité de bagages qui n'avoient pu suivre la marche de l'armée. M. le Duc de Bourgogne marqua dans cette action la plus grande fermeté, & une présence d'esprit admirable, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans, & que ce fût la première fois qu'il vît le feu. Il fut bien secondé par M. le Duc du Maine, qui étoit alors âgé de trente-deux ans, ainsi que par le Marquis d'Alègre, & le Comte de Duras, qui se distinguèrent dans cette affaire. Du côté des ennemis, le Comte d'Athlone se fit un honneur infini par l'activité & la bonne conduite avec laquelle il prévint & fit manquer les desseins des François.

1702.

XV. Stratagême d'un corps de Maraudeurs François.

Pendant le temps que les deux armées demeurèrent dans l'inaction après le combat de Nimègue, des maraudeurs de celle de France firent une tentative infructueuse pour s'emparer du fort de Schenck. N'ayant pu y réussir, ils se séparèrent en deux corps, dans l'un desquels se mirent tous ceux qui

1702. savoient bien parler hollandois. Ils feignirent de se rencontrer près du château de Binert, où les gens du pays avoient retiré leurs effets les plus précieux. Après plusieurs décharges sans balles qu'ils firent les uns sur les autres, les prétendus Hollandois, dont plusieurs s'étoient laissé tomber comme morts, feignirent de prendre la fuite, & une partie vint aux portes du château, en criant qu'on leur sauvât la vie. Le Gentilhomme qui y demeuroit eut pitié de ceux qu'il croyoit ses compatriotes : il leur ouvrit les portes, & les reçut dans le château. Ils s'en emparèrent aussitôt, & y introduisirent ceux qui avoient paru leurs ennemis. Ils y pillèrent pour plus de quatre cents mille livres d'argent ou d'effets, mais le maître se sauva en se jettant à la nage dans les fossés qui étoient pleins d'eau.

XVI. Le Comte de Marlborough prend le commandement de l'armée ennemie.

Le Comte d'Athlone, après avoir mis Nimègue en sureté, & y avoir laissé une garnison suffisante, alla camper près du fort de Schenck. Il y fut joint par le Comte de Marlborough, qui vint prendre le commandement de l'armée le premier de Juillet, & demeura dans l'inaction jusqu'au 26,

qu'il traversa la Meuse sur trois ponts aux environs de Grave, avec un gros corps d'artillerie. Il passa ensuite à gué la rivière d'Aa pour entrer dans le Brabant & dans le pays de Liège, où il démolit le château de Gravenbroeck. Le premier d'Août, il établit son camp à Brugel, entre Hamont & Peer, à très peu de distance de celui des François, qui avoient passé la Meuse le 28, & étoient campés à Horn. L'armée ennemie, considérablement augmentée par les troupes que Marlborough y avoit conduites, excédoit alors de beaucoup celle des François; mais M. le Duc de Bourgogne, entraîné par l'ardeur qui semble héréditaire à la Maison de Bourbon, étoit résolu de livrer bataille, malgré l'inégalité du nombre & les remontrances de M. de Boufflers. Ce Prince, animé par les mouvements continuels des Alliés, qui sembloient provoquer les François au combat, écrivit plusieurs lettres à Louis XIV, pour en obtenir la permission. Le Monarque refusa toujours de la donner, & quoique les armées fussent si proches l'une de l'autre, qu'elles se canonnèrent pendant une demi-journée, il n'y eut pas un seul

1702.

1702. coup de fusil de tiré, le Roi ayant donné ordre de s'attacher à renforcer les postes les plus exposés, plutôt qu'à hasarder l'événement d'une bataille. Il parut dans cette campagne que la Cour de France vouloit suivre la même politique dont elle avoit fait usage dans la guerre précédente avec le Roi Guillaume, en amusant les ennemis, & en leur faisant perdre toutes les occasions avantageuses dont ils auroient pu profiter. On se contenta de faire divers mouvements, pour les tenir toujours en inquiétude, & d'occuper des postes si bien situés qu'ils ne pouvoient eux-mêmes attaquer les François sans s'exposer au risque d'une défaite presque assurée.

XVII. Venloo pris par les Alliés.

Milord Marlborough voyant par la conduite des François qu'ils éviteroient toujours la bataille, résolut d'employer le reste de la campagne à assiéger les places dépendantes de la Maison de Bourbon. Venloo est une petite ville mal fortifiée sur la rive droite de la Meuse, avec un pont de bateaux pour communiquer au fort Saint-Michel qui en fait la principale défense, quoiqu'il n'ait que des fortifications de terre sans aucun revêtement. Le

Comte de Varo, Espagnol, en étoit le Gouverneur, & M. de Labadie, 1702.
Brigadier des armées du Roi, y commandoit les troupes Françoises; mais il n'y avoit dans la place que quatre bataillons & trois cents hommes de cavalerie. Le Comte de Marlborough, qui savoit que le Prince de Nassau Sarbruck étoit très mécontent de n'avoir pas le commandement en chef de l'armée combinée, voulut l'occuper en le chargeant de faire le siège de cette place; & pour en couvrir les opérations, Marlborough établit son camp à Asch, entre Venloo & l'armée du Duc de Bourgogne. Le fameux Ingénieur Coëhorn dirigea les attaques, & l'on forma deux gros détachements, commandés par le Général Obdam, Hollandois, & par le Baron de Heiden, Prussien, pour s'opposer aux secours que les François auroient pu y envoyer au dessus & au dessous de la Meuse. La place fut investie le 29 d'Août; mais les ennemis n'ouvrirent la tranchée que la nuit du 8 au 9 de Septembre. Ils firent un feu terrible de canons & de mortiers, suivant la méthode de cet Ingénieur, qui ne se contentoit pas de détruire

les défenses des places qu'il assiégeoit ; 1702. mais qui par une conduite inhumaine foudroyoit également les maisons & les édifices occupés par des bourgeois sans armes. Les François trop foibles pour défendre toutes les parties, résolurent d'abandonner le chemin couvert, ainsi que les demi-lunes ; de couper le pont, & de tenir dans le corps de la place, ce qui ne put être exécuté qu'avec beaucoup de perte. Ils s'y seroient vraisemblablement défendus long temps si les habitants, effrayés par la crainte d'un assaut & du pillage de la ville, ne se fussent révoltés contre le Gouverneur. Les femmes même menacèrent de lui couper la gorge, ainsi qu'à M. de Labadie, s'ils attendoient plus long-temps à capituler ; & ces deux braves Officiers, ayant fait tout ce que leur devoir exigeoit, arborèrent le drapeau blanc le 23 (*). Le Comte de Nassau, après quelques difficultés, accorda une capitulation honorable, & la garnison

(*) On remarque sur le Comte de Varo qu'il parvint à un âge auquel les Militaires arrivent rarement. Il mourut à cent six ans, Gouverneur de Louvain en 1724.

sortit par la brèche avec armes, bagages & deux pièces de canon. Cette conquête coûta beaucoup aux ennemis, & la défense fit également honneur au Comte de Varo & au Commandant des troupes Françoises. M. le Duc de Bourgogne ne fut pas témoin de la perte de cette place : il quitta l'armée le 6 de Septembre, & laissa le commandement au Maréchal de Boufflers, qui ne fut plus en état de former aucune entreprise à cause du gros détachement qu'on tira de son armée pour renforcer celle d'Allemagne. Il fut obligé de se retirer à Tongres où il se retrancha; & se voyant encore en danger d'y être forcé par les ennemis, il rentra dans les lignes destinées à couvrir le Brabant. Le Comte de Marlborough ne trouvant plus aucune résistance, s'empara sans difficulté des Châteaux de Veert, Massei c & Stockem.

1702.

XVIII. Entreprise manquée sur Hulst.

Pendant tous ces mouvements des troupes des Alliés, celles des deux Couronnes voulurent entreprendre le siège de Hulst, ville située sur les confins de la Flandre, assez près de la mer de Zélande, qui y communique par plusieurs canaux. Le Marquis de

Bedmar, le Comte de la Mothe, &
1702. M. de Vauban, furent chargés de cette entreprise; mais comme le terrein aux environs de cette ville est très bas, les ennemis formèrent des inondations, & les assiégeants voyant qu'ils ne pouvoient empêcher les secours d'hommes & de munitions qui venoient par mer, préférèrent de l'abandonner plutôt que d'y perdre inutilement des troupes.

XIX. Perte de Stevvensvvert & de Ruremonde.

Les Alliés ne pouvoient mettre Mastreicht en fureté, ni s'assurer une libre communication par la Meuse entre Grave & cette ville qu'en se rendant maîtres des deux places de Stewenswert & de Ruremonde. La première, qui n'est autre chose qu'un fort, bâti dans une isle de la Meuse, fut investie le 27 de Septembre par le Comte de Noyelles, & il s'en empara par capitulation le 2 d'Octobre. Le Comte de Tilli, chargé de faire le siège de Ruremonde, ouvrit la tranchée le même jour, & le 7 la brèche étoit déja si grande, qu'il y avoit lieu de craindre que la ville ne fût emportée d'assaut, ce qui détermina le Comte de Horn, qui y commandoit, à capituler. Il obtint pour sa garnison les

mêmes honneurs qui avoient été accordés à celle de Venloo.

1702.

XX. Les ennemis s'emparent de la ville de Liége.

Le Maréchal de Boufflers, avant de se retirer dans les lignes, avoit eu le soin de jetter du renfort dans Liége, pour garantir cette ville des insultes des ennemis. Le Comte de Marlborough, voyant qu'il n'y avoit plus d'armée d'observation qui pût s'opposer à ses desseins, forma le projet de s'emparer de cette place importante. Le Baron d'Obdam en fit l'investissement les premiers jours d'Octobre avec un corps de douze bataillons & de vingt escadrons, qui furent bientôt suivis de tout le reste de l'armée. Les François & les troupes de l'Electeur n'étant pas en état de défendre une grande ville, dont ils ne vouloient pas exposer les habitants au feu des bombes & aux horreurs du pillage, se retirèrent partie dans la citadelle, & partie dans le fort de la Chartreuse. Les Bourgeois & les Magistrats convinrent le 14 avec les ennemis, d'une capitulation, dans laquelle il fut dit, que la ville & le pays de Liége étant reconnus comme faisant partie de l'Empire, n'avoient pris aucune part dans la guerre qui se faisoit actuellement;

qu'en conséquence il étoit juste que les
1702. Citoyens fussent conservés dans leurs anciens privilèges, ainsi que les Ecclésiastiques, & le Chapitre, non compris l'Evêque, à cause de ce qui s'étoit passé précédemment ; qu'ils conserveroient l'administration & le gouvernement de la ville, avec la réserve que dans les affaires douteuses, ils auroient recours à l'Empire, & que les contributions seroient réglées par les Etats-Généraux des Provinces Unies. Aussitôt que les articles furent signés, Milord Marlborough fit entrer dans la ville plusieurs bataillons, & trois régiments d'infanterie Angloise ; on convint, d'accord avec les François, qu'on n'attaqueroit pas la citadelle du côté de la ville, & que les troupes assiégées ne commettroient aussi aucune hostilité du même côté.

XXI. Ils se rendent maîtres de la Citadelle.

Le 20, l'Ingénieur Coëhorn, ayant élevé deux batteries contre la citadelle, on ouvrit le soir la tranchée, & l'on commença à battre en brèche, ce qui dura jusqu'au 23 que le feu des assiégés étant presque totalement éteint & la brèche praticable, Milord Marlborough résolut de donner l'assaut. Les grenadiers, excités par la promesse

d'une grande récompense, forcèrent en peu de temps le chemin couvert, descendirent dans le fossé, qui avoit peu de profondeur, & commencèrent à monter à la brèche. Après une vigoureuse résistance, M. de Violaine qui commandoit dans la citadelle, voyant que ses troupes ne pouvoient manquer d'être forcées, fit battre la chamade, & l'on cessa de tirer de part & d'autre; mais soit que les Commandants ennemis ne donnassent pas les ordres nécessaires en pareille circonstance, soit que l'avarice des soldats l'emportât sur la discipline, les Anglois & les Hollandois recommencèrent tout-à-coup à tirer, & les François, qui demeuroient tranquilles sur la foi du droit des gens, furent massacrés, partie dans le fossé, partie sur la brèche. Deux régiments Suisses auroient eu le même sort, s'ils n'avoient mis bas les armes, & déclaré qu'ils servoient contre leur volonté, d'autant que leur nation ne vouloit prendre aucun parti dans cette guerre. Tous les Officiers des troupes des deux Couronnes furent faits prisonniers au nombre de cent-trente, entre lesquels se trouvèrent M. de Violaine, Com-

1702.

mandant, & le Marquis de Charost;
1702. que Milord Marlborough renvoya au Duc de Charost son père sur sa parole. Les ennemis prirent aussi deux mille soldats, ensorte qu'on perdit dans cette citadelle trois bataillons des troupes de France, & cinq de celles de l'Electeur de Cologne, qui combattoient pour les droits de la Maison de Bourbon. Les ennemis firent un butin qu'on estima plus de deux millions de florins, outre une grande quantité de munitions & une forte artillerie. Le fort de la Chartreuse fut ensuite attaqué par le Prince héréditaire de Hesse-Cassel, qui commença à faire agir ses batteries le 29, & il auroit eu sans doute le même sort que la citadelle; mais M. Millon, qui y commandoit, voyant qu'il ne pouvoit espèrer aucun secours, capitula après deux jours de tranchée ouverte, & la garnison sortit avec tous les honneurs de la guerre pour être conduite à Anvers. Cinq bataillons Liégeois, qui en faisoient partie, désertèrent presque tous en route & rentrèrent dans la ville.

XXII. Les ennemis sont repoussés à Rhinberg. Vers le même temps, les ennemis firent une entreprise sur Rhinberg, ville de l'Electorat de Cologne, située

Rhin : mais elle devint infruc- par la belle défenfe du Marquis mmont, qui y commandoit. Le Frédéric, frère de l'Electeur de ·bourg, inveftit cette place le 21 bre, & fit fommer le Comman- ፤ fe rendre. M. de Grammont, fait la réponfe qui convient à ve Officier, le Prince fit ouvrir ıchée le lendemain, & élever tteries de canons & de mortiers. le feu terrible qu'elles jettèrent ı ville, elles y firent auffi entrer ombes chargées feulement de avec des billets pour folliciter ɩrgeois à la révolte. Le Com- ınt François répondit de même, ırant de leur fidélité, & fit de fon ın feu fi bien foutenu, que les ɩants pendant plufieurs jours n'eu- l'autre occupation que de s'en- dans leurs tranchées, & d'en er les parapets fans qu'il leur fût le de les pouffer en avant au .e quelques toifes. M. de Gram- , qui remarqua qu'on pouvoit filer, en élevant une batterie près moulin hors de la place, ne s'y as renfermé, & fa moufqueterie auffi-bien fervie que fon artille- 1702.

1702. rie, le Prince, pour ne pas perdre un plus grand nombre d'hommes sans espérance de succès, leva le siège le 30. Cette défense fit le plus grand honneur au Commandant François & aux troupes qui avoient tenu avec tant de bravoure dans une place médiocre contre dix-sept bataillons, huit régiments de cavalerie, & deux de dragons, qui souffrirent une perte considérable.

Ottieri.

XXIII.
Le Comte de Marlborough manque d'être pris par les François.

La saison devenant trop mauvaise pour continuer à tenir la campagne, Milord Marlborough separa son armée, se rendit à Mastreicht, & se mit dans un yacht avec vingt-cinq soldats, pour gagner par eau la Haye. Il fut joint à Ruremonde par le Général Coëhorn, avec soixante hommes dans un plus grand bâtiment, & ils avoient encore pour escorte soixante cavaliers, qui suivoient le rivage ; mais qui s'égarèrent dans les ténébres. Un partisan François, caché dans des roseaux avec trente-cinq hommes, se saisit de la corde du petit bâtiment, y entra le pistolet à la main, & se rendit maître de tous ceux qui le montoient. Le Général Obdam & l'un des Députés Hollandois étoient munis de passe-ports qu'ils

montrèrent au partisan, mais le Comte avoit négligé de prendre cette précaution, & il eut été infailliblement fait prisonnier sans une présence d'esprit qui le sauva. Il avoit par hasard dans sa poche un ancien passe-port, au nom du Général Churchill son frère ; il le présenta avec assurance, & soit que le partisan ne fît pas attention à la date, qui étoit expirée, soit qu'il fût ébloui par les guinées d'Angleterre, il laissa passer le Comte, ne retint prisonnier que ceux qui n'eurent aucun passe-port à montrer, & la barque continua sa route après avoir été pillée. Le Gouverneur de Venloo, ayant eu avis que le Général Anglois venoit d'être arrêté, crut qu'on l'emmeneroit à Gueldres, & sortit aussi-tôt avec sa garnison pour investir cette ville. Les Hollandois consternés donnèrent en même temps des ordres pour rassembler leurs troupes ; mais ils devinrent inutiles par l'arrivée du Général à la Haye, où il fut reçu avec des transports de joie.

1702.

Smollett.

XXIV. Précaution de Louis XIV pour la défense de l'Alsace.

L'Empereur, dans la résolution qu'il avoit prise avec ses Alliés de faire la guerre de toutes ses forces à la Maison de Bourbon, en eut volontiers

1702. porté le théatre dans l'Alſace, mais Louis XIV, qui connoiſſoit toute l'importance de cette Province, s'étoit particulièrement attaché à la mettre en ſureté par de fortes places ſur le Rhin, qui en eſt la première barrière, & par d'autres plus intérieures, qui ſemblent former un ſecond rempart. Celles qui bordent le Rhin ſont particulièrement Hunningue, le nouveau Briſac, Strasbourg & le fort Louis : les autres ſont Béfort, Colmar, Scheleſtat, Phalsbourg & Landau. Cette Province a peu de largeur, étant renfermée entre le fleuve du Rhin & les montagnes des Voſges; mais elle eſt très fertile, & coupée d'un grand nombre de petites rivières, qui la rendent très commode pour les campements, & pour mettre les armées en ſureté par ces eſpèces de retranchements naturels.

Sanvitali.

XXV. Ligue formée contre la Maiſon de Bourbon.

A la mort du Roi d'Eſpagne Charles II, les Miniſtres de la Cour de Vienne, & les Princes attachés à la Maiſon d'Autriche, avoient fait leurs efforts pour engager tous les Cercles à s'unir contre la Maiſon de Bourbon, & à déclarer guerre de l'Empire celle que Léopold projettoit d'entreprendre; mais un grand nombre d'entr'eux qui n'étoient

n'étoient pas alors en force, résolurent de garder la neutralité, entraînés par les insinuations de l'Electeur de Bavière. Ils ne persistèrent pas longtemps dans cette résolution, quand ils virent que l'Angleterre & la Hollande se déclaroient pour la Maison d'Autriche, & que la plus grande partie des troupes Françoises se portoit vers l'Italie, & ils formèrent avec l'Empereur une confédération qui fut signée à la fin de Mars. Ils en firent une autre au mois de Juin avec la Reine Anne & les Hollandois, & donnèrent le commandement des troupes confédérées au Prince de Bade. Ils jugèrent qu'il ne falloit pas moins que tant de forces réunies pour contrebalancer la puissance formidable de la Maison de Bourbon, qui, au moyen de l'accroissement qu'elle recevoit par le testament de Charles II, alloit être maîtresse d'une partie considérable de l'Italie, de l'Espagne, des Pays-Bas Catholiques, & d'une grande étendue de pays en Amérique, outre la France & ses dépendances qui étoient son ancien domaine. Un si grand pouvoir paroissoit d'autant plus formidable, qu'on croyoit connoître le génie guerrier de

1702.

Louis XIV ; & qu'on craignoit que l'ambition qu'on attribuoit à ce Monarque, soutenue de tant de forces, ne le portât à former le projet d'asservir toute l'Europe, lorsque sa maison en posséderoit une si belle partie.

1702.

XXVI. Guerre sur le Rhin. Le Prince de Bade commande les Impériaux.

Le Prince de Bade ayant rassemblé toutes ses troupes, forma une armée de vingt mille hommes d'infanterie & de sept mille de cavalerie, qu'il destina à faire le siège de Landau, par où il avoit résolu d'ouvrir la campagne. Il employa le surplus de ses forces, particulièrement les troupes des Cercles, à la garde des forts & des retranchements qu'il fit faire sur la rive droite du Rhin, depuis Basle jusqu'à Philisbourg, tant pour empêcher les François de traverser ce fleuve, que pour mettre à couvert contre les courses des partis le Brisgaw, l'Ortnaw, son propre Marquisat de Bade, & les pays circonvoisins. Le Monarque François, qui comptoit avec un peu trop de confiance sur la neutralité d'une partie des Princes de l'Empire, crut suffisant d'avoir de ce côté une armée de trente à trente-cinq mille hommes, & il nomma pour la commander le Maréchal de Catinat, avec huit Lieutenants

1éraux , & treize Maréchaux-de-
np. La France, par la même poli- 1702.
le qu'elle obſervoit alors en Italie,
rouloit pas commencer les hoſtilités
côté de l'Allemagne, & M. de Ca-
it eut ordre de s'en tenir à obſer-
les mouvements des Impériaux,
s faire aucune démarche pour s'y
poſer.

La ville de Landau, ſituée ſur la XXVII. Deſcription de Landau.
leich, étoit anciennement dépen-
ite de la Maiſon d'Autriche. Elle
cédée à la France par le traité de
inſter. M. de Vauban y employa
it l'art du génie qu'il poſſédoit ſi
périeurement, & il la rendit l'une
plus fortes places qui ſoient ſur les
ntières. Elle eſt de figure octogone,
ec un petit fort qu'on nomme le
duit, qui occupe l'un des angles du
lygone, & les ſept autres ont cha-
n une tour baſtionnée pour défen-
e les courtines, avec une contre-
rde, qui tient lieu des baſtions or-
naires, & qui eſt ſéparée de la tour
r un foſſé. Devant chaque courtine
une tenaille précédée d'une demi-
ne. Le tout eſt environné d'un che-
in couvert, avec pluſieurs redoutes
tachées, & l'on a pratiqué ſous terre

un grand nombre de mines, dont les
1702. rameaux s'étendent de toutes parts. Au nord-ouest est un ouvrage ou fort extérieur, qu'on nomme citadelle de Growenstein, séparé de Landau par un bras de la Queich : ce fort, ainsi qu'un ouvrage à corne, situé au nord, & les redoutes séparées, sont tous commandés par le corps de la place. Le Comte de Mélac, Gouverneur de Landau, étoit un ancien Officier très estimé : mais sa garnison composée d'environ trois mille cinq cents hommes, presque tous de nouvelles levées, ne pouvoit former qu'une foible défense pour un objet aussi important.

XXVIII. Le Prince de Bade en forme le siège.

Le Prince de Bade passa le Rhin le 17 d'Avril entre Manheim & Spire; & M. de Mélac, jugeant que le dessein des Impériaux étoit de l'attaquer, en donna avis à la Cour de France & au Marquis d'Uxelles, qui commandoit alors en Alsace. Il prit en même temps toutes les mesures qu'une expérience consommée put lui enseigner pour résister aux efforts des ennemis; redoubla les gardes & les patrouilles, & fit construire quelques nouveaux ouvrages, auxquels il employa les habitants & les soldats de la garnison. Le 22,

les troupes Impériales commencèrent à former le blocus, & à empêcher que les payſans des villages circonvoiſins ne portaſſent des vivres à Landau. M. de Catinat, qui étoit à Strasbourg, auroit peut-être eu le temps d'y jetter du ſecours, ſi ſes troupes euſſent été plutôt raſſemblées. Les ennemis le previnrent, en formant des retranchements ſur les bords de la Loutre, depuis Veiſſembourg jusqu'à Lauterbourg. Ils fortifièrent auſſi la ville de Germeiſheim, ſituée plus près du Rhin ſur la même rivière que Landau. Le reſte d'Avril, le mois de Mai en entier, & les quinze premiers jours de Juin ſe paſſèrent en préparatifs que fit le Prince de Bade pour raſſembler ſon armée & former des magaſins. Pendant tout ce temps, il ſe contenta de tenir la ville bloquée, de faire des fourrages, & d'avoir quelques eſcarmouches avec les détachements qui ſortoient de Landau, ſans former aucune attaque réglée. Le 16 de Juin il décampa de Lankandel où il avoit établi ſon quartier, & le mit à Hartsheim, où il s'établit avec le Prince de Bareith, les Généraux Thungen & Vanten & le Comte de Friſe. L'aile droite fut donnée au

1702.

1702. Comte de Linange ; l'aile gauche au Comte de Naſſau-Weiſſelbourg, & des corps détachés s'emparèrent de toutes les hauteurs aux environs de la place. Le 19 les Impériaux ouvrirent la tranchée & formèrent trois attaques; l'une contre la citadelle, dirigée par le Général Thungen ; l'autre vers le midi, du côté qu'on appelle la porte de France, & la troiſième vers le Réduit. Soit ignorance de la part des Ingénieurs qui conduiſoient les attaques, ſoit par une crainte exceſſive des mines, ils employèrent plus de ſoixante jours à faire des boyaux de communication, à élever des redoutes & des parapets, à creuſer plus profondément leurs tranchées & à fouiller les mines, avant que d'en venir à emporter aucun ouvrage extérieur, ni à faire aucun logement ſur le chemin couvert, quoiqu'ils euſſent élevé une grande quantité de batteries, qui contenoient quatre-vingts pièces de canon. Il eſt vrai que M. de Mélac faiſoit de fréquentes ſorties, entretenoit un feu continuel, & réparoit en très peu de temps le déſordre que celui des Impériaux faiſoit dans ſes batteries. Avec une garniſon auſſi foible, il falloit toute la

bravoure & l'habileté du Commandant pour lui faire faire beaucoup au-delà de ce qu'on en devoit attendre, ayant plusieurs fois comblé une partie des travaux des ennemis, & chassé leurs troupes de la tête de la tranchée.

1702.

XXIX. Il s'en empare après une vigoureuse résistance.

Le 27 de Juillet, le Roi des Romains, qui fût depuis Empereur sous le nom de Joseph I, arriva au camp & y resta jusqu'au 31. Voyant la résistance vigoureuse des assiégés, & que la place n'étoit pas encore prête à se rendre, il alla attendre à Heidelberg que les opérations fussent plus avancées. Il y demeura jusqu'au 16 d'Août, recevant tous les jours des nouvelles du siège, que le Prince de Bade continuoit avec les mêmes précautions. M. de Mélac passoit souvent les nuits dans le chemin couvert & dans les demi-lunes pour encourager par sa présence les artilleurs à faire un feu redoublé sur les travaux des ennemis. Les mineurs de part & d'autre travailloient avec une égale ardeur; ceux de la place à pousser leurs mines & leurs fougasses sous les ouvrages extérieurs pour faire sauter les assiégeants quand ils en viendroient à l'attaque; ceux du dehors à étendre des sapes pour éventer les mi-

1702. nes des assiégés. La nuit du 7 au 8 d'Octobre les grenadiers Impériaux emportèrent la demi-lune de la porte de France, après y avoir perdu beaucoup de monde ; la même nuit ils s'emparèrent aussi du chemin couvert de la citadelle de Grovenstein, qui ne fut que médiocrement défendue, les François ayant résolu de l'abandonner, parce qu'elle étoit de peu d'utilité. Le 16 le Roi des Romains revint au siège : la nuit suivante les ennemis attaquèrent le chemin couvert du Réduit, qu'ils emportèrent après avoir été repoussés jusqu'à trois fois. Ils y perdirent un grand nombre de leurs meilleurs soldats, outre plusieurs Officiers distingués, du nombre desquels furent le Comte de Soissons, frère aîné du Prince Eugène, le Prince de Dourlach & le Comte de Koningseck. La nuit du 31 au premier de Septembre, ils voulurent forcer la demi-lune du fort, où ils furent repoussés & renversés dans le fossé. Enfin le 9 M. de Mélac, voyant que les munitions de guerre & de bouche étoient épuisées, & que la garnison excessivement fatiguée, ne pouvoit plus soutenir une défense aussi rude, battit la chamade & obtint la

capitulation la plus honorable. Il sortit le 12 avec quatre pièces de canon, deux mortiers, vingt-quatre coups à tirer, tant pour chacune de ces pièces que pour chaque soldat, & quatre cents charriots, dont il y en avoit six de couverts. Ce siège coûta prodigieusement aux Impériaux pendant un blocus de quarante-cinq jours & quatre-vingts-quatre jours de tranchée ouverte. Le Comte de Frise en fut nommé Gouverneur, & M. de Mélac, pour sa belle défense, reçut de Louis XIV une pension qui valoit le double de ce Gouvernement. Si M. de Catinat eût commandé une armée plus considérable, il auroit pu forcer les ennemis à lever le siège; mais il n'avoit que les troupes nécessaires pour se tenir sur la défensive pendant tout le temps qu'il dura. Il fit plusieurs tentatives, qui furent toujours infructueuses par la supériorité des Impériaux, & par leur position derrière le retranchement de la Loutre. 1702.

XXX. L'Electeur de Bavière prend la v[ille] d'Ulm.

L'Electeur de Bavière ne s'étoit pas encore déclaré ni pour la Maison de Bourbon, ni pour la Maison d'Autriche, & peut-être se seroit-il tenu dans une parfaite neutralité, si les autres

Princes de l'Empire, avec lesquels il
1702. en avoit signé un traité l'année précédente, ni eussent pas renoncé en faveur de Léopold. Leur défection lui fit juger qu'il étoit temps de prendre un parti, pour ne pas courir le risque d'être accablé par toutes les forces de l'Empire. Il résolut d'embrasser ouvertement celui du Roi d'Espagne son neveu; & pour le faire avec plus d'éclat, il médita une entreprise aussi utile aux intérêts de la cause qu'il embrassoit, que propre à le venger de la défection des Cercles de Suabe & de Franconie, auxquels il en vouloit particulièrement pour n'avoir pas gardé la convention qu'ils avoient faite avec lui. Ulm, capitale de la Suabe, est une ville Impériale très importante par sa situation sur le Danube, & par ses fortifications, qui ne permettoient pas à l'Electeur de Bavière d'espérer qu'il s'en empareroit autrement que par surprise. Il en confia l'exécution au Baron de Peckman, Lieutenant-Colonel de ses Gardes, qui après avoir été lui-même reconnoître la place, s'arrêta au stratagème qui lui parut le plus propre à réussir. Il remarqua que tous les matins il entroit dans la ville par la

qu'on nomme aux Oyes un
nombre de payſans, qui alloient 1702.
e au marché leurs fruits & leurs
; denrées. Il fit déguiſer quarante
ers, les uns avec des habits pa-
ı ceux des payſans, & les autres
mmes, afin que ſous ces habille-
: ils s'introduiſiſſent dans la ville,
ırmés de piſtolets, de poignards
grenades. Ils y entrèrent chargés
.iits ſans être remarqués, & en
: temps le Duc fit avancer ſecrè-
ıt un corps de deux cents gre-
rs & de ſix cents dragons, qui
rent en embuſcade dans un bois
ı, ſuivis des régiments de Monaſ-
& de Santini pour les ſoutenir.
es prétendus payſans ayant fait
;nal par la façon dont il mit ſon
:au, pour faire connoître que
étoit tranquille, Peckman s'a-
ı devant le corps-de-garde, &
ıt tomber une hache, comme il
oit convenu avec ſes gens, ils y
rent tout-à-coup; ſe ſaiſirent ſans
ınce de vingt-cinq ſoldats qui y
nt, & les déſarmèrent ſans ré-
re d'autre ſang que celui d'un
homme qui voulut donner l'a-
e. Les troupes Bavaroiſes entrè-

rent aussi-tôt dans la place, où elles
1702. s'emparèrent de l'arsenal & des principaux postes. La garnison & les compagnies bourgeoises coururent aux armes pour les en chasser, & les femmes même se joignirent aux habitants. Ils attaquèrent avec fureur les Bavarois, qui les eurent bientôt écartés, & après deux jours de trouble l'Electeur demeura entiérement maître d'Ulm. Il y eut peu de monde de tué, mais il y perdit Peckman, qui dans un des combats reçut plusieurs blessures mortelles.

XXXI. Manifeste de l'Electeur.

Quand l'Electeur fut maître d'Ulm, il voulut, suivant l'usage, justifier sa conduite par un Manifeste. Il y déclaroit que la trop grande autorité de l'Empereur, le despotisme de ce Monarque & la défection des Cercles de Suabe & de Franconie, qui s'étoient joints à lui après avoir engagé l'Electeur à s'unir à eux par une convention solemnelle pour lever des troupes, & à prendre toutes les précautions qui pouvoient tendre à maintenir la paix de l'Empire, l'avoient obligé de se prémunir contre la violence qu'il avoit à craindre de la part des troupes qui environnoient ses Etats,

& que c'étoit par cette raison qu'il avoit pris possession de la ville d'Ulm, pour se mettre à couvert de toute insulte, & pour prévenir les mauvaises intentions qu'on pouvoit avoir contre lui & contre l'Empire. 1702.

XXXII. L'Empire déclare la guerre à la France.

Les Cercles vivement irrités de cette démarche de l'Electeur, répondirent que la neutralité n'avoit été projettée qu'en supposant que Son Altesse Electorale demeureroit elle-même neutre, & dégagée de toutes liaisons avec les deux Couronnes : que ce Prince ayant continué à tirer de grosses sommes d'argent de la Cour de France, & à conserver le Gouvernement des Pays-Bas pour le Roi Philippe ; pendant que son frère l'Electeur de Cologne étoit totalement livré au Roi Louis XIV, cette conduite & plusieurs autres raisons prouvoient clairement que Son Altesse Electorale, bien loin de demeurer neutre, agissoit ouvertement contre la Maison d'Autriche ; qu'elle étoit forcée d'entrer en guerre, puisque l'Electeur introduisoit les troupes des deux Couronnes jusques dans le cœur de l'Allemagne ; & que c'étoit pour détourner un si grand mal, que les Cercles avoient jugé convenable

1702. de s'unir à l'Empereur leur chef, dans le dessein d'empêcher les François de passer le Rhin, & de leur fermer l'entrée du Palatinat. Ce Manifeste fut suivi de la déclaration de guerre de l'Empire contre la France, en date du 23 de Septembre.

XXXIII. Progrès de l'Electeur. L'Electeur de Bavière, après cette première démarche, résolut de faire les plus grands efforts pour contribuer au soutien de la cause qu'il avoit embrassée. Il s'empara de Kircsberg, petite place très importante qui lui facilitoit le passage de l'Iler, rivière qui tombe dans le Danube à Ulm, & profitant de l'éloignement des troupes des Cercles, alors occupées au siège de Landau, il prit avec la même facilité les villes de Biberach & de Meningen. Il espéroit par sa diligence forcer les Impériaux à abandonner le siège de Landau pour défendre leurs propres Etats; mais cette place avoit capitulé le surlendemain de la surprise d'Ulm. Aussi-tôt que les troupes du Cercle de Suabe furent instruites de cet événement, elles quittèrent le camp des Alliés, ainsi que celles du Duc de Wirtemberg, & se mirent en marche pour empêcher les progrès de l'Elec-

teur. Le Prince de Bade, au lieu de songer à de nouvelles conquêtes, ne s'occupa plus que du soin de s'opposer à l'union de l'armée de ce Prince à celle des François. L'Electeur avoit projetté de faire passer un détachement par le chemin de Waldshut, l'une des villes forestières : le Prince de Bade en fut instruit par une lettre interceptée du Ministre de France à la Diète de Ratisbonne, & il obligea les Suisses de garder les passages de ce côté, pendant qu'il s'avanceroit lui-même vers Hunningue. Les Suisses qui vouloient conserver la neutralité, & empêcher l'accès de toutes les troupes étrangères dans leur pays, garnirent si bien leurs places, que le Comte d'Arcot, Commandant des Bavarois, vit qu'il seroit obligé d'en venir aux mains avec eux s'il s'opiniâtroit à suivre cette route, & il ramena ses troupes à Ulm.

1702.

XXXIV. L'Empereur fait ses efforts pour l'attirer dans son parti.

L'Empereur, sollicité par tous les Membres du corps Impérial, qui regardoient la conduite de l'Electeur de Bavière comme un attentat contre leurs droits, commença par lui écrire une lettre avocatoire, pour l'exhorter & lui ordonner, tant en son nom qu'en

1702. celui de tout l'Empire, de restituer incessamment la ville d'Ulm, & d'en faire sortir ses troupes. On voulut procéder ensuite à Ratisbonne, pour le mettre au ban de l'Empire; mais Léopold qui sentoit tout le préjudice que pourroit lui causer une guerre contre ce Prince, résolut d'employer toutes les voies de médiation. L'Electeur, sans refuser ouvertement d'écouter les propositions avantageuses & honorables qui lui furent faites de la part de l'Empereur, éluda de rendre une réponse positive, comme s'il eût eu dessein de régler sa conduite sur les événements. Il fit faire divers mouvements à ses troupes, pendant que les François de leur côté prenoient tous les moyens possibles pour faciliter leur jonction, & pour porter leurs forces au-delà du Rhin. Il étoit du plus grand intérêt pour les succès de la France de passer les lignes que le Prince de Bade avoit faites sur la rive droite de ce fleuve, & qui étoient gardées par des troupes Allemandes. Ce Prince les eût peut-être conservées s'il eût étendu son armée dans les pays qu'elles occupoient, sans avoir d'autre objet en vue que de fermer le passage aux trou-

pes Françoiſes. Il compta trop ſur la ſupériorité de ſes forces : partagea ſon armée en deux corps : deſtina l'un à faire le ſiège du Fort-Louis, & l'autre à veiller ſur les mouvements des François. 1702.

XXXV. Le Prince de Bade forme le blocus du Fort-Louis.

Le Fort-Louis, ſitué dans une iſle du Rhin, n'eſt éloigné que d'environ une lieue & demie de la Capitale du Marquiſat de Bade : le Prince qui pouvoit entendre de ſon Palais les tambours & les trompettes qui retentiſſoient dans cette place, voyoit avec la plus grande inquiétude que les François au premier bruit de guerre étoient à portée de faire une irruption ſoudaine dans ſes Etats, & de s'emparer de cette Capitale, ou du Bourg de Radſtat, maiſon de plaiſance dont il faiſoit ſes délices. Il réſolut de les prévenir, & auſſi-tôt qu'il eut terminé le ſiège de Landau, il s'avança avec une partie de l'armée Allemande pour faire le blocus du Fort-Louis. Il mit des troupes dans Haguenau & dans Biſcheviller ; s'étendit ſur les bords du Motter ; s'empara de quelques redoutes ; jetta un pont ſur le Rhin au-deſſus du Fort-Louis ; le reſſerra de tous côtés, & lui ôta entiérement la

communication avec Strasbourg & avec les troupes de France. En même temps il envoya quelques régimens sur le Danube, pour défendre la Suabe contre le Duc de Bavière, & d'autres sur le Haut-Rhin pour s'opposer aux tentatives des François.

1702.

Sanvitali.

XXXVI. Les François fortifient Hunningue.

Pendant que le Prince s'occupoit du blocus du Fort-Louis, leurs Généraux ne songeoient qu'à pénétrer au-delà du Rhin, bien convaincus que les Impériaux renonceroient à cette entreprise aussi-tôt qu'ils auroient à défendre leurs propres territoires. M. de Catinat ne garda dans Strasbourg & aux environs que les troupes nécessaires pour la conservation de cette ville importante, & pour veiller sur les mouvements des ennemis. M. de Villars, avec trente & un bataillons & trente escadrons, se mit en marche vers Hunningue, où l'on jugea que le passage seroit plus facile qu'en tout autre endroit du Rhin. Cette place appartient à la France, & avant la paix de Riswick elle avoit un pont qui conduisoit dans une isle de ce fleuve. L'un & l'autre avoient été démolis en conséquence d'un des articles de cette paix. Aussi-tôt que la guerre fût dé-

clarée, les François rentrèrent dans cette isle, & rétablirent le fort sans trouver d'opposition, leurs opérations étant protégées par une artillerie formidable. 1702.

XXXVII. M. de Villars établit un pont sur le Rhin.

M. de Villars en arrivant à Hunningue, trouva le Prince de Bade posté sur l'autre bord du Rhin, où il avoit déja fait construire plusieurs redoutes & élevé quelques batteries. Ce Prince, instruit des desseins du Général François, avoit fait la plus grande diligence pour les prévenir, & craignant qu'il ne formât quelque entreprise du côté de Newbourg, il jetta une bonne garnison dans cette ville. M. de Villars de son côté ne perdit pas un instant: aussi-tôt que ses batteries furent établies dans l'isle vis-à-vis de Hunningue, il fit travailler sans relâche à jetter un pont sur le petit bras qui sépare cette isle de la rive droite du fleuve. Les ennemis firent de vains efforts pour s'y opposer; le canon chargé à cartouche protégea si bien les travailleurs, qu'en une demi-journée le pont fut entiérement fini. La nuit du premier au 2 d'Octobre, M. de Villars passa en personne du côté des Allemands, & fit commencer les ouvrages nécessaires

pour couvrir la tête du pont, & pour
1701. mettre les François en état de déboucher dans la plaine. Il espéroit réussir avec d'autant plus de facilité qu'il s'attendoit à être secondé par les troupes de l'Electeur de Bavière que commandoit le Comte d'Arco ; mais les Suisses s'étant opposés à leur passage, ainsi que nous l'avons dit, M. de Villars n'eut d'autres ressources que sa bonne conduite & la bravoure des François. Il avoit bien assez de forces pour se maintenir dans ce poste ; mais non pour forcer les Allemands qui étoient au nombre de vingt-cinq mille hommes, & il demeura dans la même situation jusqu'au 13, les incommodant beaucoup par le feu de son artillerie. Un événement presque imprévu qui survint alors, obligea les ennemis de lui laisser la liberté d'étendre ses progrès.

XXXVIII. Les François s'emparent de Nevvbourg.

Les François avoient des intelligences dans Newbourg, & quoique cette place fût de l'autre côté du Rhin, M. de Villars chargea M. de Laubanie, Lieutenant-Général & Gouverneur du Nouveau-Brisac, de former une entreprise pour essayer à s'en rendre maître. Cet Officier fit embarquer la

nuit du 12 au 13 deux mille hommes sur le Rhin, & descendit avec eux à quelque distance de Newbourg. Ces troupes furent distribuées en différents postes avec des échelles pour escalader la place à un signal que devoit faire M. de Laubanie. Au moment de l'exécution, il eut avis qu'il étoit découvert, & donna ordre aux différents corps de se replier pour se rembarquer. Par un hasard singulier, cet ordre ne parvint point à M. de Joreau qui commandoit deux cents grenadiers. Après être demeuré quelque temps à attendre, il craignit de n'avoir pas apperçu le signal, & détacha un Officier pour aller à la découverte. Sur le rapport qui lui fut fait qu'on n'entendoit aucun mouvement dans la ville, M. de Joreau se mit en marche avec ses gens : les échelles furent posées ; il monta sur les remparts suivi de ses grenadiers, & quoiqu'il trouvât quelque résistance, il réussit à se rendre maître d'une porte. Il en fit donner avis à M. de Laubanie, dans le moment où les troupes Françoises commençoient à se rembarquer. Elles coururent plutôt qu'elles ne marchèrent à Newbourg : s'emparèrent de la place ;

1702.

1702. tuèrent une partie de la garnison, & le reste se sauva par la fuite. Cette conquête mit en état de construire un nouveau pont sur le Rhin pour y faire passer le Comte de Guisçard, qui commandoit un gros corps de troupes détaché de l'armée de M. de Catinat.

XXXIX. Le Prince de Bade abandonne ses lignes.

Le Prince de Bade, instruit de cet événement, craignit avec raison que les François, maîtres de Newbourg, ne lui coupassent la communication avec Fribourg, ce qui lui auroit totalement intercepté les vivres, ou qu'ils ne vinssent le prendre en flanc de ce côté, pendant que M. de Villars l'attaqueroit de front, en débouchant par le pont d'Hunningue. Il jugea qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour décamper, & le matin du 14 il abandonna ses retranchements vis-à-vis de cette place. Il établit le même jour un nouveau camp sur les hauteurs d'Etlinguen, la gauche appuyée au village de ce nom, la droite vis-à-vis d'un autre village nommé Witlingue, avec le ruisseau de Kandern au front, dans une position presque inaccessible, excepté du côté où ses troupes avoient gagné la montagne.

XL. Bataille de

M. de Villars, averti de ce mouve-

nent, fit passer le Rhin avec la plus grande diligence à son infanterie & à sa cavalerie, pour occuper le terrein que les ennemis venoient de quitter. L'infanterie pénétra plus avant, & monta sur une hauteur environnée d'arbres & de vignes avec un grand bois au sommet, où s'établit la droite de l'armée. La gauche prit son poste entre le fleuve & la montagne, s'étendant jusqu'à Weil, ensorte qu'il étoit impossible de la prendre en flanc, parçe qu'elle étoit resserrée entre le Rhin & le pied de cette montagne. Les ennemis, qui ne pouvoient penser que toute une armée passât en si peu de temps un fleuve aussi large sur un seul pont, ne prirent pas toutes les précautions que la science militaire auroit dû leur enseigner. Ils firent une faute irréparable dans leur retraite en séparant leur cavalerie de leur infanterie, & M. de Villars, en Général habile, sçut en tirer le plus grand avantage. Les troupes Françoises montèrent avec tant d'activité la hauteur de Tulick, que le Général, craignant que les ennemis ne tombassent sur elles pendant qu'elles étoient essoufflées, se porta lui-même sur la montagne pour mo-

1702.

Fridlingen.

La cavalerie Allemande est mise en déroute.

dérer leur ardeur, & mit son infan-
1702. terie en ligne, pendant que la cavalerie déja rangée dans la plaine, suivoit celle des Allemands. Les ennemis ne refusèrent pas le combat, & revinrent sur leurs pas. M. de Magnac, qui commandoit la cavalerie Françoise, eut la prudence de retenir ses troupes qui brûloient du desir de fondre sur eux, & les empêcha de s'engager dans le défilé, où elles auroient été battues en flanc par le canon du fort de Fridlingen qui étoit à l'entrée. Les Impériaux y avoient conservé un corps d'infanterie, dont le feu joint à celui de l'artillerie, auroit beaucoup incommodé les François; mais la belle manœuvre de M. de Magnac, qui feignit à propos de vouloir éviter le combat, & qui fit passer sa première ligne dans les intervalles de la seconde, comme s'il eût voulu se retirer, attira les Allemands hors de la position avantageuse où ils étoient. L'Officier-Général qui les commandoit, en les ramenant du défilé dans un terrein plus ouvert, les fit étendre à la droite, ce qui rendit inutile le feu du fort, & pour former sa première & sa seconde ligne sur un plus grand front, il voulut faire passer ses

ses lignes redoublées dans l'espace que la plus grande étendue de terrein l'obligeoit de laisser vacant jusqu'à ce qu'il fût rempli par de nouveaux escadrons. M. de Magnac ne lui en laisse pas le temps : sa cavalerie fond tout-à-coup dans cet intervalle, avant que l'ennemi puisse se former : elle perce avec succès jusques dans le défilé, la cavalerie Allemande lui servant elle-même de rempart contre le feu de la redoute qui n'est plus à craindre pour les François. En un instant la première ligne renversée sur la seconde y porte le désordre : en vain des Officiers pleins de bravoure font tous leurs efforts pour les rallier ; ils sont eux-mêmes entraînés par les fuyards : ils traversent la petite rivière de Kandern, & se sauvent à bride abattue jusqu'à Fribourg, abandonnant totalement leur infanterie. 1702.

XLI. Le Prince de Bade se retire. Perte des deux côtés.

Elle combattoit avec un succès bien différent sur la montagne. Le Comte Charles de Furstemberg, qui la commandoit, marcha en bon ordre aux François avec cinq pièces de canon à la tête des bataillons. Le terrein coupé d'arbres, de vignes & de bois ne permettant pas de former des lignes régu-

mettre en déroute, quand le Pri
Bade fit avancer de nouvelles tro
auxquelles il joignit six escadron
avoient été détachés du gros de
valerie. Les François s'arrêtent
soutenir ce nouvel effort: M. D
des, Lieutenant-Général, qui
mande l'infanterie, est tué ain
M. de Chabannes, Brigadier: o
& l'on gagne successivement du
de part & d'autre, mais l'a
Françoise surmonte enfin l'opin
Allemande. Les ennemis sont po
abandonnent leur poste, & y l
cinq pièces de canon qu'on com
à pointer contre eux, lorsque t
coup on apperçoit trois nouvea

enoient de combattre avec tant
eur : elles retournent sur leurs 1702.
croyant que les ennemis vont les
opper de toutes parts : l'infante-
lemande, qui a le temps de se
, revient à la charge avec une
elle fureur, & les François pa-
nt perdus sans ressource dans cette
; mais le Prince de Bade, qui
que la défaite de sa cavalerie
lonné jour au Comte de Guis-
pour joindre l'armée de M. de
s, préfère une retraite sure à une
re douteuse. Il profite de la nuit
rvient pour faire marcher ses
es du côté de Fribourg, où elles
nt en bon ordre, sans que les
ois puissent les troubler dans
retraite, quoique leurs brigades
ent reformées, & qu'elles les
it plus d'une lieue. Les Allemands
: trois mille hommes de tués dans
bataille, du nombre desquels fu-
Comte Charles de Furstemberg,
néral Erfa & beaucoup d'Officiers
rque. On leur fit prisonniers le
e de Konigseck, le Comte d'Ho-
e, deux Colonels & neuf cents
nes. Ils laissèrent onze pièces de
sur le champ de bataille, & on

1702. leur prit trente-cinq drapeaux & étendards, quatre paires de tymbales, douze cents boulets, & cinq cents charriots chargés de munitions : ils eurent aussi un grand nombre de blessés. Les François perdirent environ douze cents hommes tués, & eurent quinze cents blessés.

Sanvitali. Ottieri. Feuquières. Quincy.

XLII. Suites de cette victoire.

Le lendemain de cette victoire, M. de Villars s'empara de Fridlingen, & du fort de l'Etoile, vis-à-vis de Hunningue : les garnisons Allemandes furent conduites désarmées à Rhinfeld. Louis XIV, instruit de ces succès, envoya le bâton de Maréchal de France à son Général, pour le récompenser d'avoir passé le Rhin à la vue des ennemis, dont l'armée étoit supérieure à la sienne, particulièrement en cavalerie : d'avoir établi sur ce fleuve deux ponts qui furent d'un grand usage dans la suite de cette guerre, & d'avoir rendu inutiles les lignes que le Prince de Bade avoit formées avec tant de soins. Ce Prince, après cet échec, rassembla promptement toutes ses troupes, & donna ordre au Comte de Stirum qu'il avoit laissé devant le Fort-Louis de lever le blocus de cette place, & de rejoindre le gros de l'armée, en aban-

donnant Haguenau & les autres postes que les Allemands avoient pris sur la rive gauche du Rhin. On demeura encore quelque temps de part & d'autre à s'observer; mais la saison devenant trop avancée pour rien entreprendre de considérable, M. de Villars assura la tête de ses ponts par de bons retranchements, repassa le Rhin, & les François ainsi que les Impériaux se mirent en quartier d'hiver. L'Electeur de Bavière, qui n'avoit pu joindre M. de Villars, s'en étoit dédommagé par la prise de Burgau dans la Suabe, de Wingen sur le Danube & de plusieurs autres places. Il établit ses quartiers d'hiver en grande partie sur les territoires Impériaux. 1702.

XLIII. L'Electeur de Cologne se joint aux François.

L'Electeur de Cologne, qui ne se croyoit pas en sureté dans sa capitale, avoit pris le parti de se retirer à Bonn, & voyant ensuite que les Alliés se disposoient à le bloquer dans cette place, il résolut de passer en France. En quittant le palais Electoral, il ne put s'empêcher de répandre des larmes; mais il protesta en même temps qu'il préféreroit de se soumettre au Monarque François & de devenir son sujet, plutôt que de demeurer esclave de son Cha-

pitre. L'espérance prit la place du dé-
1702. couragement quand il reçut la nouvelle de la victoire remportée par les François à Fridlingen, & l'arrivée d'un corps de troupes envoyé par M. de Catinat, & conduit par le Marquis de Locmaria & par M. de Saint-Laurent. L'Electeur reprit courage & s'avança avec les François, jusques sous la ville de Trèves, où commandoit l'Archevêque en qualité d'Electeur de l'Empire. Celui de Cologne y fut joint par M. de Tallard, après que cet Officier-Général se fut rendu maître de Nanci, comme nous allons le rapporter.

XLIV. Succès du Comte de Tallard.

Louis XIV, qui avoit tout lieu de craindre que les Impériaux n'entrassent dans la Lorraine, résolut de les prévenir, & envoya M. de Caillères demander au Duc qu'il reçût garnison Françoise dans sa capitale, dont le Monarque vouloit faire relever les fortifications. Le Duc répondit que son intention étoit de garder une parfaite neutralité ; M. de Caillères lui répliqua que le Roi avoit donné les ordres les plus positifs pour que les troupes Françoises entrassent dans Nanci de quelque façon que ce fût. En effet, M. de Tallard se présenta le premier

de Septembre avec trois mille hommes, sous les murs de cette ville : le 1702.
Duc, hors d'état de résister, se retira à Luneville avec la Duchesse qu'on transporta en chaise à porteurs, parce qu'elle étoit grosse de huit mois. Les François entrèrent dans Nanci, & l'on mit aussitôt des travailleurs à en réparer les fortifications. M. de Tallard se rendit ensuite devant Cologne, où il fit conduire des canons & des mortiers, & déclara aux Magistrats que s'ils n'acceptoient la neutralité dans l'espace de deux heures, il alloit faire bombarder la ville. Ils cédèrent à la nécessité & signèrent le 5 d'Octobre l'acte de neutralité ; mais le Prince de Hesse-Cassel, y étant arrivé peu de temps après avec des forces supérieures, il les obligea à y renoncer, & leur mit une garnison des troupes alliées. M. de Tallard, qui avoit eu particulièrement en vue de délivrer l'Electeur, marcha à Trèves : l'Archevêque n'étoit pas en état de résister, & il ouvrit ses portes aux François le 25 d'Octobre. Le 27 M. de Tallard investit le château de Traerbach, qui auroit pu tenir long-temps par la difficulté d'établir des batteries contre ses murs ; mais le Gouverneur, qui

les contributions dans tout le
rendoit les François maîtres d
ſelle., couvroit le Duché de
bourg , & aſſuroit la commu
avec Bonn & tout l'Electorat
logne. M. de Tallard prit enc
dentz, dont la garniſon fut fa
ſonnière de guerre, & revint
à Metz pour mettre ſes troupes
tier d'hiver.





CHAPITRE VI.

I. *M. Ducasse est attaqué en mer par* *'es Anglois.* §. II. *Expédition infruc-* *'ueuse de Munden.* §. III. *Armement* *les Alliés contre Cadix.* §. IV. *Crain-* *'es du Roi de Portugal.* §. V. *Prépa-* *'atifs des Espagnols.* §. VI. *Descrip-* *ion de l'isle & de la baye de Cadix.* ;. VII. *Etat de foiblesse où se trouvoit* *ılors l'Espagne.* §. VIII. *Tentatives* *lu Duc d'Ormond pour séduire le* *Gouverneur.* §. IX. *Les Alliés débar-* *juent dans le continent.* §. X. *Lettre* *lu Duc d'Ormond au Général Es-* *ıagnol.* §. XI. *Réponse du Marquis* *le Villadarias.* §. XII. *Excès commis* *ıar les Alliés au Port Sainte-Marie.* §. XIII. *Belle défense des Espagnols.* ;. XIV. *Efforts infructueux des enne-* *nis.* §. XV. *Ils rembarquent leurs* *roupes.* §. XVI. *Fidélité remarquable* *les Espagnols.* §. XVII. *Les ennemis* *ont voile à Vigo.* §. XVIII. *Lenteur* *les Espagnols pour débarquer les* *ıalions.* §. XIX. *Préparatifs de M.* *le Chateaurenault.* §. XX. *Les enne-*

mis font une descente. §. XXI. *La flotte des deux Couronnes est entièrement détruite.* §. XXII. *On essaye inutilement de relever les galions.* §. XXIII. *L'Amiral Rooke est accusé & déchargé en Angleterre.* §. XXIV. *L'Amirante de Castille est nommé Ambassadeur en France.* §. XXV. *Il passe en Portugal, & est déclaré criminel de Lèze-Majesté.* §. XXVI. *Il se déclare pour la Maison d'Autriche.* §. XXVII. *Fermeté excessive de M. Orry en Espagne.* §. XXVIII. *Commencement des troubles des Cevennes.* §. XXIX. *Affaires du Nord. Victoires du Roi de Suède.*

1702.

I.

M. Ducasse est attaqué en mer par les Anglois.

EN même temps que la guerre s'allumoit avec fureur dans le continent, on agissoit avec autant de vivacité sur mer, où les Anglois & les Hollandois avoient des flottes formidables. Suivant l'état de la marine de la Grande-Bretagne à la mort de Guillaume III, elle montoit à cent quatre-vingt-un vaisseaux de ligne, & à plus de cent bâtiments de diverses espèces, tels que brûlots, brigantins, yachts, chaloupes armées en guerre, vaisseaux de provisions, vaisseaux d'hôpital, barques

d'avis & autres. Les hostilités sur mer commencèrent au mois de Mai en Amérique, où trois vaisseaux de guerre Anglois, détachés de l'escadre du Vice-Amiral Bembow, prirent à la hauteur du petit Guavas quatre bâtiments François, dont il y en avoit un de vingt-quatre canons, percé pour quarante, & monté de cent quatre-vingt-dix hommes. Vers le même temps, le Bristol, de la même escadre, prit le Glorieux, vaisseau de guerre Espagnol, qui fut conduit à Port-Royal. Au mois de Juillet, le Vice-Amiral, ayant formé le projet d'attaquer M. Ducasse, qu'on attendoit à Léogane avec quatre vaisseaux de guerre, fit voile vers ce port, y arriva le 27; força d'échouer un bâtiment de quarante canons, percé pour cinquante; prit trois bâtiments François, en coula un à fond; en brûla un autre, & fit encore quelques autres prises de barques chargées de provisions. Il apprit quelques jours après que M. Ducasse avoit passé à Carthagène, d'où il étoit parti pour Porto-Bello, ce qui détermina l'Amiral Anglois à diriger son cours vers cette côte. Il arriva le 19 d'Août à la hauteur de Santa-Martha, & découvrit devant

1702.

cette place dix vaiſſeaux François, qui
1702. couroient à petites voiles en ſuivant la côte. Il jugea avec raiſon que c'étoit l'eſcadre de M. Ducaſſe ; il la joignit à quatre heures après midi, on ſe mit de part & d'autre en ligne, & l'on commença à ſe canonner, ce qui dura juſqu'à la nuit. On fut en préſence pendant cinq jours ſans faire autre choſe que d'eſcarmoucher d'aſſez loin, la plupart des Capitaines Anglois n'ayant pas répondu à l'ardeur de combattre que marquoit le Vice-Amiral. Le 24, ce Commandant, ayant eu la jambe droite fracaſſée d'un boulet de canon à chaînes, aſſembla le Conſeil-de-Guerre : les Officiers s'excuſèrent en prétendant contre l'évidence que les François leur étoient ſupérieurs, & le Vice-Amiral remit à la voile pour la Jamaïque. Les Capitaines Anglois, qui avoient refuſé le combat, furent cités au Conſeil-de-Guerre : Kirckbi & Wade, qui commandoient les vaiſſeaux la Défiance & le Greenwich, furent condamnés à perdre la tête, & l'on exécuta la ſentence à leur arrivée à Plimouth. Le Capitaine Conſtable fut caſſé, & d'autres furent interdits pour un temps : exemple de ſévérité

rès commun dans la marine Angloise.
Elle y est portée quelquefois à l'excès ; 1702.
mais quoi qu'il en soit, on doit la re-
garder comme la principale cause de
ous les succès de cette nation en mer.
e Vice-Amiral mourut avant son re-
our, & le commandement passa au
Contre-Amiral Whestone. M. Ducasse,
ui commandoit l'escadre Françoise,
toit trop brave homme pour éviter
e combat, & il avoit courageusement
résenté le flanc aux ennemis ; mais
omme ses ordres portoient unique-
nent de conduire de Carthagène à
Porto-Bello les troupes Espagnoles
qu'il avoit à bord, il crut devoir s'en
tenir à les exécuter, & se contenter
d'attendre les Anglois, sans chercher
à engager le premier le combat. Cette
prudence étoit d'autant plus nécessaire,
que de ses dix bâtiments il n'y en avoit
que quatre qui fussent des vaisseaux de
guerre, au-lieu que les ennemis, sui-
vant leurs propres relations, en avoient
six bien montés & bien équipés.

Les Anglois n'eurent pas plus de réussite dans une autre expédition, dont ils avoient confié l'exécution à Sir Jean Munden. On lui avoit donné le commandement d'une escadre de

II. Expédition infructueuse de Munden.

1702. dix vaiſſeaux de guerre pour enlever celle des François, qui alloit à la Corogne, d'où elle devoit conduire à la Nouvelle-Eſpagne un nouveau Viceroi du Méxique. Munden ſe mit en mer au mois de Mai; alla croiſer à la hauteur de la Corogne; découvrit les François le 27; les eſcorta plutôt qu'il ne leur donna la chaſſe juſques dans le port; aſſembla un Conſeil-de-Guerre, où il fit décider qu'on n'étoit pas aſſez en force pour les y attaquer; remit à la voile pour Spithéad, & y arriva ſans accident le 20 de Juin. Son retour, ſans avoir rien entrepris, excita de grandes clameurs en Angleterre: on aſſembla une Cour martiale pour la forme, & Munden fut déchargé de l'accuſation; mais le Prince de Dannemarck ne jugea pas à propos de lui donner aucun emploi dans la ſuite de cette guerre.

III. Armement des Aliés contre Cadix. Les Anglois & les Hollandois ne s'en tinrent pas à ces petits armements, & ils formèrent de plus grandes entrepriſes contre l'Eſpagne & contre les ſujets de la Maiſon de Bourbon. Ils équipèrent une flotte de trente vaiſſeaux de ligne Anglois & de vingt Hollandois, outre les autres bâtiments

dont le total montoit à cent soixante voiles. Le commandement de cette flotte fut donné au Chevalier George Rooke, Vice-Amiral d'Angleterre, qui montoit le Royal-Souverain, & qu'on nomma Amiral en chef pour cette expédition. Il eut sous ses ordres le Vice-Amiral Hopson, qui commandoit l'escadre rouge; le Contre-Amiral Fairborn, Commandant de l'escadre blanche, & le Contre-Amiral Graydon, à qui l'on donna le Commandement de l'escadre bleue. Le Duc d'Ormond fut nommé Général des troupes de débarquement, composées de sept mille Anglois & de cinq mille Hollandois. L'objet de cet armement étoit la conquête de la ville & de la baye de Cadix, que le Prince de Darmstadt disoit être très facile, au moyen des correspondances qu'il assuroit qu'on auroit dans le pays. Ce Prince ne cherchoit qu'à se venger d'avoir perdu le Gouvernement de Barcelone; publioit une longue liste des principaux sujets Espagnols qu'il prétendoit être attachés à la Maison d'Autriche : disoit qu'ils ne cherchoient que l'occasion de se déclarer, & ajoutoit qu'ils ne manqueroient pas de se joindre au Duc d'Or-

1702.

mond, & de lui procurer des intelligences aussitôt qu'il paroîtroit sur les côtes de l'Andalousie.

1702.

Hist. Nav. d'Angl.

IV. Craintes du Roi de Portugal.

La flotte étant arrivée à l'embouchure du Tage, y attendit le Prince de Darmstadt, qui s'étoit rendu d'avance à Lisbonne, pour déterminer le Roi de Portugal à se déclarer en faveur de la grande Ligue. Ce Monarque y étoit naturellement porté, & le Prince acheva de le décider, en lui inspirant les plus grandes craintes sur les projets de la Maison de Bourbon. Il lui persuada que si un Prince de cette Maison devenoit possesseur tranquille du Trône d'Espagne, il emploieroit bientôt toutes les forces réunies des deux Couronnes à faire revivre ses prétentions sur celle de Portugal. Il l'assura qu'il étoit arrêté entre les deux Rois que les troupes de France aideroient Philippe à faire rentrer ce Royaume sous sa domination, & qu'en échange le Monarque Espagnol feroit une cession totale des Pays-Bas à la France. Ces raisons spécieuses étoient plus que suffisantes pour achever de mettre le Roi de Portugal dans les intérêts des Alliés; cependant il se contenta pour lors de favoriser secré-

ment les ennemis de la Maison de Bourbon, & différa jusqu'au printemps de l'année suivante à se déclarer ouvertement. 1702.

V. Préparatifs des Espagnols.

Les préparatifs qu'on faisoit contre Cadix étoient si publics en Angleterre, & l'on s'y conduisoit avec tant de lenteur dans l'équipement de la flotte, que les deux Rois eurent tout le temps nécessaire pour mettre cette ville en état de défense. Il s'en falloit de beaucoup que les Espagnols eussent des forces suffisantes à opposer à celles qui venoient faire une descente dans leur pays. Il n'y avoit dans les ports que très peu de vaisseaux de guerre, & quand on reçut la nouvelle du projet des Anglois, le Marquis de Villadarias, qui commandoit dans l'Andalousie, n'avoit pour toutes troupes que cent cinquante hommes d'infanterie & trente de cavalerie. La garnison de Cadix ne montoit qu'à trois cents hommes : on n'entretenoit ni magasins ni armes pour en pouvoir donner aux milices du pays; & à la veille d'une guerre sanglante, cette Province située sur la frontière, étoit plus dégarnie qu'une Province intérieure n'auroit dû l'être dans le temps de la paix la plus profonde. Le S. Philippe.

Roi étoit en Italie, & l'on avoit con-
1702. fié le soin du Gouvernement à une Reine, dont l'âge sembloit plus propre aux plaisirs qu'à l'administration d'un grand Royaume : sans argent, sans armes, sans troupes de terre ni de mer, elle manquoit encore de chefs à qui elle pût confier le commandement dans une Province où l'affection des habitants étoit très douteuse. Malgré des circonstances si fâcheuses, cette Princesse, avec une prudence qu'on ne devoit pas naturellement attendre d'une Reine de quinze ans, vit sans se troubler le danger qui s'approchoit. *Elle convoqua les Ministres du cabinet, & leur parla*, dit le Marquis de Saint-Philippe, *avec tant de grace & de force, qu'il n'y eut personne qui n'offrît ses biens & sa vie pour la défense de la patrie.* On connoissoit les talents de l'Amirante, & malgré les doutes bien fondés qu'on avoit sur sa fidélité, la nécessité des affaires détermina à s'adresser à lui dans cette extrémité. La Princesse des Ursins le pria, au nom de la Reine, de se charger de défendre l'Andalousie: il refusa d'abord d'accepter cette commission, sous prétexte qu'il ne lui convenoit pas d'exposer son honneur dans

une défense pour laquelle il n'avoit ni troupes ni argent. La Reine n'insista pas : elle laissa le soin de cette Province au Marquis de Villadarias ; & l'Amirante, qui n'avoit refusé que pour être pressé, demanda à y être envoyé, quand il vit qu'on pouvoit se passer de lui. Le Comte de Montellano, à qui il s'adressa, confirma la Reine dans sa résolution, quoiqu'il fût ami de l'Amirante, & l'on fit sans perdre de temps tous les préparatifs que pouvoit permettre l'embarras où l'on se trouvoit. Les Grands, la Noblesse, le peuple & jusqu'aux Ecclésiastiques contribuèrent à l'envi, chacun selon son pouvoir, à fournir ce qui étoit le plus nécessaire. Les milices furent armées, & les sujets de cette Province parurent disposés à défendre les droits de la Couronne avec toute la fidélité naturelle à la nation Espagnole. 1702.

VI. Description de l'isle & de la baye de Cadix.

La flotte combinée, après être restée quelques jours devant Lisbonne, & avoir reçu le Prince de Darmstadt, arriva le 23 d'Août à la vue de Cadix vers trois heures après midi. Cette ville, anciennement nommée Gades, est située sur les bords de l'Océan, à peu de distance du détroit de Gibraltar.

1702. Elle étoit déja très floriſſante du temps des Romains, mais elle ſouffrit divers changements cauſés par les guerres ſanglantes qui ravagèrent l'Eſpagne ſous ſes différents maîtres. Dans un ſiècle plus tranquille, elle a été rebâtie preſque en entier par les ſoins & aux frais des négociants Eſpagnols, qui profitant de ſa poſition avantageuſe pour le commerce, en ont fait une des villes les plus riches de l'Univers. C'eſt du port de Cadix que partent les flottes qui vont à la nouvelle Eſpagne, & c'eſt au même port qu'arrivent les galions qui apportent en Europe les richeſſes du Pérou & du Méxique, enſorte qu'on peut regarder cette ville comme l'entrepôt de l'ancien & du nouveau Monde. Elle eſt ſituée à l'extrémité d'une langue de terre qui fait partie d'une iſle de ſept lieues de longueur, dont elle occupe la pointe occidentale. Cette iſle eſt de figure très irrégulière : à l'orient, elle n'eſt ſéparée du continent que par un petit bras de mer, ou plutôt par un canal tortueux, qui n'a en quelques endroits que ſept cents pas de largeur, & ſur lequel on a conſtruit un très beau pont qu'on appelle de Suaço. Sur

la langue de terre qui s'étend à l'occident, on trouve une pointe avancée en mer du côté du nord, où l'on a bâti un fort nommé le Puntal, qui avec un autre fort, appellé Matagorda, élevé sur une autre langue de terre, faisant partie du continent, défendent l'entrée d'une baie spacieuse entre l'isle & la terre ferme. Cette baie est entourée de salines, qui font une des richesses du pays : l'isle est très fertile, & l'on y recueille le vin le plus parfait que l'Espagne produise. La ville est entourée de bonnes murailles, dont la mer baigne le pied du côté du midi, où elle est inaccessible à cause de l'escarpement du rivage, & elle l'est de même au nord par les bancs de sable & les écueils qui l'environnent. Le port est situé à l'orient avec un fort château, qu'on nomme de Saint-Philippe, destiné à en défendre l'accès. Enfin à l'occident est la pointe de Saint-Sébastien où l'on a aussi bâti un fort depuis l'entreprise des Anglois.

1702.

Vis-à-vis de Cadix dans le continent est l'embouchure d'une petite rivière nommée la Guadelette, sur laquelle on trouve une jolie ville qu'on appelle le Port Sainte-Marie. Elle n'est éloignée

de Rota, connue par ses excellents vins, que d'environ une lieue & demie, & de Xeres ou Chéres que de trois quarts de lieue. Port-Royal est encore dans le continent, mais plus avant dans la baye où la mer est souvent agitée par le vent de nord, qui en rend la navigation dangereuse. San-Lucar de Barameda, éloigné de trois lieues du Port Sainte-Marie, est à l'entrée du Guadalquivir, rivière très connue des Anciens, sous le nom de Bœtis. La haute mer y conduit les vaisseaux jusques dans le port de Séville qui est aussi sur cette rivière.

1702.

VII. Etat de foiblesse où se trouvoit alors l'Espagne.

On peut voir par la description que nous venons de donner de Cadix, qu'il est presque impossible d'en faire le siège dans les règles, & qu'elle ne peut être exposée qu'à des coups de main, ou à être prise par famine. Cependant il y avoit dans le temps dont nous parlons si peu de troupes pour la défendre, qu'elle eût été très exposée si l'entreprise des ennemis eût été mieux conduite. Le Gouverneur Dom Scipion Brancaccio, Chevalier Napolitain, avoit beaucoup de bravoure & de capacité : le Marquis de Villadarias, qui commandoit sur la

:toit un ancien Officier très ex-
nté ; mais ils n'avoient presque 1702.
: l'autre que des milices mal
:, & ce fut avec cette foible dé-
ju'ils attendirent les attaques des
s & des Hollandois, gens aguer-
les campagnes précédentes, &
es de tout entreprendre s'il y
plus d'accord entre leurs chefs.
ennemis, arrivés devant Ca-
iirent leurs vaisseaux en ligne,
la pointe de Saint-Sébastien en
lant en face de l'isle. Ils envoyè-
: 24 quelques bâtiments pour
la mer dans la partie septen-
le ; mais le Gouverneur fit faire
rand feu des remparts qu'ils n'o-
en approcher. Vers le soir, un
r Anglois s'avança dans un petit
nt avec un drapeau blanc, pour
er une lettre du Duc d'Ormond
icaccio. Il lui rappelloit qu'ils
it anciennement servi ensemble
la France, & l'engageoit à se
er en faveur de la Maison d'Au-
, pour laquelle il avoit précé-
ent combattu avec tant de va-
.e Gouverneur répondit, que
me qu'il avoit servi honorable-
le feu Roi, il montreroit autant

VIII. Tentatives du Duc d'Ormond pour séduire le Gouverneur.

dans le continent.

assure les Alliés de la bonne
de la nation pour la Maison
che, engagea le Duc d'Ormoı
de nouveaux efforts pour co
le peuple, puiſqu'il ne pouvo
à gagner le Gouverneur. Les
prirent un bâtiment pêcheur q
chèrent le 25, en faiſant pro
ceux qui le montoient de d
ſur la côte des papiers qu'on
mit. C'étoient des copies d'un
de Manifeſte, par lequel la
la Grande-Bretagne prome
protection, & toutes ſortes
traitements à ceux qui ſe décla
contre Philippe; mais cette
tentative n'eut aucun ſuccès.
nemis commencèrent le 26 à

de ses milices ; mais ces troupes n'étant pas en état de tenir contre de vieux 1702.
soldats, le Commandant les fit retirer au Port-Sainte-Marie. Les ennemis croyoient emporter cette ville d'emblée; mais le Marquis y fit si bonne contenance qu'ils tournèrent du côté de Rota, dont ils se rendirent maîtres sans peine, par la connivence du Gouverneur Espagnol. Le Prince de Darmstadt lui donna pour récompense le titre de Marquis au nom de l'Empereur : il ne le porta pas long-temps, & Villadarias le fit pendre quand la ville rentra sous la domination Espagnole après la retraite des ennemis. Leur débarquement finit le 30, & pendant cet intervalle le Prince courut de côté & d'autre pour séduire les peuples, mais il les trouva toujours fidelles à leur devoir. Ce fut par ses conseils que le Duc d'Ormond fit une tentative pour attirer le Marquis de Villadarias dans son parti. Ce brave homme, connu auparavant sous le nom de Marquis del Castillo, ou de Pimentel, avoit combattu vaillamment contre les François à la défense de Charleroi en 1693, ce qui faisoit espérer au Duc d'Ormond de le détacher aisément des intérêts

de la Maison de Bourbon contre laquelle il avoit toujours porté les armes. On nous a conservé la lettre du Duc & la réponse de Villadarias : nous allons rapporter l'une & l'autre pour leur singularité, en commençant par celle du Général Anglois.

1702.

X. Lettre du Duc d'Ormond au Général Espagnol.

» La mauvaise réception que vous » avez faite aux troupes qui venoient » sous nos ordres de la part de l'Archiduc d'Autriche, pourroit vous » coûter cher, Monsieur, aussi-bien » qu'à vos compatriotes. Sa Majesté » Impériale aura des voies plus sûres » que celles sur lesquelles elle avoit » cru pouvoir faire fonds; & peut-être voudrez-vous réclamer sa clé- » mence, quand elle n'aura pour vous » qu'une juste indignation. Il en est » temps encore, Monsieur : songez à » réparer cette faute; je vous promets » de faire si bien votre paix, que vous » serez regardé avec toute sorte de » distinction dans une Cour où vous » verrez fleurir l'ancienne liberté Castillane, après que le véritable Roi » sera placé sur son trône. La Reine » d'Angleterre, ma Souveraine, m'a » fait l'honneur de me confier une » lettre de créance pour garantir tous

» les traités que je ferai avec vous. 1702.
» Encore un coup, mon cher Monsieur, songez aux moyens de vous agrandir, & de vous affranchir avec le reste de vos compatriotes. J'attendrai votre réponse par ce Lieutenant que le Trompette vous annoncera. Je ne doute pas que vous ne communiquiez ma lettre à votre Conseil. Je suis avec estime, Votre très humble serviteur. » LE DUC D'ORMOND.

XI. Réponse du Marquis de Villadarias.

Le Marquis fit cette réponse. » Si le Roi mon Maître avoit pu prévoir la témérité que ses ennemis ont eue de venir en cette rade pour suborner ses sujets, Sa Majesté m'auroit donné des instructions pour répondre avec cette politesse dont le seul Duc d'Ormond est capable, à toutes les propositions qu'il me fait de la part de l'Empereur & de l'Archiduc. Je respecte en ces deux Princes le caractère de Leur Majesté; mais je me trouve fort glorieux de pouvoir résister à leurs promesses avec autant de fermeté, que j'ai peu d'émotion en apprenant leurs menaces. »

» Philippe V est mon Roi, pour qui j'ai juré de répandre jusqu'à la der-

1702. » nière goutte de mon sang. Ce sont
» les sentiments que des sujets doivent
» concevoir d'un Prince instruit en
» l'art de gouverner par un Aïeul
» dont le règne fait envie à toutes les
» Cours de l'Europe. Désabusez-vous,
» Monsieur, de vos idées mal conçues;
» ayez meilleure opinion d'un hom-
» me qui mérite de vous être cher,
» ou recommencez vos attaques, si
» vous voulez avoir d'autres réponses
» du Conseil que vous me priez de
» consulter, & vous sentirez si nous
» sommes disposés à faire notre de-
» voir en gens qui n'ont autre chose
» à craindre que les châtiments dûs à
» la trahison & à la révolte. Nous
» n'avons que de généreux exemples
» dans nos Ancêtres; ils n'ont jamais
» cherché leur élévation dans le sang
» ni dans la fuite de nos Rois; mais
» MORI PRO PATRIA est ma devise;
» vous pouvez la communiquer à la
» Princesse qui gouverne l'Angleterre,
» Jouissez de ses faveurs tant que vous
» le pourrez, Monsieur, & croyez-
» moi avec considération, Monsieur,
» Votre très humble serviteur, » LE MARQUIS DE VILLADARIAS.

XII. Excès com- Les ennemis, voyant qu'ils ne pou-

voient rien gagner par la voie de la séduction, résolurent d'employer la force ouverte. Les habitants du Port-Sainte-Marie, qui savoient que la place n'étoit pas en état de faire une longue défense, emportèrent en diligence leurs effets les plus précieux. Les Anglois attaquèrent cette ville le premier de Septembre, & cent vingt hommes qui y étoient, après avoir combattu quelque temps, se retirèrent en bon ordre à Xerès. Les ennemis, maîtres du Port-Sainte-Marie, y commirent toutes les horreurs qui accompagnent la licence la plus effrénée. Le sexe le plus foible y éprouva un traitement plus cruel pour lui que la mort: le meurtre & l'incendie furent joints au pillage & à la profanation des Eglises: on y commit tant d'excès que les Espagnols, naturellement portés à la piété, conçurent l'horreur la plus méritée contre des ennemis, qui marchant sur les traces des anciens Maures, sembloient vouloir également détruire leurs personnes & leur culte. Si quelques-uns avoient été ébranlés par les magnifiques promesses du Duc d'Ormond & du Prince de Darmstadt, ils furent bien-tôt raffer-

1702.

mis par les Alliés au pont Sainte-Marie.

mis dans leur devoir par les excès des
1702. soldats Anglois & Hollandois, parti-
culiérement des premiers, contre les-
Sanvitali. quels les sages Espagnols conçurent
alors une haine que le temps n'a ja-
mais pu assoupir. .

XIII. Belle défense des Espagnols.

Les Alliés s'emparèrent ensuite d'un autre petit fort, nommé Sainte-Catherine sur la même côte; il n'étoit défendu que par vingt-cinq hommes qui se retirèrent dans la tour, où ils capitulèrent, ne pouvant tenir contre toute une armée. Le 8 ils entrèrent dans Puerto-Real que les Espagnols avoient abandonné. Leur objet étoit de s'emparer de Matagorda, pour être maîtres de l'entrée de la baye; mais quand ils voulurent en approcher, ils reçurent un si grand feu, tant du fort que des galions Espagnols à l'ancre dans cette baye, qu'ils furent obligés d'en différer l'attaque après avoir perdu beaucoup de monde. Il y avoit aussi dans le port quelques vaisseaux & huit galères de France, qui suivoient tous les mouvements des vaisseaux Anglois & Hollandois.

XIV. Efforts infructueux des Espagnols.

Les ennemis, qui reprirent quelques jours après les approches du fort, travailloient avec ardeur pendant la nuit

avancer leurs tranchées, & en peu
d'heures de jour elles étoient détruites 1702.
par les Espagnols. Ils avoient d'autant moins de peine à les combler, que le terrein n'est presque autre chose que du sable, & que les assiégeants ne pouvoient les garantir d'être enfilées, soit du fort, soit des galères, commandées par le Comte Hernez Nugnez. On faisoit de part & d'autre un feu terrible, tant des vaisseaux que de Matagorda, du Puntal, de Cadix & des batteries que les ennemis avoient élevées sur la côte. Voyant leur peu de succès, ils pensèrent qu'ils en auroient davantage s'ils pouvoient réussir à faire entrer leurs navires dans l'intérieur de la baye. Pour y parvenir, ils profitèrent d'un vent frais à la faveur duquel deux de leurs plus gros bâtiments tombèrent à toutes voiles sur l'estacade qu'on avoit formée entre les deux forts avec des poutres & des madriers enchaînés les uns aux autres, & soutenus par deux gros vaisseaux qu'on avoit coulés à fond chargés de pierres. Cette tentative des Anglois ne fut pas plus heureuse ; leurs vaisseaux furent très endommagés ; l'estacade demeura inébranlable, & le 15 ils abandonnèrent

1702. leur attaque de Matagorda. Enfin leur peu de réussite jettant les troupes dans le découragement, les ordres furent donnés le 17 pour les rembarquer avec le butin qu'elles avoient fait. Plusieurs Officiers proposèrent de descendre dans l'isle de Cadix, ce qui paroissoit être l'unique moyen de réussir dans l'entreprise projettée; mais l'Amiral Rooke, qui étoit peu d'accord avec le Duc d'Ormond & avec le Baron de Spar, Général Hollandois, dirigea les voix dans le Conseil de guerre, pour se retirer sans faire de nouvelles tentatives. Spar indigné de cette retraite précipitée, voulut avoir par écrit la décision du Conseil de guerre pour sa justification, & il soutint toujours qu'il se seroit rendu maître du fort de Matagorda, si on lui avoit donné comme il le demandoit, ce qui lui étoit néceſſaire pour élever une forte batterie, qui en auroit facilité les approches. Les Anglois donnèrent pour excuse qu'ils craignoient de manquer de provisions, & que les temps orageux, qui surviennent ordinairement vers la fin de l'automne, ne fissent périr leur flotte.

XV. Ils rembar-

Les Alliés ne quittèrent pas la côte

de l'Andalousie sans y perdre beaucoup de leurs gens. Le rembarquement se fit avec tant de précipitation & si peu d'ordre, que plusieurs chaloupes trop chargées de soldats coulèrent à fond, & que les milices du pays, animées par le ressentiment de leurs excès, tombèrent sur leur arrière-garde, où il y eut au moins six cents hommes de tués. Un autre effet de cette précipitation, ou peut-être de l'avidité des soldats & des Officiers, fut d'être très attentifs à charger leur butin, & d'oublier de se fournir d'eau douce. Ainsi se termina cette expédition dont on avoit fait les préparatifs avec tant d'éclat. Outre le mécontentement du peu de réussite, on fut indigné en Angleterre de la conduite tenue par les troupes de la nation envers de malheureux habitants qu'on promettoit de protéger, & qu'il étoit de la politique d'amener par la douceur au parti de la Maison d'Autriche. » Au » contraire, dit l'Auteur de la Vie de » la Reine Anne, violer des Religieu- » ses, piller les maisons particulières, » & même les Eglises, étoit un moyen » si efficace d'irriter ce peuple supers- » titieux, qu'on ne devoit rien atten-

1702.

quent leurs troupes.

» dre dans la ſuite que ce qu'on eût
1702. » pourroit obtenir par la force.» (*)

XVI. Fidélité remarquable des Eſpagnols.

Quoique le peu de ſuccès des Alliés dût être en grande partie attribué à leur méſintelligence, il paroît certain qu'ils auroient eu plus de réuſſite s'ils n'avoient trouvé dans les Eſpagnols une réſiſtance qu'on ne devoit pas attendre de l'état de foibleſſe où ils étoient réduits. Le Marquis de Villadarias avec auſſi peu de troupes, agiſſoit comme s'il eût été à la tête d'une armée nombreuſe : il affectoit de faire beaucoup de pouſſière pendant le jour, & d'allumer des feux de diſtance en diſtance pendant la nuit, ce qui donna toujours le change aux ennemis; & à l'exception du ſeul Gouverneur de Rota, il ne ſe trouva pas un ſeul traî-

(*) Nous rapportons cette réflexion d'un Ecrivain aſſez médiocre, uniquement pour faire voir ce qu'on penſoit en Angleterre de la conduite des troupes envoyées par cette Puiſſance. L'épithète de *ſuperſtitieux* qu'il donne à la nation Eſpagnole eſt d'autant plus déplacée en cette occaſion, qu'on peut ſans ſuperſtition voir avec horreur des gens qui ſemblent n'être venus dans un pays que pour s'y livrer à tous les excès de la licence la plus effrénée.

tre, ni parmi les soldats, ni parmi les paysans. Ces fidelles Espagnols ne pouvoient même souffrir un mot qui marquât quelque soupçon, & le Général ayant dit un jour en plaisantant à Dom Felix Vallaro : » Votre ami Darmstadt » est là. » Ce brave Officier en fut si touché qu'il se précipita de désespoir dans le gros des ennemis, où il prouva par sa mort combien il étoit attaché à son devoir. On est presque toujours instruit par les déserteurs, des forces réelles d'une armée ; mais pendant tout le temps que les ennemis furent sur la côte, il ne passa pas un seul homme de leur côté. Il est vraisemblable que la différence de Religion contribuoit beaucoup à donner aux Espagnols un grand éloignement pour des gens séparés de l'Eglise Catholique ; & quand ce préjugé auroit été poussé un peu trop loin, il ne peut qu'augmenter l'honneur qui en doit rejaillir sur leur mémoire, puisque l'attachement à la Foi qu'on professe est un gage infaillible de la fidélité envers son Prince. Le Gouverneur du Port-Sainte-Marie étoit bien rempli de ces principes quand il répondit à une lettre du Duc d'Ormond qui le pres-

1702.

soit d'ouvrir ses portes : *Nos ostros*
1702. *Espagnoles, no mudamos de Religion ni de Rey.* » Nous autres Espagnols, » nous ne changeons ni de Roi ni de » Religion. » Les paysans même que les ennemis prirent sur la côte ou dans des barques pour en avoir quelques instructions, ne leur répondirent qu'en élevant les forces de la nation, la valeur des troupes, leur attachement à leurs Officiers, & l'impossibilité du succès de l'entreprise.

Sanvitali. Ottieri. S. Philippe. Burnet. Hist. Nav. l'Angl.

XVII. Les ennemis ont voile à Vigo.

Quoique la résolution prise par l'Amiral Rooke & le Duc d'Ormond de quitter la côte de l'Andalousie, fut autorisée par le résultat d'un Conseil de guerre, ces deux Commandants auroient eu peine à faire valoir leurs raisons en Angleterre, s'ils n'eussent réparé par une autre expédition plus avantageuse la honte de leur retraite de Cadix. Le besoin d'eau ayant obligé quelques-uns de leurs vaisseaux de relâcher sur la côte des Algarves pour faire aiguade, le Capitaine Lorenzo Harry, qui montoit le Pembroke, y apprit que le Comte de Chateaurenault, Vice-Amiral François, escortoit avec vingt-trois vaisseaux de guerre la flotte des galions qui appor-

toit en Espagne l'or & l'argent qu'elle avoit chargé en Amérique, & que 1702.
cette flotte étoit entrée dans le port de Vigo sur les côtes de Galice. Harry remit aussi-tôt à la voile pour porter cette nouvelle à l'Amiral avant que le Prince de Darmstadt en pût être informé par un bâtiment d'avis que lui envoyoit l'Ambassadeur de l'Empereur à la Cour de Lisbonne. Il eut bien-tôt joint la flotte, & sur son rapport l'Amiral ne perdit pas un moment à assembler le Conseil de guerre. Il y fut unanimement résolu de faire voile à Vigo, & quoique la flotte fût un peu retardée par un calme, elle arriva le 22 d'Octobre à la vue de cette ville. Le temps étoit alors si nébuleux qu'on n'apperçut les vaisseaux ennemis que lorsqu'ils touchoient presque l'embouchure du petit golfe, sur lequel est situé Vigo. M. de Chateaurenault s'étoit chargé d'escorter les galions jusqu'à Cadix, & il étoit arrivé à la hauteur de ce port pendant que les Alliés y étoient, ce qui l'avoit obligé de prolonger sa route. Il proposa alors au Conseil de conduire la flotte dans un port de France, où elle auroit été en sureté; mais l'opposition des Espa-

pour débarquer les galions.

avec la plus grande diligence
l'argent & les marchandises
avoit apportés des Indes ; mais
vint un contre-temps qui fit de:
plus d'un mois dans l'inaction l
pagnols qui la montoient. Le:
chands de Cadix se fondant f
privilège, qui porte que les ma
difes venant de l'Inde ne peuve
débarquées autre part que dai
port, demandèrent au Conseil
des à Madrid que ces bâtimei
meurassent en sequestre avec
charges, jusqu'à ce que les enn
la nation se fussent éloignés d
côtes. Rien n'étoit plus ridicule
vouloir soutenir un droit, qu:
l'intérêt d'une seule ville, e:

qui demandent une résolution prompte. Il se passa plus d'un mois à examiner la question ; enfin sans la décider on envoya de Madrid Dom Juan de Larrea pour faire enlever l'or & l'argent, qui montoit à plus de dix millions, sans toucher aux marchandises, quoique leur valeur surpassât encore cette somme. 1702.

XIX. Préparatifs de M. de Chateaurenault.

La côte de Galice est coupée en beaucoup d'endroits de petites anses ou golfes, dont quelques-uns entrent plusieurs milles dans l'intérieur des terres. Celui de Vigo est le plus proche de la ligne qui sépare l'Espagne du Portugal. Les vaisseaux y sont en sureté contre les vents, mais il n'y a pas de forteresse capable de les mettre à couvert des ennemis. L'entrée de ce golfe est fort large, & l'on y trouve l'isle de Bayona. Il a environ douze milles de profondeur, & va en étrécissant jusqu'à Rodondella, après quoi il s'élargit de nouveau. La ville de Vigo, située à peu près au milieu du golfe, n'a que de simples murailles avec un fort à quatre bastions de peu de défense. M. de Chateaurenault ne négligea rien pour la sureté de la flotte ; il la fit entrer jusqu'au dessus de

pouvoit permettre la situati
lieux, & fit élever quelques b
dans l'endroit le plus étroit d
Il rassembla toutes les troupe
milices du pays, & résolut a
peu de forces d'attendre des e
que leur supériorité rendoit 1
doutables.

XX. Les ennemis font une descente.

Aussitôt que la flotte combi
jetté l'ancre dans la baie, quelq
tits bâtiments Anglois & Ho
s'avancèrent pour sonder la
deur de l'eau, & le Duc d'C
descendit sur la rive méridiona
un corps de deux mille hom
marchèrent aux batteries de
çois & aux forts qui défendoi
vaisseaux : les attaquèrent ave

firent faire une sortie ; mais les grenadiers ennemis, qui étoient beaucoup plus nombreux & plus aguerris, les repoussèrent & les poursuivirent avec tant de succès, qu'ils ne leur laissèrent pas le temps de fermer la porte ; entrèrent avec eux dans le château, & s'en rendirent les maîtres. 1702.

XXI. La flotte des deux Couronnes est entièrement détruite.

Pendant que l'on combattoit ainsi sur terre, les vaisseaux ennemis se disposoient à rompre l'estacade. Ils furent d'abord arrêtés par un calme ; mais le vent s'étant élevé, le Vice-Amiral Hopson & le Vice-Amiral Vandergoes réussirent à la forcer avec leurs divisions, quoique le premier fût près d'être incendié sur le Torbai qu'il montoit, par un brûlot que lui envoya M. de Châteaurenault. Les efforts des François ne retardèrent que de quelques heures le désastre de la flotte : les ennemis, maîtres des batteries, les tournèrent contre eux ; firent un feu terrible de toutes parts, & jettèrent une quantité prodigieuse de grenades, ce qui détermina M. de Châteaurenault, après la défense la plus opiniâtre, à céder à la nécessité, & à détruire ses propres vaisseaux, pour les empêcher au moins de tomber au

pouvoir de l'ennemi, puiſqu'il n'étoit
1702. plus poſſible de les ſauver. Les François mirent le feu par ſes ordres à ſept de leurs propres bâtiments, & en firent échouer quatre. En même temps le Comte ſe rendit à Saint-Jacques de Compoſtelle pour garantir du pillage cette ville, où il y avoit de grandes richeſſes, & où l'on tranſporta tout ce qu'on put ſauver des vaiſſeaux. Il s'empara auſſi d'un défilé très important, pour empêcher les ennemis de marcher à Lugo, où il y avoit encore une partie de l'argent de la flotte, & laiſſa au Prince de Barbançon & à M. Renaud le ſoin de défendre la ville & le château de Vigo, ce qu'ils firent avec tant de bravoure que les ennemis ne purent s'en emparer. Les Alliés prirent dans cette journée cinq vaiſſeaux de guerre & quatre galions : il y en eut dix-ſept de brûlés, quatre d'échoués, & l'on brûla auſſi quatre frégates. En ſortant de la baie, ils perdirent le plus gros galion par la faute de leurs pilotes, qui ne connoiſſoient pas le local : ce bâtiment toucha ſur un rocher, où il coula à fond près de l'iſle de Bayona. Les Alliés eſſayèrent de retirer quelque partie des effets perdus dans les

alions submergés à Vigo ; mais le feu ontinuel qu'on faisoit de cette ville 1702.
es empêcha de poursuivre leur dessein. ls emportèrent cent pièces de canon, t une grande quantité d'effets, dont n n'a jamais pu savoir la valeur, urce qu'ils tournèrent en grande pare au profit des particuliers, qui n'en ent pas leur déclaration : cependant i estime qu'ils montoient au moins quatre millions, le reste ayant été rdu par le feu & par la mer dans ; bâtiments coulés à fond. La perte s François & des Espagnols fut d'enron deux mille hommes tués ; & de us ceux qui se retirèrent, il n'y en t qu'un très petit nombre qui le fisit sans blessures. L'Amiral Espagnol : fait prisonnier, ainsi que M. d'Are, Chef d'escadre, le Marquis de Galissonière, & MM. de Montbault de la Maisonfort, Capitaines. Les nemis eurent neuf cents hommes és ou blessés.

XXII. On essaye inutilement de relever les galions.

Cette journée, si fâcheuse pour la rine Françoise, détruisit le peu qui toit de celle des Espagnols, & esque toute l'Europe se ressentit de perte des galions, à cause des intés publics ou secrets que les diffé-

diverſes tentatives auſſi infruct
juſques vers 1750, que M. Co
ancien Capitaine de vaiſſeau,
à relever les galions : mais un
de plus de quarante-cinq ans a
des eaux avoit tellement détr
qu'ils contenoient, que le bénéfic
en a retiré n'a dédommagé qu'
des frais de l'entrepriſe. La per
à Vigo fut très ſenſible à la F
on y travailla avec tant d'arde
réparer, qu'en moins de deux
marine Françoiſe fut dans un ét
brillant qu'avant cet échec, &
forte pour combattre avec ſuc
flottes réunies des Anglois & d
landois.

XXIII. Lorſque les vaiſſeaux de la

plaignoit fortement de cet Amiral, & si l'on en croit l'Evêque Burnet, ce Seigneur lui dit de sa propre bouche : « qu'il n'y auroit pas eu la moitié des munitions néçessaires pour » prendre Cadix, si cette place s'étoit » bien défendue, & qu'il étoit persuadé qu'on auroit eu peu de peine » à s'en rendre maître, si l'on avoit » débarqué immédiatement en arrivant, & si l'on n'avoit pas laissé le » temps à l'ennemi de se remettre du » désordre où la première surprise l'a» voit jetté ». Quoi qu'il en soit, la Reine donna la place de Conseiller privé à Rooke aussitôt qu'il fut de retour de cette expédition si mal concertée & encore plus mal exécutée. Le Duc d'Ormond, qui avoit dessein de se porter son accusateur, fut appaisé par le titre de Viceroi d'Irlande, & quoiqu'on fît pour la forme un examen assez long des instructions & journaux relatifs à cette entreprise ; que le rapport des Commissaires fût entièrement à la charge de Rooke, & que les articles fussent bien prouvés, la cabale qui le soutenoit fut assez forte pour faire passer un Vote qui approuva toute sa conduite. Vers le même temps, la

1702.

Reine Anne fit un acte de justice plus
1702. mérité, en donnant le titre de Duc au Comte de Marlborough.

XXIV. L'Amirante de Castille est nommé Ambassadeur en France.

Cette perte, qui ruinoit totalement la marine Espagnole, jetta toute la nation dans le découragement, & l'on craignit à la Cour de Madrid que ceux des Grands, qui étoient peu affectionnés au Gouvernement, n'en prissent occasion de former des brigues en faveur de la Maison d'Autriche. L'Amirante étoit celui dont on se méfioit le plus, & le Cardinal Portocarrero, qui voyoit que ce Seigneur s'introduisoit peu à peu dans la confiance de la Reine & de la Princesse des Ursins, jugea qu'il ne devoit rien négliger pour l'éloigner. Il proposa de l'envoyer Ambassadeur en France à la place du Marquis de Castel-dos-Rios qu'on venoit de nommer Viceroi du Pérou. On en écrivit à Louis XIV, & ce Monarque approuva les raisons du Cardinal, espérant par le bon traitement que l'Amirante recevroit à sa Cour, l'attacher à la Maison de Bourbón & le détacher de celle d'Autriche. Les vues de ce Seigneur étoient bien opposées à ce projet : il regarda comme un affront de succéder au Marquis dos-Rios, qui

étoit de très bonne maiſon, mais qu'on ne pouvoit mettre en comparaiſon 1702. avec celle de l'Amirante, qui deſcendoit en ligne maſculine d'une branche cadette des anciens Rois de Caſtille. Il étoit auſſi ſans exemple qu'on nommât un homme de ſon rang à une Ambaſſade ordinaire, & il eut ou feignit d'avoir de violents ſoupçons qu'on ne l'éloignoit de la Cour d'Eſpagne que pour s'aſſurer de ſa perſonne, & pour le renfermer à la Baſtille, auſſitôt qu'il ſeroit en France. Ces raiſons le décidèrent à précipiter le parti qu'il avoit déja réſolu de prendre ; il étoit aſſuré par l'Ambaſſadeur de Portugal que ſon maître ſe déclareroit dans peu contre la Maiſon de Bourbon, & il ſe détermina à choiſir ce Royaume pour ſa retraite. Il couroit le plus grand riſque ſi ſon deſſein eût été découvert, & il uſa de la plus profonde diſſimulation. Il feignit d'accepter avec joie la place qu'on lui offroit ; fit les préparatifs néceſſaires pour la remplir avec l'éclat qui convenoit à ſon rang, & demanda la permiſſion d'aliéner ſes biens-fonds pour amaſſer une ſomme d'argent propre à en ſoutenir toute la ſplendeur. Un temps aſſez conſidérable

se passa à faire ses préparatifs, après
1702. quoi il fit choix d'une suite nombreuse, dans laquelle il comprit son neveu Dom Paschal Henriquez, le Comte de la Corzana & les deux Jésuites Casnieri & Cienfuegos. Il est vraisemblable que ces Religieux avoient eu beaucoup de part à toute l'intrigue, puisque le dernier en reçut depuis la récompense par le chapeau de Cardinal qu'il obtint à la nomination de l'Empereur & par l'Archevêché de Montréal en Sicile. L'Amirante se mit en marche avec tout son cortège, & suivit trois jours la route de France jusqu'à l'arrivée d'un courier, qui lui apporta des dépêches dont il feignit d'être très mécontent. Il continua le même chemin jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'endroit où se séparent les deux routes qui conduisent l'une en France, l'autre en Portugal : mais alors il déclara qu'il avoit reçu des ordres de la Reine pour se rendre dans ce dernier Royaume, & affermir le Monarque dans son alliance avec Sa Majesté Catholique.

XXV. Il passe en Portugal & est déclaré criminel de lèze-Majesté.

Après avoir trompé ceux qui l'accompagnoient par ce discours, l'Amirante prit le chemin de Zamora, dont il trompa aussi le Gouverneur par la même

même feinte. Enfin ayant quitté les terres d'Espagne, il déclara à toute sa suite le parti qu'il avoit pris de chercher un asyle en pays étranger contre la méchanceté de ses ennemis. Il dit que son dessein, en quittant le Royaume, n'étoit nullement de manquer au Roi; mais de pouvoir, d'un lieu de sureté, l'instruire de sa conduite & de son innoçence calomniée par le Cardinal Portocarrero, par Dom Manuel Arias & par ses autres ennemis : qu'ils avoient surpris Sa Majesté en le représentant comme un sujet infidelle dont il falloit se défaire ou le renfermer dans une prison : que dans cette vue on l'avoit nommé à l'Ambassade de France, qui ne pouvoit lui être confiée pendant que le Roi avoit de tels soupçons contre lui : que par le droit naturel, il lui étoit permis, quoique sujet de Sa Majesté Catholique, de lui porter ses plaintes, & de lui faire entendre sa justification sur les faussetés que ses perfides adversaires avoient répandues contre son honneur : que parce qu'il avoit été ami du Prince de Darmstadt pendant la vie de Charles II, on l'accusoit d'avoir été d'accord avec ce Prince pour faire venir les Anglois 1702.

devant Cadix, en les assurant qu'ils
1702. en feroient aisément la conquête, au moyen des intelligences qu'ils auroient dans la place : que l'affront qu'on lui avoit fait en lui ôtant la charge de Grand-Ecuyer, & l'affectation de le nommer ensuite Ambassadeur en France, étoient des indices certains de la résolution prise contre sa vie : que c'étoit pour éviter la mort & le deshonneur, qu'il prenoit le parti de se retirer près d'un Prince neutre, d'où il pourroit justifier son innocence au Roi Philippe & à tout l'Univers. L'Amirante répandit des larmes en terminant ce discours, & donna la liberté de retourner en Espagne à tous ceux qui ne voudroient pas s'attacher à sa fortune. Il y en eut plusieurs qui préférèrent leur devoir à l'amitié de ce Seigneur, & ils repassèrent à Madrid. De ce nombre fut le neveu de l'Amirante, qui par le conseil du Marquis de Cappicciolatro, Ambassadeur du Roi Catholique à la Cour de Portugal, reprit la route d'Espagne. Il en reçut des lettres de félicitation du Marquis d'Alcanisas son père, & la vérité l'obligeant de répondre aux questions qui lui furent faites sur la conduite de l'A-

mirante ; sa déposition jointe à celle de plusieurs autres personnes qui l'avoient suivi contribua en grande partie à la sentence portée contre ce Seigneur, qui fut déclaré coupable du crime de lèze-majesté, & condamné à mort avec confiscation de tous ses biens. Quoique l'Amirante dût s'attendre à cette sentence, il en fut vivement frappé : mais la grandeur d'ame naturelle aux Espagnols l'emportant toujours sur toute autre considération, il renvoya à Madrid l'argent qui lui avoit été donné pour les frais de son Ambassade, & fit remettre également au Secrétaire-d'Etat les dépêches & les instructions dont on l'avoit chargé.

1702.

Ottieri.

XXVI.
Il se déclare pour la Maison d'Autriche.

Peu de jours après l'arrivée de l'Amirante à Lisbonne, il fut présenté au Roi de Portugal, auquel il dit qu'il venoit se mettre sous sa protection pour trouver un asyle contre l'injuste persécution de ses ennemis, jusqu'à ce que son Souverain fût mieux informé, n'ayant d'autres vues que de lui prouver son innocence. Le Monarque le reçut avec bonté, & dans les commencements l'Amirante feignit de demeurer attaché aux intérêts de Philippe ; mais il leva bientôt le masque, & forma

des liaiſons, d'abord ſecrètes & en-
1702. ſuite publiques, avec les Ambaſſadeurs des Puiſſances ennemies de la Maiſon de Bourbon. Celui de l'Empereur lui remit une lettre de Sa Majeſté Impériale qui l'aſſuroit de l'eſtime qu'elle faiſoit de ſes talents, & lui promettoit toute ſa protection. Il ſe déclara alors ouvertement, & ſa défection fut un exemple très dangereux pour un grand nombre de Seigneurs Eſpagnols, attachés à lui par la naiſſance ou par l'amitié, & qui ſe déclarèrent enſuite pour le parti qu'il avoit embraſſé. Il eſt certain que le Miniſtère Eſpagnol n'apporta pas aſſez d'attention pour gagner un homme qui avoit joui d'une auſſi haute conſidération ſous le règne précédent, & qui auroit été de la plus grande utilité, ſi l'on eût pu réuſſir à l'attacher aux intérêts de Philippe. Il y auroit eu de l'imprudence à ſe livrer entièrement à lui, au moins de longtemps; mais il falloit éviter de lui donner des dégoûts qui le forcèrent pour ainſi dire à prendre le parti contraire. La jalouſie du Cardinal Portocarrero fut la véritable cauſe des chagrins qu'on lui fit eſſuyer : le Prélat craignit le pouvoir d'un homme puiſſant & adroit,

qu'il voyoit s'insinuer dans l'affection de la Reine & de la Princesse des Ursins, & qu'il savoit être ami du Comte de Montellano, qui commençoit à partager la faveur dont le Cardinal auroit voulu jouir seul. 1702.

XXVII. Fermeté excessive de M. Orry en Espagne.

Ce Ministre avoit des maximes entièrement opposées à celles de Portocarrero : il voyoit avec peine qu'on aliénoit peu-à-peu les esprits par une sévérité toujours dangereuse ; mais particulièrement dans les circonstances où l'on se trouvoit. Quand un nouveau Souverain acquiert un Royaume à titre de conquête, il est quelquefois nécessaire d'imprimer une crainte qui retienne les esprits remuants ; mais il n'en étoit pas de même pour le nouveau Gouvernement de Philippe V. Il y étoit appellé par le droit de la naissance, suivant les loix de la nation confirmées par la volonté de son prédécesseur, & reconnues par le plus grand nombre des sujets. Il ne s'agissoit donc que de détruire les préjugés qui pouvoient être demeurés dans les esprits de quelques-uns en faveur de la famille de leurs anciens maîtres. C'étoit l'affaire de la prudence, de la douceur du Gouvernement, & de l'affa-

1702. bilité que le Monarque eut certainement fait paroître si la politique austère du Cardinal ne l'eût forcé à sortir de son naturel. Le mécontentement des peuples commençoit à se faire sentir, non contre leur Souverain, mais contre son Ministère, & l'on sait qu'il n'y a qu'un léger intervalle à franchir pour étendre sur le Prince l'indignation que l'on conçoit contre ceux qui abusent de l'autorité qui leur est confiée. M. Orri, appellé en Espagne par le Cardinal, étoit très propre à seconder ses vues. Il fut nommé Intendant-Général du Trésor-Royal, & exerça cette charge, dit le Marquis de Saint-Philippe, « avec une autorité » si excessive, que la jurisdiction du » Conseil des Finances en souffrit considérablement ». Il s'étoit glissé depuis plusieurs siècles une infinité d'abus; on ne pouvoit les déraciner sans s'attirer la haine des sujets les plus considérables du Royaume, qui en partageoient les profits : il falloit donc travailler à les détruire peu-à-peu, en les attaquant l'un après l'autre; en fondant sur les besoins réels de l'Etat les réformes qu'on vouloit faire, & en dédommageant par d'autres graces moins

à charge les sujets les plus puissants qui en auroient souffert. M. Orri, ajoute le même Auteur, « qui ne con» noissoit point de ménagements, vou» lut corriger les abus les plus invé» térés & remédier aux usurpations des » revenus du Roi ». Il avoit l'esprit droit, mais inflexible; il voulut attaquer de front tous ces abus, & se conduisit avec tant de hauteur, que le Cardinal même en fut mécontent. Il est vrai qu'il rétablit dans les finances d'Espagne un ordre qui n'y avoit pas été depuis plusieurs règnes; mais avec plus de ménagement il eut peut-être également réussi, & n'eut pas excité le mécontentement d'un grand nombre de sujets de tous états, qui ne tardèrent pas à agir contre un Gouvernement qu'ils voyoient disposé à ne plus souffrir ces mêmes abus sur lesquels leurs fortunes étoient fondées. Nous verrons les effets de cette conduite rigoureuse dans les événements des années suivantes : nous allons terminer celle-ci en jettant un coup-d'œil sur le reste de l'Europe.

1702.

5 Philippe.

XXVIII. Commencement des troubles des Cevennes.

Ce fut en 1702 que commencèrent en France les troubles des Cevennes. La cause ou le prétexte des premiers

mécontentements que marquèrent les
1702. nouveaux convertis de cette Province fut qu'on les chargeoit excessivement sur les rôles de la Capitation, pendant qu'on ménageoit les anciens Catholiques, ce qu'ils attribuèrent à la haine des Curés, qui, par ordre de l'Intendant, avoient fourni des états des facultés de leurs paroissiens. Quelques actes d'autorité qui éclatèrent alors, animèrent encore les esprits : on savoit que la plupart de ces nouveaux Catholiques n'avoient changé de Religion que par la crainte d'être obligés de s'expatrier ou d'être exposés à la rigueur des loix qu'on avoit établies depuis peu contre les Protestants. Dans la pensée que des enfants élevés dans l'exercice de la Religion Catholique s'affermiroient peu-à-peu dans ses principes, on veilloit avec soin à leur en faire remplir les devoirs ; & pour mettre à l'abri de la séduction ceux qu'on y voyoit peu fidelles, on les enlevoit pour les mettre dans des Communautés jusqu'à ce qu'on eût lieu de croire que leur Foi étoit en sureté. L'Abbé de Cheila, en vertu d'un ordre du Roi, fit ainsi enlever deux filles d'un gentilhomme ; mais au lieu de

les mettre dans un Couvent, suivant les intentions de la Cour, il les fit transporter dans un de ses châteaux. Cette conduite étoit très irrégulière, & quoique les Protestants eux-mêmes n'aient pas accusé l'Abbé d'avoir violé les droits de l'hospitalité; cette espèce de despotisme suffisoit pour occasionner un soulevement. En effet, il ne fut pas longt-emps sans éclater: des Receveurs de la Capitation ayant fait vendre les effets de quelques habitants des villages, des gens inconnus prirent la nuit ces Receveurs dans leurs maisons, & les pendirent avec leurs rôles au col. Les auteurs de cet excès avoient mis des chemises blanches par dessus leurs habits pour ne pas être reconnus, ce qui fit depuis donner le nom de Camisards à tous les révoltés de la Province. On en découvrit quelques-uns, qui furent punis comme ils le méritoient; mais les esprits étant déja échauffés, bien loin que le châtiment appaisât le désordre, il ne fit que l'augmenter. Tout le pays fut rempli de brigandages, & des troupes de mutins commencèrent à aller de nuit piller les maisons des Catholiques, particulièrement celles des Curés. Ceux-ci demandèrent main-

1702.

forte à l'Intendant & au Gouverneur
1702. de la Province : trois des coupables furent pris & rompus ; les autres s'en vengèrent sur les Ecclésiastiques ; ils s'assemblèrent près d'Alais au nombre de plus de cinq cents ; commencèrent à attaquer ouvertement les Curés & les autres Prêtres ; abattirent quelques Eglises ; exercèrent leur fureur sur les objets les plus respectables du culte catholique, & se sauvèrent dans les bois & dans les montagnes, où leur nombre s'accrut en peu de temps, & où il étoit très difficile de les forcer. Nous les verrons commettre de grands désordres jusqu'au temps où M. de Villars, par une conduite entièrement opposée à la dureté qu'on avoit jusqu'alors exercée contre eux, appaisa au moins en grande partie cette révolte. Nous épargnerons à nos lecteurs le récit des horreurs qui l'accompagnèrent : Catholiques & Protestants poussèrent le zèle ou la fureur à tous les excès qu'inspire le fanatisme. Au surplus, quoiqu'il se commette beaucoup de crimes dans ces fâcheuses circonstances, il est certain que les écrivains des deux partis exagèrent toujours les faits, les portent au-delà de

la vraisemblance, & par une nouvelle injustice attribuent aux Chefs de la Religion & du Gouvernement des excès qui ne sont souvent que l'effet de la fureur de quelques particuliers. 1702.

Ce fut cette même année que les François, du consentement de Philippe V, commencèrent à négocier dans la mer du Sud, où ils envoyèrent plusieurs vaisseaux. Ils firent aussi passer des Colons dans la Louisiane, sur les bords du fleuve de Missisipi.

XXIX. Affaires du Nord. Victoire du Roi de Suède.

Dans le Nord, le Roi de Suède Charles XII, continuoit à faire la guerre au Czar Pierre & au Roi de Pologne. Les Russes commençant à s'aguerrir par la discipline que leur Souverain introduisoit dans leurs armées, les Suédois eurent quelquefois du désavantage dans les combats de parti, & soixante mille Moscovites défirent en Livonie un gros détachement des troupes de Charles, qui eurent deux mille hommes de tués. Ce Monarque fut plus heureux contre le Roi Auguste : après avoir déclaré dans un manifeste qu'il ne sortiroit pas de la Pologne que ce Prince, qu'il regardoit comme son ennemi & celui de la République, ne fût détrôné & qu'on

N vj

ne lui eût choisi un successeur, Charles
1702. se mit en marche à la tête de dix mille hommes pour exécuter cette menace. Il rencontra Auguste près de Clisson avec seize mille Saxons & six mille Polonois, dans une position où il paroissoit très difficile de les forcer. Charles, malgré l'avantage du lieu & du nombre d'hommes, n'hésita pas à les attaquer; renversa les Polonois sur les Saxons; les mit tous en déroute; leur tua ou prit trois mille cinq cens hommes, & se rendit maître de tous leurs bagages & de quarante-deux pièces de canon, ce qui ne lui coûta que douze cents hommes tués ou blessés. Une chûte de cheval qui lui cassa la cuisse, l'empêcha de profiter des suites de cette victoire, & Auguste fit déclarer à Sandormir les Suédois ennemis de la République. Il fit arrêter la même année à Warsovie le Marquis du Heron, Envoyé extraordinaire de France, & quelque temps après la bataille de Clisson, M. de Bonac eut le même sort. Auguste regardoit les François comme partisans du Roi de Suède, auquel ils étoient réellement attachés: mais sur les plaintes que Louis XIV fit faire au Cardinal Primat, ces deux Ministres furent relâchés.



HISTOIRE DE L'AVÉNEMENT DE LA MAISON DE BOURBON AU TRONE D'ESPAGNE.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

§. I. *Intrigues des différentes Puissances.* §. II. *Dispositions du Duc de Savoie.* §. III. *L'Empereur refuse d'accepter la neutralité de l'Italie.* §. IV. *Attache-*

ment des Moines à la Maison d'Autriche. §. V. *Récit d'un Auteur Italien à ce sujet.* §. VI. *Entreprise infructueuse des François sur le Lac de Garde.* §. VII. *Plaintes de l'Empereur aux Vénitiens.* §. VIII. *M. de Vendôme manque une entreprise sur Ostiglia.* §. IX. *Le Prince Eugène est nommé Président du Conseil de guerre.* §. X. *Les Alliés veulent porter la guerre en Flandre & sur le Rhin.* §. XI. *Dispositions du Roi de Portugal.* §. XII. *Il entre dans la grande alliance.* §. XIII. *Mouvements des Princes de l'Empire contre l'Electeur de Bavière.* §. XIV. *L'Electeur de Bavière s'empare de Neubourg.* §. XV. *Les Bavarois remportent un avantage à Sigarting.* §. XVI. *Ils en remportent un second à Cisempira.* §. XVII. *Irruption des Impériaux dans la Bavière.* §. XVIII. *Ils sont battus à Emhoff.* §. XIX. *L'Electeur marche à Ratisbonne.* §. XX. *Il demande qu'on lui livre le pont de cette ville.* §. XXI. *On lui livre le pont & les portes de Ratisbonne.* §. XXII. *L'Empereur refuse de consentir que cette ville demeure neutre.*

ENDANT que les troupes distribuées dans les quartiers d'hiver reprenoient dans un doux repos une e vigueur après les travaux de pagne de 1702, chacune des ces Belligérantes travailloit à e ses forces & à diminuer celles nnemis par de nouvelles allian- par de nouveaux préparatifs ouverture de la campagne sui- Le Pape, en qualité de père n, faisoit tous ses efforts pour les Princes Chrétiens à des dis- is pacifiques; mais les esprits trop animés pour espérer d'é- dans ses commencements un n'avoit pas encore acquis toute vité. Clément voyoit avec dou- liaisons que la France avoit avec le Roi Charles XII. Ce sans être bien ardent pour des Religions qui partagent igne, faisoit profession de celle ier, & le Pape craignoit que it le dessus en Pologne, le Lu- me n'y devînt la Religion do- . Louis XIV pensoit différem- l étoit trop attaché à la Religion que pour faire aucune démar-

1703.

I.
Intrigues des différentes Puissances.

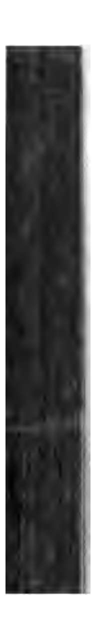
che qui pût tendre à favoriser directement ni indirectement celles qui s'en sont séparées, & quoiqu'il donnât de puissants secours en argent au Roi de Suéde, il n'avoit pour objet que d'augmenter les troubles de l'Empire, afin d'empêcher l'Electeur de Saxe de fournir son contingent à l'armée Impériale. Le Monarque François connoissoit assez la politique de Charles pour juger que s'il donnoit un nouveau Roi à la Pologne, ce seroit toujours un Prince Catholique, tout autre ne pouvant être agréable à une nation qui n'avoit reçu Auguste qu'après avoir été assurée de sa réunion à l'Eglise Romaine. Louis entretenoit aussi des correspondances auprès de la Porte Ottomane, & il étoit de l'intérêt de la Maison de Bourbon que l'Empereur ne fût pas sans inquiétudes de ce côté ; mais il survint peu de temps après des troubles à Constantinople qui pendant plusieurs années empêchèrent les Turcs de s'occuper des affaires des Chrétiens.

1703.

II. Dispositions du Duc de Savoie.

Tout l'hiver de 1702 se passa en négociations de la part de l'Empereur pour gagner des partisans. Il savoit que le Duc de Savoie n'agissoit qu

très foiblement pour la Maison de Bourbon, malgré les intérêts des deux 1703.
Princesses ses filles, dont une étoit actuellement Reine d'Espagne, & dont l'autre avoit épousé l'héritier présomptif de la Couronne de France. Quelque puissants que dussent être ces motifs pour attacher le Duc à cette Illustre Maison, son intérêt personnel l'entraînoit avec encore plus de force. Ce Prince étoit vivement animé du desir d'augmenter ses Etats, & de parvenir au titre & aux honneurs de la Royauté, ce qu'il ne pouvoit espérer de ses liaisons avec la Maison de Bourbon, dont les vues s'opposoient à son agrandissement. Il n'ignoroit pas les sentiments de Louis XIV, & avoit ressenti avec toute la douleur de l'ambition trompée, l'humiliation de ne jouir que du vain titre de Généralissime de l'armée des deux Couronnes, pendant que les Maréchaux de Villeroi & de Catinat, & le Duc de Vendôme au-lieu de se conduire par ses ordres, prenoient à peine ses avis, & ne les suivoient que lorsqu'ils étoient entiérement conformes aux intentions de la Cour de Versailles. Le Duc crut donc qu'il retireroit plus d'avantage



d'apparence qu'il put les e
puisqu'il s'agissoit du Montf
d'une partie du Duché de Mi
Sa Majesté Impériale s'enga
donner au Duc de Savoie, m
il falloit commencer par faire
quête. Ces difficultés n'arrêtère
Amédée, & il préféra une att
incertaine qui satisfaisoit son a
à la certitude de demeurer
dans le même état. Il écouta
positions de Léopold, & l'
voya réciproquement des
secrets, pour conclure le t
devoit joindre le Duc à sa gr
liance. On prenoit les mes
paroissoient les plus justes p
cette négociation ne pût tra
mais l'or de Louis XIV eu

ſtres, tant à Turin qu'aux envi-
où il ſe tenoit caché, Louis con- 1703.
les mêmes égards pour ce Prince
qu'il eſpéra le pouvoir ramener à
remiers engagements.

Pape & les Princes d'Italie voyant
eur pays alloit devenir le princi-
éatre d'une guerre qui ne ſe ter-
roit qu'après l'avoir inondé de
le ſang, reprirent, mais trop tard,
ojet de la neutralité. Clément XI
faire la propoſition à Louis XIV
éopold, en leur demandant que
s les troupes étrangères ſortiſſent
alie, à l'exception de celles qui
nt néceſſaires pour garder l'Etat
ilan & le Royaume de Naples.
onarque François y conſentoit
tiers, quoique ſes armes alors
ieuſes dans la Lombardie duſſent
onner la plus grande eſpérance
rcer dans peu les Impériaux à
er les montagnes. L'Empereur fut
traitable : la certitude où il étoit
défection prochaine du Duc de
e, & l'eſpérance d'exciter un
au ſoulevement dans le Royau-
Naples, le déterminèrent à re-
tout accord. La ſuperſtition ſe
t à la politique pour l'empêcher

III. L'Empereur refuſe d'accepter la neutralité de l'Italie.

de céder aux instances du Saint-Père.

1703. Un Jésuite, nommé Martin Stridonio, avoit acquis le plus grand crédit en Allemagne, non seulement parmi le peuple, mais encore auprès de Léopold. Ce prétendu prophète eut plus de pouvoir sur son esprit pour lui faire continuer en Italie une guerre dont il lui promettoit les plus grands succès, que les avis des plus fidelles & des plus sages de ses Ministres, qui lui conseilloient de consentir à ce que ce pays demeurât neutre.

Ottieri.

IV. Attachement des Moines à la Maison d'Autriche.

Il paroît que les Moines en général, & particuliérement les Jesuites, étoient beaucoup plus portés pour la domination Autrichienne, que pour celle de la Maison de Bourbon, quoique le Monarque François eût toujours accordé une confiance peut-être excessive à cette Société, en y choisissant ses confesseurs & en leur confiant l'important emploi de lui présenter les sujets pour les Evêchés & les Bénéfices de nomination Royale. Malgré toutes les marques de bonté que la Maison de Bourbon ne cessoit de donner aux Moines, nous voyons dans le récit des Auteurs Italiens leur ingratitude, & jusqu'à quel point ils abusoient à

Naples de la crédulité des peuples pour les exciter à se soulever contre leur Souverain. C'est un fait que nous avons tiré mot à mot de l'Histoire des Guerres pour la Succession d'Espagne, composée par le Marquis Ottieri, imprimée à Rome, & dédiée au Souverain Pontife. 1703.

V. Récit d'un Auteur Italien à ce sujet.

» La ville de Naples fut alors affli- » gée d'un événement qui présageoit » quelque grand malheur, ou au moins » une révolution. On observa que le » sang du glorieux Saint Janvier n'o- » péra pas le miracle ordinaire de se » liquéfier, en le mettant auprès de » sa tête sacrée, ce que tout le peu- » ple, qui avoit une vénération & » une confiance particulière en ce » grand protecteur, regarda comme » un très fâcheux présage, & ce qui » fit craindre qu'il n'arrivât en cette » ville quelque malheur encore plus » grand que les tremblements de terre » qui avoient affligé l'Abbruzze & les » autres Provinces. Les plus sensés, » connoissant la fermentation qui agi- » toit les esprits dans ce Royaume, » jugèrent que la suppression du mira- » cle ne marquoit pas une disgrace » publique pour les citoyens, mais un



» que ce Prince ... ...
» en prières devant cette
» crée, ce qui les confirm
» sentiment que le mirac
» point arrivé comme à l'
» c'étoit un présage certai
» ples passeroit entre les
» Allemands. Plusieurs Reli
» rèrent la même chose au p
» une partie de la Noblesse a
» feignit d'ajouter foi à le
» tion. » On voit par ce
combien il est dangereux po
verains de laisser accréditer d
populaires, que des gens g
leurs ennemis savent tourn
eux en abusant de la crédulit
sujets.

Ottieri, Tom. III, pag. 20.

Pendant qu'on animoit ai

assez grand nombre de barques pour faire payer les impôts. Les François trouvant plus de condescendance dans les Vénitiens que les années précédentes, louèrent sept de ces barques sous prétexte de s'en servir pour faire venir de Salé & de Direnzano les foins & les grains nécessaires à la subsistance de leurs hommes & de leurs chevaux. Ils chargèrent ces barques de quinze cents soldats, qui sous la conduite de M. de Médavi, Lieutenant-Général, mirent à la voile pendant la nuit dans le dessein de surprendre Riva & quelques autres postes des Impériaux; mais ils étoient gardés avec trop de soin pour que ce projet pût réussir. Les barques furent repoussées de Riva & de Nago, tant par le feu de l'artillerie que par celui d'une nombreuse mousqueterie, & M. de Médavi n'étant pas assez en forces pour s'en rendre maître autrement que par surprise, fut obligé de se retirer.

1703.

VII. Plaintes de l'Empereur aux Vénitiens.

Les Impériaux avertis par cette entreprise du dessein que les François avoient formé de pénétrer de ce côté, ne négligèrent rien pour le faire échouer. Dans l'endroit où ils jugèrent qu'on pouvoit plus aisément faire



contribua encore plus à le
fut l'affection des habitant
Maison d'Autriche, & l'ar
laquelle prirent les armes
qui étoient en état de les po
pereur fit faire des plaintes
au Sénat de Venise par son
deur, sur la facilité qu'on a
dée aux François de se servi
ques de la République : on
dit que les Allemands avoie
précédemment beaucoup pl
descendance chez les Vénitie
fut toute la satisfaction qu'il
avec de nouvelles protesta
fit la République de demeure
dans la plus exacte neutralit

VIII. M. de Vendôme ne pou

craignant qu'il n'eût dessein d'établir un camp sur les terres de la République. Ils ne furent pas long-temps en suspens ; le Général François tourna ses forces du côté d'Ostiglia, dans la pensée que s'il pouvoit s'emparer de ce poste, les Allemands réduits à la plus grande disette de vivres, seroient bientôt forcés de repasser les montagnes, & peut-être d'abandonner totalement l'Italie. La vigilance du Comte de Staremberg fit encore manquer ce projet : non-seulement il éleva un fort retranchement garni d'une bonne artillerie, entre Serravalle & le Pô ; mais pour rendre l'accès d'Ostiglia absolument impraticable aux François, il fit fermer les bondes inférieures & ouvrir les écluses qui retenoient l'eau, ce qui inonda tout le pays des environs. Cette précaution mettant l'infanterie Françoise dans l'impossibilité de rien entreprendre contre Ostiglia, M. de Vendôme, qui ne vouloit pas qu'elle se fût mis inutilement en campagne, s'en servit pour attaquer le poste de Bondanello, qu'il emporta après une vive résistance. Enfin la saison rigoureuse l'obligeant de donner quelque repos à ses troupes, il les fit 1703.

1703. rentrer vers la fin de Janvier dans leurs quartiers, où elles demeurèrent jusqu'au temps où il rouvrit la campagne. Nous reviendrons en Italie après avoir vu ce qui se passa sur le Danube, le Rhin & la Moselle, où se portèrent cette année les plus grands coups.

Ottieri.

IX. Le Prince Eugène est nommé Président du Conseil de guerre.

Le Prince Eugène, également propre à aider l'Empereur dans l'administration de ses Etats, & à faire trembler ses ennemis à la tête de ses armées, fut créé à Vienne Président du Conseil-de-Guerre. Léopold ne pouvoit faire un meilleur choix; le Prince savoit par expérience combien il est important que les troupes soient exactement payées & bien entretenues, pour pouvoir supporter les fatigues de la guerre, & il donna tous ses soins à faire établir un bon ordre dans les finances, afin que l'argent ne manquât plus à l'avenir, & que les armées ne fussent plus exposées au risque de se détruire par le défaut de subsistance ou par la désertion des soldats. Après avoir réformé un grand nombre d'abus introduits dans la levée des impôts par la connivence des Ministres, on établit pour subvenir aux frais de la guerre une taxe considérable sur

ous les biens des sujets, même des ccléſiaſtiques dans tous les pays hé- 1703.
éditaires de la Maiſon d'Autriche. ette taxe n'étant pas encore ſuffiſante our les dépenſes prodigieuſes que la uerre devoit entraîner, l'Empereur t des emprunts conſidérables aux Puiſances maritimes, & aliéna des paries de ſon domaine que ni lui ni ſes ncêtres n'avoient jamais voulu engager dans les occaſions les plus preſſanes. On leva des troupes de toutes parts; Léopold en acheta à force d'argent des différents Cercles, au-delà de ce qu'ils devoient fournir pour leur contingent, & le Roi de Pologne prit de nouveaux engagements en faveur de la grande alliance, malgré l'embarras où il ſe trouvoit lui-même par la guerre que lui faiſoit le Roi de Suède. L'Empereur fit encore de nouveaux efforts pour attirer les Vénitiens dans ſon parti, en leur offrant d'augmenter l'étendue de leurs territoires par la conceſſion de quelques parties du Mantouan & du Milanois; mais ils ſuivirent toujours leur même ſyſtême, & proteſtèrent qu'ils s'en tiendroient à une exacte neutralité.

X. Les Alliés

Les deux Puiſſances Maritimes, qui

fournissoient la plus grande partie de
1703. l'argent pour les frais de la campagne, vouloient l'emporter dans les Conseils de la grande Alliance sur les Ministres de l'Empereur, & employer cet argent de la façon qui leur paroissoit la plus avantageuse pour leurs intérêts. Léopold auroit desiré que le fort de la guerre fût en Italie, où la possession du Milanois & des Royaumes de Naples & de Sicile le flattoient encore plus que l'acquisition de toute l'Espagne pour son fils. Ses Alliés pensoient différemment : ils étoient convaincus qu'on feroit la guerre avec plus de succès & moins de dépense en Flandre & sur le Rhin, & leurs brigues l'emportèrent sur les raisons des Ministres de l'Empereur. Il fut résolu de porter de ces côtés le plus de forces qu'il seroit possible, & de s'en tenir à la défensive dans la Lombardie, jusqu'à ce que la déclaration du Duc de Savoie donnât lieu d'y espérer de plus grands succès. Ces raisons étoient plausibles ; mais elles pouvoient empêcher ce Prince de se déclarer, au risque de perdre ses Etats avant que ses Alliés pussent lui donner du secours. En effet, quelque dé-

veulent porter la guerre en Flandre & sur le Rhin.

cidé qu'il fût, cette considération le porta encore à dissimuler jusqu'à l'événement qui l'obligea de lever le masque; mais en attendant, les Puissances Maritimes lui fournirent des subsides considérables. 1703.

XI. Dispositions du Roi de Portugal.

Le Roi de Portugal paroissoit également porté à entrer dans la Ligue : il avoit fait un traité avec les deux Couronnes; mais bien loin de songer à en serrer les nœuds, il chercha au contraire dans les articles, des prétextes pour le rompre. Il craignoit ou feignoit toujours de craindre que Philippe V ne fît valoir les droits de l'Espagne sur son Royaume quand il seroit paisible possesseur de la Couronne. Rien n'étoit moins fondé que cette crainte; la France avoit soutenu la Maison de Bragance contre Philippe IV; & le Portugal ayant été enlevé à un Prince de la Maison d'Autriche, il paroissoit plus vraisemblable que cette Maison formeroit le projet d'y rentrer si la Couronne d'Espagne lui tomboit en partage, plutôt que la Maison de Bourbon qui ne l'avoit jamais possédé. Quoi qu'il en soit, cette raison n'étant pas suffisante pour autoriser la défection du Roi de Portu-

gal, il prétexta que la France n'avoit
1703. pas rempli les conditions du traité,
& dit que puisque cette Puissance
n'avoit fait marcher aucunes troupes
pour la défense de son Royaume, il
étoit obligé de prendre d'autres moyens
pour pourvoir à sa sureté, s'il étoit
attaqué par les Puissances Maritimes.
Louis XIV étoit instruit des fréquentes
conférences qui se tenoient à Lisbonne
entre le premier Secrétaire-d'Etat &
les Ministres de l'Empereur. Ne doutant pas de ce qui s'y tramoit contre
les intérêts de sa Maison, il résolut de
mettre le Roi de Portugal entièrement
dans son tort, & lui envoya une déclaration, portant que le Roi Philippe
ne songeoit nullement à l'inquiéter ni
à le troubler dans la possession tranquille de son Royaume: & que son
unique desir étoit de vivre en bonne
& parfaite amitié avec Sa Majesté Portugaise, & de l'affermir par tous les
moyens possibles.

XII. Il entre dans la grande alliance.

La négociation étoit trop avancée
pour que cette déclaration pût empêcher de la conduire à sa perfection, &
l'Amirante de Castille s'employoit avec
trop d'ardeur à la faire réussir pour ne
pas lever toutes les difficultés qui pou-

voient se présenter. Avant que de rien conclure, le Roi de Portugal demanda deux conditions. La première étoit de marier le Prince du Brésil son fils avec l'Archiduchesse Marie-Josephe, fille de l'Empereur ; & l'autre étoit qu'on fît passer en Portugal l'Archiduc Charles, que Léopold destinoit au Trône d'Espagne. La première demande étoit facile à accorder, aussi ne souffrit-elle aucune difficulté ; mais il n'en fut pas de même de la seconde. L'Empereur qui n'avoit que deux fils, ne pouvoit consentir à en exposer un à tous les dangers d'une expédition aussi incertaine, & à la foi d'un Roi qui pouvoit quitter aussi aisément son parti comme il quittoit celui de Philippe sous le prétexte le plus frivole. Peut-être même que Léopold ne se fût jamais décidé à laisser partir Charles, sans les instances de l'Amirante qui détruisit toutes les raisons contraires dans un Mémoire qu'il fit passer à la Cour de Vienne. Elle se décida enfin, & le Roi de Portugal conclut le traité qui fut signé le 16 de Mai. Nous n'en rapporterons pas les articles qu'on peut voir dans Lamberty, & nous allons passer aux opérations militaires qui

1703.

précédèrent le temps où l'Archiduc se mit en route.

1703.

XIII. Mouvements des Princes de l'Empire contre l'Electeur de Bavière.

Quoique les Princes de l'Empire parussent fermement unis à leur Chef, plusieurs voyoient avec une secrète satisfaction que le Duc de Bavière formoit un parti dont l'objet étoit de soutenir les anciens droits des Cercles, & la liberté Germanique. Ils agissoient cependant contre ce Prince, mais avec une lenteur qui prouvoit évidemment que leurs sentiments différoient peu des siens. L'Empereur, qui ne pouvoit ignorer ces dispositions, étoit obligé de céder en tout à leurs volontés, dans la crainte qu'ils ne le laissassent avec ses forces seules, ou avec le très petit nombre de ceux qui lui étoient réellement attachés. On avoit réglé à Ratisbonne que toutes les troupes des Cercles seroient prêtes au mois de Janvier; mais à la fin de Février il n'y avoit encore que celles de Franconie. Quelque temps après, les troupes des autres Cercles s'étant avancées sur les frontières de la Bavière, l'Electeur leur fit demander quel étoit leur dessein, & pourquoi elles approchoient si près de ses Etats. Les Généraux répondirent que Son Altesse

Electorale, ayant rempli l'Allemagne de soldats étrangers, & ayant fait fortifier toutes ses frontières, ne devoit pas être surprise des soins qu'ils se donnoient pour se mettre en état de défense, d'autant plus que la conduite qu'ils avoient tenue avec le Cercle de Suabe leur faisoit connoître ce qu'ils avoient à craindre, s'ils ne se soutenoient mutuellement comme ils y étoient obligés par les loix de l'Empire.

1703.

XIV. L'Electeur de Bavière s'empare de Neubourg.

Dès le commencement de Janvier, l'Electeur avoit mis des troupes en campagne, & s'étoit emparé de Weiden, petite place dans le Palatinat, & d'Aurach, petite ville de Suabe, dépendante du Duc de Wirtemberg. Son principal objet, en attendant les secours de la France, étoit de fermer le passage aux troupes de l'Empire, qui auroient eu accès de toutes parts dans ses Etats, sans qu'il eût pu leur résister, si elles eussent été réunies avant qu'il fût joint par les François. Quoiqu'elles ne fussent pas encore toutes rassemblées, Léopold avoit fait venir de Hongrie un régiment de cuirassiers & un de dragons, qui, avec cinq mille Saxons tirés de la Bohème,

où ils étoient à sa solde, paroissoient
1703. prêts à faire une irruption en Bavière. L'Electeur ne marqua aucune épouvante ; mais voyant qu'on avoit fait entrer dans Neubourg, capitale du Palatinat, un régiment d'infanterie, il craignit que les ennemis ne voulussent en faire une place d'armes, d'où ils auroient pu entrer inopinément en Bavière par le pont de cette ville, qui traverse le Danube. Ses craintes étoient d'autant mieux fondées, que dès le commencement de l'année les Impériaux, malgré la rigueur de la saison, avoient mis un grand nombre de pionniers à rétablir & augmenter les fortifications de cette place. L'Electeur, après avoir donné ordre au Duc d'Arco de tout préparer pour un siège, se présenta devant Neubourg le 5 de Février. La Duchesse Douairière Amélie, qui gouvernoit le Palatinat jusqu'à ce que le Prince son fils fût plus avancé en âge, faisoit sa résidence en cette ville, & l'Electeur lui députa un gentilhomme, qui lui demanda en son nom pourquoi elle avoit reçu ces troupes. La Duchesse répondit qu'elle étoit fâchée qu'il en fût mécontent ; mais qu'elles y étoient venues sans

qu'elle les eût demandées. L'Electeur lui fit dire que si elle vouloit les renvoyer & faire rompre le pont, il ne lui seroit fait aucun dommage ; mais que si elle le refusoit, il seroit obligé pour la sureté de ses propres Etats de chasser par force des troupes qui ne pouvoient y rester qu'à son préjudice : qu'il la prioit de se retirer pour ne pas être exposée aux dangers d'un siège, & qu'il lui offroit de la faire accompagner jusqu'à l'endroit qu'elle voudroit choisir. La Duchesse répliqua qu'elle n'avoit nulle autorité sur ces troupes, & que l'Officier qui les commandoit n'étoit point à ses ordres. L'Electeur, voyant qu'elle persistoit à demeurer dans la ville, fit attaquer les fauxbourgs au commencement de la nuit par le Comte de Talembac à la droite, & par le Comte Emmanuel d'Arco à la gauche, avec deux mille hommes de bonnes troupes soutenues par le Comte de Samfré. Ils furent emportés sans peine, & on éleva ensuite une batterie contre la porte de Seldikirchen, & contre une tour qui servoit à la défendre. L'une & l'autre n'étoient pas en état de soutenir une longue canonnade : la brèche fut prompte-

1703.

1703. ment ouverte, & l'on se disposoit le 7 à donner l'assaut quand le Commandant battit la chamade. Il se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, composée de quinze cents hommes, & l'Electrice se retira avec toute sa Cour.

XV. Les Bavarois remportent un avantage à Sigarting.

Au commencement de Mars les Impériaux se disposèrent à entrer en Bavière. Le Comte de Stirum se mit en marche par le Haut-Palatinat à la gauche du Danube, & le Comte de Schlick par la partie opposée au-dessous de Passaw. Chacun de ces Généraux n'étoit pas assez en forces pour former de grandes entreprises; mais si leurs troupes eussent été réunies, elles auroient fait un corps assez considérable pour inquiéter l'Electeur. Le Comte de Schlick n'avoit qu'environ trois mille hommes d'infanterie Saxonne, trois mille cavaliers, tant de la même nation qu'Impériaux, & un corps de hussards. Il entra sur les territoires de l'Electeur entre l'Autriche & la rivière d'Inn, & commença à s'étendre dans le pays, où il fit un assez grand nombre de prisonniers. L'Electeur, instruit de cette invasion, s'avança vers Braunau sur l'Inn, &

rassembla ses troupes au nombre de
huit mille hommes, infanterie & ca- 1703.
valerie, entre cette ville & Scharding.
Il fit répandre le bruit qu'il alloit investir Passaw, ville épiscopale de l'Empire, & le Comte de Schlick s'y porta en diligence avec la plus grande partie de son infanterie pour mettre cette place en sureté. Il laissa sa cavalerie dans ses postes sur les terres de l'Electeur, qui après avoir écarté le Général par cette ruse, traversa la rivière la nuit du 10 au 11 de Mars sur le pont de Scharding. La campagne étoit couverte d'une neige épaisse, & il en tomboit encore en grande quantité quand il s'avança au travers d'un bois, qui étoit l'unique chemin par où il pouvoit aller à l'ennemi, en marchant sur une seule colonne. L'infanterie & les dragons, sous les ordres du Comte de Samfré, formoient l'avant-garde & étoient suivis de la cavalerie que commandoit le Maréchal d'Arco. On apprit en route que les Impériaux logés en différents villages & répandus de côté & d'autre étoient dans la plus grande sécurité, fort éloignés de penser qu'on songeât à les attaquer. Quand on fut à quelque distance de Si-

1703. garting où étoit le premier poste des ennemis, l'infanterie Bavaroise se mit en bataille, & la cavalerie avança vers un champ où les Impériaux auroient pu aisément se former. Ce poste étoit gardé par les cuirassiers du Duc d'Hannover, qui après avoir reconnu les Bavarois, garnirent les maisons de soldats, qui commencèrent à tirer par les portes & par les fenêtres. L'Electeur, à la tête de ses gardes & de son infanterie, força lui-même ce poste, quoiqu'il fût vigoureusement défendu, non-seulement par ceux qui étoient dans les maisons, mais encore par un gros corps de cuirassiers Autrichiens & de dragons de Schlick, qui y étoient accourus d'un autre poste, & qui se rangèrent en bataille pour faire face aux cuirassiers & aux carabiniers Bavarois conduits par le Comte d'Arco. Ils combattirent quelque temps en bon ordre, jusqu'à ce que l'Electeur ayant forcé Sigarting, vînt tomber sur ce corps d'Impériaux, qui à la vue de tant de troupes, cessèrent de faire résistance. Ils prirent la fuite de toutes parts dans le plus grand désordre, & furent poursuivis par les carabiniers & par les autres escadrons du Comte

d'Arco, qui en firent un furieux carnage.

1703.

XVI. Ils en re[...] portent un [...]cond à C[...]sempira.

Le bruit de la mousqueterie ayant répandu l'alarme, six mille Impériaux se joignirent aux débris de la cavalerie Saxonne, & au petit nombre de fantassins échappés de la défaite. L'Electeur, après avoir laissé reprendre haleine à ses troupes, marcha en avant, & rencontra les ennemis rangés sur plusieurs lignes, dans une petite plaine, avec un bois à la droite, le village de Cisempira à la gauche, & une montagne derrière eux. Ils formèrent à la hâte sur leur front un rempart de charriots, entre lesquels ils placèrent trois pièces de canon. L'Electeur fit défiler ses troupes par le bois, la cavalerie à la gauche, & l'infanterie à la droite, dans l'intention d'attaquer le village, & plaça son artillerie sur le grand chemin qui demeuroit vacant entre les deux. La moitié des dragons de Monasterol s'avançoit déja pour prendre les ennemis en flanc, quand on vit tout-à-coup les flammes se répandre dans le village. On sut bientôt que les Impériaux y avoient mis eux-mêmes le feu pour détruire les magasins qu'ils ne pouvoient conserver, &

1703. qu'ils faisoient leur retraite lentement & en bon ordre. L'Electeur ne leur laissa pas le temps de la continuer aussi tranquillement : il les attaqua vigoureusement ; les renversa les uns sur les autres ; & les mit totalement en déroute : mais comme il y avoit plusieurs chemins pour s'échapper, la plus grande partie se sauvèrent par une fuite précipitée, particulièrement en gagnant le haut de la montagne. Les Bavarois ne les poursuivirent qu'une demi-heure : leur prirent dans ce combat seize étendards, trois pièces de canon, beaucoup de bagages, & leur firent un assez grand nombre de prisonniers, dont les principaux furent le Général Plers, & le Colonel Vidman. Les Impériaux perdirent douze cents hommes dans les deux actions, & les Bavarois en eurent deux cents de tués & trois cents de blessés ; mais leur perte la plus importante fut celle du Comte d'Arco, frère du Maréchal de ce nom & Capitaine des carabiniers, qui fut tué dans le dernier combat.

Sanvitali. Ottieri.

XVII. Irruption des Impériaux dans la Bavière.

Les Impériaux reconnurent alors la faute considérable qu'ils avoient faite de séparer leurs forces en différents corps pour entrer dans la Bavière, & ils ju-

gèrent que le ſeul moyen d'avoir quelque ſuccès étoit de réunir toutes leurs troupes ſous un ſeul Général. En conſéquence, la Cour de Vienne donna ordre aux Saxons de repaſſer dans la Suabe pour ſe joindre au corps du Comte de Stirum, & on ne laiſſa ſur la frontière de l'Autriche que le nombre de troupes néceſſaire pour la défendre. Stirum, après avoir forcé les lignes des Bavarois, leur avoir tué deux cents hommes & leur avoir fait autant de priſonniers, étoit entré dans le Haut-Palatinat de Bavière avec huit mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Ne trouvant pas de réſiſtance, il s'empara de Freuſtadt, de Newſtallet & de Dietfurt : mit garniſon dans ces places, & attaqua enſuite Nieumarck. Le Commandant réſolut de ſe défendre : on le canonna pendant pluſieurs jours, & l'on jetta quelques bombes dans la ville, ce qui effraya tellement les habitants, qu'ils le forcèrent de la livrer aux Impériaux le 17 de Mars. Le Comte de Stirum en prit poſſeſſion, & voyant que les payſans de vingt-ſept villages circonvoiſins avoient pris la fuite, il fit brûler leurs maiſons & ravager tout le pays.

1703.

1703. L'Electeur de Bavière, pour s'opposer à cette invasion, marcha à grandes journées avec sa cavalerie en suivant des chemins rompus par les mauvais temps & par les neiges qui tomboient continuellement. Il laissa le Général Litzbourg sur l'Inn, & arriva en neuf jours sur les bords du Wilts, son principal objet étant d'empêcher le passage de cette rivière au Comte de Stirum, crainte qu'ils ne lui coupât la communication avec Amberg, capitale de ses Etats, au-delà du Danube, où il avoit déja étendu ses contributions. L'Electeur fit occuper par le Général Veckel les deux postes de Kalmutz & de Schmidmul sur le Wilts, & le Comte de Stirum se voyant prévenu, remonta au village d'Emhoff que cette rivière partage en deux parties. Il y établit un pont, & commença à y faire passer ses troupes, sans que les Bavarois pussent s'y opposer, le gros de leur armée n'étant pas encore arrivé; mais le Maréchal d'Arco, pour tenir les ennemis en respect, mit deux bataillons dans un bois, & posta ce qu'il avoit de cavalerie sur une hauteur voisine, d'où il pouvoit observer tous leurs mouvements. L'Electeur, aimé

XVIII. Ils sont battus à Emhoff.

de ses sujets, avoit un grand avantage sur le Comte de Stirum : ils instruisoient exactement leur Souverain de tous les mouvements que faisoient les Impériaux, & du nombre de leurs troupes, au-lieu que le Général ennemi ne pouvoit tirer aucun éclaircissement de gens qui ne le connoissoient que par les incendies & les ravages qu'il faisoit dans leur pays. L'Electeur, ayant enfin gagné les bords du Wilts avec toutes ses troupes, se trouva le 28 à la vue des Impériaux, & donna aussitôt ordre aux Généraux d'Arco & Weckel de mettre son armée en bataille devant le village d'Emhoff. Il rangea sa cavalerie sur deux lignes dans la plaine ; joignit de nouveaux corps d'infanterie aux deux bataillons qui étoient déja dans le bois, & fit élever six pièces de canon sur une hauteur qui commandoit le terrein occupé par le Comte de Stirum. Cette artillerie fut si bien servie, que la cavalerie ennemie abandonna son poste, en même temps que le Maréchal d'Arco faisoit attaquer Emhoff par quatre bataillons. Les Impériaux, animés par les discours & par l'exemple du Prince d'Anspach qui les commandoit dans ce

1703.

1703. poste, y soutinrent quelque temps les efforts des Bavarois ; mais ce Prince ayant reçu plusieurs blessures mortelles, ses troupes commencèrent à lâcher pied & prirent ensuite la fuite dans le plus grand désordre. Une partie se jettèrent dans la rivière pour se sauver à la nage, d'autres voulurent passer sur le pont, qui rompit par le trop de charge, & d'autres s'échappèrent au travers des montagnes. Leur perte fut de trois cents hommes tués, d'un grand nombre de blessés, & de cinq cents faits prisonniers. Les Bavarois n'eurent que vingt hommes de tués & trente de blessés.

XIX. L'Electeur marche à Ratisbonne.

L'Electeur, ayant éloigné les Impériaux de ses Etats, résolut de profiter de ses avantages avant que le Comte de Stirum fût joint par les Saxons & par les autres troupes qui étoient en marche pour grossir le corps de celles qu'il commandoit. La Diète de l'Empire continuoit à se tenir à Ratisbonne, & l'Electeur, qui savoit toutes les intrigues que faisoient agir les Ministres de Léopold pour animer les autres députés contre sa personne, jugea que le moyen le plus sûr de rompre leurs brigues étoit de s'appro-

cher de cette place. Ratisbonne est une ville fondée par Tibère, pour assurer de ce côté les frontières de l'Empire Romain contre les incursions des Barbares septentrionaux. Elle fut d'abord nommée Tiberia-Augusta, & a depuis reçu différents noms, avant de prendre celui qu'elle porte aujourd'hui ; mais elle a toujours été renommée à cause de sa situation avantageuse sur le Danube, & de l'industrie de ses habitants. Il y a un très beau pont de vingt-quatre grandes arches de pierre qui joint la ville avec les fauxbourgs, situés au nord du Danube, & qui passe sur une grande isle au milieu du fleuve. Cette ville a souvent été choisie pour tenir les Diètes de l'Empire, comme étant la plus à portée des différents Princes qui composent ce grand corps. 1703.

XX. Il deman[de] qu'on lui [livre] le pont [de] cette ville.

L'Electeur de Bavière s'avança jusqu'à Hocchembourg où il apprit que les ennemis ayant rassemblé leurs forces dispersées après la défaite du Comte de Schlick, profitoient de son éloignement pour former l'investissement de Scharding & pour raser les fortifications de Newmarck. Il lui auroit été facile de s'opposer à leurs desseins ; mais pour mieux exécuter le projet

1703. qu'il avoit formé sur Ratisbonne, il feignit de se retirer, & le 6 d'Avril il se présenta tout-à-coup devant cette place. Il n'y avoit point de garnison, & elle n'étoit gardée que par les habitants, crainte que la liberté des suffrages ne parût gênée par la présence des troupes de l'Empereur, ou de tout autre Prince de l'Empire. Il falloit un prétexte à l'Electeur pour s'en rendre maître, & dans la vue de se le ménager, il avoit fait demander par son député à la Diète, qu'il ne fût pas permis au Comte de Stirum de passer le Danube sur le pont de cette ville. Ce Ministre soutint que le pont ne devoit être qu'à l'usage des Citoyens, & ajouta qu'il savoit, à n'en point douter, que le Comte avoit formé le projet de s'emparer de Ratisbonne, si on lui laissoit la liberté du passage. Cette proposition occasionna de vives disputes : le plus grand nombre des députés soutinrent qu'on devoit avoir confiance en Sa Majesté Impériale, qui ne feroit certainement aucune insulte à une ville où étoient assemblés les Ministres de tout l'Empire. L'Electeur peu satisfait de leurs dispositions, dit qu'il avoit dessein de rétablir la li-

berté de la Diète, & de la délivrer du joug de Léopold & de ses Ministres, qui forçoient les Membres de l'Empire à prendre parti dans une guerre particulière à la Maison d'Autriche. En conséquence, il fit avancer ses troupes jusqu'au château de Veix, qui n'est qu'à un mille de Ratisbonne, dit qu'il vouloit que la garde du pont leur fût remise, & qu'on leur livrât sans perdre de temps les deux portes de la ville qui donnent sur le Danube.

1703.

Sanvitali.
Ottieri.

XXI.
On lui livre le pont & les portes de Ratisbonne.

L'Electeur, pour appuyer sa demande, fit avancer six pièces de canon de batterie & deux mortiers, ce qui fit connoître qu'il étoit résolu d'employer la force, s'il ne recevoit une prompte satisfaction. Les habitants parurent disposés à résister; mais les Magistrats plus prudents leur firent défense de tirer, sous peine de la vie. Les Ministres de l'Empereur présentèrent à la Diète des lettres interceptées, pour prouver que l'Electeur attendoit un puissant secours de troupes que Louis XIV avoit promis de lui envoyer. Il fut proposé dans l'assemblée de transférer la Diète dans une autre ville; mais les partisans déclarés & secrets de l'Electeur s'y opposèrent

fortement, & pendant qu'on délibé-
1703. roit, les Magiſtrats firent leur accord avec lui. On le mit en poſſeſſion du pont & de la porte du Danube, & le 9 d'Avril il y plaça deux bataillons, avec promeſſe de les en retirer, ſi l'Empereur vouloit accepter une convention par laquelle il s'engageroit à ne jamais faire uſage de la ville ni du pont pour entrer en Bavière. Léopold refuſa d'y conſentir juſqu'à ce que les Bavarois euſſent évacué la ville : le trouble ſe mit dans la Diète par les diſputes qui s'élevèrent entre les Députés; & le Cardinal Lamberg, premier Miniſtre de Sa Majeſté Impériale, quitta Ratisbonne, en déclarant qu'il n'y reviendroit que lorſque la ſureté & la liberté y ſeroient rétablies. Sa retraite n'empêcha pas la continuation des aſſemblées, & le Député de l'Electeur y préſenta un manifeſte en réponſe aux lettres avocatoires & à la déclaration de guerre que la Maiſon d'Autriche avoit publiée contre ſon maître. Nous n'entrerons pas dans le détail des raiſons expoſées dans ce manifeſte, d'autant qu'elles ſont à-peu-près les mêmes que celles de la déclaration de guerre que l'Electeur fit paroître quelque temps

après,

ПÈprès, & dont nous aurons occasion de parler.

1703.

XXII. L'Empereur refuse de consentir que cette ville demeure neutre.

Lorsque la proposition faite par ce Prince de retirer ses troupes de Ratisbonne, aux conditions proposées à l'Empereur, fut portée à la Cour de Vienne, le Comte de Kaunitz, Grand-Chancelier de l'Empire fit un long discours pour engager Sa Majesté Impériale à accepter ces conditions ; mais la volonté de l'Empereur, & la pluralité des voix l'emportèrent sur les raisons du Comte. On fit partir un courier pour porter à la Diète la réponse de l'Empereur, & l'on y ajouta : que si le Duc, pour prouver sa bonne foi, eût commencé par rendre les places dont il s'étoit emparé depuis peu, l'Empereur eut alors accepté la neutralité de Ratisbonne : pourvu qu'il eût été exprimé dans le traité conformément à la délibération passée le 4 d'Avril à la Diète de l'Empire, que la guerre qui se faisoit alors n'étoit pas une guerre de Religion. Léopold voyoit avec le plus grand chagrin, que la France, l'Electeur de Bavière & plusieurs autres Puissances répandoient de toutes parts que cette guerre avoit particulièrement pour

objet de favoriser les Protestants. Quel-
1703. que peu fondée que fût cette imputation, les liaisons que Sa Majesté Impériale avoit formées, premièrement avec le Roi Guillaume, & ensuite avec les principaux Chefs des Religions séparées de l'Eglise Romaine, pouvoient servir de prétexte pour le rendre odieux aux Potentats Catholiques; aussi prit-il toujours les plus grands soins pour convaincre toute l'Europe que cette guerre n'avoit pour objet que des intérêts purement temporels. Il fit notifier en même temps à la Diète une déclaration, portant que jusqu'à ce qu'on eût choisi une ville libre où les assemblées se pussent tenir en sureté, il protestoit de nullité de toutes les résolutions qu'on prendroit à Ratisbonne, comme étant extorquées par violence. Il donna encore ordre au Cardinal Lamberg d'amuser l'Electeur par des propositions d'accommodement avant que de quitter la Diète, dans l'intention de gagner du temps, jusqu'à ce que son armée & celle de l'Empire fussent en état d'agir, ce qu'il ne pouvoit faire efficacement qu'après la jonction des contingents de chacun des Membres, qui

les fournissoient avec la lenteur ordinaire à tous les grands corps gouvernés par plusieurs Chefs. L'Electeur avoit trop d'expérience pour ne pas connoître l'artifice de l'Empereur, & trop d'habileté pour ne pas savoir s'en garantir. Il éluda toutes les propositions captieuses qui lui furent faites, & ne s'occupa que de sa jonction avec les François. Nous allons rapporter les opérations sur le Rhin jusqu'au temps où leur armée ne fit plus qu'un corps avec celle de l'Electeur. 1703.





CHAPITRE II.

§. I. *M. de Tallard délivre Traerbach.* §. II. *Stratagème de M. de Villars pour tromper les Impériaux.* §. III. *Il passe le Rhin, & ensuite la Kintche.* §. IV. *Il investit le fort de Kell.* §. V. *M. de Villars fait une course dans les montagnes.* §. VI. *Il se rend maître du fort de Kell.* §. VII. *Qualités qui manquoient au Prince de Bade.* §. VIII. *Il fortifie les lignes de Stolhoffen.* §. IX. *Description de la forêt noire.* §. X. *M. de Villars prend Kentzingen.* §. XI. *Il tombe sur les lignes de Stolhoffen.* §. XII. *Vigoureuse résistance du Prince de Bade.* §. XIII. *Les François sont obligés de se retirer.* §. XIV. *Ils forcent les passages des montagnes.* §. XV. *L'Electeur de Bavière vient au devant des François.* §. XVI. *Satisfaction des deux armées.* §. XVII. *On forme le projet de faire la conquête du Tirol.* §. XVIII. *Rupture de la Diète de Ratisbonne.* §. XIX. *Le Prince de Bade s'avance vers le Danube.* §. XX.

Petit échec que reçoivent les Bavarois. §. XXI. *Manifeste de l'Electeur de Bavière.* §. XXII. *On arme les milices du Tirol.* §. XXIII. *Description de ce pays.*

LE désir ardent qu'on avoit de part & d'autre d'entrer de bonne heure en campagne & d'occuper des postes avantageux, ne permit pas aux Généraux de laisser long-temps leurs troupes en quartier d'hiver sur les bords du Rhin. Dès le mois de Janvier le Prince de Hesse-Cassel attaqua Traerbach, petite place, importante par sa situation sur les bords de la Moselle : la garnison, composée seulement de six compagnies d'infanterie, fut obligée de céder la ville & de se retirer dans le château ; mais elle s'y défendit si vigoureusement, que M. de Tallard eut le temps de venir à son secours : le Prince fut forcé de lever le siège, & fit rentrer ses troupes dans leurs quartiers. 1703. I. M. de Tallard délivre Traerbach.

Louis XIV avoit pour objet d'établir le principal théatre de la guerre en Allemagne : mais il s'y présentoit tant de difficultés, qu'il falloit des vues aussi vastes que celles de ce Monarque II. Stratagême de M. de Villars pour tromper les Impériaux.

pour oser former ce projet & pour
1703. entreprendre de le faire exécuter dans un temps aussi peu propre à tenir la campagne. On ne pouvoit espérer de succès qu'en joignant un gros corps d'armée à celui de l'Electeur de Bavière, dont les forces n'étoient pas assez considérables pour qu'il pût soutenir seul tout le poids de la Puissance Impériale, qui au moindre revers, pouvoit le chasser de ses Etats malgré ses premiers avantages. Il est vrai que le Maréchal de Villars avoit ouvert l'année précédente deux passages importants sur le Rhin par la prise de Neubourg & par la victoire de Fridlinghen; mais pour établir une communication libre entre Strasbourg & les Provinces d'Allemagne, il falloit commencer par s'emparer du fort de Kell, où le Prince de Bade avoit établi un de ses principaux quartiers. Le Maréchal de Villars, dont la Cour de France connoissoit toute l'activité, fut chargé de cette expédition importante; mais avant de rien entreprendre, il voulut avoir une entrevue avec le Maréchal de Tallard, pour concerter leurs opérations. Le Prince de Bade, qui soupçonna ce projet, jetta la plus

grande partie de ses forces de ce côté ; M. de Villars sut lui donner le change par la route qu'il fit prendre à ses troupes ; par les bruits qu'il répandit d'une expédition du côté de Hunningue pour former sa jonction avec l'Electeur en cotoyant les frontières de la Suisse ; enfin par la précaution simulée de faire rétrécir tous les charriots, comme si l'on eût eu dessein d'entreprendre le passage par ces défilés. Ce stratagême eut tout le succès qu'on en pouvoit espérer ; les Impériaux voyant que les François marchoient réellement à Hunningue, ne purent croire qu'ils eussent dessein de revenir ensuite sur leurs pas par une route de plus de vingt lieues d'Allemagne, au travers d'un pays ennemi, où il falloit passer entre les fortes places de Brisac & de Fribourg, munies de nombreuses garnisons ; traverser plusieurs rivières enflées par les pluies, sans pouvoir espérer d'autres vivres ni d'autres fourrages que ceux qu'ils y porteroient, au risque d'être arrêtés au passage de ces rivières, particulièrement de la Kintche, & peut-être d'être obligés de se rendre prisonniers de guerre, s'ils ne

1703.

Ottieri.

réussissoient pas dans une entreprise aussi hasardeuse.

1703.

III. Il passe le Rhin & ensuite la Kintche.

Tant de difficultés réunies ayant ôté aux ennemis tout soupçon du véritable dessein des François, le Prince de Bade ne songea plus qu'à faire occuper les gorges des montagnes, pour empêcher la jonction qu'il crut que le Maréchal de Villars vouloit faire de ses troupes avec celles de l'Electeur, ce qui paroissoit d'autant plus vraisemblable, qu'on savoit que ce Prince ne cessoit de presser Louis XIV de faire marcher incessamment une armée à son secours. Les Impériaux se croyant donc en sureté du côté de la Kintche, dégarnirent les retranchements qu'ils avoient sur cette rivière, & portèrent presque toutes leurs forces dans les passages des montagnes, où M. de Villars n'avoit pas alors dessein de les attaquer. Les ordres ayant été donnés aux différents corps des François, ils se mirent tous en marche de l'Alsace, des trois Evêchés & de la Franche-Comté pour se rendre en même temps partie à Neubourg, partie à Hunningue, & ils y arrivèrent au milieu de Février. Le Marquis du Rosel, Lieu-

enant-Général, après avoir passé le
ihin sur le pont de cette dernière 1703.
ille, s'avança jusqu'à Kinthal pour
nieux tromper les ennemis, en leur
aisant croire qu'on vouloit pénétrer
ar le Kotenhausen. Cette nouvelle Quincy
use réussit; ils jettèrent de ce côté
outes les troupes qu'ils avoient dans
es environs de Constance & derrière
a Forêt-Noire; mais M. de Villars,
qui avoit aussi passé le Rhin à Hunnin-
que, fut rejoint le 15 devant Neu-
ourg par le Marquis, & ils prirent
out-à-coup leur route entre Brisac
& Fribourg avec trente bataillons &
quarante-trois escadrons. L'alarme se
nit dans tout le pays; toutes les trou-
es ennemies, qui étoient en quartier
lans les bourgs & les villages, ga-
gnèrent en hâte ces deux places, &
es François arrivèrent sur les bords
le l'Eltz sans qu'elles missent aucun
obstacle à leur marche. Le Maréchal
étoit en personne à l'avant-garde avec
l'élite de sa cavalerie, poussant de tou-
tes parts les petits corps d'ennemis
qu'il rencontroit, & qu'il forçoit ou
de se retirer dans les villes fortifiées,
ou de se sauver dans les bois, ou de se
rendre prisonniers. Le Général Bibrac,

qui commandoit ſur les bords de l'Eltz
1703. ne fut informé de l'approche des François que douze heures avant qu'ils puſſent l'atteindre, & bien loin de ſonger à leur réſiſter, il ſe chargea avec un petit nombre d'Officiers du ſoin de conſerver les drapeaux, & permit à ſes ſoldats de prendre la fuite au travers des forêts & des montagnes.
Lettre de Villars dans Lamberty. Ce Général joignit le Prince de Bade, auquel il ne reſtoit plus d'autre parti pour arrêter l'impétuoſité des François que de tenir ferme dans les forts & les redoutes qui bordoient la Kintche, mais le Maréchal ne lui donne pas le temps de ſe reconnoître. Il paſſe à la tête de ſa cavalerie au milieu de ces redoutes, & dans le moment que cinquante hommes ſortent de l'une de celles qui ſont à la gauche de la rivière pour l'arrêter dans ſon paſſage, l'intrépide Général ſe jette le premier dans la Kintche, accompagné d'un ſeul dragon, qui eſt bientôt ſuivi de tout le reſte de l'avant-garde. Ils traverſent la rivière, partie à gué, partie à la nage : les ennemis, ſaiſis d'étonnement de la hardieſſe ou plutôt de la témérité des François, demeurent immobiles, & laiſſent au Maréchal le

temps de former ses troupes avec autant de tranquillité qu'il l'eût pu faire dans dans une revue. 1703.

IV. Il investit le fort de Kell.

M. de Villars, voyant que la plus grande partie de ses gens ont gagné la rive droite de la Kintche, laisse à ses Officiers le soin de mettre le reste en bataille à mesure qu'ils passent, & marche l'épée à la main dans les retranchements que les Impériaux abandonnent à son approche. Si quelques-uns veulent tenir dans les redoutes, ils y sont forcés en un instant, & dans cette expédition plus glorieuse pour le Général & pour les soldats que le gain d'une bataille rangée, les François s'emparent, sans perdre un seul homme, de plus de cinquante forts ou redoutes, tant sur le Rhin que sur la Kintche, où ils trouvent en quantité du canon, des grenades & des munitions de toutes espèces que les ennemis n'ont pas eu le temps de retirer. Les villes d'Offembourg, de Gegenbach, de Zell & de Witzlats subissent le même sort. Les Impériaux y abandonnent vingt-huit pièces de canon, cinq cents quintaux de poudre, trois mille sacs de farine & huit cents fusils tous chargés sur des charriots, que *Ibidem.*

l'activité de M. de Villars ne leur laiſſe
1703. pas le temps d'emmener. Sans donner aucun repos à ſes troupes & ſans permettre aux ennemis de ſe remettre de leur première épouvante, le Général François forme le jour même l'inveſtiſſement du fort de Kell, & donne avis au Monarque François de l'heureux ſuccès d'une entrepriſe que la réuſſite ſeule pouvoit juſtifier, & qui alloit ouvrir à ſes troupes une entrée dans le cœur de l'Allemagne. Le fort de Kell, ſitué ſur la rive droite du Rhin, eſt un ouvrage du fameux M. de Vauban, deſtiné à couvrir le pont de Strasbourg. Le corps de la place n'eſt qu'un quarré formé de quatre baſtions avec leurs courtines; mais les ouvrages extérieurs ſont de la plus grande force, particulièrement les deux ouvrages à corne qui s'étendent ſur les bords du Rhin. Il paroît que les vues de Louis XIV, qui fit conſtruire ce fort, n'ont jamais été bien remplies, puiſque les Allemands ont toujours exigé qu'il leur fût remis à chaque traité de paix, enſorte qu'au lieu de ſervir, ſuivant le projet du Monarque, à faciliter l'entrée dans leur pays, il leur forme une barrière capable d'arrêter long-

temps les François, qui ne peuvent aller plus loin qu'après s'en être rendus les maîtres. 1703.

V. M. de Villars fait une course dans les montagnes.

Le siège de ce fort ayant pour principal objet de s'ouvrir une communication qui pût mettre à portée de secourir l'Electeur de Bavière, M. de Villars, pendant qu'on travailloit aux premières approches, fit une course dans la vallée de la Kintche vers les gorges des montagnes, avec un corps de quatre à cinq mille hommes, ce qui obligea les Impériaux d'abandonner les frontières de l'Electeur de Bavière pour se rapprocher du Prince de Bade, & dégagea entièrement l'Electeur de ce côté, par où il commença à retirer un grand avantage de la marche des François. M. de Villars revint avec un assez grand nombre de prisonniers, & ne s'occupa plus que des travaux du siège, dont fut chargé M. de Lapara, Ingénieur en chef, envoyé par Louis XIV pour en diriger les opérations.

VI. Il se rend maître du fort de Kell.

Le Prince de Bade, voyant que les François avoient surmonté tous les obstacles & rompu toutes ses mesures, ne put faire autre chose que de jetter une bonne garnison dans le fort, où commandoit le Colonel Entzberg, &

de se retirer ensuite dans son Marqui-
1703. sat, où il rassembla les troupes dispersées du Général Bibrac, & celles qu'il tira des différents quartiers. Les François ouvrirent la tranchée le 25 de Février, & formèrent leur première attaque contre l'ouvrage à corne, qui s'étend vers la partie supérieure du Rhin. On établit plusieurs batteries contre cet ouvrage; on forma deux ponts sur le fleuve, l'un au-dessus, l'autre au-dessous du fort, & l'on éleva encore d'autres batteries sur la rive opposée, tant contre l'isle du Rhin, que les ennemis occupoient, que pour nuire à leur communication entre le fort & l'ouvrage à corne. Leur défense fut d'abord assez foible, & les assiégeants ne perdirent que peu de monde dans les approches; mais la brèche de cet ouvrage ayant été rendue praticable le 6 de Mars, les Impériaux défendirent le terrein pied à pied, jusqu'à ce que le nombre, la valeur & le feu des François obligèrent les ennemis de se retirer précipitamment dans le fort. On somma aussitôt le Commandant de se rendre, & il y eut une suspension d'armes; mais on ne convint pas des articles, & le feu

commença des deux côtés. Les assié-
es firent une sortie la nuit du 7 au 8, 1703.
chassèrent les travailleurs des ouvrages avancés ; mais M. de Villars, ayant fait élever de nouvelles batteries tant de canons que de mortiers, les bombes commencèrent à tomber en grand nombre dans la place, & le Gouverneur, qui vit que la brèche étoit praticable, battit la chamade le 9, pour ne pas exposer ses troupes aux suites funestes d'un assaut. On lui accorda de sortir avec armes & bagages, tambour battant & enseignes déployées ; il demandoit une pièce de canon, ce qui ne fut pas accordé, & on lui permit seulement d'emmener trente charriots & cinq bateaux : la garnison fut conduite avec une escorte à Philisbourg.

VII. Qualités qui manquoient au Prince de Bade.

Quelque confiance que la Maison d'Autriche eût accordée au Prince de Bade, elle ne put voir qu'avec le plus grand chagrin qu'il se fût laissé surprendre par l'adresse du Général François, & il s'éleva dans tout l'Empire un cri général contre la conduite de ce Prince. On ne doutoit pas de son attachement à la cause qu'il avoit embrassée, & l'on rendoit justice à sa

valeur, & aux autres parties qu'il pos-
1703. sédoit dans la science militaire ; mais le peu de prévoyance qu'il fit paroître en cette occasion, prouva qu'il lui manquoit deux qualités essentielles à un Général d'armée, & qu'il ne peut jamais acquérir s'il ne les a reçues de la nature. La première est de savoir pénétrer dans les desseins de l'ennemi; de se supposer à sa place, & de juger de quelle manière on se conduiroit en se remplissant des vues qu'il doit avoir, & en proportionnant ses propres talents à ceux qu'on lui reconnoît; mais ce don n'est accordé qu'à ceux qui ont sur leurs adversaires une supériorité réelle, qui les met à portée de faire une juste apréciation de leurs talents & de l'usage qu'ils en peuvent faire. La seconde qualité, qui est une suite de la première, & qui manquoit également au Prince de Bade, est de savoir distinguer le vrai d'avec le faux pour ne pas être trompé par la feinte & par les stratagèmes d'un ennemi adroit. Faute de cette qualité, un Général se poste imprudemment avec la plus grande partie de ses forces dans des pays embarrassés, où elles lui deviennent totalement inutiles, & qu'il

attend en vain l'ennemi qui sait se replier à propos pour tomber sur les endroits qu'il a eu l'art de faire abandonner à son adversaire.

1703.

VIII. Il fortifie les lignes de Stolhoffen.

La prise du fort de Kell ayant ouvert la communication avec l'Allemagne, la route la plus naturelle pour joindre l'Electeur de Bavière étoit de conduire l'armée Françoise dans la Suabe & le Duché de Wirtemberg, en passant par Etlingen, Dourlach & Pfortzheim : mais l'accès en étoit fermé par les lignes que le Prince de Bade avoit fait tirer de Stolhoffen sur les bords du Rhin jusqu'à la montagne de Bihel, & qu'il avoit garnies de forts retranchements, d'un grand nombre de redoutes & d'une nombreuse artillerie. Il avoit aussi fait construire d'autres redoutes sur la montagne, quoiqu'elle fût presque inaccessible, & avoit inondé tout le pays des environs, ensorte qu'il ne restoit qu'un passage d'une demi-lieue qu'on pût entreprendre de forcer. Il étoit si bien gardé, que le Général François avant de l'attaquer crut devoir faire une autre tentative par les gorges des montagnes, pour épargner le sang des troupes qu'il jugea qu'il faudroit sacrifier

s'il entreprenoit de leur faire forcer les lignes.

1703.

IX. Description de la Forêt-Noire.

Ces montagnes étoient celles de la Forêt-Noire, qui s'étendent depuis la Suisse jusques dans le Bas Palatinat du Rhin, & séparent la Suabe du Brisgaw, de l'Ortnaw & du Marquisat de Bade. Elles sont extrémement difficiles, très escarpées, remplies de rochers, & couvertes de grands arbres qui les rendent impénétrables même à la clarté du jour, d'où lui vient le nom de Forêt Noire. On ne peut traverser cette immense forêt qu'à la faveur de quelques passages, qui servent à la communication des Provinces; mais ils sont si resserrés, qu'un petit nombre d'hommes pourroit y arrêter toute une armée. C'est dans ces montagnes que prennent leurs sources la Kintche, l'Eltz, le Necker & la plus grande partie des autres rivières qui viennent tomber dans le Rhin, pendant que d'un autre côté le Danube, qui y commence aussi son cours, s'étend à l'orient, & après avoir parcouru un terrein de plus de sept cents lieues, va se précipiter dans la mer Noire.

X. M. de Villars prend Kentzingen.

M. de Villars, qui vouloit tout re-

reconnoître par lui-même, se mit en marche avec dix-neuf cents hommes, 1703.
en cotoyant la rivière d'Eltz depuis son embouchure, & en se faisant payer de fortes contributions. La ville de Kintzingen, située sur cette rivière, avoit une garnison de sept à huit cents hommes, que le Maréchal n'auroit pas été en état de forcer, si elle s'étoit défendue, n'ayant ni canon, ni aucunes des munitions propres à faire un siège. Il y suppléa par une hardiesse qui lui réussit presque toujours: quand il fut près de cette ville, il fit dire à la garnison que si elle tiroit un seul coup il la feroit toute passer au fil de l'épée, & en même temps il s'avança jusques sous les murailles. Le Commandant, qui ignoroit le petit nombre des François, envoya un Officier pour demander la permission de se retirer à Fribourg : elle lui fut accordée. M. de Villars entra dans la place ; s'empara d'une grande quantité de munitions qu'il y trouva & qu'il fit conduire par eau à Strasbourg ; & ne voulant pas la conserver il força les habitants à détruire eux-mêmes leurs murailles. Cette prise & les contributions furent les seuls fruits que le Général retira

de sa course : il trouva les passages trop
1703. bien gardés pour espérer de les forcer dans une saison aussi fâcheuse, & avec des troupes excessivement fatiguées de leurs travaux passés. Il revint à Strasbourg ; écrivit au Roi l'impossibilité de tenir la campagne jusqu'au retour d'une saison plus favorable ; fit repasser le Rhin à la plus grande partie de ses troupes, & les mit toutes en quartier de rafraîchissement.

XI. Il tombe sur les lignes de Stolhoffen.

Elles y demeurèrent jusqu'au mois d'Avril, & l'on profita de cet intervalle pour faire à Strasbourg une grande quantité de biscuit, & pour préparer toutes sortes de munitions. On y rassembla aussi un grand nombre de Charpentiers destinés à faire des ponts dans les endroits nécessaires, & l'on arrêta tous les bateaux qui pouvoient servir à cet usage. Quoique les troupes Françoises eussent leurs quartiers en deçà du Rhin, le Maréchal, qui étoit à Strasbourg, envoyoit souvent des détachements de l'autre côté du fleuve, pour battre la campagne & lever des contributions. Le 4 de Mars M. de Varennes Lieutenant-Général, & M. du Perry Brigadier, se mirent en marche du Fort-Louis pour s'em-

parer de Saint-Vandel, dont la garni-
[ti]on fut faite prisonnière de guerre, 1703.
au nombre de cinq cents hommes;
mais dans le même temps les ennemis
se rendirent maîtres du château de
Veldentz sur la Moselle, qu'ils tenoient
bloqué depuis quatre-vingt-quatre
jours. Enfin le 12 d'Avril toutes les *Mém. de Villars.*
dispositions étant faites pour l'ouver-
ture de la campagne, M. de Villars fit
passer le Rhin à ses troupes sur un
pont qu'on avoit construit à Rhinau;
il fut joint à Kentzingen par le Mar-
quis du Rosel, qui lui amenoit les trou-
pes de la Franche-Comté, & ils firent
quelques mouvements, comme s'ils
eussent voulu investir Fribourg, afin
d'attirer le Prince de Bade de ce côté,
& lui faire dégarnir les lignes de
Stolhoffen que le Maréchal avoit par-
ticuliérement en vue. Le Prince, ins-
truit par sa propre expérience des stra-
tagèmes du Général François, demeu-
ra inébranlable : il se contenta d'en-
voyer du renfort au Comte de Furs-
temberg, chargé de la garde des pas-
sages de la Forêt-noire, & ne s'oc-
cupa que de la défense de ses lignes,
qui l'intéressoient personnellement,
puisque si elles eussent été forcées, les

François auroient bien-tôt été maîtres
1703. de tout le pays qui lui appartenoit.
Le 17 M. de Villars voyant qu'il ne pouvoit lui donner le change, s'avança tout-à-coup sur Bihel, où il devoit porter les plus grands coups, pendant que M. de Tallard, chargé de le seconder, marchoit à Stolhoffen avec un corps de vingt-six bataillons & de trente escadrons, pour partager l'attention des Impériaux par une fausse attaque.

XII. Vigoureuse résistance du Prince de Bade.

Le Général, résolu d'employer tous les moyens possibles pour forcer le Prince de Bade dans ses lignes, envoya le Marquis de Blainville avec M. M. de Chamarande & de Lée à la tête de vingt-trois bataillons faire le tour d'une montagne, qui couvroit la gauche des ennemis, afin de les prendre par les derrières en même-temps que le gros de l'armée les attaqueroit de front. Le projet étoit bien conçu, & il y a tout lieu de croire que s'il eût eu son exécution, le Prince n'auroit pu tenir long-temps entre deux feux; mais un événement imprévu déconcerta toute l'entreprise. Les guides de M. de Blainville, soit qu'ils fussent infideles, soit qu'ils connussent

mal le pays, l'écartèrent de l'endroit où il devoit arriver, & ce Lieutenant-Général, voyant qu'il avoit manqué son chemin dans la montagne, n'eut d'autre parti à prendre que celui de revenir dans la plaine, & d'y ramener ses troupes, fatiguées d'une marche aussi rude au travers des roches & des sentiers, où il falloit monter & descendre continuellement. Ce contre-temps ne rebuta pas M. de Villars : par ses ordres, M. de la Freisellieres, qui commandoit l'artillerie, fit élever contre les lignes soixante & dix pièces de canon, & un grand nombre de mortiers, qui commencèrent à tirer le 19. Le Prince de Bade leur opposa une résistance aussi vigoureuse : on en vint à avancer les batteries jusqu'à la portée du pistolet, & pendant sept jours on se canonna avec une égale fureur. Dans le même temps les troupes ne restèrent pas plus tranquilles : M. de Villars fit attaquer vers le soir du 23 le village de Fimbach, & l'on se battit sans aucun avantage jusqu'à la nuit close. On la passa à sonder les gués dans les différentes parties de l'inondation, sans en trouver aucun qui fût praticable, & l'on recommença

1703.

1703. l'attaque au point du jour ; mais elle ne fut pas plus heureuse, & les François furent obligés de l'abandonner après y avoir perdu beaucoup de monde. Le Prince de Bade & le jeune Prince de Dourlach y combattirent toujours en personne avec une bravoure digne du rang qu'ils occupoient dans l'Empire, & ils furent bien secondés par toutes leurs troupes, particuliérement par le régiment d'Anspach & par les Cuirassiers & les Dragons, dont le feu continuel força les François de renoncer à leur attaque après avoir retourné cinq fois à la charge.

XIII. Les François sont obligés de se retirer.

Le Maréchal de Tallard ne réussit pas mieux à Stolhoffen : il chassa d'abord les ennemis du poste de Schonvartsech & d'une baye voisine qu'ils occupoient, après quoi il fit marcher en avant M. d'Usson, Lieutenant-Général avec un gros corps d'infanterie, dans l'espérance d'emporter les palissades de Stolhoffen. Les grenadiers entrèrent dans le marais, où ils enfoncèrent tout-à-coup jusqu'à la ceinture sans pouvoir aller plus avant, étant également arrêtés par l'eau des inondations & par le feu terrible de la

mousqueterie

mousqueterie Allemande, ce qui les obligea de faire leur retraite. Enfin le Maréchal de Villars après avoir perdu environ trois mille hommes tués ou blessés dans ces différentes attaques, fit retirer le canon des batteries la nuit du 25 au 26, & toute l'armée Françoise se remit en marche le lendemain pour s'éloigner de ces lignes fatales, où le Prince de Bade ne perdit que peu de monde, étant toujours demeuré à couvert. Outre ses propres troupes & celles de l'Empire qu'il commandoit, il fut encore soutenu par un corps de quinze bataillons Hollandois, qui y arrivèrent pendant le temps des attaques, sous la conduite du Général Goor. Dans le même temps le Comte de Furstemberg envoya des montagnes plusieurs détachements, qui enlevèrent quelques convois de vivres destinés pour les François.

1703.

XIV.
Ils forcent les passages des montagnes.

Le Maréchal de Villars, connoissant par cette tentative l'impossibilité de se faire un passage pour joindre l'Electeur de Bavière par le Marquisat de Bade, résolut de prendre une autre route au travers de la Forêt-noire. Il avoit le choix de quatre chemins; le premier

par la vallée de la Kintche, en suivant
1703. le cours de la rivière de même nom;
le second par le passage de Valdkirck
en cotoyant l'Eltz; le troisième par le
pays de Fribourg & le Val-Saint-Pierre;
le quatrième par le Val-de-Veisental
& la montagne de Saint-Blaise; mais
toutes ces gorges étoient gardées par
les troupes Impériales, qui avoient
fait des retranchements dans les endroits où elles avoient jugé que le passage étoit le plus facile. Le Maréchal ne voulut pas leur donner le temps de se fortifier davantage; il jugea que le Prince de Bade, voyant qu'il n'avoit rien à craindre pour ses lignes de Stolhoffen, après l'entreprise infructueuse des François, pourroit détacher une partie de ses troupes & les envoyer dans ces gorges; ce qui lui seroit d'autant plus facile que depuis la jonction des Hollandois, il en avoit plus qu'il ne lui étoit nécessaire pour défendre ses lignes. D'après cette réflexion, le Général François, qui s'étoit toujours si bien trouvé de sa diligence, marcha en hâte à Offembourg, d'où il fit partir son avant-garde composée de vingt-six bataillons & de trente escadrons aux ordres de M. de Blainville. Cet

Officier en suivant le cours de la Kinthe, passa d'abord à Gegenbach & orça ce poste, défendu seulement par ent hommes. Il y en avoit autant à librach, qui furent tous taillés en ièces, & à Hatlach il fit prisonniers le guerre cent quatre-vingt hommes ui en défendoient le château. Les Impériaux avoient formé des retranchenents dans le voisinage : ils furent emortés l'épée à la main, & les François continuant leur route, entrèrent e premier de Mai dans la vallée l'Hornberg que les ennemis avoient ermée par un retranchement qui s'éendoit de part & d'autre jusques sur es montagnes. Le Maréchal, qui suioit de près avec le reste de l'armée ompose de trente-deux bataillons & e quarante escadrons, faisoit porter ous les vivres nécessaires pour subsiser dans ces montagnes. Les retranhements n'arrêtèrent pas long-temps es François : pendant que M. de Blainille continuoit sa marche dans la valée, les grenadiers grimpèrent des leux côtés sur les montagnes malgré eur escarpement ; mirent en fuite un orps de deux à trois cents hommes ui voulurent s'opposer à leur passage ; 1703.

1703. & prirent les retranchements à revers pendant qu'on les attaquoit de front, ce qui obligea les Impériaux à les abandonner. Le Chevalier de Quincy, Capitaine dans le régiment Dauphin, qui commandoit le piquet, ayant eu ordre d'entrer dans le village d'Hornberg & d'y prendre poſte, en attendant qu'on fit avancer l'artillerie néceſſaire pour attaquer le château, profita du déſordre où il vit les ennemis, & emporta le château d'emblée, ce qui acheva de rendre les François totalement maîtres du paſſage, ſans avoir perdu dans toute cette vallée que deux Capitaines & trente ſoldats tués ou bleſſés.

XV. L'Electeur de Bavière vient au devant des François.

M. de Villars fut obligé de demeurer un jour campé ſur le haut d'une montagne voiſine d'Hornberg, pour y attendre l'artillerie qu'on ne pouvoit y monter qu'avec de grandes difficultés. Quand elle eut gagné la hauteur, l'armée qui ne trouvoit plus d'ennemis qui s'oppoſaſſent à ſon paſſage, ſe remit en marche & arriva devant Willengen, petite ville fortifiée, dont on ſomma le Gouverneur de ſe rendre. Sur ſon refus on fit avancer quatre pièces de canon : il perſiſta à vouloir ſe défendre, & le Maréchal qui ne

voulut pas perdre de temps à le forcer, 1703.
le laissa tranquille dans sa petite place, après avoir perdu quelques canonniers. Les François allèrent ensuite camper à Tonesching où le Danube prend sa source, & M. de Villars qui savoit que l'Electeur de Bavière n'étoit pas éloigné, fit marcher en avant M. d'Usson à la tête de douze cents chevaux. Il rencontra à Dutling le Baron de Montigni - Languet avec trois cents cuirassiers de ce Prince, qui venoient au devant des François, & qui leur annoncèrent que l'Electeur faisoit conduire des vivres pour toute leur armée avec une escorte de cinq mille hommes. M. de Villars s'avança en toute diligence; l'Electeur en fit de même, & ils se rencontrèrent à une lieue de Dutling. M. de Villars voulut descendre de cheval, mais le Prince l'en empêcha en le joignant au galop, l'embrassa avec des transports de joie, & lui dit : » Qu'il n'y avoit rien au » dessus du service qu'il venoit de lui » rendre : que toutes les victoires & » avantages qu'il avoit remportés » pour pouvoir le joindre, avoient » augmenté chaque jour l'envie de le » voir & de l'embrasser. »

1703. M. de Villars lui répondit : » Qu'in-
» dépendamment de la gloire qu'il re-
» cevroit d'être utile à un aussi grand
» Prince, les ordres du Roi étoient si
» précis, non seulement de tout ten-
» ter, mais même de tout hasarder
» pour venir à son secours, & que les
» troupes & les Officiers qu'il avoit
» l'honneur de commander, étoient
» si dévoués au service & à la gloire
» du Roi, qu'avec de tels ordres, &
» avec de si braves gens il n'y avoit
» rien d'impossible, & que d'ailleurs
» le respectueux attachement qu'il
Mém. de Villars. » avoit toujours eu pour son Altesse
» Electorale, lui avoit fait surmonter
» tous les obstacles qu'il avoit ren-
» contrés. »

XVI. Satisfaction des deux armées. L'armée de l'Electeur rangée en bataille attendoit l'arrivée des François, qui furent reçus par une salve de trois décharges de toute l'artillerie & de toute la mousqueterie. La satisfaction étoit égale des deux côtés : les Officiers & les soldats s'embrassoient avec la cordialité militaire. L'Electeur combla de politesses les Officiers-Généraux qui lui furent présentés : il donna à dîner au Maréchal, & les principaux Officiers furent servis à des tables se-

parées, après quoi M. de Villars retourna à ses quartiers. 1703.

XVII. On forme le projet de faire la conquête du Tirol.

Quelque parfaite que parût être l'intelligence entre l'Electeur & le Maréchal, ils eurent de la peine à s'accorder sur les opérations de la campagne. Les vues de l'Electeur, en demandant la jonction des troupes Françoises, avoient été non seulement de mettre en sureté ses propres Etats, mais encore de faire sur l'Empereur la conquête des provinces voisines. Les projets du Monarque François n'étoient pas les mêmes : il vouloit imprimer la terreur aux Princes d'Allemagne, pour les forcer à abandonner le parti de la Maison d'Autriche, ce qu'il ne pouvoit espérer qu'après le gain d'une bataille, & la conquête de quelque place importante dans le cœur de la Bohème. L'armée de M. de Villars étoit composée de quarante-sept bataillons & de soixante escadrons; celle de l'Electeur étoit de vingt-trois mille huit cents hommes d'infanterie, & de cinq mille huit cents soixante de cavalerie. Ces deux armées réunies auroient fait au total plus de soixante mille hommes de bonnes troupes, avec lesquelles on auroit pu former

les plus grandes entreprises sous deux
1703. Généraux qui avoient également l'amitié & la confiance de leurs soldats; mais on vit dès le commencement que jamais il n'y auroit entr'eux ce parfait accord si nécessaire pour bien agir de concert. Le Général François, pour avoir des places de retraite en cas d'événement fâcheux, demanda qu'on mît garnison Françoise dans Ulm, dans Ingolstadt & dans Braunaw, & il demanda aussi que les contributions fussent portées à la caisse de France & non à celle de Bavière. L'Electeur trouva ces demandes excessives, & l'on dépêcha un Courier à Louis XIV: enfin après plusieurs débats, on convint que dans les places conquises à commencer par Ulm, on mettroit des garnisons composées de François & de Bavarois, & que les contributions se partageroient proportionnellement au nombre des troupes de chaque armée. Les suites de cet accord furent que le Monarque François consentit au projet de l'Electeur pour faire la conquête du Tirol, & qu'il donna des ordres en conséquence au Duc de Vendôme pour qu'il le secondât avec son armée de Lombardie, pendant que M. de

Villars resteroit dans la Bavière, où il profiteroit des avantages que les occasions pourroient lui présenter contre les Impériaux.

1703. *Ottieri.*

XVIII. Rupture de la Diète de Ratisbonne.

Plusieurs motifs déterminèrent Louis XIV à consentir que le fort de la guerre fût porté dans le Tirol. Il voyoit qu'on pouvoit attaquer cette Province de deux côtés, & que si l'on réussissoit à s'en emparer, les troupes Allemandes qui étoient en Italie se trouveroient absolument sans ressource, ce qui pourroit forcer l'Empereur à faire une paix dont on lui dicteroit les conditions. En supposant même que les succès ne fussent pas aussi grands qu'on se le promettoit, on jugeoit au moins que pour peu que l'on s'y maintînt on intercepteroit les secours qui passoient par ce pays pour aller à l'armée du Comte de Staremberg : enfin on comptoit beaucoup sur de fortes contributions dans une Province, qui depuis long-temps n'avoit pas éprouvé les horreurs de la guerre. L'Electeur qui desiroit ardemment le succès de cette entreprise, voulut cacher pendant quelque temps le dessein qu'on avoit formé, afin de tenir les Impériaux en suspens. Pour donner lieu de

croire qu'il étoit toujours disposé à
1703. faire la paix, il renouvella ses propositions à la Diète de Ratisbonne, demanda encore que cette ville fût déclarée neutre aux mêmes conditions qu'il avoit déja proposées, & que la Diète continuât d'y tenir ses séances. La Cour de Vienne ne voulut se prêter à aucun accommodement; elle persista dans ses résolutions, & la Diète se rompit d'elle-même par la retraite des Députés, qui retournèrent chacun auprès de leurs maîtres, aussi-tôt que l'Empereur eut protesté de nullité contre tout ce qui se feroit à l'avenir.

XIX.
Le Prince de Bade s'avance vers le Danube.

Le Maréchal de Villars, pour faire reposer ses troupes fatiguées d'une marche aussi pénible, les mit en quartier à Lausinghen, à Guldensinghen & aux environs. Le Prince de Bade craignant que l'armée combinée de France & de Bavière ne formât quelque grande entreprise contre l'Autriche, quitta les lignes de Stolhoffen, où il laissa seulement les troupes nécessaires pour s'opposer à M. de Tallard, & s'avança du côté d'Ulm. Il établit son camp à Geppinghen, ville du Duché de Wirtemberg sur la rivière de Wilts, &

manda au Comte de Stirum de le joindre en toute diligence, ce qui le rendit très supérieur aux François après que l'armée de Bavière eut pris sa route vers le Tirol. M. de Villars, voyant que ce Prince lui coupoit entiérement de ce côté là communication avec la France, résolut de s'en ouvrir une autre par Schaffouse, qui est un des Cantons Suisses, sur les bords du Rhin. Il forma un détachement de quatre mille hommes aux ordres de M. de Chamarande, & l'envoya avec du canon sur les bords du lac de Constance, pour y occuper Ravensbourg, Zell & le pays circonvoisin, & pour étendre les contributions dans la Suabe, entre le Danube & les montagnes. Les Suisses firent quelques difficultés, & envoyèrent des Députés au Maréchal, sous prétexte que les places Autrichiennes sur le bord du lac étoient sous leur protection : ils mirent même des troupes de leur nation dans celles dont on ne s'étoit pas emparé; mais comme on n'avoit pas dessein de porter la guerre dans ce pays, & qu'on vouloit seulement maintenir la communication, sans entrer en dispute avec les Suisses, on n'y commit aucune

1703.

Quincy. Sanvitali.

autre hostilité, & ils demeurèrent
1703. tranquilles. Le Maréchal, après avoir pris cette première précaution, passa le Danube le 19 de Mai pour veiller sur les démarches du Prince de Bade, & établit son camp entre Dillingen & Lavingen. Il fit jetter sur ce fleuve plusieurs ponts qui lui servirent à tirer les vivres & les fourrages, & il se fortifia dans cette situation avantageuse, défendu à droite & à gauche par de bons châteaux, & par des marais qui couvroient aussi une partie du front de son armée : le reste fut garni de forts retranchements.

XX. Petit échec que reçoivent les Bavarois.

Les troupes de Franconie, commandées par le Général Janus, bloquoient depuis quelque temps le château de Rottembourg, situé sur le Tauber, à quelques lieues de Nuremberg, & qui appartenoit à l'Electeur de Bavière. Le Général Maffei, Veronois, fut chargé par ce Prince d'y conduire du secours. Il se mit en marche avec environ quatre mille hommes d'infanterie, & les ordres furent donnés pour que plusieurs escadrons de cavalerie le joignissent en chemin. Avant cette jonction, le Général Janus alla à la rencontre de Maffei

avec un gros corps d'infanterie & de cavalerie, l'attaqua en pleine campagne, près de Crottenzée, & mit son aile droite en déroute. M. Maffei se retira en bon ordre avec son aile gauche dans un bois, où il fut joint par les fuyards, & le lendemain par la cavalerie Bavaroise qui eut empêché sa défaite, si elle eût pu arriver un jour plutôt. Janus s'étant éloigné de Rottembourg pour se faire panser d'un coup de feu assez dangereux qu'il avoit reçu dans le combat, le Général Bavarois mit dans cette place les troupes suffisantes pour la défendre, & rejoignit l'Electeur, avec lequel il marcha dans le Tirol.

1703.

XXI. Manifeste de l'Electeur de Bavière.

Avant d'entrer dans cette Province, l'Electeur fit publier un manifeste assez étendu, dans lequel il dit en substance; que les espérances d'accommodement s'étant évanouies, il ne peut laisser plus long-temps sans réponse une infinité d'écrits que ses ennemis ont répandu pour le rendre odieux, & pour le faire regarder comme un perturbateur du repos de sa patrie: qu'un plus long silence contribueroit à ternir sa renommée: & que pour se justifier de l'imputation d'être un

Prince ambitieux, qui manque au
1703. serment qui engage tous les Electeurs, il déduit dans ce manifeste les raisons qui le déterminent à faire la guerre. La première, sur laquelle il s'étend particulièrement, est la violence qu'il dit que l'Empereur a voulu lui faire pour le porter à se déclarer contre la France, de même que Sa Majesté Impériale y a forcé plusieurs Princes d'Allemagne, & a voulu y obliger l'Electeur. Il soutient qu'aucun motif ne devoit engager l'Empire à rompre la paix de Riswick au sujet de la succession d'Espagne, puisqu'il devoit être indifférent au corps Germanique que l'héritier de Charles II fût un Prince de la Maison d'Autriche ou de la Maison de Bourbon; qu'il y avoit plus à craindre de la première de ces Maisons que de la seconde, depuis que l'Empereur, qui dans l'origine étoit uniquement le chef d'une République, avoit rendues héréditaires dans sa famille la Bohème, la Hongrie & la Transilvanie. L'Electeur ajoute que ne voulant pas contribuer, comme il avoit fait pendant plusieurs années, au dangereux agrandissement de la Maison d'Autriche,

dont il avoit sujet d'être très mécontent, il se trouve dans l'alternative indispensable, ou d'embrasser le parti de l'Empereur, comme ont fait les trois Collèges de l'Empire, ou de s'unir avec la France pour se mettre en état de défense, & pour contrebalancer la puissance de ce Prince, qui n'a pas voulu accepter de neutralité; qu'il est donc forcé par l'Empereur lui-même de joindre ses armes à celles du Roi Très-Chrétien, pour faire connoître à toute l'Europe, que plutôt que de vouloir plier & céder aux menaces de la Cour de Vienne, il est résolu non seulement de demeurer armé, comme a fait dans le siècle précédent l'Electeur Ferdinand-Marie son père; mais encore de résister & de s'opposer à celui qui a voulu le contraindre d'agir différemment, & d'entrer dans une guerre étrangère à l'Empire, laquelle il croit injuste & contraire aux intérêts de l'Allemagne. A l'égard de la surprise d'Ulm & de Meninghen, il dit que les hostilités commencées contre la Bavière par les troupes de l'Empereur, l'ont contraint de faire cette démarche; non pour faire tort à l'Empire, ni avec l'intention de

1703.

1703. garder ces villes, mais dans la vue de se mettre en état de défense pour le bien de ses sujets & de ses Etats, en s'opposant fortement aux entreprises de l'Empereur, de qui est venu l'origine de cette guerre. Il avoue qu'il n'a pas voulu obéir servilement à ses volontés ; mais qu'il a essayé de plusieurs manières à procurer la continuation de la paix en Allemagne. Il ajoute encore qu'il est évident que cette conduite doit déplaire à l'Empereur qui veut la guerre, à quelque prix que ce soit, parce qu'il jouit alors de divers avantages ; retire différents profits, & exerce une plus grande autorité sur les Princes d'Allemagne ; mais que c'est précisément le motif qui doit engager quiconque estime l'honneur & la liberté de l'Empire, à ne point y consentir. Enfin il finit par décrire les maux que cause cette guerre, & la servitude où elle réduit l'Allemagne, ensorte que l'Empire ne paroît plus une République, mais un Etat gouverné par un Monarque depuis que l'Empereur Léopold s'est rendu l'arbitre de la paix & de la guerre.

Ottieri.

XXII. On arme les Milices du Tirol.

Le Prince de Bade, voyant que

l'Electeur de Bavière tournoit toutes ses forces du côté du Tirol, envoya un assez grand nombre d'Officiers à la tête de plusieurs détachements pour s'opposer à ses progrès. Il donna ordre à ceux qui étoient à Constance & dans les places voisines, d'encourager fortement les milices de cette Province à se tenir en armes pour défendre leurs montagnes contre les Bavarois, dans l'espérance que ces milices renfermées entre leurs rochers & leurs précipices, feroient assez fortes pour se maintenir jusqu'à l'arrivée des troupes réglées qu'on enverroit à leur secours. 1703.

XXIII. Description de ce pays.

Le Tirol, où l'Electeur vouloit étendre ses conquêtes, est un pays de montagnes qui sépare les plaines de l'Italie de celles de l'Allemagne. On y distingue trois parties, qui forment trois différents Etats : le Comté de Tirol proprement dit, qui appartient à la Maison d'Autriche ; l'Evêché de Brixen, & celui de Trente, qui reconnoissent pour Souverains leurs Evêques, lesquels ont aussi le titre de Princes de l'Empire. Ce pays est coupé par plusieurs vallées, qui donnent passage aux eaux de différentes

rivières dont les sources sont dans ces
1703. montagnes. Les plus considérables de celles qui prennent naissance dans les Evêchés, sont l'Adige, l'Aisoco ou Eisaco, la Chies & la Sarca : le Lech a son origine dans les montagnes du Comté de Tirol, & il est aussi traversé par l'Inn, qui vient du pays des Grisons. Sur les bords de ces rivières on a pratiqué des chemins plus faciles que ceux qui traversent les montagnes, & l'on y rencontre d'espace en espace d'anciens châteaux assez forts pour le temps où ils ont été construits, mais hors d'état de tenir contre l'artillerie moderne. Le Tirol appartenoit autrefois à des Comtes qui formoient une branche particulière de la Maison d'Autriche ; mais par l'extinction des mâles, ce Comté
Sanvitali. a été réuni à la branche principale. Il y a un Gouverneur particulier & une Chambre pour les affaires publiques.



CHAPITRE III.

§. I. *Jonction des deux armées en Bavière.* §. II. *L'Electeur entre dans le Tirol. Ses progrès.* §. III. *Il se rend maître d'Inspruck.* §. IV. *On lève des contributions excessives dans le Tirol.* §. V. *Les habitants reprennent les armes.* §. VI. *Leurs succès.* §. VII. *L'Electeur retourne à Inspruck.* §. VIII. *L'Electeur manque d'être tué par un paysan.* §. IX. *On brûle la ville de Zirla.* §. X. *Evénement funeste à M. de Novion.* §. XI. *L'Electeur abandonne Inspruck.* §. XII. *Retour de l'Electeur en Bavière.* §. XIII. *Position des armées en Lombardie.* §. XIV. *Avantages qu'on auroit pu retirer de l'expédition du Tirol.* §. XV. *Précaution du Comte de Staremberg.* §. XVI. *Il reprend le poste de Bondanello.* §. XVII. *M. de Vendôme reçoit ordre d'aller dans le Trentin.* §. XVIII. *Il entre sur les terres des Vénitiens.* §. XIX. *Il s'approche d'Ostiglia.* §. XX. *Obstacles qu'il y rencontre.* §. XXI. *Il est obligé d'abandonner ce siège.*

§. XXII. *Echec que reçoivent les François.* §. XXIII. *Ruse de M. de Vendôme pour tromper les ennemis.* §. XXIV. *Description du lac de Garde.* §. XXV. *Les François occupent Dezenzano.* §. XXVI. *M. de Vendôme entre dans le Trentin.* §. XXVII. *Il est joint par M. de Médavi.* §. XXVIII. *Prise du château d'Arco.* §. XXIX. *Précautions des Impériaux pour garantir la ville de Trente.* §. XXX. *M. de Vendôme y fait jetter des bombes.* §. XXXI. *M. de Vendôme a ordre de repasser en Lombardie.* §. XXXII. *Les François repassent les montagnes.* §. XXXIII. *L'Empereur récompense les Tirolois.*

1703.

I.

Jonction des deux armées en Bavière.

M. de Villars, n'étant pas assez en forces après le départ des troupes de Bavière pour attaquer le Prince de Bade, se contenta de se tenir bien fortifié dans son camp, & d'envoyer seulement des détachements à la petite guerre, où ils eurent presque toujours l'avantage sur ceux des Impériaux. De son côté, le Prince de Bade voyant que le camp des François étoit trop bien retranché pour qu'il pût espérer de l'attaquer avec succès, se tint éga-

lement sur la réserve. Nous reprendrons la suite des opérations de ces deux armées, après avoir rapporté l'expédition de l'Electeur dans le pays où il espéroit être joint par les troupes de Lombardie. 1703.

II. L'Electeur entre dans le Tirol. Ses progrès.

Ce Prince, ayant fait partir au commencement de Juin son artillerie & ses gros bagages, se mit en marche le 14; traversa l'Iser; gagna les bords de l'Inn, & le 18 arriva près de Kufstein. Cette ville étoit bien fortifiée, & avoit une bonne citadelle; aussi le Comte de Valkenstein, qui en étoit Gouverneur pour Sa Majesté Impériale, répondit à la sommation que lui fit faire l'Electeur, qu'il la défendroit jusqu'à la dernière extrêmité. Il commença en effet à tirer sur les Bavarois aussi-tôt qu'ils s'approchèrent de la place; mais craignant qu'ils ne s'établissent dans le fauxbourg, & qu'ils ne s'en servissent pour commencer leurs attaques avec plus de facilité, il donna ordre d'y mettre le feu en plusieurs endroits. Il souffloit alors un vent médiocre qui n'auroit servi qu'à faire exécuter plus aisément les ordres du Comte, s'il n'eût augmenté au point de pousser

les flammes avec violence du côté de la ville. Elles y firent tant de progrès 1703. que l'incendie gagna bien-tôt les maisons les plus proches des fauxbourgs: les étincelles tombèrent sur un magasin de foin qui étoit entre la place & la citadelle ; cette matière si combustible prit feu en un instant, & emportée de tous côtés par le vent, elle se répandit sur tous les bâtiments de l'une & de l'autre. Le magasin où l'on conservoit la poudre & les bombes, ne put être garanti, & ces funestes instruments de la destruction du genre-humain ne remplirent jamais mieux leur destination. Ils crevèrent de toutes parts avec un fracas épouvantable, renversant également les maisons & les défenses du fort ; & ensevelissant sous leurs ruines les malheureux habitants, dont les hurlements affreux étoient portés jusqu'au camp de l'Electeur de Bavière. Un Ingénieur François jugea qu'on pouvoit profiter de ce désordre pour s'emparer d'une place dont la plus grande partie des défenseurs étoient déja écrasés ou mutilés, & dont le reste étoit plus occupé à se garantir des flammes, qu'à se précautionner con-

·e les attaques des assaillants. On donna à cet Officier cinquante grenadiers ; 1703.
s appliquèrent leurs échelles à une ›ur que le feu avoit fait abandonner ; y montèrent sans trouver de résistance ; passèrent à travers les flammes ; furent suivis des autres troupes e l'Electeur, & en moins de deux eures s'emparèrent de ce qui restoit e la ville & de la citadelle. Le Comte e Walkenstein voyant l'impossibilité e la défendre, ne songea qu'à s'échapper avec le peu de soldats qui lui estoient, & il eut le bonheur de se ›tirer à Rottemberg. Pendant que les abitants de Kufstein travailloient à teindre le feu, qui avoit déja beaucoup perdu de sa première activité : ne partie des troupes de l'Electeur oursuivoit les tristes restes de la garnison ; mais n'ayant pu les atteindre, ›s Bavarois emportèrent d'emblée le hâteau de Verghel, situé à deux lieues e Kufstein. L'Electeur profitant de e premier avantage, & de la terreur ju'il avoit imprimée aux ennemis, narcha sans perdre de temps à Rottemberg, & fit ses dispositions pour ›uvrir la tranchée devant cette place. a garnison, quoique fortifiée par les

débris de celle de Kufstein, n'étoit pas en état de résister à toute une armée : le Commandant feignit de vouloir se défendre ; mais ce ne fut que pour obtenir une capitulation honorable, & l'Electeur la lui accorda pour ne pas perdre de temps devant cette petite place, où il n'y eut de tués que neuf grenadiers François.

1703.

III. Il se rend maître d'Inspruck.

La prise de ces villes ouvroit à l'Electeur une route assurée pour faire le siège d'Inspruck, & il se mit en marche pour se rendre devant cette capitale. Lorsqu'il arriva à Schwats, les Magistrats de Hall vinrent lui présenter les clefs de leur ville, qui n'est qu'à une lieue & demie d'Inspruck. En même temps, ceux qui étoient chargés du gouvernement de la Province, jugèrent qu'ils ne feroient qu'une résistance inutile, & que pour le bien du pays, il étoit plus avantageux de se soumettre volontairement au vainqueur. En conséquence, ils donnèrent ordre à huit cents paysans, qui étoient sur les hauteurs voisines, de mettre bas les armes, & les Régents se rendirent à Hall, où ils remirent les clefs d'Inspruck à l'Electeur, qui monta aussi-tôt à cheval, & se mit

en

en marche à la tête de ses troupes pour en prendre possession, il rencontra en chemin l'Electrice Palatine Amélie, & l'Evêque d'Ausbourg, qui venoient au devant de lui par honneur avec les personnes les plus distinguées du pays, & ils entrèrent tous ensemble dans la ville. Le Prince envoya de côté & d'autre différents détachements qui soumirent plusieurs petites places, & en neuf jours il fut le maître de presque tout le Tirol, sans avoir perdu que très peu de monde. Quelques paysans avoient pris les armes du côté de Rheuth, mais ils furent aisément dissipés, & l'on s'empara par stratagême de ce château qui étoit très fort, & de celui d'Erhnberg, où l'on trouva de très gros magasins de toutes sortes de munitions.

1703.

IV. On lève des contributions excessives dans le Tirol.

Après des commencements aussi heureux, l'Electeur pouvoit tout espérer du reste de la campagne, & il sembloit que rien ne devoit s'oppôser à ses progrès, ni à sa jonction avec M. de Vendôme. La conquête du Tirol étoit assez importante pour qu'il prît tous les moyens qui pouvoient lui en assurer la possession, & l'un

des plus efficaces eût été de déchar-
1703. ger les peuples d'une partie des impôts qu'ils payoient au gouvernement Autrichien. L'Electeur tint une conduite toute opposée : à peine eut-il fait prêter serment de fidélité aux sujets de cette Province, & eut-il donné une nouvelle forme à l'administration, que soit par ses ordres immédiats, soit par trop de condescendance pour ses Officiers-Généraux, ils commencèrent à lever de toutes parts des contributions si excessives, qu'elles jettèrent les peuples dans le désespoir. Ceux qui avoient quitté les armes, les reprirent, & les habitants des Evêchés, au lieu de songer à se soumettre, ne s'occupèrent que des moyens de se défendre contre de nouveaux maîtres, qui bien loin de diminuer leur joug, sembloient ne venir que pour le rendre plus insupportable. Les Généraux Guttenstein & Solari, qui étoient dans ce pays avec quelques troupes Impériales, profitèrent de la disposition où ils virent les Montagnards : & ils en enrôlèrent un très grand nombre qu'ils incorporèrent dans les vieux régiments. Tous les autres, depuis l'âge de seize ans jusqu'à cinquante,

prirent également les armes, & formèrent des corps de milices toujours très redoutables dans des pays remplis de rochers & de précipices, où il est presque impossible de les forcer. 1703.

V. Les habitants reprennent les armes.

Les milices du Comté de Tirol sont, suivant quelques-uns, de huit mille hommes, & suivant d'autres, de douze mille, tous gens très forts & endurcis à la fatigue par la vie dure qu'ils menent dans les montagnes. En temps de guerre, ils sont tenus pour la défense de leur propre pays de se réunir sous quatre Chefs qu'on choisit dans le corps de la noblesse. L'attaque imprévue de l'Electeur de Bavière ne leur avoit pas donné le tems de se rassembler, & il est vraisemblable que s'il se fût attaché à les gagner par la douceur, ils seroient demeurés tranquilles : mais quand ils virent la dureté avec laquelle on exigeoit les contributions, les Chefs des Cantons les plus éloignés tinrent conseil entr'eux ; résolurent de se défendre, & firent allumer des feux sur le sommet des montagnes, comme il est d'usage dans ce pays quand on veut rassembler les troupes nationales. Aussi-tôt accourut de toutes les col-

lines & de toutes les vallées une multitude de jeunes guerriers armés de fusils, la plupart carabinés, dont ils savent se servir avec une adresse inconnue aux autres peuples, la plus grande partie de leur vie se passant à la chasse, ou à tirer au blanc, ce qui fait leur principal amusement. Quand ils furent rassemblés, Martin Sterzingero, l'un des principaux du Canton de Landecg, homme très bien venu du peuple, qui écoutoit volontiers ses discours, leur fit cette courte harangue. « Ce sont vos ancêtres, mes » chers compatriotes, qui ont tenu » tête aux Suisses quand ils ont voulu » s'emparer de notre pays : vou» driez-vous le céder aux Bavarois » dont la puissance est beaucoup » moins formidable ? Abandonneriez» vous un aussi bon père que l'Em» pereur Léopold pour vous soumet» tre à son ennemi » ? Tous répondirent qu'ils étoient prêts à marcher : qu'il les conduisît où il voudroit ; qu'ils le suivroient par-tout : mais qu'il ne tardât pas plus long-temps. Martin étant ainsi reconnu pour leur Chef, prit pour le seconder deux autres paysans très courageux, nommés Chris-

1703.

tophe Kindio, & Jean Aufchincidero.
Ces hommes féroces, mais mal difci- 1703.
plinés, n'auroient eu peut-être que peu de fuccès, s'ils n'euffent été guidés par un Officier bien inftruit dans l'art militaire. Le hafard fit trouver dans leur canton le Baron de Hayndi, Major du régiment Impérial de Gefchwind, qui étoit très connu & eftimé de ces payfans. Il leur enfeigna les poftes qu'ils devoient occuper, & leur indiqua les endroits où ils devoient fe mettre en embufcade pour tomber tout-à-coup fur les Bavarois. Il ne fe contenta pas de les inftruire par fes difcours : il les forma en compagnies, & mit dans chacune quelques foldats des troupes réglées qui étoient dans le pays, & qui leur enfeignèrent à faire l'exercice & les évolutions militaires. Le premier effai qu'ils firent de leurs forces, fut dans la vallée Ennedina près de Brutz, où ils combattirent un corps de Bavarois, qu'ils attaquèrent avec tant d'intrépidité, qu'ils en tuèrent plus de cinq cents, & leur firent quelques prifonniers, entre lefquels fe trouva le Commandant. Ils réuffirent avec autant de fuccès fur les bords de l'Inn, du côté



VI.
Leurs succès.

Le Comte Gabriel Veri
de l'un des régiments de
Bavière, voulut ramene
irrités de ces paysans par
la négociation, & s'avar
de suite à quelque distanc
pour entrer en conféren
Ces hommes grossiers n'
assez instruits pour conno
des gens : à peine eut-il
leur parler, que quelqu
tr'eux l'ayant pris par de
jettèrent tous ensemble
massacrèrent. Ils tuèren
plusieurs Officiers & sold
menèrent les autres prison
dont ils s'étoient emparés.

contre les deux Couronnes; mais faute d'avoir pris la précaution, comme nous l'avons déja remarqué, de leur imposer les mêmes conditions à l'égard des Alliés de la Maison de Bourbon, ce furent elles qui en se joignant aux paysans du Tirol, forcèrent bien-tôt l'Electeur à abandonner ce pays, dont la conquête lui avoit paru si assurée. Ces ennemis surprirent Rottemberg, dont ils firent la garnison prisonnière de guerre: s'emparèrent de Zirla, où ils tuèrent presque tous les Officiers & les soldats qu'ils y trouvèrent, & leurs succès augmentant avec leur nombre, on commença à craindre qu'ils ne devinssent assez formidables pour s'emparer de la ville d'Inspruck.

1703.

Ottieri.

VII. L'Electeur retourne à Insparck.

Dans une position aussi critique, environnné d'ennemis, qui tenoient tous les passages des montagnes, d'où ils pouvoient tuer un à un les soldats Bavarois, & leur intercepter tous les vivres & les secours, il ne restoit d'autre parti à l'Electeur, que de reprendre la route de ses Etats, ou de forcer ces passages pour se joindre à M. de Vendôme. Il ne doutoit pas que ce grand Général ne fît de son

côté tout ce qui feroit en fon pouvoir pour faciliter cette jonction;
1703. mais il n'en recevoit aucunes nouvelles. Il voyoit que fon armée étoit perdue fans reffource, fi les Impériaux fe rendoient maîtres d'Infpruck, comme ils l'étoient déja de Hall, par où ils pouvoient empêcher abfolument aucun convoi d'arriver à fon camp. Il réfolut donc de retourner fur fes pas, quoiqu'il fût déja au paffage de la montagne de Brenner, & de s'affurer une retraite s'il ne recevoit pas de nouvelles de M. de Vendôme. Il exécuta auffi-tôt cette réfolution; jetta un renfort confidérable dans Infpruck, & fe mit en marche pour reprendre Hall, avec cinq bataillons, quelques efcadrons, & plufieurs pièces d'artillerie. Il n'y avoit dans cette ville qu'un feul régiment des troupes Impériales, qui croyoient l'Electeur fort éloigné, & le Commandant n'étant pas en état de lui réfifter, fit ouvrir les portes aux premières menaces de ce Prince. Les Bavarois y trouvèrent des vivres en abondance, tant de ceux qu'on y avoit raffemblés du pays, que des convois de Bavière qu'on y avoit arrêtés. Ce paffage

étoit important ; mais il y en avoit un autre à peu de distance, nommé le Marisward, qu'il étoit de la plus grande conséquence de ne pas laisser entre les mains des ennemis, qui après s'en être emparé y avoient déja fait de forts retranchements. La montagne qui porte ce nom, est de pierre vive, très élevée & coupée presque à-plomb comme un mur, ne laissant qu'un étroit défilé sur la rive droite de l'Inn, où il ne peut passer que deux charriots de front. Les ennemis, au nombre d'environ six cents hommes, tant paysans que troupes réglées, y avoient creusé de profondes tranchées avec de bons parapets, & formé un second rempart des arbres qu'ils avoient abattus pour en rendre l'accès plus difficile. Les Bavarois excités par la crainte de ne pouvoir retourner dans leur patrie s'ils ne reprenoient ce passage, grimpèrent sur les rochers avec des peines excessives : Les paysans les repoussèrent d'abord avec perte : mais ces braves gens furent secondés par deux cents dragons & par une batterie de deux canons que l'Electeur fit avancer sur le rivage opposé de l'Inn. Ils agirent avec tant

1703.

1703. de succès, que les ennemis pris en flanc & à dos par les dragons & l'artillerie de ce côté, & de l'autre par les troupes qui gagnoient le haut du côteau, & les tiroient en plongeant jusqu'au fond de leurs tranchées, ne purent tenir plus long-temps, & furent obligés de prendre la fuite. Les Bavarois irrités, ne firent aucun quartier & passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils purent joindre dans la poursuite.

VIII. L'Electeur manque d'être tué par un paysan.

Le même jour, qui étoit le 23 ou le 24 de Juillet, l'Electeur étant monté à cheval suivant sa coutume pour reconnoître le pays par lui-même, entra dans un défilé si étroit qu'il ne pouvoit y passer qu'un seul cavalier de front. Un paysan qui s'étoit embusqué dans des haies au-dessus de cette gorge, voyant venir à lui la petite troupe où étoit le Prince, résolut de le tuer d'un coup d'arquebuse; mais comme il ne le connoissoit pas, il jugea que ce devoit être celui dont il remarquoit que l'habillement étoit le plus riche. Il laissa donc passer l'Electeur & plusieurs Officiers de sa suite, qui étoient en habit simple, & ne tira son coup que lorsqu'il vit à sa portée le Comte Fer-

dinand d'Arco, Gentilhomme de la Chambre de son Altesse Electorale, qui pour son malheur avoit mis ce jour une veste d'étoffe d'argent. Le paysan, après avoir déchargé son arquebuse sur ce Seigneur, qui fut renversé du coup, & mourut peu de jours après, prit la fuite par des sentiers où il ne fut pas possible de le poursuivre, & publia dans le pays qu'il avoit tué l'Electeur, ce qui se répandit bientôt en Allemagne & même en Italie. 1703.

IX. On brûle la ville de Zirla

Aussitôt que les Bavarois eurent forcé les retranchements de Mariswand, ils reprirent la petite ville de Zirla, qui étoit un lieu de plaisance, dont on abandonna le pillage aux soldats. Non contents du butin qu'ils y pouvoient faire, ils mirent le feu aux maisons après les avoir pillées, & malgré les soins que les principaux Officiers se donnèrent pour le faire éteindre, cet endroit de délices fut bientôt réduit en cendres. Il en fut de même de plusieurs villages voisins, où les soldats qui y étoient répandus mirent aussi le feu, à la vue de l'incendie de Zirla; croyant qu'on détruisoit cette ville par ordre de l'Electeur. Les Bavarois

ont voulu rejetter ce désordre sur les François qui étoient dans l'armée : ceux-ci ont prétendu qu'il avoit été occasionné par les Bavarois : quoi qu'il en soit, l'excès où se plongèrent les soldats, tant de l'une que de l'autre nation, en fut la véritable cause, & la faute en doit toujours retomber sur les Chefs, qui auroient dû entretenir plus de discipline. Le soulèvement de tous les habitans du Tirol avoit eu pour origine la dureté avec laquelle on avoit levé les contributions. Etoit-ce un bon moyen de les ramener que de joindre le pillage des villes au ravage des campagnes ?

1703.

X. Evénement funeste à M. de Novion.

L'Electeur de Bavière attendoit toujours inutilement des nouvelles du Duc de Vendôme, qui commençoit à peine à se mettre en marche. Aussitôt que les Bavarois avoient été maîtres d'Inspruck, l'Electeur avoit envoyé le Marquis de Novion avec une escorte de trois cents hommes, pour donner avis de ses premiers succès au Général de l'armée Françoise, & pour le presser d'avancer à son secours. Le Marquis, suivant ses instructions, avoit pris sa route du côté des Grisons, dans l'attente que cette nation qu'on

regardoit comme neutre ne s'oppoſeroit pas à ſon paſſage ; mais il ne put gagner leur pays. Arrivé près de Landech, qui eſt encore une ville du Comté de Tirol, il fut enveloppé avec ſon eſcorte par une multitude de payſans bien armés, qui les fuſillèrent tous à la réſerve d'un très petit nombre, qu'on mit aux fers ſans qu'un ſeul pût continuer ſon voyage, ni retourner porter ces fâcheuſes nouvelles à l'armée de l'Electeur.

1703.

XI. L'Electeur abandonne Inſpruck.

Le mois de Juillet s'avançoit ſans qu'on entendît parler de M. de Vendôme, & l'on ſavoit que les Impériaux étoient en marche de toutes parts pour s'oppoſer au retour des Bavarois. L'Electeur fut auſſi informé que le Comte della Torre, Maréchal Général au ſervice de l'Empereur, paroiſſoit diſpoſé à entrer en Bavière avec un gros corps de troupes, & qu'il étoit déja ſur les bords de l'Iſler. Cet avis ne pouvoit manquer de cauſer beaucoup d'inquiétude à ce Souverain, qui craignoit que M. de Villars ne fût pas aſſez en forces pour réſiſter d'un côté à ce corps d'armée, & de l'autre au Prince de Bade. Le Comte de Gutteſtein, qui commandoit pour l'Em-

pereur dans le Tirol, s'avançoit pour
1703. s'oppofer à la retraite de l'Electeur, & il étoit déja près d'Infpruck avec fix mille hommes, lorfque ce Prince, qui craignoit de s'y trouver renfermé, en fortit le 26 de Juillet pour reprendre la route de fes Etats. A peine fes troupes étoient hors de la ville que les Impériaux y arrivèrent, & ils y entrèrent le jour même qu'elle fut évacuée par les Bavarois.

XII. Retour de l'Electeur en Bavière.

L'Electeur, environné d'ennemis de toutes parts, & fans autre reffource que celles qu'il trouvoit dans fon courage, regagna cependant la Bavière avec peu de perte. Les Impériaux reprirent fans peine toutes les villes qu'il avoit conquifes, à la referve de Kufftein, où fes troupes fe foutinrent jufqu'à l'année fuivante. La place d'Erhnberg fut rendue lâchement fans aucune défenfe par le Major Bavarois qui y commandoit. L'Electeur indigné, donna ordre d'affembler le Confeil-de-Guerre pour examiner la conduite de cet Officier, & il y fut condamné à avoir la tête tranchée. Son frère, qui étoit Abbé de Rohr, fit tous fes efforts pour obtenir fa grace; le Prince fut inflexible, & la fentence fut

exécutée à Mittonwald. Un Capitaine qui avoit eu part à la lâcheté du Major, fut dégradé & eut son épée cassée sur un échafaud par l'exécuteur : les autres Officiers furent punis à proportion de leur délit. 1703.

La plus grande partie des équipages ayant été embarqués sur l'Inn pour les faire descendre à Braunaw, l'Electeur continua sa route par terre. Il rencontra encore quelque obstacle de la part des troupes de l'Archevêché de Saltzbourg, qui s'étant jointes aux paysans, voulurent lui disputer le passage. Il les força l'épée à la main, & malgré les pertes que ce Prince avoit souffertes dans le Tirol, ses troupes rentrèrent en Bavière au mois d'Août, chargées des dépouilles des pays qu'elles avoient traversés ; mais excessivement fatiguées des travaux qu'elles avoient eu à supporter dans cette conquête passagère.

XIII. Position des armées en Lombardie.

Pour juger des obstacles qui empêchèrent M. de Vendôme de donner à l'Electeur les secours qui lui étoient si nécessaires pour son expédition du Tirol, on se rappellera ce que nous avons dit dans le premier Chapitre de ce livre, du peu de succès des troupes

Françoiſes envoyées par ce Général
1703. ſur le lac de Garde, & qu'il avoit été obligé de les faire rentrer en quartier d'hiver juſqu'à ce que la ſaiſon fût plus favorable. Au mois de Mai, il partagea en pluſieurs corps l'armée des deux Couronnes : en fit demeurer une partie dans le Milanois pour continuer à reſſerrer Berſello, que le Marquis de Senneĉtère tenoit bloqué depuis pluſieurs mois ; donna un corps de onze mille hommes d'infanterie, & de quatre à cinq mille de cavalerie au Prince de Vaudemont pour garder les bords de la Secchia : fit un détachement de trois mille fantaſſins & de mille cavaliers pour former un camp-volant aux ordres de M. d'Albergotti, & garda ſous ſon propre commandement vingt mille hommes d'infanterie & dix mille de cavalerie. Ce fut avec ces trente mille hommes qu'il entreprit de chaſſer les Impériaux d'Oſtiglia, & de les repouſſer au-delà du Pô. Le Comte de Staremberg qui les commandoit étoit un digne émule du Duc de Vendôme. Ses troupes ne montoient au plus qu'à la moitié de celles des deux Couronnes, & elles étoient renfermées dans un pays reſſerré, n'ayant pour villes de

défense que la Mirandole, Ostiglia, Ponte-Molino & Bersello. Une partie des soldats étoient malades, tant à cause du peu de repos qu'ils avoient eu pendant le quartier d'hiver, que par rapport à l'air humide & mal-sain d'Ostiglia, qui est situé dans un pays bas & marécageux, où ils manquoient également de fourrage pour les chevaux, & de vivres pour les hommes. Outre ces inconvénients, si incommodes par eux-mêmes, le Comte manquoit aussi d'argent pour payer le petit nombre d'hommes qu'il commandoit; mais il suppléa à tout par son adresse, & par la discipline exacte qu'il entretint dans l'armée, ce qui lui attira l'estime & la confiance de toutes les troupes, qui n'osoient murmurer, quoiqu'il n'employât presque jamais le châtiment pour les contenir.

1703.

XIV. Avantages qu'on auroit pu retirer de l'expédition du Tirol.

Si l'Electeur de Bavière eût pu s'emparer totalement du Tirol, & y affermir sa puissance, il est certain que l'armée Impériale d'Italie eût été privée de toutes ressources. Elle n'auroit plus eu de secours à attendre d'Allemagne, puisque les passages lui auroient été fermés de ce côté, & que les Vénitiens refusoient absolument aux

Allemands la permission de traverser
1703. leurs territoires. Ce n'est pas que le Sénat ne fût toujours plus porté pour la Maison d'Autriche que pour celle de Bourbon ; mais il craignoit le ressentiment de la France, & qu'elle ne se vengeât sur les sujets de la République de la condescendance qu'elle auroit eue pour ses ennemis. En effet, M. de Vendôme protestoit hautement qu'il les mettroit au même rang s'ils continuoient à marquer autant de partialité pour l'Empereur qu'ils en avoient fait voir jusqu'alors. Un autre avantage qu'on auroit retiré du séjour des Bavarois dans le Tirol eût été d'empêcher le Duc de Savoie de se déclarer contre la Maison de Bourbon. Malgré l'inclination qui le portoit à favoriser les Autrichiens, il auroit toujours craint d'être dépouillé de ses Etats tant que Léopold n'auroit pu lui donner de secours.

XV. Précautions du Comte de Staremberg.

Le Général François avoit fait pendant l'hiver plusieurs tentatives, pour obliger les Allemands à abandonner Ostiglia ; mais elles avoient toujours été infructueuses par l'activité du Comte de Staremberg, qui, pour se garantir d'un siège, avoit fait ouvrir les écluses

& mis tout le pays sous les eaux. Cet habile Commandant ne se borna pas à défendre les postes qu'il occupoit : voyant par les premières tentatives du Duc de Vendôme, le dessein que les François avoient de s'emparer des places qui bordent le lac de Garde, il y fit élever plusieurs petits forts, de distance en distance, d'une montagne à l'autre ; y mit une nombreuse artillerie, & écrivit à la Cour de Vienne qu'il étoit à propos de faire garnir ces postes par des grenadiers & d'autres bonnes troupes, à quoi il falloit ajouter des barques longues sur le lac, où l'on mettroit quelques pièces de canon & des pierriers pour empêcher l'approche des François. Quoique le Ministère Impérial ne remplît pas tout ce que lui marquoit le Comte, il en fit assez de son côté pour retarder M. de Vendôme, ce qui fit manquer l'entreprise de l'Electeur de Bavière, qui auroit infailliblement réussi s'il eût pu être joint par les François.

1703.

XVI. Il reprend le poste de Bondanello.

M. de Staremberg ne se contentoit pas de se tenir sur la défensive, & il profitoit de toutes les occasions qu'il pouvoit rencontrer d'attaquer avec avantage quelque partie des troupes

1703. des deux Couronnes. Au printemps il fit passer la Secchia à un corps de quinze cents hommes pour reprendre le poste de Bondanello, dont les François s'étoient emparés, mais qu'ils furent obligés d'abandonner après un combat très vif qui dura plus de deux heures. Il fit quelques autres tentatives ; mais elles ne furent pas aussi heureuses, & les troupes des deux Conronnes eurent presque toujours le dessus dans les petites actions qui se passèrent entre les partis détachés.

XVII. M. de Vendôme reçoit ordre d'aller dans le Trentin.

M. de Vendôme ayant enfin reçu ordre de la Cour de France de s'avancer vers le Trentin pour seconder l'Electeur, fut obligé de changer le plan de ses opérations, quoiqu'il crût beaucoup plus avantageux de continuer la guerre en Italie que de la porter dans un pays aussi peu connu. Il assembla à Cazal-Maggiore un grand Conseil-de-Guerre, où l'on convint de toutes les mesures qu'il y avoit à prendre pour remplir les intentions du Monarque François. Si l'on s'en fût tenu à exécuter ses ordres sans perdre un seul moment, l'Electeur devenoit maître du Tirol, & l'armée Allemande étoit perdue sans ressource ; mais M. de Ven-

dôme jugea, de l'avis unanime de tous les Officiers qui composoient ce Conseil, que s'il pouvoit réussir à s'emparer d'Ostiglia avant que de tourner du côté du Trentin, presque toutes les difficultés qu'il prévoyoit se trouveroient applanies. Il se mit donc en marche pour cette expédition le 12 de Mai, au-lieu de prendre la route du lac de Garde; mais le temps devint tout-à-coup si mauvais, qu'il fut obligé de faire rentrer ses troupes dans leurs quartiers jusqu'à ce qu'il devînt moins contraire aux opérations du siège qu'il projettoit. 1703.

XVIII. Il entre sur les terres des Vénitiens.

Le 20 M. de Vendôme se remit en marche & fit passer le Mincio à son armée sur les ponts de Governolo, de Sachetto & de Mantoue. Il passa de même le Tartaro; entra sur les terres des Vénitiens, & mit garnison dans le château de Sanguinetto qui appartenoit à la République. Le Sénat en porta des plaintes au Général François; mais il les fit bientôt cesser en leur répondant qu'ils étoient fort heureux de ce qu'il ne tiroit pas d'autre vengeance des secours qu'ils avoient donnés aux Allemands & de la retraite que les hussards avoient trouvés chez eux dans

leurs courſes. En même temps il menaça de mettre tout le pays à feu & à ſang ſi l'on ne déſarmoit inceſſamment les habitans du Breſſan & du Véronois, où pluſieurs ſoldats François avoient été tués par les payſans, parce qu'ils avoient abattu quelques arbres pour ſe mettre à couvert des courſes de ces huſſards. Les plaintes de M. de Vendôme étoient trop juſtes pour qu'on ne lui donnât pas quelque ſatisfaction: pluſieurs payſans furent punis, & le Sénat ceſſa de parler de Sanguinetto.

1703.

XIX. Il s'approche d'Oſtiglia.

Les troupes des deux Couronnes s'étant toutes raſſemblées entre Carpi, Nogara & Sanguinetto, M. de Vendôme fit avancer un gros détachement avec un nombre de pionniers vers une langue de terre qui paſſe au travers de pluſieurs marais remplis de riz, & des lagunes de Macacari, pour aller à Ponte-Molino, où les Allemands étoient fortement retranchés. Auſſitôt qu'ils furent informés de l'approche des François, ils ouvrirent les écluſes qui retenoient les eaux du Tartaro, & inondèrent tout le pays, ce qui empêcha l'armée de M. de Vendôme de faire l'attaque de ce fort. Cet inconvénient ne le fit pas renoncer à

cette entreprise ; mais au lieu d'un siège, il se détermina à former un blocus, en élevant plusieurs redoutes, tant de son côté que de celui de Ruoca-Nuova, ce qui fermoit absolument l'accès du Véronois à Ponte-Molino, où rien ne pouvoit entrer ni sortir de ce côté, sans passer par le corps-de-garde qu'il y établit. Il restoit encore le côté du Tartaro ; mais il fut bientôt fermé par M. de Saint-Frémont, qui passa cette rivière les premiers jours de Juin avec l'avant-garde. M. de Vendôme le suivit le 5 avec le reste de l'armée qu'il fit marcher sur trois colonnes : la première suivit les bords du Tartaro, la seconde passa par le Val-del-Cavo Bentivoglio, où l'on fit quelques ponts pour faciliter les passages aux troupes, & la troisième prit sa route par le canton de Marsa pour gagner San-Martino. Les Allemands, qui des bords du Pô s'étoient avancés jusques près du Tartaro, se retirèrent en grande diligence vers Ostiglia ; mais M. de Vendôme, au-lieu de se porter directement devant cette place par le chemin le plus court, fit un grand détour pour éviter les endroits où ils étoient le mieux retranchés. Les trou-

1703.

pes des deux Couronnes passèrent en-
1703. core sur les terres des Vénitiens, & les soldats trouvant l'occasion de venger la mort de leurs compatriotes, massacrés, comme nous l'avons dit, quelques mois auparavant par les paysans, ravagèrent les campagnes & pillèrent plusieurs maisons. M. de Vendôme, quoique mécontent des Vénitiens, crut devoir faire quelques exemples pour entretenir la discipline parmi ses troupes, & il fit pendre plusieurs soldats de ceux qui avoient commis le plus de désordres.

XX. Obstacles qu'il y rencontre.

La ville d'Ostiglia est si voisine du Ferrarois, qu'il étoit impossible que l'armée des deux Couronnes ne s'étendît un peu sur les terres de l'Etat Ecclésiastique dont cette Province fait partie. Les Allemands en avoient montré l'exemple, & malgré le chagrin que ces incursions causoient au Pape, il fut obligé de se contenter de la promesse qui lui fut faite, & qu'on tint exactement, de ne causer aucun dommage à ses sujets. Tant de mesures si bien prises sembloient devoir assurer à M. de Vendôme la conquête d'Ostiglia & de Ponte-Molino; mais la nature lui préparoit des obstâcles insurmontables, &

& le Général des Impériaux sut si bien les tourner à son avantage, que les François furent bientôt forcés de renoncer à cette entreprise. Quoiqu'on fût au mois de Juin, les pluies avoient été si abondantes que les eaux du Pô & de l'Adige s'enflèrent prodigieusement, ce qui empêcha le Prince de Vaudemont de faire l'investissement de Ponte-Molino, comme il s'en étoit chargé, & empêcha aussi de conduire sa grosse artillerie de Zelo où elle étoit rassemblée, jusques devant Ostiglia, dont on ne pouvoit faire le siège avant qu'elle y fût arrivée. 1703.

XXI. Il est obligé d'abandonner ce siege.

Le Comte de Staremberg profita de cette circonstance pour la défense de ses postes. A peine les troupes de M. de Vendôme eurent formé leurs retranchements, que le Général François donna ses ordres pour attaquer les fauxbourgs & la ville d'Ostiglia avec toute l'armée. La nuit du 7 au 8 deux postes avancés furent enlevés l'épée à la main, ainsi qu'une chapelle que les ennemis avoient fortifiée : mais dans le temps où l'on se disposoit à faire contre la place des efforts auxquels il est probable qu'elle n'auroit pu résister, le Général Allemand, qui avoit

1703. donné ordre d'ouvrir la chaussée du Tartaro du côté du bâtiment de Saint-Michel, & de rassembler les eaux de la Fossa-Mantuana, profita encore de la surabondance de celles du Pô, & par des travaux bien dirigés les répandit de toutes parts sur le terrein occupé par les François, qui en très peu de temps se trouvèrent dans l'inondation jusqu'aux genoux. D'un autre côté, l'artillerie qu'il avoit fait élever pour défendre le passage de la Secchia, agit avec tant d'activité que le Prince de Vaudemont ne put réussir à joindre l'armée de Vendôme comme il avoit eu ordre de le faire. Le Général François, voyant que ce seroit sacrifier imprudemment la vie de ses troupes que de vouloir surmonter des obstacles au-dessus de la puissance humaine, prit le sage parti de la retraite.

XXII. Echec que reçoivent les François.

Le Comte de Staremberg avoit abandonné depuis quelque temps la ville de Final dans le Modénois, craignant que les troupes des deux Couronnes ne s'emparassent par force & n'en fissent la garnison prisonnière de guerre, ce qui auroit encore diminué le nombre des soldats qu'il avoit en Italie. Les François, commandés

par le Comte d'Albergotti, y étoient entrés auffitôt; mais M. de Vendôme, qui vouloit faire une diverfion du côté de la Mirandole, donna ordre à cet Officier-Général de marcher vers le fort de Quarantola où étoit un petit corps d'Allemands aux ordres du Général Vlefeld. Le Comte, qui n'aimoit pas à refter enfermé entre des murailles, & qui ne cherchoit que les occafions d'augmenter la gloire qu'il s'étoit déja acquife à fi jufte titre, fe mit auffitôt en marche, dans l'efpérance d'enlever aifément ce corps, qui n'étoit compofé que de deux régiments de cavalerie & de trois bataillons d'infanterie. Il fut joint en route par un détachement de l'armée du Prince de Vaudemont, au nombre de mille hommes d'infanterie & de huit cents de cavalerie, commandés par M. de Murcé. Le Comte de Staremberg fut averti de ce mouvement, & avant que M. d'Albergotti eût pu atteindre le Général Vlefeld, il envoya à ce Général un renfort fi confidérable qu'il furpaffoit de beaucoup le détachement de M. d'Albergotti. Les Allemands, après cette jonction, formoient un corps de onze bataillons, de dix com-

1703.

pagnies de grenadiers & de douze
1703. cents hommes de cavalerie : mais les François qui n'avoient pas été informés de ce renfort croyoient toujours n'avoir affaire qu'au peu de troupes du Général Vlefeld. Dans le temps où M. d'Albergotti faisoit ses dispositions pour l'attaque, il reçut de nouveaux ordres de M. de Vendôme, qui se trouvant obligé d'abandonner le siège d'Ostiglia, lui mandoit de revenir à Final. Il fit aussitôt partir le canon, escorté de quatre compagnies de grenadiers, & se remit en marche par le chemin qu'il étoit venu. Les ennemis, le voyant s'ébranler, s'avancèrent d'abord en petit nombre, comme s'il n'y avoit toujours eu que le corps du Général Vlefeld ; & M. d'Albergotti les voyant approcher, rangea sa cavalerie en bataille dans une petite plaine à la gauche du chemin. Le combat fut bientôt engagé, & le régiment Dauphin chargea les ennemis avec une ardeur qui lui devint funeste. Le Prince de Staremberg qui n'étoit pas éloigné, tomba tout-à-coup sur les François : en même temps le jeune Prince de Vaudemont les attaqua à la droite, & un corps de grenadiers & de fantassins

Impériaux les prit du côté de Ponte-Pellegrino. Le combat ne fut pas de 1703.
longue durée : les François, après avoir disputé quelque temps le terrein pied à pied, furent forcés de céder à la multitude d'ennemis qui les environnoit. La retraite se fit en désordre; mais la bonne conduite de M. de Sebret, qui se jetta dans une cassine avec cinq compagnies de grenadiers, empêcha la déroute. Ils y soutinrent pendant une demi-heure un feu terrible de mousqueterie, & de quelques pièces de canon que les Impériaux pointèrent contre eux : mais malgré la vigoureuse résistance de ces braves François qui repoussèrent trois fois les ennemis, ils y auroient enfin été forcés, si M. de Murcé, qui commandoit l'avant-garde, ne fût retourné au bruit du combat, pour tâcher de joindre M. d'Albergotti, ce qui ralentit l'ardeur des Impériaux, & donna le temps à M. de Sebret de se retirer de cassine en cassine. M. de Murcé ne put réussir à faire sa jonction; mais il se retira aussi en bon ordre, en présentant toujours un feu roulant à l'ennemi. M. d'Albergotti fut poussé jusqu'à Final, & jugeant qu'il ne pourroit y tenir

1703. long-temps contre toute une armée; il en fit démanteler à la hâte les fortifications & abandonna la place, dont les ennemis reprirent aussitôt possession. Les François perdirent dans ce combat plus de six cents hommes, tant tués que faits prisonniers. Le régiment Dauphin seul y eut cent vingt hommes de tués, entre lesquels furent deux Capitaines & quatre Lieutenants. Les ennemis ne perdirent qu'environ cent cinquante hommes.

XXIII. Ruse de M. de Vendôme pour tromper les ennemis.

M. de Vendôme, qui prenoit plus d'intérêt à la guerre de Lombardie qu'à l'expédition du Tirol, jugeoit qu'en tenant toutes ses forces réunies contre l'armée Impériale, le Comte de Staremberg, qui ne recevoit que très peu de secours de l'Allemagne, ne pourroit subsister long-temps en Italie : aussi ne fut-ce qu'à regret & après avoir fait plusieurs représentations à la Cour de Versailles, que le Général François partagea son armée pour en porter une partie dans le Trentin. Il prévoyoit toutes les difficultés qu'il devoit rencontrer dans l'exécution de ce projet, & voulut employer la ruse afin d'avoir le temps de s'emparer par surprise de quelques

postes sur le lac de Garde avant que les ennemis pussent s'y opposer. Il fit 1703.
courir le bruit qu'il alloit reprendre le siège d'Ostiglia, où les Impériaux n'auroient pas toujours une aussi grande quantité d'eau à leur commandement, ce qui paroissoit d'autant plus vraisemblable que les chaleurs de l'été commençant à se faire sentir, diminuoient considérablement les rivières. Pour mieux faire croire qu'il avoit réellement ce dessein, M. de Vendôme donna ordre de resserrer le blocus de Ponte-Molino : il se porta lui-même de Mantoue sur les bords du Pô, & le vieux Prince de Vaudemont se mit également en marche pour le soutenir. Le Général Vaubonne, Avignonois, commandoit un corps de troupes au service de l'Empereur, & se tenoit quelquefois à Pescentina, d'autrefois à Rivoli, passant & repassant l'Adige à Grossolengo, selon qu'il lui venoit quelques recrues d'Allemagne. Trompé par les mouvements des François, il crut qu'en effet ils alloient faire le siège d'Ostiglia, & se porta du côté de cette place pour soutenir le Comte de Staremberg, laissant la garde du Tirol aux Généraux Gutterstein &

1703. Solari, qui avoient des forces suffisantes en les joignant aux milices du pays pour s'oppoſer à l'Electeur de Bavière. Cependant le Général Vaubonne d'accord avec le Comte de Staremberg, avoit pris dès le mois d'Avril toutes les meſures qu'ils avoient cru néceſſaires pour mettre en état de défenſe les environs du lac de Garde, dont ils connoiſſoient l'importance.

Ottieri.

XXIV. Deſcription du lac de Garde.

Ce lac, qu'on appelloit autrefois Benachus, du nom d'une ancienne ville qui ne ſubſiſte plus, eſt un des plus conſidérables de toute l'Italie. Sa plus grande longueur du nord au midi eſt d'environ dix à douze lieues, & ſa largeur varie entre trois & quatre lieues de l'occident à l'orient. Les eaux en ſont très claires, & l'on y pêche d'excellents poiſſons, particulièrement des anguilles. Les bords de ce lac ſont très agréables, & l'on y trouve un aſſez grand nombre de villes dont pluſieurs ſont bien fortifiées. Les principales dans le Trentin ſont Riva & Torbole, entre leſquelles coule la rivière de Sarca qui fournit la plus grande partie des eaux du lac. Sur la rive orientale dans le Véronois, on voit Malſeſene, Garde, Bardolino,

Lacise & Peschiera, qui a un très beau fort, avec de bonnes fortifications extérieures. C'est à cette ville que prend son origine le Mincio, qui sort du lac de Garde, traverse le Mantouan, & va tomber dans le Pô à Sachetta. Sur le bord occidental sont les villes de Gargnano, Tusculano, Maderno, Salo, où demeure un noble Vénitien qui a le gouvernement de tout le pays sous le titre de Provediteur, & Dezenzano, ville très peuplée & d'un grand commerce. Enfin entre cette ville & celle de Peschiera est une langue de terre qui s'avance dans le lac, & à l'extrémité de laquelle on trouve un gros bourg fortifié, nommé Rocca-di-Sirmione. 1703. Sanvitali.

XXV. Les François occupent Dezenzano.

Le Général Vaubonne, ayant bientôt appris que le véritable dessein de M. de Vendôme n'étoit pas d'attaquer Ostiglia, retourna en toute diligence à Riva avec ses troupes, auxquelles il avoit joint le régiment de Nigrelli, & il se conduisit avec tant d'activité que les François ne furent pas à temps de le prévenir. Le 17 de Juillet, M. de Vendôme fit marcher en avant le Marquis de Sennectere avec deux cents hommes de cavalerie & sept cents d'in-

fanterie pour s'assurer d'un lieu d'em-
1703. barquement sur le lac de Garde. Ils arrivèrent à Dezenzano, qui appartient à la République de Venise, un jour de marché, où il y avoit un grand concours de peuple & beaucoup de barques dans le port. Les François s'emparèrent de vingt-sept de ces barques malgré les plaintes des Vénitiens, qui n'empêchèrent pas les ennemis de croire qu'on étoit d'accord avec eux. Quoi qu'il en soit, le Commandant se retira dans le château, mais M. de Sennectere lui fit dire que le Comte de Médavi le suivoit avec six mille hommes, & qu'il le prioit de trouver bon qu'ils y prissent aussi leur logement. Le Gouverneur fit beaucoup de difficultés, dans la crainte d'être blâmé par la République; mais les habitants craignant quelques violences de la part des François, qui paroissoient résolus d'emporter par force ce qu'on n'étoit pas en état de leur refuser, donnèrent leur avis par écrit pour la justification du Gouverneur, & les troupes des deux Couronnes furent admises, tant dans la ville que dans le château. Le Sénat de Venise en fit porter des plaintes par son Ambassadeur à la Cour de France,

qui répondit comme elle avoit déja fait au sujet de Pallazuolo, en assurant qu'on auroit tous les égards possibles pour les sujets de la République, qui ne seroient gênés en rien par les suites des mesures qu'on étoit obligé de prendre. Pour arrêter le cours de toutes ces plaintes, on fit encore sentir aux Vénitiens combien on avoit lieu d'être mécontent de leur partialité pour les Impériaux, & on leur demanda qu'ils reçussent garnison Françoise dans la Rocca-di-Sirmione; mais ils parurent disposés à résister à M. de Médavi, qui s'avança de ce côté. On ne vouloit leur faire aucune violence; on les laissa en possession de cette place, & l'on se contenta d'être maîtres de Dezenzano, qui suffisoit pour l'embarquement qu'on se proposoit. 1703.

XXVI. M. de Vendôme entre dans le Trentin.

M. de Vendôme suivit de près ses deux Lieutenants-Généraux. Il partit le 20 de Mantoue, & le 22 il arriva avec son armée à Rivoli, qui est à quelque distance de la rive orientale du Lac. Il continua sa route par Caurino, & gagna le passage nommé de la Ferrara ou de la Couronne sans trouver presque d'opposition. C'est par ce passage qu'on entre de ce côté

dans le Mont-Baldus, qui occupe
1703. presque tout le terrein entre le Lac de Garde & l'Adige. Le Général François détacha M. M. de Dreux & de Vaudray avec un corps de grenadiers & de carabiniers à pied, & ils traversèrent ces montagnes en suivant des sentiers qui jusqu'alors n'avoient été pratiqués que par des chasseurs. Les François grimpèrent dans ces rochers avec des peines excessives, & trouvèrent des paysans armés sur le haut de la montagne, d'où ils les chassèrent après quelque résistance. En même temps d'autres corps de grenadiers s'avancèrent vers les gorges où les Allemands avoient formé des retranchements : ils les attaquèrent de front, pendant que ceux qui avoient franchi la montagne, les prirent en flanc, ce qui obligea bien-tôt les ennemis de céder à la valeur & à la persévérance des François. D'abord qu'ils furent maîtres de ces retranchements, ils s'occupèrent à les combler, & démantelèrent en même temps quatre petits forts que les Impériaux avoient construits pour défendre ces gorges. Les Allemands s'étant retirés au delà de l'Adige, M.

le Vendôme continua sa route en cotoyant la montagne, & le 29 il entra dans Brentonego, qui est un fort de l'Evêché de Trente. Le 1 d'Août, M. de Bissi descendit sur les bords du Lac avec un corps de grenadiers, & s'empara de Torbolé, où il n'y avoit que trois pièces de canon. Il s'approcha ensuite de Nago, en faisant passer l'artillerie à force de bras sur des montagnes où l'on étoit souvent obligé d'employer le travail des mineurs pour s'ouvrir des passages au travers des rochers. Le château de Nago ne fit pas une longue résistance, la garnison se rendit à discrétion, & par cette conquête plus fatigante que meurtrière, M. de Vendôme fut entièrement maître de l'entrée du Lac de Garde, par où les vivres & les munitions lui vinrent en abondance, au moyen des barques dont on s'étoit emparé à Dezenzano.

1703.

XXVII. Il est joint par M. de Médavi.

De l'autre côté du Lac, M. de Médavi s'avança sur une ligne à peu près paralléle à la marche de M. de Vendôme, avec huit bataillons & trois régiments de cavalerie. Quand il fut arrivé à Salo, il envoya en avant M. Dillon, Brigadier des armées du Roi,

1703. avec M. M. de Sennectere, de Sourches & de Montsorreau, auxquels il donna un corps de quinze cents hommes pour s'ouvrir le passage dans les montagnes qui bordent également ce côté du Lac. Ils y entrèrent par trois sentiers différents, & y trouvèrent un assez grand nombre de paysans, soutenus de quelques troupes réglées, qui avoient formé des retranchements avec de grands arbres qu'ils avoient abattus pour embarrasser le chemin. M. Dillon, à la tête de ses grenadiers, grimpa sur des hauteurs, dont la vue seule étoit capable de jetter l'effroi dans des ames moins courageuses; puis tombant tout-à-coup sur les ennemis, ils furent si épouvantés de la hardiesse des François, qu'ils leur cédèrent le terrein presque sans combattre. Cette heureuse témérité ayant rendu M. Dillon maître du sommet de la montagne, il envoya quelques coureurs distribuer dans le pays des billets, par lesquels on assuroit les habitants, que s'ils se rendoient volontairement, ils ne souffriroient aucun dommage; mais que s'ils faisoient quelque résistance, leurs maisons & leurs héritages seroient pillés & brû-

lés sans aucun quartier. Ces billets s'étant répandus jusqu'à Riva, un Lieutenant-Général des armées de l'Empereur qui y commandoit, en sortit pour battre la campagne, mais les habitants pendant son absence se rendirent aux François, & il trouva les portes fermées à son retour. M. de Médavi avoit toujours côtoyé les montagnes dont M. Dillon avoit gagné les sommets, & le 4 d'Août, il fut en état de donner la main à M. de Vendôme, qui par cette jonction fut entièrement maître du Lac de Garde & de tous les environs.

1703.

XXVIII. Prise du château d'Arco.

Après la prise de Nago, le Général François s'empara du bourg & du château d'Oppio, où étoit un magnifique palais, appartenant aux Comtes de Castelbarco. M. de Vendôme en abandonna le pillage aux soldats, & fit sauter en l'air non seulement les murs du fort, mais encore ceux du palais par représailles de la conduite que les Allemands avoient tenue l'année précédente à Marmirolo, maison de plaisance du Duc de Mantoue, qu'ils avoient saccagée & détruite. Les François transportèrent leurs fours à Riva, & l'armée, après quel-

ques jours de repos, se remit en
1703. marche pour faire la conquête d'Arco, dont le château fortifié à l'antique est sur un rocher escarpé de difficile accès. Il y avoit une garnison de six cents hommes avec seize pièces de canon, & le Lieutenant Colonel du régiment de Nigrelli qui y commandoit, parut résolu de se défendre jusqu'à l'extrémité. M. de Vendôme y avoit fait conduire seulement huit pièces de canon & deux mortiers, & cette place auroit pu l'arrêter assez long-temps : mais un éclat de bombe ayant blessé légèrement une des deux Comtesses d'Arco, qui y étoient renfermées, & qui y avoient toute l'autorité, ces femmes épouvantées firent de telles clameurs dans la place, qu'elles forcèrent le Commandant de se rendre à discrétion, & M. de Vendôme y entra le 17. Pendant le peu de temps que dura ce siège, le Général François fut en grand danger d'être tué par un boulet de canon, qui emporta une branche d'olivier à très peu de distance au dessus de sa tête. La garnison fut faite prisonnière de guerre, & l'on trouva de grandes richesses dans la ville & dans le châ-

teau. Cette prise qui rendoit les François maîtres d'une vallée remplie d'excellents pâturages, fut d'une grande ressource pour la cavalerie, dont les chevaux souffroient excessivement par le manque de fourrages. 1703.

XXIX. Précautions des Impériaux pour garantir la ville de Trente.

Le Général Vaubonne, qui commandoit les troupes Impériales dans ce pays, s'étoit retiré de l'autre côté de l'Adige, afin de pouvoir se porter, soit à Roveredo, soit à Trente, bien convaincu que les succès des François ne leur seroient que d'un médiocre avantage tant qu'il pourroit les empêcher de se rendre maîtres de ces places importantes. Le château d'Arco n'est éloigné de Trente que d'environ cinq lieues ; mais les chemins en sont si difficiles qu'il fallut tout le reste du mois pour traverser les montagnes & passer la Sarca, quoique les ennemis ne fissent que peu de résistance, s'étant contentés de rompre les ponts que M. de Vendôme fit retablir. On peut être surpris de la facilité que les Généraux Vaubonne & Solari laissoient aux François de pénétrer dans ce pays, où il semble qu'ils auroient pu les retenir très long-temps, en leur disputant le terrein pas-à-pas ; mais il paroît que

cette conduite étoit l'effet d'une poli-
1703. tique bien entendue. Ils savoient que l'Electeur de Bavière n'avoit plus de troupes dans le Tirol, excepté la garnison de Kufstein qui leur étoit peu redoutable. M. de Vendôme ne pouvoit faire de progrès sans traverser l'Adige, dont ils occupoient la rive orientale, & ils espéroient que l'armée Françoise se détruiroit d'elle-même dans ces montagnes, ou qu'ils lui couperoient facilement la retraite quand elle voudroit reprendre la route d'Italie. Ils avoient fait rompre le pont de Trente; & l'Adige est si rapide dans cette partie qu'ils ne craignoient pas que les François pussent le passer à gué pour attaquer cette ville. Trente est situé sur la rive opposée à celle où étoit M. de Vendôme, & l'on avoit eu le soin de raser tous les édifices qui étoient du côté des François, ensorte que la campagne qu'ils occupoient étoit entiérement exposée aux batteries de la ville, qui découvroient toute la petite plaine située entre les montagnes & la rivière. Outre ces précautions, le Général Solari avoit formé deux camps sur la rive orientale, l'un au dessus, l'autre au dessous de Trente,

1703.

& il résolut d'y rester tranquille sans s'exposer au hasard d'une bataille, jusqu'à ce qu'il eût vu le parti que prendroit le Général François.

XXX. M. de Vendôme y fait jetter des bombes.

M. de Vendôme espéroit que dans une ville dont l'Evêque avoit la souveraineté, ni le Prélat ni les habitants ne seroient pas assez aguerris pour oser lui résister; mais quoique ce Prince fût déja dans un âge avancé, il avoit conservé une fermeté d'ame, qui soutenue du voisinage des troupes Impériales, lui fit entendre sans crainte les menaces des François. M. de Vendôme étant descendu des montagnes de Vezzano & de Caden dans la plaine de Trente, envoya un trompette demander des contributions à la ville, avec la liberté du passage. L'un & l'autre lui ayant été refusés, il fit élever des batteries sur une colline qui commande cette ville, & d'où il pouvoit la foudroyer à coups de canon, ou la réduire en cendres par la quantité de bombes qu'il y auroit jettées s'il eût eu assez d'artillerie & de bonnes munitions; mais comme il n'y avoit fait avancer que quatre pièces de canon & autant de mortiers, qu'il s'en trouva un hors de service, & que

1703. beaucoup de bombes manquèrent faute d'être bien construites, cette artillerie ne fit que du bruit, & ne causa que très peu de dommage à la ville. Ces bombes n'avoient pas été faites par les François, mais on les avoit apportées de Mori, gros bourg dont on s'étoit emparé vis-à-vis de Roveredo, & où l'on avoit trouvé une fonderie.

XXXI. M. de Vendôme a ordre de repasser en Lombardie.

Malgré le peu d'espérance qui pouvoit rester aux François après la retraite de l'Electeur de Bavière, M. de Vendôme ne s'en feroit pas tenu à cette foible attaque, & il eût bien-tôt fait repentir l'Evêque & les habitants de Trente de la résistance qu'ils vouloient lui opposer; mais un courier qu'il reçut de la Cour de France l'obligea de ne plus s'occuper que des moyens de retirer son armée de ce dangereux pays. Louis XIV, qui avoit des avis certains de la défection préméditée par le Duc de Savoie en faveur de la Maison d'Autriche, crut devoir le prévenir pour conserver ses conquêtes en Italie. M. de Vendôme eut donc ordre de revenir sans perdre de temps en Lombardie: il partit de devant Trente le 9 de Septembre, &

ommença le même jour à faire ren-
ter ses troupes dans les montagnes, 1703.
our les ramener sur les bords du lac.
e Général Haister, qui étoit arrivé
epuis peu avec un renfort à l'armée
mpériale, informé du mouvement des
'rançois, traversa l'Adige pour s'op-
oser à leur retour, & le Général So-
ari se rendit dans le Véronois, d'où
l passa à Ostiglia, & joignit ses trou-
es à celles du Comte de Staremberg,
fin de le mettre en état d'agir avec
lus de forces contre l'armée Fran-
çoise.

XXXII. Les François repassent les montagnes.

M. de Vendôme fit sa retraite avec
oute la prudence & tout le bon or-
lre qu'on pouvoit attendre de son
abileté. Il jugeoit bien que les Impé-
riaux s'étant joints aux Montagnards,
pouvoient l'incommoder beaucoup
dans les gorges, où à peine deux hom-
mes avoient la liberté de marcher de
front en plusieurs endroits. Il parta-
gea toutes ses troupes en petits corps;
mit trois cents cinquante grenadiers
à l'arrière-garde; s'avança peu-à-peu,
en faisant ravager tout le pays par où
il passoit, & réussit si bien à occuper
les ennemis par cette manœuvre, qu'il
parvint à Riva sans presque trouver

d'obstacle. Il s'embarqua ensuite sur le
1703. lac de Garde ; arriva le 14 à Dezenzano, & regagna San-Benedetto, où il attendit le Comte de Médavi qui conduisoit le reste de l'armée. Cet Officier trouva plus de difficultés que n'en avoit éprouvé M. de Vendôme, tant de la part des troupes réglées que de celle des Montagnards qui harcelèrent vivement les François. Ils s'en vengèrent en faisant sauter les fortifications d'Arco, de Nago & des châteaux dont ils s'étoient emparés. Presque tous leurs chevaux périrent dans cette expédition, où ils perdirent aussi un grand nombre de soldats, tant par les maladies qui furent une suite de la fatigue qu'ils avoient soufferte, que par les embûches des paysans. Cependant leur retour se fit avec gloire, & ils emmenèrent trois pièces de canon d'Arco en signe de triomphe, outre un butin considérable. Quand M. de Médavi eut rejoint M. de Vendôme, ils ramenèrent l'armée jusqu'au camp près de Mantoue, où le Général François eut une conférence secrète avec le Prince de Vaudemont sur les moyens d'exécuter les ordres de la Cour de France. Nous en verrons les effets dans

le Chapitre ſuivant, où pour ne pas interrompre le fil des évènements, nous rapporterons de ſuite tout ce qui concerne la guerre d'Italie pendant le cours de cette campagne avant de revenir en Allemagne. 1703.

XXXIII. L'Empereur récompenſe les Tirolois.

C'eſt ainſi que ſe termina l'expédition du Trentin, ſans autre gloire que celle d'avoir marqué le plus grand courage & la perſéverance la plus conſtante. Il paroît qu'elle manqua particulièrement par la faute du Miniſtère de France, qui auroit dû mieux combiner les temps, pour que le Duc de Vendôme pût agir de ſon côté pendant que l'Electeur ſe feroit avancé du ſien. Il eſt certain que ſi le Général François eût exécuté un mois plutôt ce qu'il ne fit que dans celui de Juillet, le Tirol étoit conquis, les ſecours de l'Allemagne en Italie étoient interceptés, & peut-être que l'Empereur eut été forcé de faire la paix, en accordant à la Maiſon de Bourbon tout ce qui lui étoit dû par les droits de la naiſſance, & par le teſtament de Charles II. Il eſt encore vraiſemblable que cette conquête eût forcé le Duc de Savoie à demeurer dans l'alliance de la France. Quoi qu'il en ſoit, l'Empereur

1703. marqua la plus grande satisfaction de la conduite qu'avoient tenue les Tyrolois, & il leur accorda plusieurs graces importantes, en reconnoissance des services qu'ils lui avoient rendus pour se conserver sous sa domination.

Fin du Tome second.

TABLE



TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce second Volume.

A

Acquaviva (Dom Jérôme) forme des difficultés à Naples, sur l'autorité du Vice-Roi, 55.

Albergotti, Officier Italien, au service des deux Couronnes, contribue à l'avantage de san Vittoria, 150. Il entre dans le Modenois, 154. Il se met en marche pour prendre Quarantola, 411. Il est attaqué de toutes parts par les Impériaux, 413. Il fait une belle retraite. Troupes qu'il perd en cette occasion, 414.

Alègre (le Marquis d') s'empare de la hauteur de Mook, 196.

Alliance (la grande) se forme par un traité entre les Puissances contractantes, 46. Les Alliés mettent une flotte en mer, 52. Le Princes de l'Empire y accèdent, 114. Les Alliés assiègent Keiserwert, 188. Ils s'en rendent maîtres après une vive résistance & le démantèlent, 192. Etat formidable de leurs forces maritimes, 250. Excès qu'ils commettent sur les côtes d'Espagne, 269. Ils sont obligés de se rembarquer. Leur défaut de prévoyance, 273. Butin considérable qu'ils font à Vigo, 282.

Amirante de Castille. Voyez *Cabreras*.

Anglois (les) passent un acte pour exclure les Catholiques de la Couronne, 44. Ils entrent dans les vues de Guillaume III, pour faire la guerre à la France, 45. Ils passent un acte pour appeller à la Couronne la Princesse Sophie d'Hannover, 109. Leur ardeur pour continuer la guerre après la mort de Guillaume, 181. Ils s'attirent la haine des Espagnols par leurs excès au port Sainte-Marie, 268.

Anhalt-Dessau, (le Prince d') Général des Impériaux, attaque & emporte une isle sur le Rhin, 188.

Anne Stuart monte sur le trône d'Angleterre, 111. Elle déclare la guerre à la France, 113. Elle nomme son mari Généralissime, & grand Amiral d'Angleterre, 182. Elle donne le commandement des armées au Comte de Marlborough, 183. Elle lui confère le titre de Duc, 286.

Arias (Dom Manuel) Président du Conseil des Indes. Dureté de son caractère, 40.

Athlone, (le Comte d') Général Hollandois, commande un corps d'armée dans le Brabant, 194. Son activité fait échouer les projets de *M.* de Bouflers, 196. Il est joint par le Comte de Marlborough, 202.

Aversperg (le Comte d') négocie le traité entre l'Empereur & le Duc de Savoie, 306.

B

Bade (le Prince de) est nommé Général des troupes de l'Empire, 217. Il rassemble ses forces, 218. Il fait le siège de Landau, 220. Ouverture de la tranchée, 222. Il s'empare de cette place après y avoir perdu beaucoup de troupes, 225. Il marche du côté d'Huningue, 231. Il fait le blocus du fort Louis, 233. Il s'avance contre M. de Villars, 235. Il se retire à Etlingen, 238. Il est battu par M.

de Villars à Fridlingen, 240. Il fait lever le blocus du fort-Louis, 244. Il met ses troupes en quartier d'hiver, 245. Il est trompé par la conduite que tient M. de Villars, 343. Il porte ses troupes d'un autre côté, 344. Il est surpris par les François, 346. Il perd plusieurs villes & un grand nombre de forts, 347. Il se retire dans son Marquisat, 350. Plaintes de l'Empire contre lui, 351. Qualités qui lui manquent, 352. Il s'attache à la défense des lignes de Stolhoffen, 353. Belle conduite qu'il tient dans ces lignes, 359. Il force les François à abandonner leur projet de les forcer' 361. Il s'avance pour s'opposer à M. de Villars, 370. Il est joint par le Comte de Stirum, 371. Mesures qu'il prend pour la défense du Tirol, 376.

Barberini (le Cardinal) est envoyé Légat *à latere* près du Roi Philippe, 128. Honneurs qu'il reçoit à son arrivée à Naples, 129.

Bedmar (le Marquis de) se dispose à faire le siège de Hulst, 207. Il en est empêché par les inondations, 208.

Bembow, Vice-Amiral Anglois, commande une flotte dans les Indes, 53. Il prend quatre vaisseaux François, 251. Il fait plusieurs autres prises, *ibid.* Il attaque M. Ducasse, à la jambe fracassée & se retire, 252. Il meurt de ses blessures, 253.

Bibrac, Général Allemand, surpris par M. de Villars, permet à ses troupes de prendre la fuite, 346.

Binert, château surpris par des maraudeurs François, 201.

Blainville, (M. de) Officier François; belle défense qu'il fait dans Keiserwert, 188. Il obtient une capitulation honorable, 191. Il est nommé Lieutenant-Général, 192. Il s'égare en allant à l'attaque des ligues de Stolhoffen, 358. Il devance le Ma-

réchal de Villars dans la forêt noire, 363.

Borghèze (le Prince) est nommé Ambassadeur extraordinaire du Roi Philippe à Rome, 130.

Bouflers (le Maréchal de) rassemble l'armée des Pays-Bas, 193. Il manque une entreprise sur Nimègue, 194. Il veut surprendre les ennemis, 195. Son plan pour les attaquer, 198. Leur activité en empêche l'exécution, 199. Il a quelque avantage au combat de Nimègue, 201. Il rentre dans les lignes du Brabant, 207.

Bourbon, (la Maison de) ses alliances avec le Duc de Savoie & le Roi de Portugal sont plus nuisibles qu'utiles à ses intérêts, 34.

Bourgogne (le Duc de) est nommé pour commander dans les Pays-Bas, 193. Il arrive à l'armée, 194. Eloge de ce Prince, 195. Il engage une escarmouche avec les ennemis, 198. Belle conduite qu'il tient devant Nimègue, 201. Il ne peut obtenir du Roi, la permission de livrer bataille, 203. Il revient à la Cour de France, 207.

Brancaccio, (Dom Scipion) Gouverneur de Cadix à l'arrivée des Alliés devant cette place, 262. Sa réponse à un message du Duc d'Ormond, 263. Sa belle défense garentit Cadix, 271. Il oblige les ennemis de lever le siège, 272.

C

CABRERAS, (Dom Thomas Henriquès de) Amirante de Castille. Sa conduite artificieuse, 107. On lui propose de commander en Andalousie, 258. Il le refuse, & s'en repent, 259. Le Cardinal Portocarrero le fait nommer Ambassadeur en France, 286. Son mécontentement, 287. Il se met en chemin & change de route 288. Il se retire en Portugal, 289. Son neveu le quitte avec plusieurs personnes de sa suite, 290. Il est déclaré cri-

minel de Lèze-Majesté, 291. Il se déclare ouvertement pour la Maison d'Autriche, 291. Il fait décider l'Empereur à envoyer l'Archiduc en Portugal, 319.
Cadix, est dans un état très-foible, quand les ennemis s'y présentent, 257. Description de la ville & de la baye, 259. Siège de cette place par les Alliés, 270 & *suiv.* Ils sont obligés d'y renoncer, 272. L'entêtement des Marchands de cette ville, cause la perte des effets chargés sur les Galions, 279.
Capéce, (Dom Jerôme) Marquis de Rossano, entre dans la conjuration de Naples, 58.
Capèce (Dom Joseph) entre dans la conjuration de Naples, 58. Il y attire plusieurs Seigneurs, 59. Il traite à Vienne avec les Ministres de l'Empereur, 60. Il se rend à Naples, 61. Il est un de ceux qui font proclamer l'Archiduc, 67. Il prend la fuite; est découvert, & se tue, 75
Capellucia, (le Duc de) l'un des conjurés de Naples, fait proclamer l'Archiduc, 67.
Caraffe (Antoine) découvre la conjuration de Naples au Vice-Roi, 58.
Caraffe (Dom Jean) se rend à Rome pour y former la conjuration de Naples, 57. On le fait passer en Allemagne, 58. Il s'échappe après que la conjuration est dissipée, 75.
Caraffe, (Dom Malizia) l'un des conjurés qui font proclamer l'Archiduc à Naples, 67. Il réussit à s'échapper, 75.
Caserte, (le Prince de la) l'un des chefs de la conjuration de Naples, écrit à l'Empereur, 57. Il est déclaré criminel d'Etat, 75.
Castel-dos-Rios, [le Marquis de] Ambassadeur d'Espagne en France, est nommé Vice-Roi du Pérou, 286.
Castelluccia [le Duc de] forme des difficultés sur l'autorité du Vice-Roi

de Naples, 55.

Catalans. Leurs mauvaises dispositions pour le Roi d'Espagne, 43.

Catinat [le Maréchal de] justification de sa conduite en Italie, 3. Systême qu'il suit dans cette guerre, 4. Lettre écrite contre lui par le Cardinal d'Etrées, 5. Estime qu'il fait du Prince Eugène, 7. Causes de son peu de succès, 8. Il s'oppose au dessein de M. de Villeroi pour attaquer les ennemis à Chiari, 12. Son avis est rejetté avec hauteur 14. Grandeur d'ame de ce Général, 20. Il commande sur le Rhin, 218.

Cevennes, commencement des troubles dans cette Province, 295. Origine du mécontentement des nouveaux convertis 296. Ils pendent les Receveurs de la capitation, 297. On leur donne le nom de Camisards, *ibid.* Leurs excès : on agit contre eux avec trop de dureté, 298.

Chaila [l'Abbé du] fait enlever les filles d'un Gentil-homme, ce qui souleve les habitants des Cevennes, 296.

Charles, Archiduc d'Autriche, est proclamé par les conjurés de Naples, 67. L'Empereur consent avec peine à le laisser passer en Portugal, 319.

Charles XII, Roi de Suède, ses succès contre les Saxons, 80. Il renouvelle un traité avec l'Angleterre & la Hollande, 81. Il remporte une victoire sur le Roi Auguste de Pologne, 300.

Chateaurenault [le Comte de] escorte la flotte des Galions, 276. Il donne un conseil utile, 277. Il n'est pas suivi, 278. Précautions qu'il prend pour garantir la flotte, 279. Il est obligé de brûler ses bâtiments, 281. Perte qu'il fait en cette occasion, 283.

Chiari [combat de] entre les Impériaux & l'armée de Villeroi, 15. Disposition des troupes des deux Couronnes, 16. On se bat de part & d'autre avec opiniâtreté

17. Les troupes des deux Couronnes font leur retraite, 18. Pertes des deux côtés, 19. Imprudence du Général François, 20. Il est blessé en repassant l'Oglio, 22. Il revient en France, *ibid.*

Chiusani [le Prince de] est un des conjurés qui font proclamer l'Archiduc à Naples, 67.

Clément XI. Le refus qu'il fait de recevoir la haquenée, est la principale cause du soulevement de Naples, 53. On la présente par adresse, 54. Il publie plusieurs Brefs contre l'érection du Royaume de Prusse, 80. Il envoye un Légat à Naples, 128. Ses efforts pour rétablir la paix de l'Europe, 303. Il propose que l'Italie soit neutre. L'Empereur refuse d'y consentir. 307.

Coëhorn, Général Hollandois, & fameux Ingénieur, commande un corps d'armée en Flandre, 194. Il dirige les attaques au siège de Venloo, 205. Sa méthode inhumaine dans la conduite des sièges, 206.

Cologne [l'Electeur de] Clément de Bavière, est menacé d'être mis au ban de l'Empire, 186. Il en porte ses plaintes à la diète de Ratisbonne, 187. Il se retire à Bonn, 245. Il se joint aux François, 246.

Commerci [le Prince de] s'empare d'Ostiglia & de Pontemolino, 28. Il est tué à la bataille de Luzara, 163.

Coubert, [M.] Capitaine de vaisseau François, releve les Galions submergés à Vigo, 284.

Crémone. Entreprise formée par les Impériaux contre cette ville, 83. Fermeté des François, 84. Plan de cette entreprise, 86. Les Impériaux entrent dans la place par un égout, 88. Belle conduite des soldats François, 90. Les Impériaux commencent à avoir le dessous, 93. Ils sont repoussés à la porte du pont, 96. Les

bourgeois refusent de prendre les armes contre les François, 99. Les ennemis commencent à se retirer, 101. Ils évacuent entiérement la ville, 103.

Créqui [le Marquis de] s'avance vers Crémone, & manque d'y renfermer le Prince Eugène, 106. Il est tué à la bataille de Luzara, 167.

D

DANOIS. Quatre mille hommes de cette nation marchent en Italie, & se joignent à l'armée du Prince Eugène, 23.

Darmstadt [le Prince de] assure les Alliés qu'ils auront de grands succès en Espagne, 255. Craintes qu'il inspire au Roi de Portugal contre la Maison de Bourbon, 256. Il s'embarque pour Cadix, 259. Il débarque le premier en Andalousie, 264. Il s'empare de Rota par la trahison du Gouverneur, qui est créé Marquis & pendu peu de temps après, 265.

Davia, Colonel dans l'armée du Prince Eugène, veut enlever le Duc de Vendôme, 139. Il manque son entreprise, 140. Autre entreprise téméraire qu'il exécute avec deux Officiers, 172. Ils mettent Pavie à contribution, & entrent dans Milan, 173. Ils retournent au camp chargés de butin, 174.

Dillon, [M.] Colonel Irlandois au service de France, s'avance dans le Trentin, 422. Il gagne le sommet des montagnes, 423.

Dourlach [le Prince de Bade] est tué au siège de Landau, 234.

Ducasse, [M.] Capitaine de vaisseau François, commande une escadre en Amérique, 251. Il est attaqué par les Anglois, qui se retirent après quelques volées, 252, Eloge de cet Officier, 253.

E

EMPIRE. Les cercles forment une ligne contre

la Maiſon de Bourbon, 217. Ils publient un manifeſte, 229. Ils déclarent la guerre à la France, 230. Leur lenteur pour le ſoutien de l'Empereur, 320.

Entrague (le Marquis d') eſt tué dans la ſurpriſe de Crémone, 91.

Eſcalone (le Duc d') eſt nommé Vice-Roi de Naples, 78.

Eſpagne. Etat fâcheux de cette Monarchie à l'avénement du Roi Philippe, 34. Foibleſſe des places maritimes de ce Royaume, 257. Origine de la haine des Eſpagnols contre les Anglois pendant cette guerre, 269. Leur fidélité pendant le ſiège de Cadix, 274. Leur lenteur cauſe la perte des effets chargés ſur les Galions, 278. Perte conſidérable qu'ils font à Vigo, 282. Leur marine ne peut ſe relever, 283.

Eſtrées (le Cardinal d') écrit à Louis XIV contre M. de Catinat, 4. Plaintes que lui font les Vénitiens, 10. Il leur porte à ſon tour, des plaintes très-vives, & leur fait des menaces ſur leur partialité pour les Impériaux, 140.

Eſtrées (le Comte d') commande une flotte Françoiſe, 52. Il la conduit à Naples après le ſoulevement, 78.

Eugène (le Prince) eſt inſtruit de toutes les réſolutions qu'on prend dans l'armée de Catinat, 3. Il ſe conduit avec réſerve contre ce Général, 7. Etat fâcheux de ſon armée. Il entre dans les Etats de Veniſe, 9. Forces & poſition de ſes troupes à Chiari, 11. Le Duc de Savoie l'avertit du projet formé pour l'attaquer, 12. Sages précautions qu'il prend pour ſa défenſe, 13. Ordres qu'il donne à ſes troupes, 15. Elles repouſſent l'armée de Villeroi, 18. Il reçoit du renfort 20. Sa prudence après le combat de Chiari, 21. Il retire ſes troupes des terres des Vénitiens, & les met en quartier d'hiver,

23. Il reçoit un renfort des Danois & d'autres troupes, 24. Il attaque & prend Caneto, 25. Il manque une entreprise sur Borgoforte, 26. Il réussit à s'en emparer, 28. Il se rend maître de Guastalla, *ibid.* La Princesse de la Mirandole lui livre sa Capitale, 29. Il rentre en quartier d'hiver, 30. Déclaration qu'il fait pour sauver la vie à Sangro, 76. Il forme une entreprise sur Crémone, 83. Ses intelligences avec un Prêtre de cette ville, 86. Une partie de ses troupes y entrent par un égout, 87. Elles lui ouvrent une porte, & il y fait entrer le reste de ses gens, 89. Il ne peut réussir à se rendre maître de la porte du pont, 94. Il employe inutilement différentes ruses 98 Il ne peut faire prendre les armes aux habitants, 99. Il commence à faire retirer ses troupes, 101. Il les fait sortir entiérement de la ville, 103. Il remporte un petit avantage près de Mantoue, 137. Il leve le blocus de cette ville, 138. Il veut faire enlever le Duc de Vendôme, 139. Vengeance qu'en tire le Général François, 144. Il se rend à Bersella, 145. Il se retire devant les François & prend un nouveau poste, 152. Il repasse le Pô, & s'avance vers Luzara, 155. Force de son armée, 156. Il prend la résolution d'attaquer l'armée des deux Couronnes, 157. Il va la reconnoître en personne, 160. Son ordre de bataille, 162. Il fait commencer l'attaque, 163. La nuit suspend le combat : on reste deux jours en présence, 168. Eloge de sa conduite dans cette bataille, 169. Il ne peut garantir Borgoforte, 177. Il met ses troupes en quartier & retourne à Vienne, 178. Il est nommé Président du Conseil de Guerre, 314. Sages précautions qu'il prend pour le paye-

ment des troupes, 315.

F

Fimarcon (le Marquis de) attaque les Impériaux dans une Eglise à Crémone, 102. Il les chasse entiérement de la ville, 103.
Folard. (le Chevalier) Réflexion de cet Officier sur l'affaire de Crémone, 103.
Forbin (le Chevalier de) conduit ses vaisseaux dans le Golfe de Venise, 141. Il prend un vaisseau Vénitien à la vue de cette ville, 142.
Forêt-Noire. Description de ce pays, 354.
Frédéric IV, Roi de Dannemarck, accède à la grande alliance, 80.
Frédéric, Electeur de Brandebourg, est reconnu Roi de Prusse par l'Empereur, l'Angleterre & la Hollande, 79. Il accède à la grande alliance, *ibid.* La Maison de Bourbon ne le reconnoit que long-tems après, 80.
Frederic (le Prince) de Brandebourg investit Rhinberg, 213. Il est forcé de se retirer, 214.
Fridlingen (bataille de) gagnée par M. de Villars sur les Impériaux, 240. Perte des deux côtês, 243.
Frise (le Comte de) est nommé Gouverneur de Landau pour les Impériaux, 225.
Furstemberg (le Comte Charles de) est tué à la bataille de Fridlingen 243.

G

Garde. (le Lac de) Sa description, 416.
George (le Prince) de Dannemarck, mari de la Reine d'Angleterre, est nommé par cette Princesse Généralissime & grand Amiral, 182.
Gozoli, Prêtre de Crémone, forme un complot pour y introduire les Impériaux, 86. Ils l'emmenent après l'entreprise manquée, 106.
Grammont (le Marquis de) est investi dans Rhinberg. Sa belle défense, 213. Il oblige les en-

nemis à lever le siège, 214.
Grimani (le Cardinal) travaille à Rome contre la Maison de Bourbon, 57.
Guastalla est pris par M. de Vendôme. La garnison passe dans le Tirol, 171.
Guillaume III, Roi d'Angleterre, lettre qu'il écrit aux Vénitiens pour les faire entrer dans la grande ligue, 23. Sa politique pour animer les Anglois contre la France, 44. Il est le principal moteur de la grande alliance, 46. Déclin de sa santé, 108. Il tombe de cheval, 109. Sa mort & son portrait, 110.
Guiscard (le Comte de) commande un corps de François sur le Rhin, 238.
Guttenstein, (le Comte de) Général des Impériaux sous le Prince Eugène. Sa bonne conduite à Chiari, 18. Il rassemble des troupes dans le Tirol, 386. Il entre dans Inspruck, 398.

H

Haindy, (le Baron d') discipline les Tirolois, pour les opposer à l'Electeur de Bavière, 389.
Haister; Général Allemand, trouble les François dans leur retraite du Trentin, 429.
Harcour. (le Duc d') Jalousie que le Cardinal Portocarrero conçoit contre lui, 37. Il demande & obtient son rappel en France, 39.
Harry, (Lorenso) Capitaine Anglois, donne avis à l'Amiral Rooke de l'arrivée des Galions à Vigo, 277.
Heiden, (le Baron d') Prussien, commande un corps d'armée pour couvrir le siège de Venloo, 205.
Hernez-Nugnez, (le Capitaine) Commandant des Galères d'Espagne à Cadix. Sa bonne conduite contribue à la défense de la place, 271.
Hesse-Cassel (le Prince de) forme le siège de Traerbach, & est obligé de

le lever, 341.

Hollandois. Lettres qu'ils écrivent aux Vénitiens pour les engager à entrer dans la grande ligue, 23. Ils forment cette ligue avec l'Empereur & l'Angleterre, 46. Ils y persistent après la mort de Guillaume, 112. Ils déclarent la guerre à la France, 114. Hostilités qu'ils commettent, 193. Dispositions de leurs troupes, 194.

I

JANVIER. (Saint) Réflexion sur la liquefaction de son sang, 126. La présence du Roi Philippe, empêche que ce prétendu miracle ne s'opère, 309.

Janus, Général Allemand, attaque le château de Rottembourg, 372. Il remporte un avantage sur le Général Maffei, 372.

Joseph, Archiduc d'Autriche & Roi des Romains, arrive au siège de Landau, 223.

Italie. Foiblesse des Etats, dépendants de la Couronne d'Espagne en ce pays, 36.

K

KEL. Fort sur les bords du Rhin. Sa description 348.

Kirckby, Capitaine de vaisseau Anglois, est condamné à mort & exécuté pour lâcheté, 252.

Konigseck (le Comte de) est tué au siège de Landau, 224.

L

LANDAU. Description de cette place, 219.

Langallerie (M. de) est chargé d'une des attaques de Borgoforte, 177.

Laubanie (M. de) est chargé d'une expédition contre Newbourg, 236. Il s'en rend maître par un événement imprévu, 237.

Léopold Ignace, Empereur d'Allemagne. Ses efforts pour faire entrer les Vénitiens dans la grande ligue, 23. Il en conclut le traité avec

l'Angleterre & la Hollande, 46. Il fait diverses promesses aux chefs de la conjuration de Naples, 60. Il déclare la guerre à la France, 114. Il force les troupes de Wolfembuttel de se joindre à son armée, 186. Il fait ses efforts pour attirer l'Electeur de Bavière dans son parti, 232. Il écrit à l'Amirante d'Espagne, 292. Il négocie pour attirer le Duc de Savoie dans ses intérêts, 306. Il refuse de consentir à la neutralité de l'Italie, 307. Il suit les impressions d'un Religieux fanatique, 308. Il se plaint des Vénitiens, 312. Il fait de forts emprunts, & aliène ses domaines pour continuer la guerre, 315. Il consent avec beaucoup de peine à envoyer l'Archiduc en Portugal, 319. Il refuse de consentir à la neutralité de Ratisbonne, 337. Il proteste contre tout ce qui peut se faire à la diète, 370. Récompenses qu'il accorde aux Tirolois pour leur ardeur à soutenir ses intérêts, 432.

Lichtenstein (le Prince de) attaque la gauche de l'armée des deux Couronnes à la bataille de Luzara. Il y reçoit sept blessures, 166.

Liége est assiégé par les Alliés, & forcé de se rendre par capitulation 209. L'Evêque est excepté de l'accommodement, 210. On s'empare de la Citadelle, 211.

Lorraine (le Duc de) est forcé de livrer Nanci aux troupes de France, 246. Il se retire à Luneville, 247.

Louis XIV excuse la conduite tenue en Italie par M. de Catinat, 3. Il donne à M. de Villeroi le commandement de son armée, 7. Il nomme la Princesse des Ursins Camarera Major, 42. Il est mécontent de la conduite du Vice-Roi de Naples, 77. Il essaye de détacher les Hollandois de la grande alliance, 111. Il approuve la résolu-

tion prise par le Roi Philippe de commander en Italie, 121. Il exige une réparation des Vénitiens, 143. Il donne ordre de traiter les Hollandois en ennemis, 194. Il refuse au Duc de Bourgogne la permission de livrer bataille, 203. Sa politique pendant cette campagne, 204. Précautions qu'il prend pour mettre l'Alsace en sûreté, 216. Il donne le commandement de l'armée du Rhin au Maréchal de Catinat, 218. Liaisons qu'il forme avec le Roi de Suède, 303. Et avec le Grand Seigneur, 304. Il découvre la négociation du Duc de Savoie avec l'Empereur, 306. Il fait ses efforts pour conserver le Roi de Portugal dans son alliance, 318. Il veut porter la guerre en Allemagne, 341. Il consent qu'on la porte dans le Tirol, 368. Raisons qui le déterminent, 369. Il oblige le Duc de Vendôme à marcher dans le Trentin, 414. Il lui donne ordre de revenir en Italie, 428.

Louville (le Marquis de) est chargé de régler le cérémonial pendant le voyage du Roi Philippe en Italie, 133.

Luzara. (bataille de) Description du lieu où elle fut livrée, 157. Position de l'armée des deux Couronnes, 160. Ordre de bataille de cette armée : noms des Commandants, 161. Ordre de bataille du Prince Eugène, 162. Les Impériaux attaquent les premiers, 163. La nuit fait cesser le combat, 168. La victoire demeure incertaine, 169. Morts & blessés des deux côtés, 170.

M

MACCHIA (le Prince de) entre dans la conjuration de Naples. Son caractère ardent, 61. Promesses qu'il fait aux Napolitains, 67. Inutilité de ses efforts pour soulever le peuple, 73.

Maffei, Général Bavarois, conduit du se-

cours à Rottemberg, 372. Il reçoit un léger échec, 373.

Magdonel, Colonel Irlandois au service des Impériaux, entre dans Crémone par un égout, 88. Il essaye inutilement de séduire les Irlandois au service de France, 97. Il est arrêté, 98.

Magnac (M. de) commande la cavalerie Françoise à la bataille de Fridlingen, 240. Sa bonne conduite contribue au gain de la bataille, 241.

Maine (le Duc du) fait la campagne en Flandre avec le Duc de Bourgogne, 198. Il se fait distinguer par sa bravoure au combat de Nimégue, 201.

Maintenon, (Madame de) son grand crédit à la Cour de France, 10.

Mancera (le Marquis de) est admis au Conseil du Cabinet du Roi Philippe, 37.

Marie-Louise-Gabriële de Savoie, Reine d'Espagne. Portrait de cette Princesse. 40. Elle arrive dans ses Etats, 43. Elle accompagne le Roi jusqu'à Barcelone, 122. On lui donne un Conseil, & elle est chargée du Gouvernement en l'absence du Roi, 123. Sa fermeté à l'approche des Alliés sur les côtes d'Espagne, 258.

Marlborough. (le Comte de) Portrait de ce Général, 183. Ses talents dans la négociation & dans la guerre, 184. Il prend le commandement de l'armée des Alliés, 202. Il fait assiéger Venloo, 204. Il s'empare de plusieurs forts, 207. Il fait entrer des troupes dans Liége, 209. Il fait battre la citadelle, 210. Il met ses troupes en quartier & est arrêté par un partisan François, 214. Sa présence d'esprit l'empêche d'être fait prisonnier, 215. La Reine Anne lui donne le titre de Duc, 286.

Marsin (le Comte de) est nommé Ambassadeur de France en Espagne, à la place du Duc d'Harcour, 39.

Maulevrier [le Marquis de] défend contre le Prince Eugène la ville de Caneto, 24. Il eſt forcé de ſe rendre à diſcrétion, 25.

Maximilien Emmanuel, Electeur de Bavière, eſt cité à Vienne par l'Empereur. Il publie un manifeſte, 114. Il eſt forcé de renoncer à la neutralité, & il prend le parti de la Maiſon de Bourbon, 226. Il s'empare d'Ulm par ſurpriſe, 227. Il publie un nouveau manifeſte, 228. Ses premiers ſuccès, 230. Il élude de répondre poſitivement aux avances que lui fait l'Empereur, 232. Il prend Burgau, Wingen, & met ſes troupes en quartier ſur les terres de l'Empire, 245. Les troupes des cercles approchent de ſes Etats, 320. Réponſe des Généraux à ſes plaintes, 321. Il s'empare de Weiden & d'Aurach, 321. Il ſe préſente devant Neubourg, 322. Il ſe rend maître de cette ville, 323. Il trompe les Impériaux par une fauſſe marche, 325. Il les met en déroute à Sigarting, 326. Il remporte un nouvel avantage à Ciſempira, 327. Il marche contre le Comte de Stirum, 330. Il défait les troupes de ce Général, à Emhoff, 331. Il marche à Ratisbonne, 332. Il demande qu'on reçoive ſes troupes dans cette ville, 334. On lui remet le pont & une porte, 335. Il eſt joint par le Maréchal de Villars, 365. Difficultés qui s'élevent ſur le plan des opérations, 367. Force de l'armée combinée, *ibid.* Louis XIV régle ce qui doit être obſervé, 368. L'Electeur feint de vouloir s'accommoder avec l'Empereur, 370. Il publie encore un manifeſte, 373. Il ſe met en marche pour le Tirol, 381. Il s'empare de Kufſtein, 382. Il prend le château de Werghel, 383. Il devient maître de Rottemberg, de Schwats, de Hall, &

d'Inſpruck, 384. Il entre dans cette Capitale, & ſoumet preſque tout le pays, 385. Il s'y conduit avec trop peu de ménagement envers les habitants, 386. Ses troupes commencent à recevoir pluſieurs échecs, 389. Il retourne à Inſpruck, 392. Il force le paſſage de Mariſwand, 393. Il manque d'être tué par un payſan, 394. Ses troupes brûlent Zirla, 395. Il abandonne Inſpruck, & reprend la route de ſes Etats, 397. Il évacue entiérement le Tirol, 399.

Médavi (M. de) Lieutenant-Général, s'embarque ſur le Lac de Garde, pour ſurprendre Riva, 310. Il eſt repouſſé, 311. Il retourne vers le Lac de Garde, 419. Il côtoye ce Lac, penètre dans les montagnes, & rejoint M. de Vendôme, 421. Son retour au Lac de Garde: il eſt troublé par les Impériaux, 430.

Medina-Celi, (le Duc de) Vice-Roi de Naples: on forme des diſputes ſur ſon autorité, 55. Il fait peu d'attention aux commencements de la conjuration de Naples, 61. Elle lui eſt entiérement découverte, 64. Il ſe retire au château, 69. Fin de la révolte. Portrait de ce Vice-Roi, 76. Il augmente le mécontentement des Napolitains par le ſupplice de Sangro, 77. Il eſt dépouillé de ſa Vice-Royauté, 78. Son mécontentement, 79.

Medina-Sidonia (le Duc de) accompagne le Roi Philippe, lorſqu'il va au devant de la Reine, 39.

Melac, (le Comte de) Gouverneur de Landau, fait ſes diſpoſitions pour ſoutenir un ſiège, 220. Son activité pour empêcher les progrès des ennemis, 222. Il capitule après la plus belle défenſe, 224. Récompenſe que le Roi lui accorde, 225.

Merci (le Comte de) s'avance pour s'emparer de Borgoforte, 26. Il tombe dans une em-

buſcade, & eſt fait priſonnier, 27.
Merci [le Baron de] ne peut réuſſir à ſe rendre maître de la porte du pont de Crémone, 95.
Modène [le Duc de] veut garder la neutralité, 30. Il eſt obligé de recevoir les Impériaux, 31. Il ſe déclare ouvertement en leur faveur, 153. Il abandonne ſes Etats & ſe retire à Rome, 154.
Moines, Italiens, leur attachement à la Maiſon d'Autriche, 308.
Molès, [le Duc de] Ambaſſadeur d'Eſpagne à Vienne, conſeille à l'Empereur de le faire arrêter, 75. Il communique aux ennemis les lettres de l'Amirante, 108.
Montalto [le Duc de] eſt admis au Conſeil du Cabinet de Philippe V, 37.
Montellano [le Comte de] eſt nommé Gouverneur de la Maiſon de la Reine d'Eſpagne. Grandes qualités de ce Seigneur, 42. Progrès qu'il fait dans la faveur du Roi, & de la Reine, 293.
Montendre [le Marquis de] eſt tué à la bataille de Luzara, 166.
Monte-Sarchio [le Prince de] fait une patrouille dans Naples, où il favoriſe ſécrètement les révoltés, 71. Il empêche qu'on ne les attaque 72. Il veut les faire échapper, 74.
Munden, [Sir Jean] Officier de la marine Angloiſe, commande une eſcadre en Amérique, 243. Il agit avec peu de vigueur, & ceſſe d'être employé, 244.

N

NAPLES. Foibleſſe des Eſpagnols dans ce Royaume à l'avénement de Philippe V, 36. Cauſes de la conſpiration qui y eſt formée, 53. Philippe y eſt proclamé, 54. Doutes ſur les droits que le Pape s'y attribue, 56. La conjuration ſe forme, 56. Noms des principaux conjurés, 58. On en découvre quelques-uns, 62. Plan de la conjuration, 63. Elle eſt découverte par

un ouvrier, 64. Révolte ouverte dans la ville, 66. Les conjurés proclament l'Archiduc, 67. Ils rompent les portes des prisons, 68. Ils se retirent dans deux Eglises, 69. Ils se barricadent dans les tours & les clochers, 73. Ils prennent la fuite, 74. Fin de la révolte, 75. L'exécution de Sangro, entretient l'animosité des esprits, 77. On prend des mesures pour contenir les Napolitains 78.

Nassau Sarbruck [le Prince de] fait le siège de Venloo, 205. Il s'empare de cette place, 207.

Nicodeme découvre la conjuration de Naples, 64.

Novion [le Marquis de] est envoyé de l'armée de Bavière pour avoir des nouvelles du Duc de Vendôme, 396. Il est tué avec tous ses gens par les Tirolois, 397.

Noyelles, [le Comte de] Officier Général des Alliés, s'empare de Stewenswert, 208.

O

OBDAM, Général Hollandois, commande un corps d'armée pour couvrir le siège de Venloo, 205. Il investit la ville de Liége, 209.

Ormond [le Duc d'] commande les troupes de débarquement au siège de Cadix, 255. Il essaye inutilement de séduire le Gouverneur, 263. Il fait répandre des papiers sur la côte pour exciter un soulèvement, 264. Lettre qu'il écrit au Marquis de Villadarias, 266. Il s'empare du Port Sainte-Marie, 269. Il se rend maître du fort Sainte-Catherine, & de Puerto Réal, 270. Il continue le siège, 271. Son peu d'accord avec l'Amiral Rooke, 272. Il est obligé de se rembarquer, & perd beaucoup de monde, 273. Il débarque à Vigo, & se rend maître de plusieurs forts, 280. Succès de cette entreprise,

282. Son retour en Angleterre, 284. Ses plaintes contre l'Amiral Rooke. Il eſt fait Vice-Roi d'Irlande, 285.

Orry [M.] eſt chargé de l'adminiſtration des finances en Eſpagne, 38. Il ſe conduit avec trop de ſévérité, 294. Il rétablit l'ordre dans les finances de ce Royaume, 295.

Ottieri. [le Marquis] Paſſage de cet auteur, ſur l'attachement des Moines à la Maiſon d'Autriche, 309.

P

PALFI, Général des Impériaux, s'empare de Crotone, 28.

Parme [le Duc de] réuſſit à demeurer neutre, en ſe déclarant feudataire du Saint Siège, 31. Il reçoit les troupes du Pape, 144.

Peckman, [le Baron de] Lieutenant-Colonel de Bavière, eſt chargé de ſurprendre Ulm, 226. Il réuſſit dans cette entrepriſe, 227. Il eſt tué, 228.

Peſcaire, [le Marquis de] l'un des principaux chefs de la conjuration de Naples, 56. Il eſt déclaré criminel d'Etat, 75. Il ſe retire à Vienne, 78.

Philippe V, Roi d'Eſpagne, va au-devant de la Reine, 39. Il joint cette Princeſſe ſur la frontière, 42. Il eſt proclamé à Naples, 54. Raiſons en faveur de ce Monarque, 56. Il prend la réſolution de commander ſon armée en Italie, 120. Il arrive à Naples, 121. Il y eſt reçû froidement, 122. Il y fait ſon entrée publique, 127. Il reçoit un Légat du Pape, 128. Soupçons d'une conſpiration contre ſa perſonne, 130. Il ſe rembarque, 131. Il débarque à Final, 132. Son entrevue avec le Duc de Savoie. Difficultés ſur le cérémonial, 133. Il arrive à Crémone, où il eſt joint par M. de Vendôme, 134. Son armée eſt ſéparée en deux corps, 146. Il livre la bataille de Luza-

ra, 165. On le force de se retirer de la mêlée, 168. Il quitte l'armée pour retourner dans ses Etats, 175. Marques de piété qu'il fait paroître à Gènes, 176. Il arrive à Madrid, 177.

Philippe. [le Marquis de Saint] Passage de cet auteur cité, 34.

Pierre II, Roi de Portugal. Ses craintes contre la Maison de Bourbon, 256. Ses dispositions pour entrer dans la grande alliance, 318. Il signe le traité, 319.

Popoli. [le Duc de] Mesures qu'il prend pour détruire la conjuration de Naples, 65. Il marche contre les révoltés, 73.

Portocarrero [le Cardinal] conçoit de la jalousie contre le Duc d'Harcourt, 37. Il fait venir de France, M. Orry, 38. Il demeure chargé des affaires à Madrid, pendant l'absence du Roi, 39. Il se fait haïr par la dureté de son caractère, 40. Il fait nommer Camarera Major, la Princesse des Ursins, 41. Sa jalousie contre l'Amirante. Il le fait nommer Ambassadeur en France, 286. Suites fâcheuses de cette jalousie, 292.

Praslin [le Marquis de] commande dans Crémone avec le Comte de Revel, après la prise du Maréchal de Villeroi, 90.

Précontal [M. de] marche à Pallazuolo pour faciliter le passage à l'armée des deux Couronnes, 13.

R

RAAB [l'Evêque de] s'oppose à la démolition de Keiserswert. Ses droits sur cette place, 192.

Ragotzki [le Prince] est arrêté par ordre de l'Empereur, & s'échappe de la prison, 81.

Revel [le Comte de] commande dans Crémone avec M. de Praslin après la prise de M. de Villeroi, 90, Il fait attaquer les ennemis dans une Eglise où ils sont forcés, 102. Il est tué à la ba-

taille de Luzara, 166.
Riccia, [le Prince de la] l'un des chefs de la conjuration de Naples, 59. Il manque à secourir les conjurés, 68. Il est arrêté & conduit à la bastille, 75.
Rooke, [George] Amiral Anglois, commande une flotte des Alliés, 52. Il est chargé du commandement d'une flotte formidable contre l'Espagne, 255. Il se rend à l'embouchure du Tage, 256. Il fait voile à Cadix, 259. Il s'efforce inutilement de faire entrer ses vaisseaux dans la baye, 272. Il fait décider dans le Conseil, le rembarquement des troupes, *ibid.* Il apprend l'arrivée des Galions à Vigo, & y conduit la flotte, 277. Il entre dans la Baye, 280. Il fait rompre l'estacade & s'approche de la flotte, 281. Les Galions sont tous pris ou détruits, 282. Son retour en Angleterre, 284. Plaintes contre sa conduite. Il est nommé Conseiller-Privé, 285.

S

Sangro, [Dom Charles] l'un des chefs de la conjuration de Naples, se rend à Rome, 57. Il y demeure seul pour la conduire, 58. Il passe à Naples, 61. Il est un de ceux qui font proclamer l'Archiduc, 67. Il est pris & décapité, 75.
San-Vittoria. Poste important, dont le Duc de Vendôme se rend maître, 151.
Saffinet [le Baron de] est chargé par la Cour de Vienne, de conduire la conjuration de Naples, 60. Il se rend dans cette ville, 61. Il porte le portrait de l'Archiduc dans les rues pour le faire proclamer, 67. Il se retire dans une Eglise où il veut enrôler du monde, 68. Il est pris & conduit à la bastille, 75.
Savoie, [le Duc de] voyez *Victor Amédée.*
Schlick, (le Comte de) Général des Impériaux, se met en marche pour

entrer en Bavière, 324. L'Electeur le trompe par une fausse marche, 325. Il est mis en déroute, 326. Il est encore battu à Cisempira, 328.

Sennectere (le Marquis de) s'avance vers le Lac de Garde, 417. Il s'empare de Dezenzano, & des barques des Vénitiens, 418.

Sesto (le Duc de) commande la cavalerie Milanoise en Italie, 6.

Sigarting, (combat de) où les Impériaux sont mis en déroute par l'Electeur de Bavière, 326.

Soissons [le Comte de] est tué au siège de Landau, 224.

Solari, Général des Impériaux, rassemble des troupes dans le Tirol, 386. Il joint le Comte de Staremberg, 429.

Spar, [le Baron de] Commandant des Hollandois au siège de Cadix. Son indignation contre l'Amiral Rooke, 272.

Staremberg [le Comte de] est chargé de conduire un secours à Borgoforte. Il y arrive trop tard, 177. Son activité fait manquer au Duc de Vendôme, une entreprise contre Ostiglia, 313. Il continue à défendre cette place, 400. Précaution qu'il prend pour garantir le Lac de Garde, 403. Il reprend Bondanello, 404. Il force M. de Vendôme à s'éloigner d'Ostiglia, 410. Il surprend M. d'Albergotti & l'oblige de se retirer, 413.

Sterzingero [Martin] rassemble un grand nombre de Tirolois; discours qu'il leur tient, 388.

Stirum [le Comte de] leve le blocus du fort Loüis, 244. Il se met en marche contre la Bavière, 324. Il reçoit un renfort, & s'empare de plusieurs places, 329. Il est mis en déroute à Emhoff, 331. Il joint le Prince de Bade, 371.

Suisses [les] garnissent leurs places pour empêcher le passage des troupes étrangères, 231.

T

Tallard [le Maréchal de] jette du ſecours dans Keiſerſwert, 190. Son armée ſe joint à celle de M. le Duc de Bourgogne, 195. Il entre dans Nanci, 246. Il met des troupes Françoiſes dans Trèves, 247. Il prend Traerbach & Weldentz : revient à Metz, & met ſes troupes en quartier d'hiver, 248. Il force le Prince de Heſſe-Caſſel à lever le ſiège de Traerbach, 341. Il concerte ſes opérations avec M. de Villars, 342. Il marche à Stolhoffen, 358. Il eſt repouſſé après de vigoureuſes attaques, 360.

Teſſé [le Comte de] commande une partie des troupes de la Maiſon de Bourbon en Italie, 6. Il marche à Borgo-Forte, 26. Il défait un détachement de l'armée du Prince Eugène, 27. Il commande dans Mantoue, 134. Il bat le Comte de Trauſſmandorſt, 135. Il prend Caſtiglione, Mantouano, 136. Il attaque Borgo-Forte, 177

Thélèze, (Le Duc de) eſt l'un des Conjurés qui font proclamer l'Archiduc à Naples, 67. Il réuſſit à s'échaper, 75

Tilli [Le Comte de] commande les Hollandois dans les Pays-Bas, 193. Il ſe retire devant les François, 194. Il ſe joint au Comte d'Athlone, 194. Il aſſiège & prend Ruremonde, 208

Tirol : deſcription de ce pays, 377. L'Electeur de Bavière en fait la conquête preſque en entier, 385. Les habitants reprennent les armes, 387. Ils remportent un avantage ſur les Bavarois 389. Ils ſont joints par la garniſon de Guaſtalla, 390. Ils reprennent Rottemberg & Zirla, 391. L'Electeur évacue entièrement leur pays, 399. Avantage que la maiſon de Bourbon eût retiré de cette conquête, 402

V

Vallaro, (Dom-Felix) Officier Espagnol. Une plaisanterie est cause de sa mort, 275
Varo, (Le Comte de) commande les Espagnols dans Venloo, 207. Il est forcé par les habitants de rendre la place, 208
Vaubecour, (Le Comte de) fait le siège de Guastalla, 170
Vaubonne, (Le Baron de) Général des Impériaux sous le Prince Eugène, s'empare de Governolo, 28. Il est trompé par une ruse de M. de Vendôme, 415. Mesures qu'il prend pour garantir le Lac de Garde, 416. Son activité prévient M. de Vendôme, 417. Il prend le parti de temporiser, 425. Il lui réussit, 426
Vaudemont (Le vieux Prince de) commande une partie des troupes de la Maison de Bourbon en Italie, 6. Il rassemble l'armée Françoise, 134. Il commande une partie de l'armée du Roi d'Espagne, 146. Il suit la marche du Prince Eugène, 153
Vaudemont, (Le Prince Thomas de) surprend deux Régiments, & s'empare de deux châteaux, 25. Il s'avance vers Crémone, 85. Il s'égare en route, ce qui fait manquer l'entreprise des Alliés sur cette ville, 94. Il y arrive trop tard, 96
Ucéda, (Le Duc d') Ambassadeur du Roi d'Espagne à Rome, est trompé par les Napolitains, 57. Il est détrompé, 58. Il en donne avis au Viceroi, 61. Il est mécontent de ne pas être Viceroi de Naples, 78
Vendôme, (Le Duc de) est chargé de commander en Italie, 118. Son portrait, 119. Il joint le Roi d'Espagne à Crémone, 134. Il se met en campagne, 136. Il s'empare de Castel-Giufré, 137. Il oblige le Prince Eugène à lever le siège de Mantoue, 138. Il manque d'être enlevé, 139. Il fait foudroyer la maison du Prince Eu-

gène, 145. Il attaque le Général Visconti, 148. Il met ses troupes en déroute, 150. Il s'empare du Modénois, 154. Il marche à Luzara, 155. Il néglige d'envoyer à la découverte, 159. Son ordre de bataille à Luzara, 161. La nuit met fin à cette bataille. Il s'empare de la ville, 168. Eloge de ce Général, qui répare son défaut de prévoyance, 169. Il se rend maître de Guastella, 171. Il s'empare de Borgo-Forte, 177. Il prend Gouvernolo, & met ses troupes en quartier d'hiver, 178. Il s'avance vers le Lac de Garde, 310. Il manque une entreprise sur Ostiglia, & prend Bondonello, 313. Il remet ses troupes en quartier; 314. Il reprend son projet contre Ostiglia, 400. Il reçoit ordre de marcher vers le Tirol, 404. Il diffère de l'éxécuter, 405. Il entre sur les terres des Vénitiens, 406. Il se met en marche pour Ostiglia, 407. Les pluies font échouer son projet, 408. Il attaque Ostiglia, 409. Il est forcé de se retirer, 410. Ses efforts pour ne pas aller dans le Trentin, 414. Il marche à Rivol, 419. Il s'empare des gorges du mont Baldus, 420. Il se rend maître de Brentonego & de Torbelo, 421. Il détruit le Château d'Oppio, 423. Il prend Arco, & manque d'être tué, 425. Il s'avance devant Trente, & y fait jetter des bombes, 427. Il reçoit ordre de rentrer en Italie, 428. Il regagne San-Bededetto, 430. Réflexion sur cette entreprise, 431

Vénitiens. Leurs plaintes sur les invasions qu'on fait dans leurs pays, 9. Efforts des Puissances Alliées pour les faire entrer dans la grande ligue, 23. Ils favorisent les Impériaux, 140. Leurs plaintes à la Cour de Vienne & à celle de France, 141. Tort qu'ils font aux intérêts de la Maison de Bourbon, 142. Ils sont obligés de faire une réparation à

Louis XIV, 143. Leur réponse aux plaintes de l'Empereur, 312. Ils persistent à vouloir garder la neutralité, 315

Vérita, Colonel Bavarois, est tué en voulant haranguer les Tirolois, 390

Victor-Amédée, Duc de Savoie, commande les troupes des deux Couronnes en Italie, 6. Son peu d'autorité à l'armée, 8. Il s'oppose au dessein de M. de Villeroi pour attaquer les Impériaux à Chiari, 12. Il donne des avis secrets au Prince Eugène, 13. Son cheval est tué sous lui au combat de Chiari, 19. Il met ses troupes en quartier d'hiver dans le Piémont, 22. Son entrevue avec le Roi d'Espagne: difficultés sur le cérémonial, 132. Il négocie secrétement avec l'Emreur, 305

Vigo. Description du Golfe où cette ville est située, 279

Villadarias, (Le Marquis de) commande dans l'Andalousie: foiblesse de ses troupes, 257. Le Duc d'Ormond lui écrit pour le détacher du Roi d'Espagne, 266. Sa réponse, 267. Belle conduite qu'il tient pendant le siège de Cadix, 274

Villars (Le Marquis de) marche à Huningue avec un corps d'armée, 234. Il traverse le Rhin à la vue du Prince de Bade, 236. Il gagne la bataille de Fridlingen, 240. Il prend Fridlingen & le fort de l'Etoile. Il est fait Maréchal de France, 244. Il met ses troupes en quartier d'hiver, 245. Il a une entrevue avec M. Tallard, 342. Moyens dont il se sert pour tromper le Prince de Bade, 343. Il passe le Rhin sans obstacle, 345. Il traverse la Kintche à la tête de ses troupes, 346. Il force les retranchements des ennemis, & s'empare de plusieurs villes, 347. Il assiège le fort de Kell, 348. Il dégage le passage des montagnes, 349. Il se rend maître du fort de Kell, 351. Il s'empare de Kintzingen qu'il

fait démantaler, 355. Il met ses troupes en quartier, 356. Il repasse le Rhin, 357. Il marche à Bihel, 358. Il attaque les lignes des ennemis, 358. Il continue son attaque pendant sept jours sans pouvoir les forcer, 359. Il s'ouvre le passage de la forêt-noire, 363. Il joint l'Electeur de Bavière, 365. Il s'ouvre un passage par la Suisse, 371. Il établit son camp à Lawingen, 372.

Villena (le Marquis de) conseille d'assembler les *Cortez* de Castille, 38. Son avis est rejetté, 39.

Villena (le Père) Théatin, est arrêté par les conjurés de Naples, 62.

Villeroi [le Maréchal de] est nommé pour commander en Italie, 7. Son portrait : il ne sait pas temporiser à propos, 8. Ses troupes entrent sur les terres des Vénitiens, 9. On les en fait sortir, 10. Faste & présomption de ce Général, *ibid.* Force de son armée, 11. Il se dispose contre l'avis des autres Généraux à attaquer le Prince Eugène, 12. Son armée traverse l'Oglio, 13. Il reçoit de faux avis, 14. Il rejette les sages conseils de M. de Catinat, 15. Sa conduite au combat de Chiari, 16. Il fait sa retraite, 18. Il prend poste à Urago, 20. Il met ses troupes en quartier d'hiver, 22. Il est obligé de se remettre en campagne. Il établit son quartier à Crémone, 30. Il néglige d'y entretenir la discipline militaire, 84. Il est surpris par le Prince Eugène & fait prisonnier, 89. Ses efforts pour se remettre en liberté : on l'emmene hors de la ville, 92.

Visconti, Général Allemand sous le Prince Eugène, est chargé de la garde d'un poste important, 147. Il est attaqué par M. de Vendôme, 148. Il est chassé de ce poste & mis en fuite, 151.

Urraca, Chanoine de Madrid, continue à gou-

verner le Cardinal Portocarrero, 40.

Ursins (la Princesse des) est nommée Camerera-Major de la Maison de la Reine, 41. Les Espagnols se préviennent contre Elle, 42. Elle joint la Reine à Nice, 43.

Wade, Capitaine de vaisseau Anglois, est condamné à mort, & exécuté pour avoir mal rempli son devoir, 252.

Walkenstein (le Comte de) se bien prépare à défendre Kufstein contre les Bavarois, 381. Un incendie l'oblige d'abandonner cette place, 383.

Whestone, contre-Amiral Anglois, prend le commandement après la mort de Bembow, 253.

Wolfembuttel (le Duc de) fait son accord avec la France, 185. L'Empereur force ses troupes à se joindre à l'armée Impériale, 186.

Z

Zurlauben, ou *Surlauben* (le Baron de) force un poste important des ennemis, 135

Fin de la Table du second Volume.





